



Universitätsbibliothek Mannheim

**Recherches philosophiques sur les Egyptiens et les
Chinois**

Pauw, Cornelius de

Berlin, 1773

urn:nbn:de:bsz:180-digad-5960

BIBLIOTHEK
DESBILLONS
MANNHEIM



44/4

H 690 D 2

C.B.

14
—
3

RECHERCHES

PHILOSOPHIQUES

DES ÉCRIVAINS

DES CHINOIS.

PAR M. DE P...
—————
—————

TOME I

PARIS, BARRIÈRE DE LA VILLETTE,
Chez C. FLEURY, Libraire de la Harle,
—————
MDCCLXXII.

RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES

SUR

LES EGYPTIENS

ET

LES CHINOIS.

PAR MR. DE P***.

TOME I.

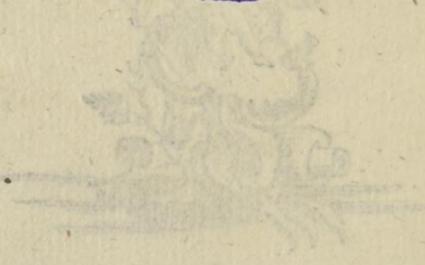


A B E R L I N,
Chez G. J. DECKER, Imprimeur du Roi.

M. DCC. LXXIII.

RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR
LES COLLECTIFS
ET
LES CHANGEMENTS

BIBLIOTHEK
DESBILLONS
MANNHEIM



M. BERLIN,
Chez G. J. DECKER, Imprimeur en Roi.
M. DCC. LXXII.



PRÉFACE.

Quand on tâché de réduire en regles la maniere d'étudier les usages, les mœurs & le caractère des nations, on s'est apperçu qu'il convenoit avant tout de se procurer des lumieres sur l'état de la population, l'étendue du terrain cultivé & la nature du climat; & que de là il falloit porter ses recherches sur la façon de se nourrir, & les ressources que chaque peuple a pu imaginer pour satisfaire ses besoins de premiere & de seconde nécessité. Il est bien certain qu'il faut parler de cette industrie qui concerne l'œconomie rurale, avant que de parler des arts, qui ne sont que les enfants de l'Agriculture. Quand tous ces objets ont été rédigés avec quel-

que précision, on peut entreprendre l'étude de la Religion & du Gouvernement. Comme cette partie est la plus difficile à traiter, il faut la réserver pour la dernière : car alors l'Auteur est plus sûr de ses principes, mieux instruit des faits ; & s'il n'a point travaillé en vain, ses forces ont dû nécessairement augmenter à mesure qu'il a fait des efforts.

Tel est à peu près l'ordre que nous avons suivi, lorsqu'il a été question de mettre en parallèle un peuple célèbre de l'Afrique avec un autre peuple célèbre de l'Asie. Dans des ouvrages de pur amusement quelques phrases décident souvent du sort de tout un livre : car comme il ne doit être ni profond, ni chargé d'érudition, on suppose qu'il déplaira partout, s'il déplaît quelque part. Mais dans des discussions Philosophiques, qui sont liées entr'elles par une longue chaîne imperceptible, on n'a rien saisi, si l'on ne saisit cette chaîne même, & si l'on ne suit sans cesse l'Auteur, qui s'est chargé d'un fardeau très-pesant, en comparaison de celui qu'impose la lecture réfléchie de deux volumes, dont la

composition exigeoit un travail pénible & opiniâtre.

On ne verra point ici les Chinois dépeints suivant les idées du vulgaire, mais suivant les faits. Et il faut convenir qu'ils perdent infiniment à être jugés de cette manière-là. Les vrais Savants se sont apperçus depuis longtems que la réputation de ces Asiatiques étoit principalement fondée sur l'enthousiasme répandu en Europe par la voix des Missionnaires, dont l'esprit se familiarise aisément avec le merveilleux. Cependant au lieu de revenir de tant d'erreurs, de tant de préjugés, quelques Ecrivains ont encore renchéri sur les éloges qu'on a cru devoir donner aux Chinois, sans qu'on ait jamais bien examiné s'ils les méritoient. Comme on n'a osé les justifier sur l'infanticide, on a tâché au moins de les justifier sur la manière inhumaine dont ils châtent une multitude de garçons : comme si la castration des enfans pouvoit dériver d'un supplice, auquel on ne condamnoit jadis que les hommes. Les Législateurs qui imaginèrent cette peine ou ce tourment, s'il est vrai qu'ils l'ayent imaginé, étoient en

contradiction avec eux-mêmes. Ils ne vou-
loient pas la mort du coupable, puisqu'ils
lui laissoient la vie; & cependant ils em-
ployoient un genre de supplice qui est pres-
que toujours mortel, lorsqu'on l'inflige à
des hommes faits. Enfin c'est une erreur
de croire que les premiers Despotes. de
l'Orient aient confié la garde de leurs Con-
cubines à des Criminels mutilés par la loi;
car il n'y a point de doute que la castration
des Eunuques du Palais n'ait commencé
par des enfants nés esclaves ou réputés tels.
Et quand on connoît toutes les injures, que
le Despotisme a faites à la Nature humai-
ne, on ne s'étonne plus de celle-ci. D'ail-
leurs les mauvaises institutions civiles, la
pluralité des femmes & la jalousie ont pro-
duit sous les climats chauds d'affreux dé-
fordres, que les Souverains ne pouvoient
arrêter; parce qu'ils étoient eux seuls plus
coupables que tout le peuple ensemble. Il
en est à cet égard comme de l'Empereur
Domitien, qui ne vouloit point qu'on mu-
tilât des enfants; tandis que ce brigand se
jouoit de la vie des hommes.

La prévention en faveur des Chinois a

été portée de nos jours jusqu'au point qu'on a soutenu, qu'il n'existoit parmi eux aucune servitude réelle, ni aucune servitude personnelle, comme le dit l'Auteur de l'Histoire Philosophique & Politique des Etablissements des Européens aux deux Indes. (*) Mais c'est à peu près comme s'il eut mis en fait, que les Nègres, qui cultivent quelques cannes à sucre dans l'isle de Saint Domingue, sont de véritables Républicains.

Je souhàiterois de tout mon cœur, que l'esclavage fût à jamais aboli parmi les Chinois : mais si trois ou quatre-mille ans n'ont pas suffi pour leur inspirer des idées justes sur le Droit naturel de l'homme, que peut-on attendre actuellement de leurs prétendus Moralistes ; qui dans tous leurs livres, n'ont pas même agité une seule question relative à la servitude, ou relative à la polygamie. Ils prêchent les uns après les autres, suivant des maximes fort rebattues, une soumission sans bornes au peuple & aux femmes qu'on tient dans la dépen-

(*) Tom. I. pag. 90.

dance, & par la maniere dont on les estropie, & par la crainte des supplices, qui font pour elles les mêmes que pour les Criminels de leze-majesté au premier chef. Il y a des cas pour lesquels on les applique nues sur une planche; & l'Exécuteur leur arrache avec des crochets rougis au feu un prodigieux nombre de lambeaux de chair, qu'il découpe encore ensuite en pieces avec un couteau; & il y va de sa vie, si la victime expire avant que l'opération soit terminée. Voilà ce que les Chinois appellent couper quelqu'un tout vivant en dix-mille morceaux, supplice auquel ils ont plus d'une fois condamné les Missionnaires; quoique depuis, la coutume de les étrangler ait prévalu; & il est sûr qu'on étrangla en 1748. les Jésuites Henriquez & Athémis, arrêtés par la police dans la province de Nan-Kin. C'étoit encore là, suivant nous, une grande cruauté: car on auroit dû renvoyer ces malheureux en Europe, ou les renfermer pour toute leur vie à la Chine; où les Empereurs ne consultant souvent que leur caprice, ont cinq ou six fois permis de prêcher le Christianisme,

& cinq ou six fois l'ont défendu. Et ces continuelles révolutions ont toujours fait couler du fang : quoique ce soit une maxime qu'en matiere de Religion il n'en faut pas répandre.

L'Auteur de l'Histoire Philosophique, qu'on vient de citer, s'est imaginé encore, que les Bonzes de la Chine se seroient voués à la risée, s'ils avoient osé seulement prétendre à la possession des terres ; & il croit que tous ces misérables Jongleurs vivent d'aumônes. Mais la vérité est, que le Gouvernement de ce pays n'eut jamais aucune méthode ni bonne, ni mauvaise, pour empêcher les Moines d'acquérir. Lorsque la superstition de l'Empereur *Voutssong*, ou ce qui est la même chose, lorsque la foiblesse & la cruauté de ce Prince engagerent les Bonzes de *Tao* à persécuter les Bonzes de *Ché-Kia*, on trouva que quarante-mille Bonzeres, ou Monasteres du second ordre possedoient un million de *Tching* de terres libres ou non contribuables : & dans ce pays, comme dans beaucoup d'autres, on reprend sur les terres contribuables les tailles qu'on ne peut

lever sur les terres libres; de sorte que les abus y naissent des abus. On trouva encore que ce fonds dont j'ai parlé, étoit exploité ou mis en valeur par un malheureux troupeau de cent cinquante-mille esclaves des deux sexes. Et ces esclaves n'étoient point des Negres; mais des Chinois achetés dans différentes provinces de l'Empire. Je dirai dans le cours de cet ouvrage, que, si l'on prit alors beaucoup de choses aux Couvents, ce ne fut ni par une politique raisonnée, ni dans la vue de soulager la misère publique, dont on ne se soucioit pas du tout, mais que ce fut dans la chaleur d'une atroce persécution, allumée entre deux sectes ennemies, dont l'une avoit juré d'exterminer l'autre, ou de périr elle-même. L'ardeur avec laquelle on renversa les Pagodes de *Fo* ne peut être comparée à rien, à finon l'ardeur avec laquelle elles furent relevées.

Il est vrai qu'on voit à la Chine une foule de Moines, qui vivent dans la mendicité; mais quand ils y vivroient tous, cela ne pourroit point nous inspirer par rapport aux institutions de cet Empire, des idées

différentes de celles que nous en avons conques. On n'y a pas même imaginé d'enjoindre aux Chefs des Bonzeries d'appliquer leurs Novices à l'étude; pour mettre le pays en état de se passer de Religieux étrangers. Et il a encore fallu en 1772, appeller à Pékin quatre Jésuites Allemands pour y faire des Almanachs, & remplir le Tribunal des Mathématiques, qui, par la mort du Pere Hallerstein, & de quelques Missionnaires François, pourroit tout à coup manquer d'Assesseurs; ce qui jetteroit les Tartares dans de singuliers embarras. Car en vain auroient-ils alors recours aux Bonzes de *Ché-Kia*, qui, sans exagérer, sont les plus ignorants des hommes: en vain auroient-ils encore recours aux Lettrés, c'est à dire à ceux d'entre les Chinois qui savent lire & écrire. Dans le style des Relations on a étrangement abusé de ce terme de *Lettrés*, dont il convient de restreindre le sens.

Plus on publie en Europe d'Ouvrages venus de la Chine, comme le *Chou-King* & *l'Art Militaire* par le Pere Amiot, & plus on décele la foiblesse de ces Ouvrages-mé-

mes, (*) dont le texte traduit littéralement eût formé une Brochure : mais comme on l'a accablé d'un ramas de Notes, de vaines Observations, & d'Estampes enluminées d'une manière puérile, il en a résulté deux volumes *in 4to*, bien plus propres, sans doute, à enrichir les Editeurs, qu'à instruire les Savants, qui sont souvent trompés par les titres des livres qu'on apporte de l'Asie : leur surprise a été très-grande de ne trouver dans ceux-ci que des lieux communs de la Morale la plus triviale. Et tout le *Chou-King* ne renferme pas un seul passage, qui puisse répandre la moindre lumière sur l'origine des Chinois, & ce qui concerne le développement des Arts & des Métiers, y est aussi mal traité, & d'une manière aussi peu vrai-semblable que dans d'autres livres, dont nous aurons encore occasion de parler.

Mr. de Guignes dit qu'il n'y a point d'apparence qu'il fera imprimer l'*Y-King*, & il est à souhaiter qu'il ne l'entreprenne jamais. Quelques Savants d'Allemagne,

(*) Ils ont paru à Paris en 1770 & 1772.

dont les intentions étoient très-bonnes, conseillèrent aux Jésuites de ne pas faire imprimer les ouvrages du prétendu Philosophe Chinois, connu sous le nom de *Ment-sé* ; afin de ne point consumer inutilement du temps & du papier. (*) Cependant malgré cet avis il en parut une édition à Prague ; mais je doute qu'on pût compter actuellement dans toute l'Europe, trente personnes qui ayent eu le courage de lire les écrits du prétendu Philosophe *Ment-sé* : puisqu'on ne lit pas même ceux de *Confucius*, soit parce qu'on les regarde comme un amas de piéces supposées ou falsifiées, soit parce qu'on fait bien d'avance qu'ils ne renferment absolument rien d'intéressant. Et d'ailleurs les Traducteurs les ont noyés dans des phrases Latines qui ne finissent pas, & dans un jargon qui ressemble à celui des mauvais Prédicateurs. Quoique nous n'ayons pas vu une édition, qu'on dit avoir été faite à Goa, & qui diffère peut-être de celle de Paris, nous pensons qu'il seroit impossible de mettre les Ouvrages attribués

(*) *Non est optandum ut Jesuitæ Mentium alterum Sinesium Philosophum producant : neque enim meliora dare poterunt, nec magis sana, nec magis utilia.* Gundl. Philos. Hist. Moral. cap. 5.

à *Confucius* en état d'être lus en Europe : tant ils sont vuides de choses & remplis de maximes frivoles, qui engendrent un insupportable ennui pour ceux-mêmes qu'on fait s'être consacrés à des études arides ; & qui marchent avec joie sur les épines, dont leur carrière est parsemée.

Si, dans le cours de ces Recherches, on a constamment parlé des Chinois comme d'un peuple d'origine Scythique ou Tartare, on verra qu'il n'a point fallu faire de grands efforts pour découvrir qu'ils ont encore aujourd'hui de singuliers rapports avec les anciens Scythes qui portoient aussi dans leurs armes l'emblème ou le symbole du Dragon, & dont toutes les enseignes militaires consistoient en pieces d'étoffes de différentes couleurs, qui représentoient des Monstres horribles. Lorsque leur Cavalerie, dit Arrien dans sa Tactique, part au grand galop, ces enseignes saisissent le vent, & s'enflent comme les voiles d'un navire, d'où il résulte un effet très-éfrayant : (*) c'est ce qui engagea les Ro-

(*) *Tactique* pag. 80. Voyez aussi *Suidas* sur les enseignes Scythiques.

main à les copier sur des modeles qu'ils ont pu prendre dans quelque combat, comme le présume Juste-Lipse dans son *Traité de la Milice*.

Nous avons aussi démontré que la chimere du breuvage de l'immortalité, sur laquelle les Chinois ne se laissent pas encore défabufer, a été jadis fort répandue parmi différents peuples d'extraction Scythique, comme on le voit par les passages qui ont été cités, & par ce que Platon dit d'un Médecin de la Thrace, qui étoit sectateur de Zamolxis, sur lequel les Anciens paroissent avoir eu des préjugés fort approchants de ceux que des Voyageurs ont depuis inférés dans leurs Relations touchant le Grand-Lama.

C'est le systéme de la transmigration des ames, qui a fait imaginer à quelques Scythes qu'on peut se rendre immortel en un certain sens. Mais avant que de venir au point de prendre des drogues, & d'employer ces enchantemens, dont il est parlé dans Platon, (*) ils eurent recours à des

(*) In CHARMID:

pratiques fort austeres comme les Faquirs des Indes. Et là-dessus peut être fondé ce qu'on lit des *Plistes* ou des *Ctistes*, des *Capnobates*, des *Abioi*, & même de quelques *Seres*, que plusieurs Ecrivains modernes ont souvent confondus avec les Chinois. Cependant on nous représente les *Seres* comme une société d'hommes qui trafiquoient par échange avec une extrême bonne-foi, & chez lesquels il ne se commettoit jamais de vol : tandis que les Chinois se sont rendus infames par la manière frauduleuse dont ils commercent ; au point que la loi n'ose leur confier des monnoies d'or & d'argent ; & aucun pays du monde n'est plus rempli de voleurs. Il n'y a que les gens de la campagne, & ceux qui cultivent la terre loin de la corruption des villes, parmi lesquels on trouve encore de la vertu & de la probité : & voilà ce que la nation offre de plus respectable.

Au reste, la *Sérique* proprement dite est ce pays, que nous nommons maintenant l'*Igour*, où la Religion Lamique peut avoir été répandue dans des temps très-reculés, & l'esprit de cette Religion fut toujours

favorable au Monachisme : aussi paroît-il que les anciens Tartares étoient à peu près dans le même cas que les Chinois, qui n'ont point de Clergé ; & ils sont accablés de Moines ; & ils sont encore accablés de Bonzesses, que l'on confond ordinairement dans les Relations avec les femmes publiques.

Quant à la communication, qu'on suppose avoir existé entre la Chine & l'Égypte, on se convaincra par la lecture de cet ouvrage que jamais supposition ne fut moins fondée. Il est étonnant d'ailleurs qu'on ne se soit point aperçu, qu'en l'an 1122 avant notre Ere les Egyptiens se servoient déjà d'un caractère alphabétique, composé de vingt-cinq lettres suivant Plutarque, & seulement de vingt-deux suivant les découvertes modernes. Or c'est une absurdité bien grande de vouloir que les Egyptiens n'aient point porté à la Chine leur Alphabet qui étoit fort simple, & de soutenir qu'ils y ont porté leurs Hiéroglyphes employés uniquement par les Prêtres, & qui ne ressemblent point aux caractères de la Chine,

comme l'ont soutenu des Ecrivains, dont l'esprit étoit fécond en rêveries. On ne découvre d'ailleurs aucun rapport ni entre la religion de ces deux pays, ni entre les langues. Cependant les nations, qui sont forties d'une même tige, conservent toujours dans leurs idiomes, malgré la distance des lieux, assez de mots pour qu'on puisse y reconnoître une origine commune : ainsi qu'on le voit aujourd'hui par l'Allemand, le Grec & le Latin, entre lesquels il subsiste une analogie à laquelle on ne se trompe point. Il est aisé de construire des phrases Latines où tous les mots sont foncièrement les mêmes que ceux qu'employent les Allemands : & cela aussi bien par rapport aux verbes, que par rapport aux substantifs : or une combinaison si exacte, où entrent à la fois les regles de la Grammaire, & les regles de la Syntaxe, ne sauroit jamais être l'effet du hazard.

Ceux, qui ont cru approcher beaucoup plus de la vérité ou de la vrai-semblance historique, prétendent qu'il n'y a actuellement dans toute l'Asie aucun peuple qui ait la moindre conformité avec les anciens

Egyptiens, si l'on en excepte les Indous. Car on ne parle pas ici des Juifs, qui ne forment pas plus un corps de nation en Asie qu'en Europe, & dont le séjour en Egypte est un fait, qui n'a jamais été révoqué en doute. Je crois & j'entrevois même qu'il s'est passé sur notre Globe des événements très-singuliers, dont nous n'avons & dont nous n'aurons jamais aucune connoissance certaine; parce que le fil de la tradition est coupé. Mais l'Histoire, dans les temps où elle est authentique, ne parle d'aucune communication régulière & suivie entre l'Egypte & les Indes avant le regne des Ptolémées; & on verra dans la première section de cet ouvrage ce qu'il faut raisonnablement penser des prétendues expéditions de l'Egyptien Sésostris.



TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

TOME I

PART. I.

Préface,

- SECT. I. *Discours Préliminaire.* pag. 3
SECT. II. *De la condition des femmes chez
les Egyptiens & les Chinois, & de l'état de
la population chez ces deux peuples.* 32
SECT. III. *Du Régime diététique des Egyp-
tiens & de la manière de se nourrir des
Chinois.* 102

PART. II.

- SECT. IV. *De l'état de la Peinture & de
la Sculpture chez les Egyptiens & les Chi-
nois & tous les Orientaux en général.* 193
SECT. V. *Considération sur l'état de la Chy-
mie chez les Egyptiens & les Chinois.* 297

TOME II.

- SECT. VI. *Considérations sur l'état de l'Ar-
chitecture chez les Egyptiens & les Chinois.* 5

PART. III.

- SECT. VII. *De la Religion des Egyptiens.* 107
SECT. VIII. *De la Religion des Chinois.* 190
SECT. IX. *Du Gouvernement des Egyp-
tiens.* 263
SECT. X. *Considérations sur le Gouverne-
ment des Chinois.* 330

RECHERCHES

RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR
LES EGYPTIENS
ET
LES CHINOIS.

PREMIERE PARTIE.

Tome I.

A



PREMIERE PARTIE.

SECTION I.

Discours Préliminaire.



J'EXAMINERAI, dans cet Ouvrage ;
en quoi les anciens Egyptiens ont
ressemblé aux Chinois modernes, &
en quoi ils en ont différé.

Pour bien approfondir toutes ces choses, j'entre-
rai dans de grandes discussions : car si l'on vouloit
toujours s'en tenir aux apparences, on risqueroit de
rester toujours dans l'illusion.

Les conformités, qu'on croit quelquefois décou-
vrir entre deux peuples fort éloignés , peuvent
tromper extrêmement ceux qui , au lieu de faire
là-dessus des recherches, font des systèmes.

On trouvera ici un grand nombre d'Observations, bien propres à nous faire connoître les mœurs, les usages, & même la constitution physique, & les maladies de deux Nations très-singulieres à tous égards; mais qu'on connoît beaucoup moins, dans ce dix-huitième siecle, que l'on feroit tenté de le croire. Ce qui provient des obstacles qu'on rencontre en étudiant les Monuments de l'Egypte, & les Relations de la Chine, où rien n'est plus commun que les contradictions; & c'est un bonheur que les voyageurs se soient contredits eux-mêmes; sans quoi il ne feroit pas si aisé de les convaincre, qu'ils nous en ont imposé. Ces contradictions doivent surtout être imputées à leur peu de capacité à décrire les arts, les métiers, la maniere de se nourrir, & tous ces objets essentiels par lesquels les véritables Philosophes cherchent à connoître les Nations.

Ce qui a paru mériter une attention particuliere, c'est le systême que les Egyptiens avoient formé sur les aliments : en développant, par le secours de l'Histoire Naturelle, toutes les parties de leur régime diététique, je me suis d'abord apperçu qu'on n'en avoit jamais eu la moindre connoissance à la Chine; de sorte que, si les Chinois pratiquent aujourd'hui l'incubation artificielle des œufs; c'est par un pur hazard, qu'ils ressemblent de ce côté-là aux habitants de l'ancienne Egypte, où l'incubation artificielle étoit, pour ainsi dire, liée au régime de la classe sacerdotale. Mais ce qui a paru mériter une attention encore plus grande, c'est l'enchaînement de toutes les causes physiques & morales, qui ont tenu les sciences & les beaux-arts dans une éternelle enfance parmi les Chinois. Quand ils

parlent de leur antiquité, ils disent que le secret de tailler & de polir le marbre leur est connu depuis plus de quatre-mille ans; & cependant ils n'ont jamais fait une belle statue: il y a aussi très-long-tems sans doute, qu'ils manient le pinceau, ils le manient même tous les jours: cependant leurs Peintres ne me paroissent pas encore avoir égalé leurs Sculpteurs. Au reste, le peu de progrès, qu'ils ont fait dans ces arts, ne les rend pas inférieurs aux autres peuples de l'Asie méridionale & de l'Afrique; mais ce qui les rend inférieurs à tous les peuples policés, c'est leur ignorance dans l'Astronomie. Les Japonis, les Indous, les Persans & les Turcs font au moins des Almanachs sans le secours des Etrangers: mais les Chinois, qui croient avoir observé les astres depuis tant de siècles, ne sont pas encore de nos jours en état de composer un bon Almanach. Ce qu'il y a de triste, c'est qu'il leur est souvent arrivé, & qu'il leur arrivera probablement encore fort souvent, de faire, par une fausse intercalation, l'année de treize mois, lorsqu'elle devoit être de douze. On en eut un exemple mémorable en 1670, & personne dans toute l'étendue de l'Empire, ne s'aperçut de l'erreur, hormis quelques Européens, qui se trouvoient à Pékin par hazard, & qui y acquirent la réputation d'être de grands Philosophes; parce qu'ils prouverent si clairement, qu'il s'étoit glissé dans l'année courante un mois surnuméraire, qu'on se détermina à le retrancher, & à punir du dernier supplice le malheureux calculateur, qui avoit inféré cette petite faute dans ses Ephémérides; c'étoit joindre la cruauté la plus atroce à l'ignorance la plus grossière. Car enfin un

Astrologue, qui avoit fait l'année de treize mois, ne méritoit pas d'avoir la tête coupée. La nouvelle édition de quarante-cinq-mille *Tangsto*, ou Calendriers plus corrects, dont on envoya trois-mille dans chaque province, suffisoit pour réparer le mal autant qu'il pouvoit l'être.

Il y avoit plus de deux-cents ans alors, que des hommes, qu'on a pris pour des Arabes, & qui n'étoient tout au plus que des Mahométans nés à la Chine, remplissoient le Tribunal des Mathématiques, si l'on peut donner ce nom à une espece d'Académie composée de Mahométans. Cependant les Chinois, malgré leur insupportable orgueil, s'étoient adressés à ces prétendus Arabes pour obtenir d'eux des Calendriers; sans quoi ils n'eussent pas sçu, à 29 ou 30 jours près, quand ils avoient le nouvel an ou la fête des lanternes, & ils ne le sauroient pas encore, s'ils ne payoient un Jésuite Allemand nommé Hallerstein, qui calcule pour eux, qui leur prédit les éclipses, & qui est enfin Président de ce Tribunal des Mathématiques, où depuis l'expulsion des Tartares Mongols, on n'a pas vu d'Assesseur en état de comprendre une proposition d'Euclide.

On dira qu'il est étonnant, que le P. Verbieft, qui a occupé il y a si longtemps le même emploi qu'occupe aujourd'hui le P. Hallerstein, n'ait pu instruire quelques jeunes Chinois au moins dans les premiers éléments de l'Astronomie. Mais il faut que cela ne soit pas si aisé qu'on se l'imagine, ni peut-être même possible. Je sai qu'on a soupçonné les Jésuites d'entretenir les Chinois dans leur ignorance, pour perpétuer leur crédit à la Cour de Pékin: mais la vérité est, que le P. Verbieft n'avoit point précé-

fément toute l'habileté qu'on lui suppose; puisqu'il s'est trompé en prenant la latitude de Pékin, & cette erreur a été inférée dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, où il a bien fallu la corriger depuis.

Il faut observer ici, que le P. Gaubil a fait de grands efforts pour convaincre les Savans de l'Europe, que les anciens Chinois étoient très-éclairés, mais que leurs descendants insensiblement abrutis, sont tombés dans la nuit de l'ignorance (*); ce qui est non seulement faux, mais même impossible. Si les Astronomes, qui vivoient sous la Dynastie des *Hans*, eussent déterminé dans leurs écrits la véritable figure de la Terre, nous ne verrions point quelques années après, d'autres Astronomes Chinois, qui devoient avoir ces écrits-là sous les yeux, soutenir opiniâtrément que la Terre est carrée: aussi en 1305 n'avoient-ils aucune idée ni de la longitude, ni de la latitude des villes de leur pays: car quand on fait la Terre carrée, on se perd dans tant d'absurdités, qu'il ne seroit pas aisé de les compter toutes.

C'est réellement se moquer du monde, de vouloir qu'un tel peuple ait été en état d'écrire ses Annales l'astrolabe à la main, & de vérifier, comme disent des Enthoufiastes, l'histoire de la Terre par l'histoire du Ciel.

Sous la Dynastie des Mongols, il passa à la Chine quelques Savans de Balk, que l'on y appella pour faire des Almanachs, tout comme les Jésuites y ont été appelés de nos jours pour le même objet: or ce sont ces Savants-là, qui ont vraisembla-

(*) *Histoire abrégée de l'Astronomie Chinoise.* Tom. II. pag. 2. & suivantes.

blement calculé après coup quelques observations & quelques éclipses, que les Chinois ont insérées dans les nouvelles éditions de leurs livres : car on n'ignore pas qu'ils sont souvent obligés de faire de nouvelles éditions à cause de la mauvaise qualité du papier qu'ils employent, & qui se gâte encore plutôt sous leur climat qu'en Europe, quelque précaution qu'ils prennent de le musquer pour en éloigner les teignes & les vers. Mais soit que les Chinois n'aient pas compris les calculs qu'on avoit fait pour eux, soit qu'ils les aient mal traduits, il est certain que la plupart des éclipses se sont trouvées fausses; & on fait que Mr. Cassini, en examinant l'observation d'un solstice d'hiver, très-célebre dans les Fastes de la Chine, y a découvert une erreur de plus de quatre-cents-quatre-vingt-dix-sept ans (*).

Ce sont ces mêmes hommes de la Bactriane, dont je viens de parler, qui ont indubitablement fabriqué pour les Chinois quelques instruments & des globes, dont les Chinois n'ont jamais été en état de se servir; & loin que ces secours aient contribué à les instruire, ils n'ont contribué qu'à les précipiter dans l'erreur la plus singulière dont on ait jamais ouï parler chez aucun peuple du Monde : j'expliquerai plus amplement tout ceci dans une autre Section, où en parlant de l'Architecture, je ferai mention des prétendus Observatoires de Pékin & de Nankin.

Il seroit à souhaiter sans doute, que l'opinion la plus commune qu'on a des Chinois en Europe, fût bien fondée : on croit que n'ayant pu réussir dans les Sciences qui dépendent immédiatement du gé-

(*) *Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris.* Tom. VIII.

nie, ils ont dirigé tous leurs efforts vers une Science qui dépend uniquement de la raison, c'est-à-dire, la Morale : on ose nous assurer qu'ils ont porté la Morale à un degré de perfection où il n'a jamais été possible d'atteindre en Europe : mais je suis fâché de n'avoir pu découvrir, après tant de recherches, la moindre trace de cette Philosophie si sublime ; & cependant je ne crois pas avoir manqué absolument de pénétration en un point si essentiel.

Ce n'est point dans le meurtre des enfants, tel qu'on le voit commettre tous les jours dans toutes les villes de la Chine depuis Canton jusqu'à Pékin, que peuvent consister les progrès de la Morale : ils ne consistent pas non plus dans la fureur de châtrer des milliers de garçons par an, ce qui révolta même, au temps de la conquête, les Tartares *Mandhuis*, que nous nommons assez improprement *Mantcheoux*. Il est bien certain, sans parler ici de la Poligamie, qu'on ne découvre point les véritables notions du Droit naturel dans l'esclavage domestique, tel qu'il est établi à la Chine, où l'on réduit tant d'hommes nés libres à la condition des bêtes : Car les Chinois peuvent, tout comme les Negres, vendre leurs enfants ; & jamais leurs Législateurs n'ont eu la moindre idée des bornes du pouvoir paternel : on verra, à la vérité, dans le cours de cet Ouvrage, que c'est là un écueil qu'aucun Législateur de l'antiquité n'a sçu éviter : mais il s'en faut de beaucoup que l'erreur générale des Législateurs de l'antiquité puisse justifier les Chinois qu'on ne doit, par conséquent, pas comparer aux peuples de l'Europe, qui ont détruit chez eux l'esclavage & découvert les vérita-

bles bornes du pouvoir paternel : ce qui est le chef-d'œuvre de la législation.

Il ne reste donc après tout ceci que l'extrême bonne-foi des marchands Chinois, qui sont assurément de grands Moralistes ; puisqu'ils écrivent à l'entrée de toutes leurs boutiques Pou-Hou, c'est-à-dire : *ici on ne trompe personne*. Ce qu'ils n'auroient point pensé à écrire, s'ils n'avoient été très-résolus d'avance de tromper tout le monde ; aussi les enfants mêmes savent, qu'ils ont de fausses aulnes & qu'ils ont encore de fausses balances : si on les leur ôtoit aujourd'hui, ils en feroient demain de nouvelles. On n'a pu jusqu'à présent concevoir en Europe pourquoi les marchands de la Chine sont si fripons, ni pourquoi il y a un nombre si prodigieux de voleurs, qui dévastent de temps en temps les provinces : cependant ces choses, qu'on croiroit avoir entre elles le rapport le plus intime, proviennent des causes différentes.

Quant aux Lettrés de ce pays-là, il doit paroître un peu étrange qu'ils se laissent croître les ongles, de peur qu'on ne les prenne pour des Laboureurs : cependant ils ne sont pas assez savants à beaucoup près, pour vouloir être si nobles. Seroit-ce bien dans les vrais principes de la Morale qu'ils auroient trouvé que la Terre déshonore ceux qui la cultivent ? On dira que ceci contraste extrêmement avec cette cérémonie où l'Empereur laboure lui-même : oui sans doute cela contraste aux yeux des Européens, qui ont une idée très-fausse de cette cérémonie-là. Par tout où l'Empereur de la Chine passe, il faut bien, sous peine de mort, se renfermer dans sa maison, de peur de le voir ; & cette défense ne se leve

pas, comme on l'a cru, le jour du labourage, où l'on étale, en présence de quelques Courtisans, tant de faste, on y dore tellement les cornes des bœufs & la flèche de la charrue, que cet appareil est encore au nombre des causes qui déterminent les Lettrés ou ceux qu'on appelle ainsi, à ne se pas couper les ongles. Quand ensuite de tels hommes parlent de défricher les terres, on n'a nulle confiance en leurs maximes : aussi y a-t-il à la Chine bien des terres incultes, qui ne seront défrichées de longtemps, & c'est une fureur des faiseurs de Relations, de vouloir qu'il n'y ait pas dans toute l'étendue de cet Empire, un pouce de terrain, qui ne soit mis en valeur; tandis que dans l'intérieur des provinces il n'y a presque aucune ombre de culture; ce qui produit ces famines si fréquentes & ces malheurs dont je parlerai : car il ne s'agit pas du tout, dans cet Ouvrage, de l'opinion que quelques Européens ont de la Chine; mais il s'agit d'y citer des faits.

D'un autre côté les Lettrés sont assez généralement soupçonnés d'avoir supposé des histoires & des livres, même sous le nom de Confucius, auquel on attribue des écrits qu'il n'a pu lire : & il faut bien croire pour son honneur, que le *Tchun-Sieou* ou le *Printemps & l'Automne*, qu'on lui a attribué, n'est pas de lui. C'est une misérable petite Chronique des Rois de *Lou*; où on ne doit chercher ni l'esprit philosophique, ni le style, ni la manière des grands Historiens Grecs ou Latins, ni même de nos grands Historiens modernes : il n'y a rien de tout cela. Je ne dis point que ce seroit un crime de supposer un Traité de Morale sous le nom de Socrate ou de Théophraste : car si les maximes en sont

bonnes, il importe très-peu de savoir qui les a dictées. Mais il n'en est pas ainsi des monuments historiques : ceux qui les altèrent, sont aussi coupables que s'ils altéroient un titre.

Au reste, ce n'est point mon idée de vouloir insinuer ici avec quelques Savants, que toutes les Annales de la Chine antérieures à notre Ere, sont des pièces fabriquées. J'ose même mettre en fait qu'on raisonne très-mal lorsqu'on dit que les Historiens de la Chine ont été des menteurs, parce que les Astronomes de la Chine ont été des ignorants qui ont fait leurs preuves; puisqu'une Histoire, quelle qu'elle soit, n'a pas besoin d'être vérifiée par des Observations astronomiques : j'ose encore mettre en fait, que les Observations peuvent être fausses, sans que l'Histoire où on les a insérées, cesse d'être véritable. Mézerai, qui étoit versé à peu près dans ces matieres autant que les Chinois le sont, a décrit une éclipse, laquelle a été examinée de nos jours, & il s'est trouvé qu'elle n'a pu arriver de la maniere dont elle est décrite. D'où il résulte que Mézerai s'est trompé uniquement touchant cette éclipse-là : car on fait bien que les autres faits, qu'il rapporte, sont à peu près vrais. Ainsi cette méthode, qu'on a cru si propre à nous conduire à l'évidence, n'est propre qu'à nous jeter dans l'incertitude : car dans quelle incertitude ne tomberions-nous point, si nous voulions faire dépendre la vérité d'un fait historique de l'habileté plus ou moins grande d'un Astronome, & surtout d'un Astronome Chinois.

Ce n'est donc point parce que les Annales de la Chine contiennent des Observations très-mal faites, qu'on peut absolument suspecter le témoignage des

Historiens. Mais il y a un autre point bien plus essentiel, sur lequel il n'est pas également facile de les excuser. Tout ce qu'ils disent, par exemple, du développement des Arts & des Métiers est assurément un amas grossier de fictions. Dans ces Historiens toutes les découvertes se font comme par enchantement, & se succèdent avec une rapidité inconcevable : ce qu'il y a de pis, c'est que toutes ces découvertes sont encore attribuées à des Princes : tandis que nous savons que les Princes ne font jamais de découvertes ou que très-rarement. C'est l'Empereur *Fo-hi*, qui invente l'Almanach & les filets à pêcher, qu'il eût été plus raisonnable de faire inventer par un astrologue & par un pêcheur. C'est l'Empereur *Chung-nung*, qui invente toute la Médecine : en un jour il apprend les caractères de soixante plantes venimeuses, & en un jour il apprend les vertus de soixante plantes médicinales, tandis que les Chinois n'ont pas encore aujourd'hui la moindre idée d'un vrai système de Botanique. C'est enfin l'Empereur *Hoangti*, qui invente l'art de filer la laine, & c'est l'Impératrice sa femme qui invente l'art de filer la soie : ensuite cet homme découvre en moins d'un instant tous les procédés de la Métallurgie ; ce qui a donné lieu à l'exagérateur Martini d'en faire un Alchimiste : mais c'est là une particularité que j'examinerai ailleurs dans un article séparé, dont le but est de rechercher pourquoi les Egyptiens & les Chinois ont été également accusés d'avoir travaillé à l'Alchimie, quelque peu croyable que cela paroisse. Au reste, on voit par tout ceci, que l'on a dû faire à la Chine, en un laps de trois ou quatre siècles, plus de découvertes

que les hommes n'en ont pu faire naturellement en trois ou quatre-mille ans; c'est qui est aussi faux, que cela est absurde.

Il y a, comme on fait, dans ce pays-là des sectateurs de *Laokium*, que les Jésuites ont eu tort d'accuser d'être à la fois athées, sorciers & idolâtres: or ces sectateurs de *Laokium* sont fort portés à admettre une longue suite de siècles antérieurs à Fo-hi, soit qu'ils aient considéré que les inventions relatives aux Arts & aux Métiers, ne sauroient être renfermées dans un cercle si étroit, soit qu'ils aient quelque penchant pour le système de la transmigration des ames: car je trouve que tous les peuples, qui croient la transmigration des ames, font le monde beaucoup plus ancien que ceux qui ne la croient pas, comme on le voit par la prodigieuse période des Thibetains & des Indous, qu'on soupçonne avoir été portée à la Chine, où elle a donné lieu d'imaginer ce que le Prince Ulug Beig, neveu de l'Empereur Tamerlan, appelle l'*Epoque du Chatai*, & on fait que cette époque, encore suivie aujourd'hui, remonte à plus de quatre-vingt-huit millions d'années avant notre Ere (*). En Europe on dit qu'il faut être fou, pour adopter une telle période, & les *Fo-schang* disent à leur tour, qu'il faut être fou pour la rejeter.

Il me paroît plus que probable que les Chinois ont été réunis en un corps de nation pendant plusieurs siècles, sans savoir écrire; de sorte que, quand ils parvinrent au point de savoir écrire, on avoit oublié entièrement le nom de ceux qui firent les premières décou-

(*) *Epochæ celebriores Chataiorum.* pag. 50. in 4to édition de Londres.

vertes dans les Arts. Cependant pour ne pas laisser à cet égard de vuide dans les Annales, on les a remplies de fables puérides de la force de celles dont j'ai rendu compte; & si l'on y a choisi les Empereurs pour leur attribuer toutes les inventions, cela provient des idées ferviles que les hommes puisent dans l'esclavage: car c'est le propre des esclaves de prêter à leurs maîtres mille fois plus de lumieres qu'ils n'en ont.

Tout ce qu'on peut dire avec vérité, c'est que les Chinois sont un peuple extrêmement ancien: leur langue & leur maniere d'écrire le démontrent beaucoup mieux que les Annales de *Semet-tssen*, qui est comme l'Hérodote de la Chine, & qui le premier remua, dit-on, les cendres de cet incendie des livres, excité, comme l'on croit, par l'Empereur *Dzin-schi-chuan-di*. Mr. Fourmont prétend que ce Prince n'a pu, par un tel moyen, détruire toutes les copies d'un Ouvrage; & il cite, pour le prouver, l'exemple du Thalmud, qu'il ne fut pas possible, selon lui, d'anéantir au temps de cette odieuse persécution, qui a beaucoup affermi les Juifs dans leur croyance, comme cela étoit fort naturel. Mais Mr. Fourmont ne devoit pas citer un tel exemple, ni comparer entre elles des choses, qui ne sont nullement comparables. Le comble de l'extravagance étoit de vouloir anéantir des livres répandus parmi des hommes, qui sont à leur tour répandus sur tout le Globe: quand on persécutoit les Juifs en Europe à cause de leur Thalmud, on ne les persécutoit pas en Asie, ni en Afrique, à cause de leur Thalmud ou de ce monstrueux recueil d'absurdités qu'on appelle de ce nom. Mais il n'en est pas ainsi des Chi-

nois, qui étoient tous tombés sous le joug d'un seul Prince, bien plus despotique que ne le fut jamais Tibere, qui parvint néanmoins à détruire dans toute l'étendue de l'Empire Romain, les Annales de Crémutius Cordus; & quoi qu'en disent Tacite & Dion, il est bien certain qu'aucun exemplaire n'en est parvenu jusqu'à nous.

Quant à ceux, qui doutent de l'incendie des livres Chinois, ou qui le nient ouvertement: voici sur quoi ils se fondent. Ce prétendu malheur est, suivant eux, une fable inventée par les Lettrés, qui ont tâché par-là d'excuser le désordre affreux qui régné dans l'Histoire de leurs premières Dynasties, qui sont plus obscures que les ténèbres mêmes. Cependant on défie ces Lettrés de pouvoir reproduire un seul Ouvrage, qui traite de l'Architecture, de la Médecine, de l'Astronomie, du Labourage, & qui soit indubitablement antérieur à l'an trois-cents avant notre Ere: tandis qu'ils avouent eux-mêmes que l'Empereur *Schi-chuan-di* ne fit brûler aucun livre écrit sur toutes ces matieres-là. Il faut convenir que cette difficulté est telle qu'on ne pourra jamais la résoudre, si l'on ne fait à la Chine même des recherches dans des vues bien différentes de celles qu'ont eu les Missionnaires, qui ont dit beaucoup de choses qu'on a trop légèrement crues.

J'ai parlé vaguement de l'origine des Chinois, dans un temps où il ne m'étoit pas possible d'avoir la moindre connoissance de quelque expérience faite avec le barometre sur la hauteur du terrain habitable de la Tartarie Orientale: maintenant je parlerai d'après des expériences. On a donc porté des barometres dans quelques cantons occupés par les

Mongales, & on a vu avec la plus grande surprise, que le Mercure y descendoit aussi bas, qu'il descend sur les plus hautes pointes des Alpes (*): cependant on n'a pas mesuré vers les sources de l'*Orka* & du *Sélinga*, où il y a encore infiniment plus de convexité, & on fait à n'en pas douter, qu'on y trouve des habitations humaines. Que les Chinois soient venus de ces hauteurs-là, c'est, selon moi, un fait incontestable; & comme ils ont pénétré dans la Chine par le milieu de la ligne, que décrit aujourd'hui la grande Muraille ou le *Van-ly-czyn*, il a dû arriver par là nécessairement, que les Provinces Septentrionales de leur Empire se sont policées avant les Provinces Méridionales. Et voilà ce qui est attesté par tous leurs Monuments, & par le nom même, qu'ils donnent encore de nos jours aux habitants des Provinces Méridionales: lorsqu'ils veulent les injurier, ils les nomment *Man-dzy*, ce qui signifie les *Barbares du Midi* (**). Parce que la vie sociale commença vers le Nord, & que quelques-unes de leurs Hordes, qui coururent d'abord au-delà du *Choang-cho* ou du Fleuve Jaune, y conserverent plus long-temps les mœurs féroces de la vie pastorale, qu'elles avoient apportées de la Tartarie, le vrai pays des peuples Bergers: il y en a toujours eu là, & il y en aura probablement toujours.

On voit donc que les choses sont ici dans un ordre naturel, qui n'a pas été interrompu ou dérangé par l'arrivée de quelque peuple étranger, qui n'eût

(*) *Novi Comment. Acad. Scient. Petropolitanae.*
Tom. VI. ad an. 1756. & 1757.

(**) *Quaestiones Petropolitanae de Nominibus Imperii
Shinarum.* p. 35. Gotting 1770.

point suivi, dans sa transmigration & ses établissemens, la pente du terrain.

Quant à l'Histoire de l'Egypte, elle ne seroit ni si obscure, ni si confuse, si elle n'avoit été prodigieusement embrouillée par les Chronologistes modernes, qui ont eu la prévention presque inconcevable de vouloir ajuster les Annales des Egyptiens avec l'Histoire des Juifs; & quand ils n'ont pu y réussir par une formule de calculs, ils en ont imaginé une autre: de sorte qu'on compte aujourd'hui cent-dix-sept différens systêmes de Chronologie, d'où il résulte précisément, comme l'on voit, que nous n'avons plus aucune Chronologie; & il faudra bien qu'un jour des Ecrivains philosophes prennent la place de tous ces vains cultivateurs, qui n'étant jamais d'accord entr'eux, ni avec eux-mêmes, ont répandu par-tout les ténèbres, & fait ressembler la vérité au mensonge.

Le P. Petau osoit bien soutenir, que toutes les Dynasties de l'Egypte sont fabuleuses (*); tandis que d'un autre côté il dévorait les absurdités les plus monstrueuses, débitées par Ctésias, comme Saturne a dévoré les pierres.

Si vous interrogez Marsham, Pezron, Fourmont & Jackson, ils vous diront que ces Dynasties ne sont point fabuleuses à beaucoup près, & que le Jésuite Petau n'y comprenoit rien; mais ils veulent aussi qu'on leur accorde qu'il y a eu quatre ou cinq Rois à la fois en Egypte, & cet arrangement inconnu à toute l'Antiquité, leur paroît si vrai & si rai-

(*) *Dynastias istas confictas & ridiculas esse, temporum longinquitas ostendit. De Doct. temporum Lib. 9.*

sonnable, qu'ils ne soupçonnent pas même qu'on puisse là-dessus proposer des difficultés. Mais malheureusement on a découvert de nos jours, que l'Égypte est un pays beaucoup plus petit qu'on ne l'avoit jamais cru, & à peu près une fois plus petit, que M. le Comte de Caylus lui-même ne se l'imaginait; de sorte que quatre ou cinq Rois à la fois ont dû y être très-mal à leur aise. On a placé un de ces prétendus Royaumes dans l'isle Elephantine; parce que l'on a été assez ignorant dans la Géographie, pour se persuader qu'elle est d'une étendue prodigieuse. Voici ce qu'en rapporte un François, nommé d'Origny, qui a débité tant de fables sur l'Histoire ancienne: *la ville d'Eléphantine étoit construite, dit-il, dans une très-grande isle, que le Nil forme peu au-dessous des Cataractes* (*).

Or cette isle peut avoir quatre-cents toises en largeur & huit-cents toises en longueur. Ainsi le Royaume, qu'on y met, ressemble beaucoup au Royaume d'Yvetot.

Je supplie le lecteur de voir la Carte de l'ancienne Égypte, dressée par M. d'Anville, qui donne encore moins d'étendue à cet ilot, que je lui en accorde ici (**). Il ne faut donc point s'arrêter plus longtemps à des chimères si révoltantes, & d'autant plus que je tâcherai d'expliquer dans la suite, ce que ce peut avoir été que cette Dynastie des Rois Eléphantins. De tous les Chronologistes, qu'on vient de nommer, il n'y a que l'Anglois Jackson, qui se

(*) *Chronologie du grand Empire des Egyptiens.* T. I. p. 178. Paris 1765.

(**) Cette Carte est à la tête de ses *Mémoires sur l'Égypte ancienne & moderne*, imprimés au Louvre en 1766.

foit apperçu que les Pharaons n'ont réfidé qu'à Thèbes ou à Memphis, & non dans des bourgades, & dans des villages.

Ce qu'il y a d'aflez certain, c'est qu'on trouve qu'à peu près deux mille ans avant notre Ere, les Egyptiens gravoient déjà fur presque toutes les espèces de pierres fines : or il n'y a point d'apparence qu'on ait jamais réfléchi sérieusement au temps qui a dû s'écouler pour que les hommes soient parvenus à ce point dans un art qui ne tient à aucun besoin de la vie, mais simplement au luxe. Bochart croyoit avoir découvert après bien des recherches, que l'on a commencé à se servir du *schamir*, qui est, selon lui, l'éménil : mais il y a bien de l'apparence que le *schamir* est la pierre-ponce, qu'on emploie à polir le marbre & les autres minéraux de ce genre ; mais qu'on n'emploie point pour graver. Il a fallu faire bien des expériences, tantôt malheureuses, tantôt inutiles, avant que de parvenir à connoître les propriétés de l'éménil, de la pierre Naxienne & de la poudre de diamant ; car c'est une erreur de dire que les Anciens n'ont fait aucun usage de la poudre de diamant ; puisque Pline en parle en termes non équivoques. Ensuite il a fallu faire encore bien des essais pour inventer cette machine qu'on nomme le *touret*, & sans laquelle on ne sauroit tracer des figures & des caracteres sur des matieres si dures : on peut bien, sans le touret, y creuser, comme les Péruviens creusoient dans les émeraudes ; mais cette pratique n'a aucun rapport à la gravure proprement dite, dans laquelle il faut se servir de scies & de bouterolles, dont on reconnoît les traces sur les antiques Egyptiens, comme Nat-

ter en convient lui-même (*). On reconnoît aussi très-bien sur l'obélisque de la Matarie, les traces de cet instrument, que les Sculpteurs Grecs nommoient *teretron*, & que nous appellons *trépan* : c'est une espece de foret, dont la pointe doit être faite d'un acier extrêmement fin ; sans quoi il s'émuferoit au premier effort sur le granit. Ainsi toutes les pratiques les plus difficiles de la Métallurgie ont dû nécessairement précéder dans l'ordre des temps l'érection des Obélisques : j'avoue que les Egyptiens ont élevé ces monuments avec beaucoup moins de difficultés qu'on en rencontra à Rome, où le Pape Sixte V. eut la foiblesse de faire exorciser ces grosses pierres en plein jour par un Evêque. Mais en revanche les Egyptiens ont eu bien d'autres obstacles à surmonter, dans la coupe & dans la descente de la carriere, que Fontana dans l'érection.

On fera accroire à des enfants, que ce peuple débuta par de tels ouvrages au sortir de la vie sauvage ; mais des hommes raisonnables concevront, que les siècles ont dû s'écouler sur les siècles, avant que les Egyptiens ayent eu assez de confiance dans leurs instruments & leurs machines, pour penser seulement à tailler de semblables aiguilles, qui ne leur servoient pas de gnomons, comme quelques écrivains modernes se le sont mis très-mal à propos dans l'esprit.

Il paroît que les erreurs, où l'on est tombé au sujet du développement des Arts, ont leur source dans un passage de Varron, qui dit de la maniere la plus positive, que dans la Grece tous les Arts fu-

(*) Voyez son *Traité de la maniere de graver en pierres fines*, de l'édition in folio.

rent inventés en un laps de mille ans (*). Mais au lieu de copier en cela Varron, on auroit dû le corriger : car cet homme n'a jamais dit une chose plus manifestement fautive ; puisque les Grecs n'inventent pas les Arts. Ils allerent les chercher, ou on les leur apporta : si malgré toute la fécondité de leur génie & toute l'excellence de leurs organes, ils étoient restés confinés dans leur pays, sans avoir aucune communication avec l'Égypte & la Phénicie, mille ans ne leur auroient pas suffi pour inventer l'Alphabet, qu'on leur apporta en un jour ; & c'étoit là un grand hazard, dont il ne faut pas faire une règle.

Au reste, ne prêtons pas à Varron, comme à M. Gouget, la ridicule idée d'avoir voulu abrégé les temps ; puisqu'il convient lui-même ailleurs, que les hommes ont dû persister dans la vie sauvage pendant un nombre d'années effroyable, *immani annorum numero*. Ainsi il ne s'est trompé que par rapport aux progrès des Arts & des Sciences, qu'il croyoit être très-rapides, & qui sont très-lents. Si l'on en vouloit un exemple, on pourroit citer la découverte de la durée de l'année tropique, qui a dû intéresser tous les peuples policés du monde : il paroît au premier regard qu'une telle découverte pourroit se faire en trois ou quatre ans : cependant elle ne s'est faite que de nos jours : les Prêtres de Thèbes & d'Héliopolis, qui croyoient l'avoir trouvée, se trompoient de plusieurs minutes, comme on le voit par le défaut de l'année Julienne.

Mais, dit-on, les Egyptiens n'ont pu se former de bonne heure en corps de nation, à cause des

(*) *De Re Rusticâ. Lib. 3. pag. 54.*

débordements réguliers du Nil. A cela on peut répondre que ceux , qui font de telles objections , n'ont jamais eu la moindre connoissance du local ou de la partie topographique : car enfin il est sûr , qu'il a fallu entreprendre des travaux mille fois plus grands , & mille fois plus pénibles pour garantir Babylone de l'inondation , que pour garantir Thèbes : cependant des savants , qui s'intéressent beaucoup en faveur des Chaldéens , dont ils ne connoissent pas un seul monument , voudroient bien faire remonter l'origine de Babylone aux siècles les plus reculés. Tous les vains raisonnemens qu'on a hazardés à cet égard , proviennent de ce qu'on croit assez généralement que la basse Egypte a été peuplée & policée avant la Thébàide : mais c'est tout le contraire : les Egyptiens sont descendus des hauteurs de l'Ethiopie ; de sorte qu'ils ont commencé à se fixer au-dessous des cataractes : aussi leurs premiers Rois ont-ils résidé à Thèbes , & non pas à Memphis , comme cela est démontré par le canon d'Eratosthene & par tous les catalogues des Dynasties. Or il n'a jamais été question de faire de grands canaux pour fertiliser la Thébàide supérieure : on n'y trouvoit qu'une seule dérivation du Nil , qui alloit jusqu'à *Hieracon-polis* ou la ville des éperviers. C'est au-dessous de Thèbes que commençoient tous les grands canaux. Quand on n'a pas fait une étude particulière de la Géographie , on ne sauroit voir fort clair dans l'Histoire ancienne.

J'avoue que je ne conçois pas comment il a pu tomber dans l'esprit du P. Kircher & de M. Huët , de faire aller une Colonie Egyptienne à la Chine , malgré le silence de tous les Historiens & de tous les monuments de l'Antiquité. Ces visions , dont

on n'auroit pas dû se ressouvenir, ont trouvé de nos jours des défenseurs, qui ont proposé là-dessus des conjectures & des systèmes rares par leur ridicule. On a même été jusqu'au point de prétendre, que les lettres Phéniciennes & les caractères radicaux de la Chine ont une conformité bien marquée : mais c'est là une chose si vaine, qu'aucun véritable Savant ne s'en occupe ; & surtout depuis l'aventure singulière, arrivée à un Anglois, nommé Needham, & à un Professeur en langue Chinoise. On envoya, il y a quelques années, de Turin à Rome le dessin d'un buste d'Isis, haut de deux pieds ; & qu'on disoit être très-ancien : il portoit sur le front, sur les joues & la poitrine, trente-deux caractères fort baroques : là-dessus le Professeur dont je parle, décida hardiment, que ces caractères, quoique gravés sur un antique Egyptien, n'en étoient pas moins Chinois ; & il tâcha de le prouver par des extraits d'un Vocabulaire apporté de Canton à la Bibliothèque du Vatican. M. Needham, qui voyageoit alors en Italie, y apprit cette prétendue découverte, & fut assez inconfidéré pour la publier dans toute l'Europe. Aujourd'hui on fait que ce buste d'Isis, qu'on avoit cru si ancien, a été fait il n'y a pas long-temps dans le Piémont, & même qu'il a été fait d'une pierre noirâtre, fort commune dans ce pays-là (*).

Le Sculpteur a gravé de caprice ces trente-deux caractères qui ne signifient rien du tout. Quoique je

(*) M. l'Abbé de Guasco fait aussi mention de tout ceci dans son Ouvrage intitulé *de l'usage des statues chez les Anciens*. Pag. 296. in-4to. à Bruxelles 1768.

je n'approuve pas ces fraudes, trop communes parmi les Artistes d'Italie, & qui rendront un jour suspects les monuments les plus authentiques, je dois néanmoins avouer qu'il eût été difficile de mortifier davantage l'orgueil d'un Professeur en langue Chinoise à Rome, & qui auroit dû savoir que les Chinois, auxquels on a montré de véritables inscriptions hiéroglyphiques, n'en ont pu déchiffrer un seul mot. Ils ont été bien éloignés de savoir ce que c'est que le cercle ailé, le signe de l'Agathodémon, & sur-tout la croix à anse, qui est répétée mille & mille fois sur les Obélisques, les Canopes, les garnitures des momies, & enfin sur tous les monuments de l'Egypte.

Nos Antiquaires d'Europe ont aussi été extrêmement embarrassés au sujet de cette croix à anse. Il n'y a pas long-temps que M. Clayton, Evêque de Clogher, soutenoit que c'est un instrument à planter des laitues : le P. Kircher en faisoit le Créateur, Dom Martin en faisoit un van, & le fameux Herwart en faisoit la boussole (*). Il est vrai qu'il citoit encore d'autres preuves : car il croyoit avoir découvert dans Plutarque, que les Egyptiens ont eu de petites statues de fer & d'aimant, qui représentoient les os de Typhon & d'Orus, auxquelles on a supposé sans la moindre preuve, que les Prêtres faisoient rendre un culte (**): tout comme

(*) *Théologie Payenne*. Part. I. pag. II.

(**) Pour prouver qu'on rendoit un culte à ces figures, on cite ces vers de Claudien.

- - - - - *ferrea Martis*
Forma nitet, Venerem magnetica gemma figurat :
Illis connubium celebrat de more sacerdos. &c.

Mais Claudien ne dit pas que cela se pratiquoit en Egypte, & tout ce récit peut être une fiction poétique de sa part.

l'on a vu des navigateurs Chinois offrir des sacrifices à la boussole au fort de la tempête ; parce qu'ils sont infiniment plus versés dans les pratiques de la superstition , que dans les éléments du pilotage.

Aujourd'hui il n'y a pas de Savant qui ne sache, que cette célèbre croix à anse, qui reparoît tant de fois dans les Hiéroglyphes, est une représentation fort voilée de la partie génitale de l'homme : c'est enfin le *Phallus* ; de sorte qu'on ne peut presque réfléchir sérieusement à la prodigieuse bévue d'Herwart : car il y a, comme l'on voit, une distance assez grande du *Phallus* à la boussole. Je m'étonne même, qu'il ne se soit pas apperçu que ce signe, soit simple, soit composé, est tourné en tout sens sur les Obélisques, & vers tous les points cardinaux du Monde : lorsqu'on le voit suspendu au cou des figures, alors son extrémité regarde la terre, précisément comme les Indous portent aujourd'hui sur la poitrine le *Lingam*, qu'on fait être une représentation du même objet ; mais beaucoup moins voilée ; & cependant ce n'est point, comme le disent ridiculement quelques voyageurs, le signe de leur réprobation : car il n'y a pas d'Indous qui se croye réprouvé.

On a soutenu qu'il n'y avoit pas d'époque plus favorable dans l'Histoire de l'Egypte pour envoyer une colonie à la Chine, que l'expédition de Sésostris, que j'ai examinée avec beaucoup d'attention, & je puis dire que c'est une fable sacerdotale où il n'y a pas la moindre réalité. Cette prétendue expédition a indubitablement rapport au cours du soleil, tout comme celle d'Osiris : aussi voit-on Sésostris marcher sans cesse de l'Orient vers l'Occident :

Venit ad Occasum, Mundique extrema Sesostris (*).

Ainsi il fit le tour du Globe, & conquit par conséquent la Terre habitable, ce qui n'est qu'une bagatelle.

Il ne faut pas dire que tout cela est écrit sur un des Obélisques de Rome: car la traduction d'Hermapion, telle que nous l'avons dans Ammien Marcellin, est manifestement contredite par un passage de Pline, qui assure que l'Obélisque en question contient des Observations philosophiques, & non des Contes de Fées.

Mégasthene, cité par Strabon, a eu grande raison sans doute de soutenir, que jamais Sésostris n'avoit mis seulement le pied aux Indes, où il n'auroit pu arriver qu'en un temps où la célèbre famille de Succandit régnoit encore sur tout l'Indoustan. Or les Annales de l'Indoustan ne font jamais mention de Sésostris: tandis que les Bramines ont conservé dans leurs livres jusqu'à la mémoire de la visite qui leur a été rendue par Pythagore; & cependant Pythagore n'étoit pas escorté, ainsi que le Pharaon de l'Egypte, par une multitude de brigands, ni sur-tout par 28 mille chariots, comme parlent les exagérateurs, qui n'ont jamais su ce que c'est que 28 mille chariots.

Quand je réfléchis aux conquêtes des Carthaginois, des Arabes & des Maures, alors je ne nie point qu'il ne soit sorti des pays chauds, des peuples belliqueux & conquérants; mais il est vrai aussi, que les expéditions de ces peuples-là se sont terminées sous des climats tempérés, & que, quand ils

(*) *Lucain, Pharsal. Lib. X. v. 276.*

les entreprirent, ils n'avoient rien ou ne croyoient rien avoir à craindre chez eux. Mais il n'en est pas ainsi de Sésostris, qui ne paroît point avoir été trop en sûreté dans son propre pays; puisque pour contenir quelques troupes de Scénites ou de Pasteurs Arabes, qui dévastôient le *Delta* par leurs invasions, il fit fermer toute la basse Egypte par une grande muraille, comme les Chinois en ont bâti une pour arrêter les Tartares, qu'on n'arrête pas de cette façon-là. Je parlerai fort au long, dans le cours de mes Recherches, de tous ces épouvantables remparts, que tant de peuples ont eu la folie de construire en tant d'endroits de l'ancien Continent; parce qu'ils se sont imaginé qu'on pouvoit fortifier un pays, comme on fortifie les villes. Et c'est cette erreur-là, qui a fait élever les plus grands ouvrages qu'on ait vus sur la Terre.

Les Phéniciens ou plutôt les Marchands de Tyr & de Sidon, ayant senti de quelle importance il étoit pour eux d'avoir des entrepôts de commerce dans la Colchide où venoient refluer beaucoup de denrées de l'Inde, firent des établissemens sur les bords du Phase (*), où ils se rendoient sans difficulté par la Méditerranée; tandis qu'il eut été presque impossible à un peuple venu de l'Afrique, d'y pénétrer par le chemin du Continent. Ce sont ces établissemens des Phéniciens qu'Hérodote a pris pour une Colonie Egyptienne, fondée dans la Col-

(*) Ce sont ces entrepôts des Phéniciens sur le Phase, qui ont donné lieu aux traditions touchant les colonies des Hébreux, des Philistins dans la Colchide; parce que toutes ces nations voisines se ressembloient par de certains usages. On peut consulter là-dessus les *Observations critiques sur les anciens Peuples*, par Mr. Fourmont, Tom. II. pag. 255.

chide par Sésostris ; & cette méprise est d'autant plus grossière, qu'il avoue lui-même, qu'en Egypte on n'avoit pas la moindre connoissance touchant cette Colonie-là. C'est comme si l'on disoit, qu'on ne fait pas en Espagne qu'il y a des établissemens Espagnols au Pérou.

Il est si vrai qu'Hérodote a le premier imaginé toutes ces fables, qu'Onomacrite, qui vivoit longtemps avant Hérodote, & qui entre dans de grands détails sur la Colchide, ne dit pas un mot de quelque peuplade Egyptienne, transplantée dans cette contrée-là ; tandis qu'il fait mention des Phéniciens sous le nom de Solymes & d'Assyriens, dans ses Argonautiques attribués ordinairement à Orphée (*). Les Poëtes, qui ont écrit depuis sur l'expédition des Argonautes, comme Apollonius de Rhodes & Valérius Flaccus, ont mieux aimé suivre le sentiment d'Hérodote ; parce que le merveilleux qu'il renferme, s'accorde avec les loix d'un Poëme épique.

Il ne faut pas soutenir opiniâtrement, comme on a fait, que le nom de Sésostris se trouve dans le Canon des Rois d'Assyrie, ni en conclure sur-tout, que l'Assyrie étoit au nombre des pays qu'il avoit conquis : car il est certain que Castor a copié en cela Ctésias, celui de tous les Grecs qui a osé mentir dans l'Histoire avec le plus d'impudence : aussi Eusebe, Moïse de Chorene, & Cassiodore, ont-ils rejetté du Canon des Rois d'Assyrie le *Séthos* de Ctésias, pour y placer un Prince nommé *Alta-*

(*) M. Gesner a bien observé dans ses savantes notes sur les Orphiques, que les Solymes & les Assyriens de la Colchide sont des Phéniciens.

das ou *Azatag*; & cela est, sans comparaison, plus raisonnable.

Ce qu'il y a de bien étrange encore, c'est cette flotte de six-cents vaisseaux longs, que Sésostris fit bâtir sur la Mer Rouge. On place de tels prodiges dans un temps où l'ignorance des Egyptiens par rapport à la Marine étoit extrême; parce que leur aversion pour la mer étoit encore alors invincible; & l'on verra par la suite, que cette aversion est une chose très-naturelle dans les principes de leur Religion & dans les principes de leur politique. Les Prêtres ne pouvoient approuver le commerce extérieur, & ce qu'il y a de bien singulier, ils avoient raison dans leur sens: car quand toutes les institutions d'un peuple sont relatives à son climat, comme l'étoient les institutions des Egyptiens, il convient de gêner le commerce extérieur & d'encourager l'agriculture: maxime, dont les Prêtres ne s'éloignerent que quand ils y furent forcés par des Princes qui ébranlerent l'Etat.

D'un autre côté, le bois de construction manquoit tellement en Egypte, qu'on y fut d'abord fort embarrassé pour compléter le nombre des barques employées sur le Nil & sur les canaux; & ce ne fut qu'après beaucoup d'effais sans doute, qu'on parvint à en faire de terre cuite, ce que aucun peuple du monde, que je sache, n'a osé imiter. Aussi la méthode de cuire ces vaisseaux au feu, de leur donner une certaine solidité par des proportions exactes, de les bien vernisser & de les revêtir de joncs, est-elle aujourd'hui au nombre des choses inconnues, & peut-être par rapport à nous, au nombre des choses inutiles. Quand les Ptolémées vou-

lurent faire le commerce des Indes par la Mer Rouge, le défaut de bois les obligea aussi à se servir de mauvaises barques, cousues de jonc & de *papyrus*, qui ne pouvant porter que de petites voiles, & des équipages très-foibles, marchoient mal, & se défendoient mal contre les pirates : encore paroît-il qu'elles étoient toujours conduites par des pilotes Grecs : car les Egyptiens n'entendoient pas la manœuvre, quoiqu'en dise M. Amailhon, qui s'imagine qu'ils étoient fort habiles dans la Marine, parce qu'ils descendoient, dit-il, la cataracte du Nil en canot (*). Mais la descente de la plus forte cataracte, dont la chute n'est pendant les crues que de sept ou huit pieds, comme M. Pocke l'a vu, n'a pas le moindre rapport avec les connoissances qu'il faut posséder pour bien naviguer en mer.

Ce qu'il y a de certain, c'est que Sésostris fit beaucoup de bien à son peuple, auquel il restitua la propriété des terres, qui lui avoit été ôtée pendant l'usurpation des Rois pasteurs, les plus impitoyables Tyrans, dont il soit parlé dans l'Histoire. Ainsi les Egyptiens ont eu raison de faire éclater leur reconnaissance envers Sésostris, pour soutenir la réputation qu'ils ont eue dans l'Antiquité, d'être *les plus reconnoissants des hommes*. Ils ont eu raison, dis-je, de célébrer sans cesse la mémoire de ce Prince, de l'appeller le second Osiris, & de comparer ses bienfaits à ceux du soleil. Mais il ne falloit cependant pas lui faire conquérir toute la Terre habitable.

(*) *Histoire de la Navigation & du Commerce des Egyptiens sous les Ptolémées.* Pag. 129.

SECTION II.

*Dela condition des femmes chez les Egyptiens
& les Chinois, & de l'état de la population
chez ces deux peuples.*

Rien n'est plus surprenant que ce que rapportent quelques Historiens, de cette liberté sans bornes, dont ils veulent que les femmes ayent joui dans un pays aussi chaud que l'Egypte, & où jamais les hommes n'ont cessé d'être extrêmement jaloux. Il faut bien examiner tout ceci; puisqu'on croit y découvrir une contradiction si manifeste entre les mœurs & le climat, qu'on n'en a vu d'exemple en aucun endroit de la Terre.

Si, sans autre discussion, on comparoit par cet endroit les Chinois aux Egyptiens, jamais deux peuples ne se feroient moins ressemblés: mais pour peu qu'on veuille réfléchir sur les faits que je citerai, on verra les choses sous une autre face: cependant on ne les verra pas rentrer dans l'ordre naturel; puisqu'elles se rapprocheront de plus en plus des mœurs de l'Orient, qui sont si opposées à la Nature.

L'Histoire de l'ancienne Egypte, dans l'état où elle est, ressemble à une grande ville abymée, où il n'y a rien de suivi, où des ruines en cachent d'autres; & ce que nous en savons, ne nous est ordinairement attesté que par des Grecs, qui ne s'étant pas concertés entre eux pour mentir, ont dû nécessairement se contredire en mentant.

Hérodote assure que les Egyptiens n'épousoient qu'une femme : Diodore de Sicile assure qu'ils en épousoient plusieurs, à l'exception des Prêtres, qui toujours appliqués à l'étude & aux fonctions de leur ministère, ne pouvoient qu'être monogames. Ainsi ce qui a trompé Hérodote, c'est ou l'exemple des Prêtres, ou l'exemple du petit peuple, auquel la pauvreté défendoit tant de choses, que la loi lui permettoit.

Il n'y a pas de doute que les institutions de l'Egypte n'aient autorisé la pluralité des femmes, qui dans les pays chauds, est une conséquence presque nécessaire de l'esclavage domestique. Car comment dans de tels pays les hommes pourroient-ils posséder des esclaves acquis à prix d'argent sans en abuser ? De sorte qu'on n'a pu y corriger le libertinage que par la polygamie, sans se mettre en peine de calculer s'il naît plus de filles que de garçons. Tout cela a résulté de la faute impardonnable des Législateurs de l'Orient : soit qu'ils aient parlé en inspirés, soit qu'ils aient parlé en politiques, ils ont établi l'esclavage domestique par la force de leurs loix ; & cette erreur où ils sont tombés, est telle, qu'il ne leur a plus été possible de rien discerner de vrai ou de faux dans ce qu'on appelle le droit de l'homme, ils avoient corrompu la source où ils puisoient.

En Egypte la servitude domestique étoit probablement aussi ancienne que la monarchie. Quand un homme libre y épousoit une personne dans la classe des esclaves nées, les enfans issus de ce mariage acquéroient toute la liberté du pere ; parce que l'on n'y avoit aucun égard, dit Diodore, à la race maternelle : or vouloir que les femmes aient été fort

confidérées, là où l'on ne confidéroit pas du tout la race maternelle, c'est proposer des contradictions, qu'on ne peut entendre en aucun sens, ni expliquer en aucune maniere.

Le prétendu respect, que les Egyptiens portoient aux femmes, provenoit, dit-on, de leur vénération pour Isis ou pour la Lune; & voilà, ajoute-t-on, pourquoi ils ont toujours infiniment plus honoré leurs Reines que leurs Rois. Mais quand cette raison seroit aussi solide qu'elle est frivole & puérole, il faudroit encore avouer que dans tous les monuments, qui nous sont restés de ce peuple singulier, on ne découvre pas la moindre trace de cette préférence accordée aux Reines: il n'y en a tout au plus que trois ou quatre, dont le nom se soit conservé dans les Annales: toutes les autres nous sont aussi inconnues que les Sultanes de la Perse depuis Seic Séphi. Si en Egypte les Reines eussent eu beaucoup de part au gouvernement, beaucoup de part à la haine ou à l'amour du peuple, leur Histoire ne ressembleroit pas si bien à celle des Sultanes de la Perse.

Il est constant que, par les plus anciennes institutions de l'Egypte, les femmes y avoient été déclarées incapables de régner; & cette loi d'exclusion dériveroit des principes mêmes du gouvernement de ce pays-là, où aucune femme ne pouvoit entrer dans la classe sacerdotale, ce qui les éloignoit du Trône, où l'on ne parvenoit qu'après avoir été sacré & adopté dans le college des Prêtres, comme Platon, Plutarque, Synésius & tous les anciens en conviennent. Il est vrai que George le Syncelle fait mention d'un Roi Binotris, qui fit abroger, à ce qu'il assure, la loi d'exclusion dont

je parle , & déclara les femmes habiles à succéder à la Couronne (*). Mais cela est impossible, & il y a ici une erreur, qui provient d'une impropriété d'expression : on a pu faire en Egypte, comme dans la plûpart des Empires de l'Orient, une loi par laquelle la tutele des Princes mineurs fut confiée ou à leurs meres ou à leurs sœurs ainées , qu'on craignoit bien moins que les oncles & les freres : ainsi *Skémiophris*, *Amessès* & *Achenchrès*, qui sont nommées comme de véritables Reines dans quelques catalogues des Dynasties; car on ne les trouve pas dans tous, n'ont été que des tutrices des héritiers présomptifs; & ce qui démontre évidemment qu'elles n'ont point régné d'une maniere absolue, c'est qu'on ne leur avoit point érigé de statue dans cette galerie où on en érigeoit à tous les Rois du pays, comme on le fait par Hérodote, qui avoit été introduit dans cette galerie-là. Selon lui, jamais l'Egypte depuis la fondation de la Monarchie, n'avoit été gouvernée par aucune femme : on n'y a vu qu'une seule fois sur le Trône, dit-il, une Princesse étrangere, nommée *Nitocris* (**), qui ne peut avoir été qu'une usurpatrice, aussi trouvons-nous qu'elle exerça des cruautés épouvantables; tandis que quelques flatteurs de sa Cour la nommoient, suivant Manéthon, la plus belle femme de son siècle. Ainsi cet exemple unique est une exception à la regle qui confirme la regle même; car je ne disconviens point que la violence n'ait pu pour quelque temps faire taire les loix, & changer encore pour quelque temps l'ancienne forme du gouvernement.

(*) *Syncl. Chronograph. pag. 54.*

(**) *Lib. II.*

On conçoit aisément que tout ce qu'on vient de dire n'a aucun rapport à la Dynastie des Grecs ou des Ptolémées, qui loin de suivre les institutions de l'Égypte, les renverserent, & reglerent l'ordre de la succession dans la famille des Lagides par le droit Macédonique ou par de simples dispositions testamentaires : encore trouvé-je que le discours ampoulé, que le Poëte Lucain met dans la bouche de Cléopâtre, n'est pas fort conforme aux notions que l'Histoire nous donne (*).

Les Egyptiens, quoiqu'opprimés par des Conquerants qui vouloient tout changer, tout renverser dans le pays conquis, n'en conserverent pas moins un attachement invincible pour leurs anciennes loix, & les ressuscitoient dès que l'occasion leur étoit favorable, ou les maintenoient contre toute la fureur de la Tyrannie; de sorte qu'ils ne renoncèrent pas même après l'invasion de Cambyse, qui ne fut qu'une bête féroce, à l'usage immémorial de ne jamais conférer à aucune femme les premières fonctions sacerdotales, qui n'étoient ni de vains emplois, ni de vains titres : il falloit pour cela être versé dans le dialecte sacré, dans les dix premiers livres Hermétiques, dans l'Astronomie, dans la physique & dans tout ce qui étoit, ou dans tout ce qu'on appelloit

[*] Lucain fait dire à Cléopâtre :

— — — *Non urbes prima tenebo
Famina Niliacas; nullo discrimine sexus
Reginam scit ferre Pharos.*

Pharf. X, v. 90.

Cela ne peut s'entendre que de *Nitocris*, & des désordres survenus dans la Dynastie des Ptolémées, où l'on vit quelquefois des Reines fort puissantes.

la sagesse des Egyptiens (*). Ce sont là des choses que les femmes n'ont pu apprendre, & quand elles auroient pu les apprendre, les Prêtres ne les leur eussent jamais enseignées : car leurs superstitions se foutenoient principalement par le secret : c'étoit un colosse immense, dont on cachoit toujours les pieds.

Il a pu arriver dans la suite des temps, par l'extrême confusion des rits Persans, Grecs & Romains, avec la liturgie Egyptienne, que quelques dévotes d'Isis se sont fait passer pour des Prêtresses d'Isis dans des pays étrangers : mais elles n'avoient reçu aucune consécration, & étoient intruses dans ce ministère à la faveur de cette confusion dont je viens de parler. Tout cela a pu donner lieu aux monuments cités par Martin, Montfaucon, le Comte de Caylus & plusieurs autres, qui paroissent avoir voulu opposer au témoignage positif de l'Histoire ancienne, des monuments aussi modernes que la table Isiaque, fabriquée en Italie (**). Mais ce seroit inutilement qu'on entreprendroit de prouver que les Egyptiens, aussi longtemps que leurs institutions ont été en vigueur, aient conféré les premières dignités sacerdotales aux femmes, qui n'ont pu tout au plus dans l'ordre secondaire, s'acquitter que de quelques emplois sans conséquence, comme de nourrir des scarabées, des musaraignes & d'autres petits animaux sacrés (***)).

[*] *Clemen. Alexandrin. Strom. VI.*

(**) La Table Isiaque n'a été faite que dans le deuxième ou le troisième siècle. C'est un Calendrier où quelques figures, qu'on a prises pour des Prêtresses, sont des Isis. Voyez les *Miscel. Berolinensia*, Tom. VI. & VII.

(***) On peut consulter là-dessus la Dissertation de *Sacerdotibus & Sacrificiis Ægyptiorum*, pag. 93. & 94, de

Car pour le grand Bœuf *Apis*, il ne leur étoit pas même permis de le voir, sinon dans les premiers jours de son installation au Temple de Memphis. Or comme le Bœuf *Apis* pouvoit, suivant le calcul de Plutarque & de M. Jablonski, vivre vingt-cinq ans avant que d'être noié (*), il s'écouloit souvent un siècle, pendant lequel les femmes d'Egypte ne le voyoient que quatre fois, & encore n'étoient-ce que les personnes de la lie du peuple, qui se chargeoient, comme l'on s'en appercevra dans l'infant, de cette cérémonie singuliere.

Quant au Temple de Jupiter Ammon de la Thébaidé, je suis persuadé qu'aucune femme ne pouvoit y entrer, non plus que dans celui de Jupiter Ammon de la Libie (**); mais, par une de ces bizarreries, dont les Sages gémissent, on consacroit de temps en temps au Jupiter de Thèbes une petite fille, à laquelle on imposoit le nom Egyptien de *Neith*, & qui sous prétexte d'être la concubine du Dieu, pouvoit s'abandonner à tout le monde, jusqu'à ce qu'elle parvînt à un certain âge. Il y a bien de l'apparence que c'est dans cette institution qu'il faut chercher l'origine des amours mythologiques du Pere des Dieux, & encore l'origine d'un abus beaucoup plus criant, qui se commit ensuite à *Thmuis* au Nome Mendétique.

M. Schmidt, qui a remporté le prix de l'Académie des Inscriptions de Paris sur cette question.

(*) *Jablonski Pantheon Ægypt. Lib. IV. Cap. 2. de Tauro Apide.*

(**) *Silius Italicus* dit en parlant du Temple de Jupiter Ammon de la Libye.

*Tum queis fas & honos adyti penetralia nosse
Famineos prohibent gressus. Lib. III.*

Comme les Romains, d'ailleurs si tolérants envers les cultes les plus absurdes, apportés en Italie par des fanatiques errants ou par des peuples vaincus, ont très-souvent persécuté la Religion Egyptienne avec fureur, on a cru qu'ils y avoient été engagés par les désordres, dont le Temple d'Isis à Rome fut accusé longtemps avant Décius Mundus & Pauline; mais il paroît par un passage du 42ième livre de Dion, que les Aruspices & les Sacrificateurs des Divinités indigenes, excitoient sous main la persécution; & comme de tels hommes étoient incapables de donner de bons conseils, les Romains se rendirent véritablement ridicules en suivant leur avis: car quoi de plus ridicule que de voir ce Temple d'Isis à Rome démoli jusqu'aux fondemens par arrêt du Sénat, & de le retrouver bientôt après relevé: il fut de la sorte alternativement abattu & reconstruit huit ou neuf fois; ce qui y attira un concours extraordinaire de peuple, & occasionna en grande partie cette solitude affreuse, qui regnoit autour des autres Dieux de la Capitale, si négligés dans leurs sanctuaires, que, suivant l'expression de Properce, les araignées y filloient paisiblement leur toile: *Velavit aranea fanum* (*).

Si l'on demandoit pourquoi le culte Isiaque charmoit si fort l'ame des superstitieux, je répondrois que c'étoit le chef-d'œuvre des anciens Prêtres de l'Egypte, qui ayant à conduire un peuple très-mélanchol-

(* Lib. II. Eleg. V. Ces choses n'étoient pas sur un autre pied, lorsque St. Jérôme vint à Rome: *Fuligine & aranearum telis omnia Romæ templa cooperta sunt*, dit-il. Preuve que les Romains étoient très-peu attachés à leur religion, lors même qu'ils persécuterent celle de l'Egypte.

lique, augmentoient quelquefois tout exprès sa tristesse par des fêtes pleines d'austérités, pour lui faire goûter ensuite d'autant mieux la joie par des fêtes pleines de licence; auxquelles il n'y eut cependant jamais que la populace qui prit part. Car si l'on considère avec plus d'attention qu'on ne l'a fait, les mœurs des anciens Egyptiens distingués par leur rang, ou par leur naissance, il est facile de s'appercevoir que la clôture même des femmes étoit établie parmi eux. D'abord il y a toujours eu des Eunuques à la Cour de leurs Rois, & comme nous savons bien que le ministère de cette espèce d'esclaves n'a point varié dans l'Orient, on peut juger par là combien peu quelques Historiens Grecs ont été instruits, lorsqu'ils ont tant parlé de cette liberté sans bornes, dont le sexe jouissoit, suivant eux, dans un pays où nous voyons les Eunuques parvenus à un pouvoir auquel on ne croiroit pas qu'ils eussent pu parvenir chez un peuple, qui a joui de quelque réputation de sagesse dans l'Antiquité; mais le Gouvernement de l'Egypte avoit de grands défauts: on y avoit permis aux Eunuques de se marier, & on leur avoit permis encore de posséder des esclaves acquis à prix d'argent, ce qui choque l'essence des choses: car c'étoit imaginer dans la servitude domestique une autre servitude, & dans le mariage un autre mariage. Il ne faut pas m'objecter que ces désordres n'éclatèrent que sous le règne de ces usurpateurs infames, qu'on a nommés les Rois bergers; puisqu'on voit clairement dans Manéthon, que longtems avant les Rois bergers, le Pharon Ammaménès fut la victime d'une conspiration qu'avoient tramée contre lui les grands Eunuques du Palais. Au reste cet

exemple unique dans les Annales de l'Egypte, ne peut en aucune maniere être comparé aux ravages commis par ces innombrables troupeaux d'Eunuques, qui ont tant de fois dévasté la Chine.

Il est essentiel de faire observer que Villanon & Tavernier se sont grossièrement trompés, lorsqu'ils disent que la castration à ras a été inventée par le Sultan Amurat ou par le Sultan Soliman : cette opération est si ancienne qu'on ne fait absolument rien du temps auquel elle a commencé : il en est déjà parlé en termes exprès dans le Deutéronome, dont l'Auteur n'a pu en parler, que parce qu'il favoit qu'on la pratiquoit chez les Egyptiens, peuple si jaloux qu'on l'a même accusé de craindre les embaumeurs : Hérodote croit que ces terribles hommes insultoient effectivement à des cadavres ; mais il faut croire que la jalousie, qui exagère tout, y avoit fait naître à leur égard ces soupçons injurieux. Ce qu'il y a de bien vrai, c'est que le temps n'a point adouci la passion dominante des habitants de cette malheureuse contrée, comme on peut le voir par ce qu'en dit le Chevalier d'Arvieux, & surtout par ce qu'en dit M. Maillet (*).

Quelques Voyageurs ont prétendu qu'anciennement on embaumoit en Egypte avec beaucoup plus de soin & de magnificence les corps des femmes que ceux des hommes : mais c'est un pur hazard, qui a donné lieu à ce préjugé. La plupart des mo-

(*) *Arvieux Voyage au Levant.* Tom. I. pag. 206. *Maillet Description de l'Egypte.* Part. II. pag. 115. de l'édition in 4to.

mies envoyées jusqu'à présent en Europe se sont trouvées en effet être des corps de femmes, parce qu'on les a prises dans les souterrains de *Sakara* & de *Busiris*, où l'on enterroit beaucoup de personnes du sexe. Si les Turcs & les Arabes vouloient permettre de fouiller dans des endroits où l'on sait qu'il y a des cryptes, on n'en tireroit peut-être que des momies d'hommes, dont M. Pococke a supposé que que la sépulture se trouvoit, pour cette partie de l'Égypte la plus voisine de Memphis, dans les grottes, qu'on voit le long de la rive orientale du Nil (*). Ce n'est donc pas sur des choses, qui dépendent uniquement du plus ou moins de bonheur de ceux qui fouillent dans des ruines, qu'on peut appuyer son jugement. Au reste, je ne croi point que quelques-unes de ces momies de *Sakara* soient des corps de femmes publiques, comme M. le Docteur Chau le prétend; les cassettes, qu'on a trouvées auprès d'elles, & qui renfermoient de petites statues dans des attitudes très-libres, & ensuite des pinceaux avec du *surme* ou de l'antimoine pour noircir les yeux, ne le prouvent pas : car dans l'Orient l'usage de se peindre les yeux a été & est encore aujourd'hui en vogue parmi les personnes de la première qualité : quant à ces petites statues, dont M. Chau & le Consul de France ont si mal jugé, ce sont indubitablement des *Ofiris* avec le *Phallus*.

Voici ce que c'étoit que la clôture des femmes distinguées par leur rang dans l'ancienne Égypte : pour les empêcher de sortir, on leur ôtoit en

(*) *Description of the East*. B. V. Cap. 3.

quelque sorte l'usage des pieds; & cette mode, qui n'étoit que gênante, n'a pas même le rapport le plus éloigné avec la mode des Chinois, qui est cruelle. Plutarque dit que les Egyptiens ne permettoient pas à leurs femmes de porter des souliers (*): ensuite ils avoient imaginé que c'étoit une indécence pour elles de paroître en public à pieds nus; de sorte qu'elles n'avoient garde d'y paroître. Le Kalife Hakim, troisième des Fathimites, & fondateur de la religion des Druses, remit cette ancienne coutume en vigueur & défendit sous peine de mort aux cordonniers de l'Egypte de faire des souliers ou d'autres chaussures pour les femmes, & c'étoit bien connoître le génie des Orientaux, que de soutenir un usage par une loi. Si je n'avois pas trouvé cette loi-même dans le *Kitab-al-Machaid* (**), j'aurois pu douter de ce que Plutarque rapporte; mais ces deux faits se confirment tellement l'un l'autre, qu'il n'est point possible d'en douter. Il paroît par toute la vie du Kalife Hakim, tant maudit par les Mahométans, les Chrétiens & les Juifs, qu'il possédoit des connoissances assez étendues dans l'Histoire ancienne, & si la religion, qu'il avoit imaginée, ne fit point de grands progrès, ce fut moins sa faute que celle de son siècle, où le fanatisme des Turcs étoit encore dans toute son effervescence: il opposa un ruisseau à un torrent.

(*) *Præcepta connub.* Folio 121.

(**) Le *Kitab-al-Machaid* est comme la Bible des Druses: il contient tous les Mysteres de leur Religion, fondée par le Kalife Hakim, & entre dans de grands détails sur la vie de cet homme singulier.

C'est pour n'avoir pas distingué des choses qu'il ne faut jamais confondre, je veux dire les mœurs du petit peuple avec les mœurs des personnes élevées au-dessus du peuple par leur fortune ou leur naissance, qu'on a tiré des conséquences si ridicules d'un passage d'Hérodote, répété presque mot pour mot dans la Géographie de Méla (*). En Egypte, dit-il, les hommes restent dans l'intérieur du logis, & travaillent à faire des toiles tandis que les femmes forment, vendent, achètent & font les affaires de dehors. Comment est-il possible qu'on ne se soit pas aperçu qu'il n'est question ici que des tisserands & des bas ouvriers, qui, attachés comme eux à des métiers sédentaires, ne pouvoient se charger des affaires de dehors, & qui ne renferment leurs femmes ni en Turquie, ni en Perse, ni à la Chine où la clôture est néanmoins plus sévère qu'en aucun pays du Monde? Ces gents-là sont trop pauvres pour avoir des esclaves, & ils ne sont pas assez riches pour être polygames. Ils envoyotent en Egypte leurs femmes échanger des Toiles contre de la Colocase : car tout ce négoce se bornoit aux fruits & aux étoffes, comme les auteurs Arabes, qui ont parlé de cet ancien usage en conviennent généralement. A mesure que le mauvais gouvernement des Mamélucs, & le gouvernement encore plus mauvais des Turcs, y ont ruiné les fabriques, on y a vu ce trafic cesser par degrez & enfin finir.

Ce sont ces femmes de la lie de la nation, qui ont commis anciennement en Egypte tous ces excès, dont il est tant parlé dans l'Histoire : elles dan-

(*) *Lib. I Cap. IX. édition de Vossius.*

soient dans les Orgies, portoient le *Phallus* d'une maniere presque incroyable, se travestissoient en *Chérubs*, en s'appliquant aux épaules deux grandes paires d'ailes, comme on les voit dépeintes sur les langes des Momies (*), se lamentoient aux portes des Temples d'Isis, ou pleuroient dans le deuil des particuliers pour de l'argent, tout comme cela se pratique encore de nos jours : elles se signaloient à la fête de Bubaste, à la procession de Canope, insultoient les passants sur le Nil, se rendoient furieuses en prenant de fortes doses d'*Opium*, & c'est vraisemblablement pendant ces accès de fureur qu'elles se prostituoient en public à des boucs au canton de Mandès; & c'est-là un fait qu'on peut croire; mais quand Plutarque a attesté de la maniere la plus positive qu'on en avoit vu, qui couchoient avec des Crocodiles apprivoisés dans la ville d'Antée, on n'a pu le croire. Là-dessus il faut observer que le savant Jablonski s'est imaginé que le Bouc de Mendès représentoit le même Dieu, qu'on nommoit *Entes* ou *Antes* dans la ville d'Antée; & si cela étoit vrai, on pourroit soupçonner qu'un de ces excès avoit été copié sur l'autre à cause de la conformité du culte : mais on ne me persuadera pas qu'il soit si facile d'avoir commerce avec des Crocodiles. On a cru que tout le secret des Egyptiens pour se préserver de ces lézards, consistoit à se frotter d'une infusion de saffran, comme l'on se frotte de couperose & de musc contre les Ours & de certains Serpens; mais, suivant Strabon, il y avoit en Egypte des Crocodiles véritablement apprivoisés,

(*) Voyez *Gordon Mumiothec.*

dont il n'est plus parlé dans l'Histoire après le quatrième siècle de notre Ere, & encore la dernière mention ne s'en trouve-t-elle que dans les Légendes des Anachorètes de la Thébaïde, qui ont pu avoir quelque intérêt à rechercher la méthode des Tentyrites. Quoiqu'il en soit, ce sont des femmes perdues de mœurs, qui après s'être dépilées, alloient pendant les premiers jours de l'installation se présenter au Bœuf *Apis*, auquel elles découvroient les parties de leur corps, que la pudeur devoit surtout leur faire voiler (*). Il n'y a pas d'exemple d'un tel délire de religion, sinon chez les Juifs, qui se déshabillèrent aussi pour danser autour du veau dans le désert; & je ne fais pourquoi l'Anglois Schukford a prétendu révoquer ce fait en doute; tandis que les Juifs eux-mêmes ne le nient point. On a tiré des ruines d'*Herculanum*, de petits tableaux, qui représentent de ces cérémonies Egyptiennes, où l'on voit des personnages nus danser autour d'un autel. La superstition est une chose étrange: on vouloit être pur dans la présence des Dieux, & comme les vêtements pouvoient être souillés, on s'en dépouilloit & on se rasoit tout le corps, comme le faisoient aussi les Sacrificateurs, qui conservoient néanmoins leurs habits dans les Temples; car les monuments, qui prouvent un de ces faits, les prouvent tous deux. Il a suffi à des Grecs,

(*) *Per hos dies solæ mulieres Taurum (Apidem) vident, quæ ante faciem ejus adstantes, vestibis sublatis, ei sæmen abrasum ostendunt. Reliquo tempore prohibentur in conspectum Apidis venire.* Diod. Sicul. Bibliot. Lib. II.

On pourroit croire qu'on pratiquoit la même cérémonie à Hermonthis où l'on révéroit le Bœuf *Onuphis*; car on y a découvert des figures en pierre qui représentent des femmes à genoux devant un Bœuf.

qui, suivant la véritable expression des Prêtres de l'Egypte, étoient toujours enfans, de voir ces excès, pour s'imaginer que la liberté du sexe n'y avoit point de bornes : c'est comme si l'on jugeoit des mœurs des Chinoises & des Indiennes par la licence des Bonzeffes, & des filles publiques, qui parcourent les fauxbourgs de toutes les villes de la Chine, ou par les danseuses de Surate, dont les Relations des Indes Orientales ne cessent de parler. Mais on ne fauroit trop répéter qu'en lisant l'Histoire des anciens peuples ou des peuples fort éloignés de nous, il faut bien distinguer toutes ces choses.

Accorder, comme avoient fait les Egyptiens, dit M. de Montesquieu, le gouvernement de la maison aux femmes, c'étoit choquer à la fois la Nature & la Raison : mais en disant cela, il ne réfléchissoit point au pouvoir des Eunuques, dont j'ai parlé, & bien moins encore au passage de Plutarque, que j'ai cité : s'il y avoit jamais eu dans ce pays-là une telle forme de gouvernement, les Eunuques n'y eussent pas même été tolérés. Or dans de semblables cas les faits prouvent infiniment plus que les observations vicieuses de quelques Voyageurs Grecs, qui nous ont dépeint les mœurs de la plus vile populace, comme cela est indubitable. Je soupçonne à peu près quelles ont été les idées de M. de Montesquieu, lorsque je vois que, dans son Roman du Temple du Gnide, il fait paroître des femmes d'Egypte pour y disputer le prix de la beauté, qu'elles n'ont jamais pu disputer à personne : car du côté des facultés corporelles les Egyptiens étoient un peuple mal constitué : aussi les Coptes, qui en descendent, en ont-ils hérité cette

laideur qui perce, comme dit M. Pococke, au travers des plus riches vêtements dont ils se couvrent (*): de sorte qu'il ne faut pas être étonné si quelques Auteurs de l'Antiquité, comme Elien (*De Nat. Animal. Lib. IV. cap. 54.*) ont mis en fait qu'il n'étoit pas possible de leur temps de trouver de belles personnes en Egypte parmi les indigenes: car il n'est pas question ici des familles Européennes, établies à Alexandrie & à Naucrète: outre que les femmes indigenes y étoient basanées, & sujettes à la même excrescence que les Caffresses; un défaut dans les yeux, produit vraisemblablement par cette Ophtalmie, dont je parlerai dans l'instant, les défiguroit beaucoup, & on soupçonne qu'elles avoient alors, comme aujourd'hui, le même penchant à prendre des pâtes & des drogues pour se faire engraisser d'une manière presque monstrueuse, ce qu'elles regardent comme le plus haut degré de la beauté: je croi bien que les racines du faux Hermodactyle, nommé en Arabe *Chamir*, & dont elles usent continuellement, y contribuent beaucoup, comme Prosper Alpin l'assure (**); mais le climat & surtout les eaux y contribuent aussi: car les Anciens ont observé la même chose dans cette partie de l'Ethiopie qui est immédiatement au-dessus de l'Egypte. Qui a jamais été

(*) *Description of the East, IV. B. Paragraf 45.*

Aristote prétend aussi que les Egyptiens avoient une espece de défaut dans les jambes: mais je n'ai rien pu découvrir à cet égard, sinon que l'Eléphantiasé Egyptienne attaque quelquefois tellement les pieds, que les malades ont beaucoup de difficultés à marcher.

(**) *Reum Aegyptiacarum. Lib. III. Cap. XIV.* En Syrie les femmes se font aussi engraisser; mais elles se servent de drogues où il entre du mercure.

été surpris , dit Juvenal , de voir dans le Meroë ,
le sein de la mere plus grand que le corps de l'enfant ?

In Meroë crasso majorem infante mamillam.

Diodore de Sicile rapporte que les Egyptiens regardoient la polygamie comme très-favorable à la population ; & si cela est vrai , ils se sont trompés. Au reste , cet usage ne produit pas des effets aussi funestes qu'on l'a cru ; & j'ose dire que c'est une véritable contradiction de la part de M. Sufsmilch , écrivain d'ailleurs fort estimable , d'avoir , dans un endroit de son livre , exagéré prodigieusement le nombre d'hommes qu'il supposoit être à la Chine , & d'avoir assuré , dans un autre endroit de ce livre , que la pluralité des femmes rend les pays où elle est établie , déserts : il avoit , par conséquent , oublié alors que les Chinois sont polygames. Nous sommes aujourd'hui beaucoup mieux instruits par rapport à la Turquie , qu'on cite ordinairement comme un exemple : on y a ruiné l'agriculture : on y a ruiné le commerce par les fermes , les privileges exclusifs & les brigandages des Pachas : on y a admis dans les meilleures Provinces les Arabes Bedouins , qu'il ne falloit pas y admettre , ou qu'il falloit forcer à changer de mœurs : on y a enfin laissé tomber dans un profond oubli la police Egyptienne pour arrêter la peste : si l'on y remettoit cette police en vogue , & la culture des terres en honneur , le nombre d'hommes y deviendroit à peu près comme il l'est aux Indes & au Japon. La population de tous ces pays seroit un problème difficile à résoudre ; si l'on ne s'appercevoit de plus en plus qu'il y a dans les climats tempérés

de l'Asie des causes physiques, qui favorisent singulièrement la multiplication de l'espèce humaine, comme je tâcherai de l'expliquer dans la suite. Il paroît d'abord que la clôture ou la vie sédentaire des femmes devoit faire encore plus de mal que la polygamie jointe au despotisme, en occasionnant parmi elles des maladies, comme Aristote se l'étoit réellement imaginé (*). Et rien ne paroît mieux fondé qu'un pareil soupçon de la part d'un philosophe qui avoit tant observé, & tant raisonné. Cependant, ce qui paroît devoir arriver nécessairement, n'arrive point. Les femmes vieillissent dans ces prisons, ou n'y meurent pas plutôt qu'ailleurs; quoique privées, pour la plupart, des secours de la Médecine: car il faut que les maîtresses des Princes mêmes, jouissent d'un grand crédit, pour qu'on se détermine à appeler chez elles des Médecins habiles, comme Mrs. Manouchi & Bernier furent mandés pour des femmes du Grand Mogol: encore les raffinemens très-ridicules, que la jalousie des Orientaux employe dans de tels cas, mettent-ils l'art de guérir entièrement en défaut. On peut assurer, sans craindre de se tromper, que les Chinois ont surpassé tous les Afiatiques par les précautions excessives dont ils usent: on fait quelquefois chez eux passer sur la main des femmes malades un fil de soie, dont le Médecin tient l'extrémité, & il juge de l'état du pouls par les vibrations qu'il éprouve, ou qu'il fait semblant d'éprouver, & ordonne un remède au hazard: car il ne peut y avoir, dans un tel

(*) *Tome II. page 305.*

art de conjecturer, qu'un extrême hazard. On en agit un peu moins mal à l'égard de M. de Tournefort, lorsqu'on l'introduisit dans le ferrail du Grand Vifir à Constantinople : il est vrai qu'il ne put ni voir les malades ni leur parler ; car il y avoit entre lui & elles une muraille , dans laquelle on avoit pratiqué des ouvertures, & les femmes de ce Ministre lui tendirent par là leurs bras. En Perse on n'a actuellement dans les Harams que des matrones, qui exercent la Médecine sans savoir ni lire, ni écrire : car on y admet plus des hommes, depuis Séphi premier, dont le Médecin Ibrahim, parvenu à sa soixante-dixième année avoit acquis à cause de son âge un grand accès chez les Sultanes ; mais bientôt on l'accusa d'un grand crime ; aussi le Jésuite Bazin , qui a longtems été premier Médecin de Nadir-Shau , que nous nommons Thamas Koulikan, ne dit-il point dans sa Relation qu'on l'ait appelé chez les femmes de ce Prince. Il y a bien de l'apparence, que ce qui rend les Harams si peu mal sains contre le sentiment d'Aristote, & des modernes qui l'ont suivi, c'est qu'on y a pratiqué de vastes jardins : le genre de vie y est uniforme, les maladies populaires n'y pénètrent que difficilement ; & si quelque chose pouvoit y abréger le terme de la vie, ce seroit le désespoir ou cet amour illégitime, auquel la Nature a attaché un grand châtement.

Je me croi absolument dispensé de devoir discuter ce que Diodore de Sicile dit de la forme des contrats de mariage, par lesquels les Egyptiens se dépouilloient de toute leur autorité en faveur de leurs femmes : cette fable, assez démentie par un

passage d'Orus Apollon (*), l'est bien davantage par les faits que j'ai rapportés, & qui démontrent que l'indépendance des Egyptiennes n'a pas été telle qu'on le croit communément. Au reste, il n'y a pas la moindre comparaison entre elles & les femmes de la Chine, auxquelles on a ôté par le droit positif, tout ce qui leur étoit accordé par le droit de la Nature. Quelques Moralistes dont on a fait si mal à propos des Philosophes, loin d'avoir pensé à adoucir leur sort, l'ont aggravé par des maximes désespérantes. De tout cela il a résulté qu'un Chinois en colere, qui tue sa femme, n'est pas même responsable de sa conduite devant le juge (**); non plus que quand il tue ses filles : je parlerai dans l'instant de cet infanticide, horrible dans toutes ses circonstances.

C'est par une loi fondamentale de l'Empire qu'à la Chine les femmes sont exclues du Trône ; parce qu'elles ne sauroient offrir les sacrifices, que l'Empereur, en sa qualité de Pontife, doit offrir quatre fois par an : cependant dans les minorités, qui sont toujours très-rapides, les Impératrices-mères prennent en main les rênes de l'Etat, comme le font aussi en quelque sorte les Sultanes *Validé* en Turquie, & les Sultanes *Kanum* ou *Khatun* en Perse. Or il est arrivé deux fois à la Chine, que les Impératrices *Liu-Heou* ou *Heo-vou-chi*, ayant été déclarées tutrices de leurs enfants mineurs ou des enfants qu'elles avoient supposés, se sont em-

(*) *Hiéroglyph. Libro I. Cap. VII.*

(**) *Osbeck Reise nach Ostindien und China* 327. S.
Edition de Rostock 1765.

parées de l'autorité souveraine , & ont régné seules sans se soucier des sacrifices. Les Historiens en parlant d'elles, les distinguent dans les catalogues des Dynasties par le nom d'Usurpatrices , & il est étonnant que ces usurpations ne soient pas plus fréquentes dans les Etats Despotiques , où la succession n'est pas réglée , & où la plupart des Princes sont presque toujours redevables à leurs meres du Trône auquel ils parviennent du milieu des dangers qui environnent leur enfance ; & c'est là-dessus qu'est fondé le respect que les Souverains de l'Orient , après s'être dépouillés de tous les sentimens d'humanité , conservent ordinairement envers leurs meres : le principal honneur qu'on leur rende à la Chine , c'est de célébrer dans tout l'Empire le jour auquel elles entrent dans leur soixantième année , & si les femmes ne vieillissoient pas dans les fers , comme on l'a prétendu , il eût été absurde d'imaginer un tel honneur. Cependant ces solemnités ne sont point comptées parmi les événemens absolument rares , & la dernière est de l'an 1752 , dont nous avons une Relation , écrite par le Pere Amyot (*), qui assure que , pour ne pas voir la marche du Prince , il fut ce jour-là obligé de se renfermer dans sa chambre : mais il étoit inutile de faire mention d'une telle circonstance ; puisqu'il n'y a personne qui ne sache que par tout où l'Empereur de la Chine passe , les gens doivent sous peine de mort se barriquer dans leurs maisons. M. Boulanger dit que cet usage a son origine dans la Théocratie ; mais qui ne voit que cet usage a son origine dans la Tyrannie & dans

les remords des Tyrans , qui craignent à chaque pas d'être assassinés ? Au reste , il faut observer en passant que tout cela donne une mauvaise idée de la cérémonie du Labourage : aussi se réduit-elle , comme je l'ai dit , à un vain appareil.

Les Chinois peuvent associer à leur première épouse des concubines , qu'on appelle les petites femmes ; mais en ces choses les titres ne font rien ; pourvu qu'ils observent les degrez de consanguinité & d'affinité , qui empêchent le mariage ; & qui sont très-étendus , & presque étendus à l'infini entre les personnes qui portent un même nom : les loix ne leur permettent en aucun cas d'épouser leur sœur consanguine , ou leur belle-sœur , ou leur cousine-germaine , ni issue de germaine ; & en cela ils diffèrent beaucoup des Egyptiens ; quoique je ne croye cependant pas , que jamais les Egyptiens , en suivant leur droit national , ayent pu se marier avec leurs propres sœurs. Si l'on m'objectoit qu'il n'est pas probable qu'on se soit trompé sur un fait de cette nature , je répondrois que cela est plus que probable. Les Anciens n'ont-ils pas dit qu'en Perse les Mages épousoient leurs meres ? Tandis que nous savons par le *Sadder* & par les *Zends* , qui existent aujourd'hui en Europe , que personne n'a pu épouser sa mere en Perse. Cornelle Népos n'a-t-il pas mis en fait , que le Grec Cimon n'eut aucun reproche à essuyer à cause de son mariage avec sa sœur Elpinice ? Tandis que nous savons qu'on lui en fit un crime : comme on le voit clairement dans Plutarque (*), & plus clairement encore dans la déclamation d'Andocide contre Al-

(*) *Vie de Cimon.*

cibiade (*) : Andocide parlant au milieu d'Athenes , connoissoit fans doute mieux les loix d'Athenes , que Corneille Népos , qui ne les connoissoit pas du tout.

Voici ce qui en est. Par une sanction du droit Macédonique on pouvoit épouser sa sœur , comme l'on en rencontre différents exemples dans l'Histoire : or la famille des Ptolémées , qui étoit , ainsi que tout le monde fait , une famille Macédonienne , se voyant transplantée en Egypte , usa , comme cela étoit assez naturel , de son droit national ; & permit aux Grecs établis à Alexandrie d'en user aussi ; parce que ces Grecs ne pouvoient s'allier avec des femmes Egyptiennes , auxquelles les loix interdissoient toute union avec les étrangers. Voilà pourquoi aucun Historien antérieur au siècle d'Alexandre , n'a pensé seulement à dire , que les Egyptiens épousoient leurs sœurs ; puisque cet usage ne s'introduisit chez eux qu'après la mort d'Alexandre.

Si les Macédoniens eussent eu cet inceste en horreur , lors de leur arrivée en Egypte , on peut être certain , qu'ils n'auroient pas adopté le droit d'une nation vaincue & avilie , pour légitimer dans la Maison régnante un inceste qu'ils eussent eu en horreur. Je sai fans doute , que les Conquéranrs peuvent à la longue s'accoutumer aux manieres bizarres , & même aux mauvaises loix des conquis : mais on ne fauroit dire cela des Ptolémées ; puisque leur domination étoit à peine fondée , que Phila-

(*) Dans quelques textes Grecs imprimés d'Andocide , on lit fautivement *Conon* au lieu de *Cimon*. Miltiade n'a pas eu d'enfant nommé *Conon*

delphe, fils de Soter, débuta par épouser sa sœur Arsinoé, comme cela s'est pratiqué dans la famille des Lagides jusqu'à Cléopatre; sans qu'il en ait résulté, au moins par rapport aux facultés corporelles, quelque dégénération dans cette famille-là, si l'on en excepte Ptolémée Physcon, qui étoit une espèce de nain si difforme, que les Ambassadeurs Romains ne purent s'empêcher de rire en le voyant (*). Je dis ceci; parce qu'on soupçonne de plus en plus qu'il arrive effectivement quelque dégénération aux Animaux par les accouplements incestueux, & surtout en ligne collatérale au premier degré. Dans l'Ouvrage que M. Michaélis vient de publier en Allemand sur le Droit Mosaique, (*Mosaische-Recht*), il rapporte à ce sujet des expériences singulieres, faites sur des chevaux en Hongrie, & dont il prétend qu'aucun Naturaliste n'avoit eu connoissance. Mais il se peut que ce cas rentre dans la classe de ceux où l'on ne peut absolument pas conclure des animaux à l'homme; & je doute qu'on puisse attribuer à l'inceste la naissance de tous ces Princes monstrueux par leur cruauté, monstrueux par leur folie, qui rendirent cette Dynastie des Ptolémées une Dynastie infame. Auguste avoit tort de se donner tant de peines pour vouloir ressusciter Cléopatre, en faisant sucer ses blessures par des Pnylles. Au reste il faut observer que Cléopatre n'étoit pas issue directement d'un mariage incestueux; puisque sa mere n'avoit été que la concubine de Pto-

(*) Il naissoit beaucoup de Nains en Egypte aux environs d'Alexandrie: la plupart de ceux qu'on voyoit anciennement à Rome venoient de là.

lémée Auletès, qui fit tout ce que les bons Rois ne font pas. A en juger par ce qui arriva dans cette famille des Lagides, on seroit tenté de croire, que le motif, qui doit faire défendre le mariage entre le frere & la sœur, n'est point celui qu'ont allégué les Jurisconsultes, qui nous ont tant parlé de la crainte de la corruption dans la maison paternelle. Des enfants, qui ont été élevés ensemble, qui connoissent leurs défauts mutuels, & qui se croient tous égaux, ne doivent pas se marier entre eux, & ils ne sont pas même naturellement portés à le faire, voilà pourquoi la corruption, que les Jurisconsultes ont imaginée dans la maison paternelle, est une chose très-rare : tout cela seroit ainsi, quand même on élèveroit ensemble des enfants qui ne seroient ni freres, ni sœurs.

Le véritable Droit national des Egyptiens, tel qu'il étoit avant le siècle d'Alexandre, leur permettoit d'épouser leurs belles-sœurs, restées veuves sans enfants (*); & encore leurs cousines-germaines, ce que jamais les Coptes n'ont cessé de faire. Un jour la Cour de Rome leur fit proposer en secret, que, s'ils vouloient se réunir à l'Eglise Latine, on n'exigeroit rien d'eux pour les dispenses

(*) Les Egyptiens, persécutés probablement par les premiers Empereurs Chrétiens au sujet de leurs mariages avec leurs belles-sœurs, avoient trouvé un subterfuge bien singulier ; ils soutenoient que leurs belles-sœurs restées sans enfants, étoient aussi restées vierges, comme on le voit par la célèbre Constitution de l'Empereur Zénon, qui commence par ces termes. *Licet quidam Ægyptiorum idcirco mortuorum fratrum sibi conjuges matrimonio copulaverint; quod post illorum mortem mansisse virgines dicebantur. De incest. & inutil. Nupt. TITVL. V.*

au fujet de leurs mariages , contractés dans le second degré de parenté collatérale ; mais ils rejetterent de telles propositions ; parce que le privilege qu'on vouloit leur accorder comme une faveur nouvelle , ils en étoient en possession de temps immémorial ; quoiqu'en dise le P. de Sollier dans sa Chronique des Patriarches d'Alexandrie , où l'on trouve beaucoup d'erreurs touchant les Coptes.

Ainsi il reste vrai que les degrez , qui empêchent le mariage , n'ont point été fort étendus en Egypte , & il y en a une raison fort naturelle : le peuple y étoit distribué en tribus , dont quelques-unes ne pouvoient s'allier entre elles , non plus que les tribus Juives. On a cru aussi , que l'animosité , qui régnoit entre de certaines villes , empêchoit les habitants des unes de trouver des femmes dans les autres , & que les filles de Bubaste , où l'on révéroit le chat , n'épousoient jamais des garçons d'Athribis , où l'on révéroit la musaraigne ; quoiqu'il n'y eût que huit à neuf lieues d'Athribis à Bubaste. Mais cette animosité , dont il est ici question , n'éclata , comme je le dirai dans la suite , que sous les Grecs & les Romains ; lorsque l'autorité des Prêtres , qui avoient sçu contenir la superstition par la superstition même , n'existoit plus.

A la Chine , où il n'y a pas & où il n'y a jamais eu des tribus ou des castes (*) , on a fort étendu les degrez , qui empêchent le mariage. Ainsi ces deux peuples diffèrent non seulement par les loix , qu'ils ont faites à cet égard ; mais par

(*) Voyez les *Lettres de Mr. de Mairan sur la Chine* Pag. 61. de l'Imprimerie Royale , 1770.

le motif même qui les leur a dictées : les uns ont voulu empêcher l'établissement des tribus : les autres ont voulu conserver les tribus établies.

Outre cette espece de servitude, qui résulte de la clôture, il y a à la Chine une servitude réelle & personnelle, où une femme peut être réduite par ses parents, lorsqu'ils la vendent pour quelque motif que ce soit. Une fille, qui ne conserve pas sa virginité jusqu'au moment de son mariage, est irrémisiblement vendue au marché, quelquefois pour vingt *taëls* ou deux mille sols, quelquefois pour moins, & on la vend de la sorte à un maître parce qu'on ne sauroit plus la vendre à un mari : aussi perd-elle alors à jamais le droit de se racheter. Que le Lecteur me permette de dire ici un mot sur cet usage de vendre ses enfants; il dérive certainement de l'autorité paternelle, portée au-delà de certaines bornes, que les anciens Législateurs n'ont su fixer nulle part, ni dans les Républiques, ni dans les Monarchies. On ne conçoit pas par quelle fatalité leurs yeux ont été fascinés; mais ils ont été fascinés sans doute. Lorsqu'ils accordoient au pere le droit de vie & de mort sur ses enfants, ils ne voyoient pas, qu'un homme ne sauroit être juge dans sa propre cause : lorsqu'ils accordoient au pere le droit de vendre ses enfants, ils ne voyoient pas, que les parents ne possèdent point leurs enfants, de la même maniere qu'on possède des bestiaux : il ne falloit nulle pénétration pour comprendre cela, & cependant on ne l'a pas compris. Si l'on en croyoit un Grec, nommé Denys d'Halicarnasse, il conviendrait d'excepter ici quelques Législateurs, & surtout Solon; mais Denys d'Halicarnasse ne connoit-

soit point les loix de Solon, qui avoit indubitablement accordé au pere le droit de vie & de mort (*). Ainsi il rentre dans la classe de tous les autres. Ce qu'il y a de bien bizarre, c'est qu'on trouve dans le Code Justinien un Rescrit admirable de l'Empereur Dioclétien, qui parle en Philosophe malgré l'impitoyable loi de Romulus : il dit, qu'il est de droit manifeste, *manifesti juris*, qu'un pere ne peut ni aliéner, ni vendre, ni donner, ni engager ses enfants; & immédiatement après ce Rescrit, suit dans la même page celui de l'Empereur Constantin, qui assure, qu'un pere peut vendre & ses fils & ses filles; & en conséquence il le permet dans toute l'étendue de l'Empire Romain, pour se moquer de Dioclétien, des hommes & des loix : car le prétexte de pauvreté qu'il allègue, n'a pas & n'a jamais eu aucune force contre le droit manifeste.

Les Chinois ont été extrêmement éloignés d'avoir trouvé les bornes du pouvoir paternel : je ne croi pas même qu'ils les aient jamais cherchées; car outre le droit de vendre, leurs Législateurs ont donné au pere le droit de vie & de mort, pour autoriser l'infanticide, qui se commet dans ce pays-là de différentes manieres. Ou les accoucheuses y étouffent les enfants dans un bassin d'eau chaude, & se font payer pour cette exécution, ou on les jette dans la riviere après leur avoir lié au dos une courge vuide; de sorte qu'ils flottent encore longtemps avant que d'expirer (**). Les cris, qu'ils poussent alors, feroient frémir par tout ailleurs la nature hu-

(*) Voyez *Sextus Emp. Hyp. Lib. 3. cap. 24. Héliodore Ethiop. Lib. 1.*

(**) *Torens Reise nach China, Fünfter Brief.*

maine ; mais là on est accoutumé à les entendre , & on n'en frémit pas. La troisieme maniere de les défaire , est de les exposer dans les rues où il passe tous les matins , & surtout à Pékin , des tombereaux , sur lesquels on charge ces enfants ainsi exposés pendant la nuit ; & on va les jeter dans une fosse où l'on ne les recouvre point de terre , dans l'espérance que les Mahométans en viendront tirer quelques-uns ; mais avant que ces tombereaux , qui doivent les transporter à la voirie , surviennent , il arrive souvent que les chiens & surtout les cochons , qui remplissent les rues dans les villes de la Chine , mangent ces enfants tout vivants : je n'ai point trouvé d'exemple d'une telle atrocité , même chez les Anthropophages de l'Amérique. Les Jésuites affurent qu'en un laps de trois ans , ils ont compté neuf-mille-sept-cents-deux enfants ainsi destinés à la voirie : mais ils n'ont pas compté ceux qui avoient été écrasés à Pékin sous les pieds des chevaux ou des mulets , ni ceux qu'on avoit noyés dans les canaux , ni ceux que les chiens avoient dévorés , ni ceux qu'on avoit étouffés au sortir du ventre de la mere , ni ceux dont les Mahométans s'étoient emparés , ni ceux qu'on a défaits dans des endroits où il n'y avoit pas de Jésuites pour les compter.

On n'a pu jusqu'à présent deviner la cause de ces infanticides : des Arabes & le Pere Trigault , affurent que c'est un effet du système de la transmigration des ames , mais je sai maintenant qu'il n'y a aucune ombre de vérité dans une telle assertion : aussi les Indous , bien plus attachés à la transmigration des ames , ne détruisent-ils jamais leurs enfants ; car ce système ne défend rien avec plus de force

que le meurtre, & même celui des animaux. On verra dans l'instant, que la véritable cause de ces infanticides existe dans le vice du Gouvernement, & dans la fordide avarice des Chinois, qui, pour gagner beaucoup, s'accumulent dans les villes commerçantes & le long des rivieres, tandis qu'ils laissent l'intérieur des Provinces absolument inhabité, absolument inculte. Comme ce peuple se conduit dans toutes ses actions par l'intérêt, il a calculé que, quand il s'agit d'un affassinat, il y a plus de profit à détruire une fille qu'un garçon : la fille coûte plus à élever qu'ils ne peuvent la vendre : le garçon se vend plus qu'il ne leur coûte à élever. Il faut observer ici, que ces monstrueuses maximes des Chinois sur l'infanticide, n'ont jamais été imputées aux Egyptiens par personne, sinon par les Juifs, qui disent que ce fût principalement à leurs enfants mâles qu'on en voulut ; & Strabon dit que c'étoient principalement les enfants mâles qu'on défendoit aux Egyptiens de détruire, & Diodore fait mention d'une défense générale au sujet des deux sexes. On voit donc clairement par ceci, que le cas des Juifs a été un cas extraordinaire, qui arrêta pour un instant le cours des loix, parce qu'on vouloit les traiter en ennemis, & comme ils traitèrent eux-mêmes les habitants du Canaan, où ils massacrèrent sans doute beaucoup d'enfants au berceau, & beaucoup d'enfants même dans le sein de la mere.

Il me reste maintenant à parler de la coutume des Chinois d'écraser les pieds aux filles, ce qui paroît mettre le comble à leurs malheurs : car de quelques précautions qu'on use, il est impossible de prévenir les douleurs plus ou moins aigues, qu'elles ressen-

tent dans les talons pendant toute leur vie , dès qu'elles entreprennent de marcher. Les Voyageurs, qui ont voulu nous expliquer la méthode dont on se sert pour les rendre boiteuses , ne s'accordent point entre eux , & paroissent peu instruits. M. Ofbeck dit qu'on leur fait porter dans leur enfance des souliers de fer : d'autres prétendent qu'on serre leurs pieds dans des lames de plomb. Il y a même des Relations , qui assurent qu'on leur casse les os du métatarse pour replier les doigts sous la plante , & qu'on empêche la carie des os rompus par les liqueurs caustiques ; mais il ne faut pas douter que ce ne soient là des absurdités très-grandes. Ce qu'il y a de bien certain , c'est que les Chinoises , lors même qu'elles quittent leurs chaussures , ne quittent cependant point les bandages qui enveloppent immédiatement leurs pieds : car si elles vouloient toujours défaire & toujours reprendre ces entraves , il en résulteroit de grands inconvénients ; puisqu'il y a bien de l'apparence que cette opération ne consiste qu'à faire aux enfants une ligature au-dessus de la cheville , qu'on a soin de ne point trop serrer , ce qui dessécheroit entièrement le pied , dont on prévient seulement la croissance en le réduisant à la moitié de sa grandeur naturelle , comme on l'a vu par les chaussures Chinoises , qu'on a essayées en Europe à des enfants de six ans. Or à six ans le pied de l'homme est à peu près à la moitié du volume qu'il acquiert pendant le reste de l'adolescence. Les Chinois disent qu'ils ignorent , quand cette belle mode a commencé : ceux qui lui donnent le moins d'antiquité , prétendent qu'il y a à peu près trois-mille ans qu'elle est en vogue : on veut que l'Impératrice *Ta-Kia* , qui

avoit naturellement les pieds très-petits, ait soutenu que c'étoit une beauté de les avoir tels; de sorte que ceux qui la crurent, procurerent par artifice cette monstruosité à leurs enfans. Il est inutile d'observer que ce conte, forgé peut-être par quelques Jésuites, qui avoient lû Ovide (*), est aussi ridicule qu'incroyable : car une femme, qui étoit elle-même renfermée dans un ferrail, n'a pu occasionner une si grande révolution dans les idées des hommes, qui ne la voyoient point. Sans parler ici des doutes qu'on pourroit former sur l'existence de l'Impératrice *Ta-Kia*, qui paroît être un personnage fabuleux, nommé par le P. Kircher la Vénus des Chinois; les Lettrés, beaucoup mieux, conviennent que cette invention a été suggérée par la politique & la jalousie pour tenir les femmes dans un esclavage si étroit qu'on ne peut comparer l'exacritude avec laquelle on les garde, qu'à la sévérité avec laquelle on les gouverne.

Il faut dire ici que rien n'est moins fondé que le sentiment de ceux qui croient que toutes les filles naissoient anciennement à la Chine avec six doigts à chaque pied; de sorte que pour faire disparaître ces membres surnuméraires, on eut recours aux ligatures, dont on continua à se servir après que le mal eut cessé. Quand j'ai recherché l'origine d'une imagination si étrange, j'ai trouvé qu'elle avoit apparemment été puisée dans les Relations du P. Trigault, qui met en fait que la plûpart des habitants des Pro-

(*) On fait qu'Ovide a dit :
Est pes exiguus, pedis est aptissima forma.

vinces de Canton, de Quantsi, & généralement tous ceux de la Cochinchine, ont encore aujourd'hui deux ongles à chaque petit orteil, d'où il présume, sans que je sache pourquoi, qu'ils ont eu jadis aussi six doigts à chaque pied (*). Quand tout cela seroit vrai, on ne fauroit en conclure que les femmes seules étoient sujettes à cet excès ou à cette excrescence, & que pour le corriger, on se soit déterminé à les estropier. Mais ce qui prouve que tout cela n'est point vrai, c'est que l'on n'observe aucune irrégularité dans le nombre des orteils parmi les gens de la campagne & le petit peuple des villes, qui n'ont jamais écrasé les pieds à leurs enfans : ayant besoin de tous leurs membres pour ne pas mourir de faim, ils se sont mis à l'abri de cette mode tyrannique, qui leur seroit aussi funeste que l'usage de se laisser croître les ongles, comme le font des Négociants & des Lettrés, dignes d'être renfermés aux petites-maisons.

La circoncision des filles, que les Egyptiens ont pratiquée de temps immémorial, & qu'ils pratiquent encore aujourd'hui, comme on peut le voir dans l'*Histoire de l'Eglise d'Alexandrie* par le P. Vansleb, est une opération inconnue aux Chinois, qui n'ont aussi jamais circoncis les garçons, & ce n'est que par les Juifs & les Mahométans établis chez eux, qu'ils savent qu'il y a des hommes au monde, qui font dépendre leur salut d'une amputation semblable. Je croi bien qu'on objectera contre tout ceci, que les prétendues Colonies Egyptiennes fondées dans la Grece, renoncèrent aussi à la circoncision au point

(*) *Expositio apud Sinas, Lib. I. Cap. VIII.*

qu'on n'en trouve plus aucune trace dans leur Histoire, ni aucun vestige dans leur Mythologie. Mais si je parlois ici de tous les doutes qu'on peut former sur la réalité de ces Colonies Egyptiennes, fondées dans la Grèce, je m'écarterois extrêmement de mon sujet : quand je vois des hommes tels qu'Orphée, Amphion, Eumolpe, & des Législateurs tels que Solon & Lycurgue partir pour l'Egypte, & en revenir; alors je conçois comment il est arrivé que des loix, des usages, des cérémonies & des fêtes ont passé de l'Egypte en Grèce. Il n'a fallu qu'un dévot pour amener le culte de la *Neitha*, ou de la Minerve de Saïs à Athenes : il n'a fallu qu'un dévot pour faire célébrer à Athenes la fête des lampes, telle qu'il l'avoit vu célébrer à Saïs. Au reste soit qu'on en cherche la cause dans le climat, soit qu'on la cherche ailleurs, il reste vrai que les Chinois diffèrent en cela extrêmement des Egyptiens, qui se coupoient tous le prépuce : car c'est une folie de prétendre que chez eux la circoncision n'obligeoit que la classe sacerdotale (*).

Il seroit à souhaiter sans doute, qu'à la Chine on n'eût pas plus adopté la coutume de châtrer les garçons, que celle de les circoncire; mais avant le temps de la conquête des Tartares, c'est-à-dire avant l'an 1644, on y avoit porté les choses à un excès incroyable, à un excès qui seul pourroit démentir les

(*) La circoncision est un usage si enraciné en Egypte, que les Coptes ou les Egyptiens modernes, qui sont Chrétiens, comme tout le monde fait, ne laissent pas pour cela de circoncire tous leurs enfans de l'un & de l'autre sexe; & Strabon dit que cela se pratiquoit précisément de même de son temps, lorsque l'Ordre sacerdotal avoit déjà disparu en grande partie.

éloges, que des Ecrivains très-peu instruits ont prodigués à cette forme de Gouvernement où l'on a vu tous les Magistrats châtrés, & toutes les provinces pillées par ces Magistrats-là.

Je suis fort éloigné de penser que le crédit immense, que les Chinois ont accordé aux Eunuques dès la naissance de leur Empire, provienne d'une espece de préjugé superstitieux, qui dans les temps de la plus haute Antiquité doit avoir régné parmi les Scythes ou les Tartares, qui révéroient singulièrement les hommes devenus impuissans à la fleur de leur âge ; parce qu'on les regardoit comme frappés par la main de la Divinité. Hippocrate, le seul Auteur qui ait parlé des Eunuques de la Scythie, qui s'habilloient, à ce qu'il prétend, en femmes, dit que la première cause de ce mal étoit produite par l'excès de l'équitation chez un peuple qui ne descendoit presque jamais de cheval, & qui ne connoissoit point l'usage des étriers (*). En cela on peut croire Hippocrate ; mais quand il ajoute que les Scythes, pour se guérir de cette indisposition, se faisoient ouvrir des veines qui passent aux deux côtés de la tête, d'où résultoit leur impuissance, alors il ne faut pas le croire ; puisqu'on sait bien aujourd'hui que les vaisseaux spermatiques qu'il supposoit être dans les organes de l'ouïe, n'y sont assurément pas. L'Histoire de la Chine commence déjà dès l'an 2037 avant notre Ere, à parler du crédit des Eunuques : ils gouvernoient alors l'Empereur, & bientôt ils parvinrent au

(*) Avant l'invention des étriers, l'équitation continue occasionnoit une maladie particulière dans les hanches & des enflures aux jambes, comme on le voit par l'exemple de Germanicus.

point de gouverner l'empire, si l'on peut donner ce nom de Gouvernement à une association de voleurs, qui sous le règne de *Te-Tsong* envahirent non seulement, comme je l'ai dit, les Magistratures; mais qui s'approprièrent encore le tribut des Provinces, qu'ils partageoient comme on partage des dépouilles. Il n'étoit pas possible alors d'obtenir le moindre Mandarinat sans être mutilé; parce que les grands Eunuques du Palais ne conféroient les emplois qu'à des hommes aussi vils & aussi méprisables qu'eux. Il seroit réellement ennuyeux de parler ici de toutes les conspirations qu'ils ont tramées, de tous les meurtres qu'ils ont commis, & de ceux qu'ils ont tentés: il suffira de dire que depuis la mort d'*Hien-Tsong* qu'ils empoisonnerent, jusqu'en l'an 904 de notre Ere, ils ne firent que se jouer de la vie des Empereurs, & en couronnerent successivement quatre plus imbéciles, plus stupides les uns que les autres, qu'ils mettoient aux arrêts comme des enfants. Cependant dans le cours du dixieme siècle on parvint à chasser les Eunuques des Tribunaux; mais ils y rentrèrent. Dans le douzieme siècle on les chassa une seconde fois des Tribunaux; mais ils y rentrèrent: alors leur pouvoir parut indestructible, parce que leur nombre, loin de diminuer, augmentoit d'année en année, de jour en jour. Les pauvres & les riches faisoient également *émasculer* leurs enfants, dans l'espérance qu'étant faits de la sorte ils parviendroient plutôt aux charges, qu'en lisant toute leur vie la prétendue Morale de Confucius & de Mentfé.

Les choses étoient dans cet état, lorsque les Tartares *Mandhuis* ou *Mantcheoux* survinrent, & conquièrent en un instant toute la Chine. De ce qui les

choqua, rien ne les choqua davantage que de trouver des hommes gouvernés par ceux qui ne l'étoient plus. Ils commencerent donc par ôter les emplois aux Mandarins ausquels on avoit ôté la virilité, & tous les Mandarins étoient dans ce cas-là : ensuite ils réduisirent à la moitié le nombre des Eunuques attachés à la Cour, & qui se montoit à douze-mille sous le règne de l'Empereur *Tien-Ki*, homme sans honneur, sans génie, sans talents, & que le bruit de l'Empire, qui s'érouloit de toute part, put à peine tirer de sa léthargie. Le P. Schal, qui par ses connoissances dans l'Artillerie, avoit acquis beaucoup d'accès auprès du conquérant *Chung-Tchi*, fondateur de la Dynastie actuellement régnante, dit que ce Prince entretenoit encore six-mille châtrés; (*) ce qui doit paroître excessif; puisqu'on n'en compte ordinairement que cinq ou six-cents dans le Serrail de Constantinople, comme on le fait par Mr. Galland, Interprete de France en Turquie : aussi les tuteurs Tartares de *Can-hi*, chasserent-ils pendant la minorité de ce Prince presque tous les Eunuques du Palais, hormis ceux qui devoient garder les femmes. Depuis ce temps, ils ont fait de grands efforts pour rentrer dans les emplois publics, ce qui arrivera dès que cette dynastie Tartare sera entièrement corrompue & énervée par les fatales maximes du peuple conquis, & par les principes d'une politique qu'on ne conçoit pas; puisque l'exemple a prouvé qu'il y a autant de fidélité & d'attachement à attendre de la part d'un Gouverneur de Province, qui a

(*) *De Ort. & progres. Fidei Christ. in Chinâ. Cap. 24.*

une famille, que de la part d'un Eunuque, qui a un ferrail.

Comme à la Chine l'infanticide ne blesse pas les premières loix de l'Etat, on a été bien éloigné d'y compter la castration au nombre des crimes : mais ce n'est point cette cause-là, qui y a produit ce peuple d'Eunuques dont j'ai tant parlé. Cela provient de la sévérité avec laquelle on y garde les femmes, & du prix modique auquel ces esclaves sont vendus : ce prix est sans comparaison moindre qu'en Perse & en Turquie, où suivant les préceptes de l'Alkoran, il n'est permis de châtrer ni les hommes, ni les bêtes ; & indépendamment de l'Alkoran, il y a encore en Perse une loi civile ; de sorte qu'on y fait venir à grands frais les Eunuques dont on a besoin, de l'Afrique, des Indes & surtout de Golconde, où au 17^{me} siècle, on mutiloit presque tous ces enfants, qui ont toujours été, & seront toujours la principale cause de la foiblesse des Cours de l'Asie. Il faut que le P. Parenin se soit convaincu pendant le séjour qu'il a fait à la Chine, que la fureur de mutiler les enfants est encore plus commune qu'on ne pourroit le croire, après tout ce qu'on vient d'en dire, puisqu'il tâche d'expliquer par là comment la Polygamie peut être si fort en vogue dans un pays où il ne naît certainement pas plus de filles que de garçons (*). Mais comme presque tous les enfants qu'on y étouffe, qu'on y jette dans les rivières, ou qu'on porte à la voirie, sont des filles, cela laisse subsister la difficulté dans sa force : car enfin, on y massacre plus d'individus du sexe fé-

[*] *Lettres Edifiantes*, XXVI. Recueil.

minin qu'on n'y châtre de mâles, & encore y a-t-il plusieurs de ces châtres qui se marient.

Il est singulier que les Chinois, qui sont polygames, ayent plus de femmes qu'il ne leur en faut, & que les Turcs, qui sont aussi polygames, manquent de femmes, puisqu'ils en achètent & en ravissent sans cesse chez l'étranger. (*) Leurs Ambassadeurs mêmes, envoyés dans nos villes d'Europe, ne manquent jamais d'employer des stratagèmes pour enlever des filles & des femmes, comme c'est un fait connu à Vienne, où l'on ne manque aussi jamais de visiter les bateaux couverts que ces Ambassadeurs font descendre sur le Danube.

Tout cela seroit inexplicable, si l'on ne savoit qu'il y a à la Chine une multitude d'hommes qui vivent dans le célibat : on y compte plus d'un million de Moines, dont la plupart sont mendiants, & dont il n'y en a aucun qui soit marié : les voleurs, qui inondent les Provinces, n'ont pas de famille, enfin les maîtres ne permettent pas le mariage aux esclaves, & le nombre des esclaves est très-grand.

Ainsi la population de ce pays qu'on a prodigieusement exagérée, comme on le verra dans l'instant, est produite par des causes indépendantes de la nature des loix, & de la forme du Gouvernement.

J'ai dit que le climat tempéré des Provinces Méridionales de l'Asie paroît être très-favorable à la multiplication de l'espece humaine, puisqu'elle y

(*) On fait monter à 9 mille le nombre des femmes enlevées ou achetées qu'on amène tous les ans à Constantinople.

triomphe du despotisme, de tous les maux qu'il fait, & de tous ceux qu'il peut faire.

J'entreprendrai d'en expliquer les causes.

Dans ces climats tempérés de l'Asie, les hommes sont naturellement sobres : ils recherchent les aliments simples, & n'abusent point sans cesse des liqueurs fortes, qui peuvent corrompre ou altérer la substance prolifique : ils n'ont pas besoin de renfermer leurs enfants, ni de les envelopper d'habits comme dans nos contrées du Nord, où la rigueur des saisons les force à être si longtemps en repos ; ce qui est non seulement contraire à leur santé, mais même à leur passion : car la première passion de l'enfance est l'amour du mouvement.

Dans ces climats tempérés dont je parle, on a toujours des fruits bien mûrs, & d'une bonne qualité ; & la seconde passion de l'enfance est un appétit véhément pour les fruits de toute espèce : cet appétit occasionné par la chaleur de l'estomac, diminue avec l'âge. Il y a des personnes chez qui il dure plus longtemps que chez d'autres ; (*) mais rien n'est plus rare que de rencontrer des enfants qui ne l'ayent pas, & quand ils ne l'ont pas, on peut soupçonner qu'ils sont malades.

Il résulte de tout ceci que l'éducation, dans les climats dont je parle, est non seulement très-aisée : mais encore très-peu coûteuse. Et voilà un avantage qu'il est absolument impossible de se procurer dans les pays septentrionaux.

Les anciens qui ont eu connoissance de tous ces

(*) Ce penchant pour les fruits est bien plus fort dans les garçons que dans les filles, & cela doit être naturellement ainsi.

faits,

faits, paroissent néanmoins avoir un peu outré les choses, lorsqu'ils ont prétendu qu'en Egypte l'entretien d'un enfant jusqu'au terme de l'adolescence ne coûtoit que vingt dragmes; hormis qu'il ne soit uniquement question des gens de la campagne, auxquels un enfant coûte aujourd'hui en Egypte un demi-sol par jour, y compris le vêtement, qui se réduit presque à rien, comme Hippocrate & Diodore de Sicile l'avoient déjà observé.

Tous les Etats de l'Europe, les grands & les petits, les riches & les pauvres, ont fait des loix pour diminuer le luxe du deuil & des enterremens: mais ils n'ont point fait de loi pour diminuer le luxe de l'éducation, que, suivant une maxime fondamentale, il faut restreindre autant qu'on peut dans les pays froids, où le climat donne déjà tant de vrais besoins.

A la Chine les femmes sont fort fécondes; & je croi bien, comme on l'assure, que la mortalité parmi leurs enfants est sans comparaison moindre qu'en Europe, où la moitié de ceux qui naissent, meurt, comme on fait, avant la vingtième année; tandis qu'il est très-vrai-semblable qu'il n'y a aucune espèce animale, soit dans l'état de domesticité, soit dans la vie sauvage, dont la moitié des petits périssent constamment par des maladies, avant que d'être sortie de l'adolescence.

Je ne rechercherai pas ici si la fécondité des femmes Chinoises est produite par quelque cause indépendante de leur constitution; mais je dirai qu'il est surprenant que leur constitution ne s'altère pas par l'usage continuel des boissons chaudes, dont il sera parlé plus amplement dans la Section suivante; par-

ce que l'ordre des matieres l'exige ainsi.

S'il n'y avoit pas, dans le Gouvernement de la Chine, des défauts singuliers, elle eût pu tirer un grand avantage de sa situation : ce qui lui a sur-tout manqué, c'est un corps de milice assez aguerrie pour arrêter tout au moins les voleurs, qui la dévastent de temps en temps ; & qu'on a vus prendre Pekin avant même que les tartares pussent le prendre. Il faut observer ici que le nombre des voleurs est à peu près toujours le même à la Chine, comme l'on en juge par le nombre de ceux qu'on y arrête, pour les jeter dans des prisons : on compte année par année trente à quarante-mille criminels arrêtés de la sorte : ainsi il est manifeste que, toutes les fois que les voleurs d'une province parviennent à se joindre à ceux d'une autre, il en résulte des désordres extrêmes. Jusqu'à présent la police, que les Tartares *Mandhuis* ont introduite, a été si bien observée, que les voleurs n'ont pu faire le siege d'aucune ville : car avant les Tartares, ils assiegeoient les villes ; puisqu'ils assiegerent même Pekin.

Il seroit très-superflu de s'engager ici dans de longues discussions pour démontrer que les premiers Historiens, qui ont parlé de la population de la Chine, n'étoient point du tout instruits : aussi ont-ils varié entre eux de cent millions, ce qui est impardonnable : cependant cette différence de cent millions d'hommes se trouve en effet entre le calcul du P. Martini & celui du P. Bartole.

Les extraits des registres de la Capitation, qu'on prétend avoir été fournis par les Chinois mêmes, me paroissent tout au contraire, avoir été fabriqués par des Européens, qui assurément n'étoient

pas fort habiles. En examinant ces extraits, je me suis d'abord apperçu qu'ils sont en tout point faux & controuvés ; puisqu'en une Province on y fait les familles de dix personnes, & dans une autre de cinq personnes (*). Il ne faut être que superficiellement versé dans les premiers éléments de l'Arithmétique politique, pour s'appercevoir qu'une telle disproportion est une chose impossible : car en Europe on ne peut pas encore évaluer une famille à cinq personnes par un calcul rigoureux.

J'ose dire qu'il n'y a pas une seule ville à la Chine, sur laquelle on nous ait procuré des notions exactes, & que tous ceux, qui en parlent, parlent au hazard. Le P. du Halde donne à Pekin trois millions d'habitans : le P. le Comte ne lui en donnoit que deux millions, & le P. Gaubil s'exprime d'une manière si vague, qu'on n'en fauroit rien conclure. Or il ne faut pas que ceux, qui varient d'un million par rapport aux habitans d'une ville, esperent jamais de nous faire accroire qu'ils sont instruits de l'état de la population de tout un pays, & d'un pays si irrégulièrement habité, qu'il n'y a jamais rien eu de semblable sur tout le globe.

C'est ici un article où il faut que je m'arrête.

D'abord les Jésuites avouent, que, si l'Empereur *Can-hi* ne leur eût ordonné de lever la Carte de la Chine, que les Chinois ne pouvoient lever eux-mêmes, ils n'auroient jamais sçu, „ que dans la plu- „ part des grands Gouvernements on trouve des

(*) En voici un exemple ; les 45305 familles de la Province de *Koci-Tchoru* sont évaluées à 251365 personnes, tandis que dans la Province d'*Yun-nan* on évalue 132958 familles à 1433110 personnes.

„ contrées de plus de vingt lieues, très-peu peuplées,
 „ presque incultes, & assez souvent si sauvages,
 „ qu'elles sont tout à fait inhabitables. Comme ces
 „ contrées sont éloignées des grandes routes qu'on
 „ fuit dans les voyages ordinaires, elles ont échappé
 „ à la connoissance des Auteurs des Relations
 „ imprimées.” (*)

Si l'on doutoit que cela ne soit effectivement de la sorte, on pourroit le démontrer, pour ainsi dire, jusqu'à l'évidence.

Presque tous les Voyageurs, qui ont pénétré au centre de la Chine, conviennent qu'on ne peut y marcher pendant la nuit, hormis qu'on ne se fasse escorter par des hommes, qui portent des flambeaux ou des torches pour écarter les Tigres & les autres animaux carnaciers, qui craignent tous le feu & la lumière. Tant de Tigres ne sauroient se trouver dans un pays régulièrement habité: il faut donc que ces bêtes si terribles aient de vastes solitudes où elles se retirent, où elles propagent, & d'où elles font des excursions: or elles se retirent & se multiplient dans ces contrées de plus de vingt lieues, où il n'y a point d'habitations humaines. Si l'Allemagne étoit dans cet état, elle auroit encore des *Aurocks*, comme du temps de Jules-César.

Mais ces endroits incultes, qu'on rencontre dans presque tous les Gouvernements, ne sont encore rien en comparaison du terrain qu'occupent les Sauvages de la Chine, nommés *Mau-lao* ou rats de bois; parce qu'ils sont répandus par petites troupes

(*) *Description de l'Empire de la Chine.* Tom. I. pag. 18. in-4to.

dans des forêts & des landes qu'on fait être étendues quelquefois de quarante lieues. Par tout ce que j'ai pu recueillir des mœurs & des usages de ces *Mau-lao*, qui se trouvent dans six Provinces de l'Empire, il conște qu'ils sont aussi sauvages que les Américains de la Guiane, que l'on nomme les *Worrous*.

On n'a pu concevoir en Europe comment il étoit possible qu'il y ait à la Chine tant de peuplades sauvages, dont quelques-unes ne se comprennent pas même entre elles; mais dès qu'on fait que ce pays est très-irrégulièrement habité, l'existence des Sauvages devient une chose aussi aisée à concevoir, que l'existence des bêtes féroces.

Il n'y a qu'à jeter les yeux sur les meilleures Cartes de la Chine, pour se convaincre que dans l'intérieur des terres le défaut de détails Géographiques, & de positions est étonnant: encore pour ne point rendre ces vuides trop sensibles, y a-t-on comme érigé des villages en bourgades sur lesquelles il faut faire bonne composition. J'ai recueilli plusieurs dénombremens des villes murées de la Chine, sans parler ici des listes de Kircher & de Couplet, qui ont copié à peu près mot pour mot l'Atlas de Martini. (*) Mendoza fait monter le nombre total des villes murées à 1674, & en cela il se trompe; car les Jésuites, qui ont levé la Carte, ne font monter le nombre des villes qu'à 1453; ce qui est très-surprenant: car un tel Empire, eu égard à sa prodigieuse étendue, devoit contenir tout au moins quinze-mille vil-

(*) Voyez la *China illustrata* du P. Kircher, & la *Tabula Chronologica Sinica Monarchiæ* du P. Couplet, à la suite de son prétendu *Confucius*.

les murées , & si l'on prenoit pour terme de comparaison la Hollande & le Brabant , il devroit en contenir encore bien davantage.

Parmi les Provinces les plus désertes , il faut ici faire remarquer au Lecteur le *Koei-Tcheon* , où les denrées seroient assez abondantes , dit le P. du Halde , si l'on y cultivoit mieux les terres. (*) Oui , sans doute , si l'on y cultivoit mieux les terres , les hommes pourroient y vivre ; mais les Chinois ne veulent point y vivre.

Pour gagner beaucoup par la pêche , par la navigation & par les fabriques , ils s'établissent le long des côtes de la mer & sur les bords des grosses rivières , & pour gagner beaucoup par le trafic , ils s'entassent les uns sur les autres dans la capitale & dans les villes commerçantes , les mieux situées : de sorte que leur pays a dû paroître sept fois plus peuplé qu'il ne l'est , aux yeux de ceux qui n'ont vu que ces rivières & ces villes. Ceci explique d'abord la cause de l'infanticide ; & ceci explique encore comment les famines peuvent faire de si fréquents & de si horribles ravages parmi ces gents entassés (**).

Comme ils se multiplient dans de certains cantons , & en laissent d'autres absolument vuides , il se trouve souvent qu'il n'y a aucune proportion entre le nombre des habitants & la grandeur du terrain habité ; quoiqu'on le cultive avec tout le soin imaginable. Dès que la moisson vient à manquer , la mort enleve tous les furnuméraires qui

(*) *Description de la Chine*. Tom. I. pag. 254.

[**] Voyez sur les fréquentes famines de la Chine l'extrait des *Gazettes Chinoises* du P. Coutencin.

ne se sauvent pas , & ceux , qui se sauvent , vont se jeter sur les endroits où la récolte a réussi ; ce qui occasionne des désordres dont nous n'avons point d'idée , parce que nous n'en voyons pas d'exemple.

Mr. Osbeck , qui étoit à la Chine en 1751 , dit que la Province de Canton se trouvoit encore alors surchargée d'une multitude de familles errantes , que la faim avoit chassées du centre de l'empire , où la mort en avoit enlevé une infinité d'autres (*). Ou le P. Parrenin n'a point connu l'intérieur de ces Provinces , parce qu'il n'avoit suivi que les routes qu'on suit dans les voyages ordinaires , ou il a voulu cacher dans ses lettres à Mr. de Mairan , le mauvais état de la culture. Il voudroit bien nous faire accroire , que l'Empereur & les grands Mandarins prennent de temps en temps de bonnes mesures pour élagner le peuple , en le faisant manquer de toute espece d'aliment , & en sacrifiant sept ou huit-cent-mille victimes au repos public : mais j'ose dire sans craindre d'être jamais démenti , que cette politique détestable est une pure imagination du P. Parrenin : car ce sont les famines qui occasionnent les plus grands troubles : ce sont les famines qui font que les habitants d'une Province attaquent leurs voisins , & vont jusqu'à les manger : ce qui n'est point rare à la Chine : il n'y a plus alors aucune ombre d'autorité ni aucun sentiment de commisération : on y a vu des peres dévorer leurs propres enfants : il seroit donc aussi absurde que contradictoire que le Souverain

[*] *Osbeck Reise nach Ostindien und China*, pag. 224.

& les Gouverneurs, qui font tout ce qu'ils peuvent pour entretenir la tranquillité, interceptassent eux-mêmes la nourriture du peuple; afin de le faire révolter, & de mettre leurs propres jours en danger: car dans les Gouvernements despotiques on impute la cause de tous les malheurs, qui arrivent au Despote. Les Chinois rendent leurs Empereurs responsables des dégats commis par les fauterelles, & cela doit être ainsi dans un Etat despotique, où l'on oublie Dieu même pour penser au Prince, qui envahit, autant qu'il peut, les droits du Créateur.

D'un autre côté, le P. Parrenin compte aussi au nombre des causes qui produisent les famines, la distillation du riz pour faire ce qu'il appelle l'*arrack*, & par là on voit combien peu cet homme étoit instruit; puisqu'on n'a jamais fait d'*arrack* à la Chine: mais bien du *sampsu*, qui est infiniment moins fort, & dont le peuple n'use qu'avec la plus grande modération; car nos voyageurs conviennent, qu'ils n'ont jamais rencontré dans les rues de Canton un seul homme ivre. On détruit bien autrement en Europe les grains; je ne dirai pas pour les distiller, mais pour brasser. Or qui a jamais vu en Europe une seule famine produite par l'usage de brasser: comme on en voit si fréquemment à la Chine, où les hommes vont jusqu'au point de se manger les uns les autres. Je ne saurois trop répéter que la véritable cause de tous ces maux consiste dans le défaut total de la culture au centre des Provinces.

On s'est étonné de ce qu'on ne forme pas dans tous les Gouvernements de grands magasins; mais

outre la difficulté de les remplir , la police de la Chine est trop foible , & les troupes y sont trop peu disciplinées pour mettre ces dépôts à l'abri des voleurs & des familles errantes , qui viendroient les piller. D'un autre côté , le commerce extérieur , par le moyen duquel on pourroit en un temps de disette tirer du riz de l'Inde & de Java , n'y a jamais été dirigé comme il devoit l'être , & jamais on n'y a sauvé la vie d'un seul homme par une précaution semblable. Les troupes Tartares que les Empereurs de la Dynastie actuellement regnante , ont réparties dans Pekin & dans les environs , y protègent le dépôt de vivres , formé uniquement pour l'entretien de la Capitale ; (*) mais les Tartares ne sont point en état de faire de tels établissemens dans toutes les Provinces ; puisqu'ils n'ont pu par les moyens les plus violents forcer le peuple à habiter uniformément le pays. Ces conquérans virent dès leur arrivée à la Chine , des abus qui les choquèrent extrêmement : ils virent surtout les inconvénients sans nombre , qui résultent de l'irrégularité entre les cantons trop peuplés , & ceux qui ne le sont pas assez , & ceux qui ne le sont point du tout : ils crurent que la source du mal consistoit dans le commerce maritime , & surtout dans la piraterie , qui attiroit sur les côtes les familles des Provinces méditerranées , où les terres restoient en friche. Là dessus ils firent deux choses bien surprenantes pour corriger le mal dans sa source. Ils défendirent le commerce maritime : ensuite

[*] Voyez le *Plan de Pekin & la description de cette ville* par Mrs. de l'Isle & Pingré, Paris 1765.

ils démolirent, dans six Provinces, les habitations qui se trouvoient jusqu'à une distance de trois lieues de la mer. (*) Dès que les habitations furent ruinées, ils forcèrent les familles à se retirer plus avant dans le pays où elles se logerent vraisemblablement dans des trous creusés en terre, comme ces Troglodytes qu'on trouve en si grand nombre en plusieurs endroits de la Chine, où l'on ne chercheroit pas des Troglodytes ; mais la misere incroyable du peuple éloigné des grandes villes, où il est sans cesse pillé par les brigands, ne lui permet point de construire des maisons.

A mesure que les Tartares se sont relâchés sur la défense de la pêche & du commerce maritime, ces familles, établies pour cultiver l'intérieur des terres, ont déserté, & se sont une seconde fois rapprochées des côtes. Toutes les Colonies, qu'on envoie de la sorte dans les solitudes des Provinces pour décharger les villes du surplus de leur population, désertent ; parce qu'on manque de troupes réglées pour protéger ces établissements dans leur naissance. Il n'y a pas de doute, de l'aveu même des Jésuites, qu'on n'ait tenté plus d'une fois de peupler & de défricher le *Koei-Teheou*, dont j'ai parlé, en y faisant passer des Colonies, & des Gouverneurs avec toute leur famille ; mais comme le vice de tout ceci est dans les principes mêmes du Gouvernement, ces moyens ont été aussi inutiles que les Sermons des Mandarins & des Lettrés,

[*] Tout ceci se fit sous la minorité de l'Empereur *Kan-hi*, par ses tuteurs Tartares. La ville de Canton devoit aussi être détruite ; mais des motifs particuliers la firent excepter du nombre de celles qu'on rasa.

qui exhortent souvent les gens à défricher les landes; (*) mais en prêchant de la sorte, ils n'ont garde de se couper ces grands ongles, qu'ils portent aux mains, & qui contrastent horriblement avec leurs maximes. Quand le seul appât du gain n'attireroit point le peuple dans le voisinage des villes commerçantes, l'inquiétude de perdre tout son bien en une nuit, lui rendroit le séjour des cantons fort éloignés dans les terres, très-désagréable. *Tous les villages Chinois, dit le P. Fontaney dans son Journal, où je passai ce jour-là, avoient une maison élevée, semblable à une petite tour, où les villageois mettent leurs effets plus en sûreté dans les temps de troubles, & lorsqu'ils craignent les irruptions de voleurs.* Si ces irruptions de voleurs sont si à craindre dans le centre de l'Empire, & sur les grandes routes que suivoit ce voyageur, on peut bien croire qu'il n'y a pas beaucoup de sûreté dans les lieux écartés: il n'y en a pas même pour les étrangers aux environs de Canton, où un Botaniste d'Europe, en allant herboriser, fut en deux jours attaqué deux fois par des voleurs Chinois, qui voulurent lui enlever jusqu'aux boucles de ses souliers; ce qui ne lui seroit point arrivé, même en traversant un camp d'Arabes bédouins. Ces faits ne confirment malheureusement que trop les Relations du Lord Anson & du Capitaine Congrel.

Si à la Chine le pays étoit régulièrement habité, s'il n'y avoit pas tant de voleurs, de moines mendiants, de châtrés, d'esclaves, la fécondité des fem-

[*] Voyez le Mémoire d'un grand Mandarin sur les défrichements dans le XXI, Recueil des *Lettres Edifiantes.*

mes dans les Provinces Méridionales, & la nature du climat, y feroient croître extrêmement le nombre d'hommes; puisque malgré tous ces inconvénients, qui ne sont point petits, quelques calculateurs y ont porté la population à quatre-vingt-deux millions: Je ne doute nullement qu'ils n'exagèrent; mais quand même ce qu'ils disent, seroit vrai, il en résulteroit toujours que la Chine, eu égard à sa grandeur, est beaucoup moins peuplée que l'Allemagne. (*) Et la chose du monde la plus absurde seroit de n'avoir aucun égard à la grandeur respective de deux contrées, dont l'une est six fois plus étendue que l'autre, puisque l'Allemagne n'équivaut tout au plus qu'à la fixième partie de la Chine. Comme dans ce pays on ne brûle que du charbon fossile, connu sous le nom de *Mou-y*, il paroît d'abord que cet usage auroit dû y produire les mêmes effets qu'en Europe, où les Provinces, qui se servent de ce charbon, peuvent être plus peuplées que celles, qui n'emploient que du bois, & qui doivent abandonner beaucoup de terres pour nourrir leurs forêts: tandis qu'on laboure au-dessus des charbonnières en Ecosse & au Pays de Liége; mais je ne vois point que cette coutume influe sur la population à la Chine où l'on laisse, dans presque tous les Gouvernements, des districts de plus de vingt lieues en longueur entièrement vuides; de sorte que ces déserts sont sans comparaison plus étendus que ne le seroient les forêts, si l'on n'y brûloit que du bois.

[*] Ceci seroit encore vrai, quand même on ne donneroit à l'Allemagne que dix-neuf millions d'habitants, au lieu des vingt-quatre millions, que lui en donne M. Süssmilch dans son ouvrage. Tom. II. pag. 213. édition de Berlin de 1765.

Comme ni les loix, ni les institutions des Chinois, n'ont aucun rapport à la santé & à la salubrité de l'air, cela met une grande différence entre eux & les Egyptiens, qui avoient tant de loix & tant d'institutions relatives au climat, & à la complexion des habitants. Tout cela deviendra bien plus frappant dans la section suivante où je traiterai du régime diététique de l'ancienne Egypte : il ne faut pas objecter que les Chinois ont pu se passer de ce régime & de cette police ; parce que leur pays n'est jamais sujet à la peste. J'ignore ce qui a pu donner lieu à cette erreur ; mais je fais qu'en 1504 ce fléau y fit d'horribles ravages. Et la *Peste noire*, la plus célèbre dont il soit parlé dans l'Histoire du Monde, sortit en 1347, des Provinces Méridionales de la Chine, (*) parcourut toute l'Asie, frappa toute l'Europe, & comme il n'y avoit nulle part quelque ombre de police dans ce siècle de confusion, on ne l'arrêta nulle part : elle alla en Grœnland : elle alla jusqu'au Pole. Le froid rigoureux des Terres Arctiques lui prêta de nouvelles forces, parce que toutes les fièvres ardentes s'aigrissent dans le Nord : les deux tiers de l'espece humaine disparurent alors de dessus le Globe.

Les Egyptiens avoient beaucoup corrigé le climat de leur pays : ils devoient se précautionner contre deux grands maux, contre la peste & contre la lepre. On convient assez généralement aujourd'hui que leur méthode pour arrêter la lepre, étoit très-bonne : aussi, lorsque les Grecs d'Alexandrie cru-

[*] Voyez Mézerai & l'*Histoire des Huns* Tom. V. 211^{ème} Livre. *Histoire du Grœnland* par Egede, Chap. 1.

rent pouvoir la négliger, se nourrir indistinctement de toutes sortes d'aliments, ce fléau se répandit-il parmi eux au point qu'on peut soupçonner que la plupart des troupes d'embarquement, que commandoient Cléopâtre & Antoine à la bataille d'Actium, étoient infectées de l'Eléphantiafe. (*)

Quant aux institutions des Egyptiens pour prévenir les maladies pestilentielles, elles paroissent avoir été aussi efficaces que leur régime par rapport à la lepre.

Ils avoient multiplié extrêmement le nombre des Médecins : tout le pays en étoit rempli, & cela devoit être ainsi. Dès qu'on se proposoit d'éteindre la contagion par tout où elle éclatoit, il falloit veiller partout : cependant comme l'expérience a démontré qu'en un temps de peste, la police peut autant que la Médecine, cela explique pourquoi les loix avoient beaucoup borné en Egyte le pouvoir des Médecins : on craignoit que leur penchant à essayer de nouveaux remedes, & à changer à chaque instant de méthode, ne rendît inutile la police, dont l'effet étoit certain contre des maladies toujours semblables à elles-mêmes. Ceci a paru fort ridicule à quelques Auteurs modernes, qui disent que c'étoit le comble de la folie de borner le pouvoir des Mé-

(*) C'est de l'Eléphantiafe qu'Horace a dit, en parlant de Cléopâtre :

— — — *dum Capitolio*
Regina dementes ruinas,
Funus & imperio parabat,
Contaminato cum grege turpium
Morbo vivorum.

Il n'a pas dit cela du mal vénérien, comme des Commentateurs, qui n'avoient pas le sens commun, l'ont soutenu.

decins ; mais la vérité est , que rien n'a été plus sage-

On fait que les anciens Egyptiens ont entretenu avec beaucoup de soin les canaux du Nil , & comme ils donnoient toujours aux eaux un moyen pour s'écouler, elles ne croupissoient pas comme cela arrive aujourd'hui dans tant d'endroits par l'incroyable négligence des Turcs & des Arabes. (*) Si je disois tout ce que les Turcs & les Arabes n'ont pas fait, & tout ce qu'ils auroient dû faire, on concevrait comment il est arrivé, qu'un pays, qui autrefois n'étoit pas absolument mal sain, est devenu de nos jours le berceau ou le foyer de la Peste. Il faut observer ici, que cette maladie n'est point produite par la famine, comme quelques voyageurs, & en dernier lieu l'Abbé Fourmont, l'ont soutenu : car par des Tables d'annotations continuées pendant un laps de vingt-huit ans, on trouve que la peste a éclaté cinq fois, sans avoir été précédée par aucune disette, & sans suivre aucun cours périodique, comme je l'avois d'abord soupçonné. Outre cette épidémie, il s'en manifeste de temps en temps une autre, aussi terrible, & apportée au Caire par les caravanes Nubiennes, que les Turcs n'ont jamais pensé à soumettre à aucune espece de quarantaine : anciennement, c'est à dire avant l'époque de la conquête des Persans, ces caravanes ne venoient point à Memphis, puisqu'aucun Auteur n'en a parlé ; mais depuis cette époque, il y a eu en Europe deux grandes pestes venues, suivant tous les Historiens, de la Nubie ou de l'Ethiopie.

(*) *Unde aer longe insalubrior quam antea redditus est, praesertim mense Augusto, ob aquam quae stagnans atque semi putris est.* P. Alpin Rerum Aegyptiac. Lib. I. Cap. IV.

On n'embaume plus aujourd'hui en Egypte ni les hommes ni les bêtes ; & je croi, qu'indépendamment de tant d'autres motifs, les Egyptiens ont eu raison de les embaumer, & d'enterrer ces momies fort profondément dans des rochers excavés. On s'est imaginé que le procédé des embaumements a occasionné plus de putréfaction & d'inconvénients que l'inhumation ; mais il n'y a qu'à y réfléchir pour concevoir que cela ne fauroit être, puisqu'on ne jettoit les entrailles que de très-peu de personnes dans le Nil : toutes les autres étoient d'abord mises dans le *natron*, ou l'Alkali fixe, & injectées.

Ce qu'il y a de bien certain encore, c'est que les anciens Egyptiens n'ont pas connu le riz ; & quand ils l'auroient connu, ils se feroient bien gardés de le cultiver. Aujourd'hui on le cultive tellement qu'on en exporte tous les ans plus de 400 mille sacs par Damiette : cela seul suffiroit pour engendrer des maladies dans un pays, où il ne tonne jamais, ou très-rarement, & où l'atmosphère imprégnée de substances salines, que le feu du Ciel ne consume point, est fort sujette à s'altérer (*). Aussi au moindre signe de contagion, les anciens Egyptiens allumoient-ils des feux distribués d'une certaine

(*) En 1680. une peste, apportée vraisemblablement de l'Egypte, enleva à Vienne & dans ses environs cinquante-mille personnes : alors le Médecin de l'Impératrice Eléonore eut occasion de distiller dans une cornue le suc d'un bubon pestilentiel, dont il obtint un seul acide, aussi fort que l'eau régale. Mais cette expérience n'a pas du tout contribué à nous faire connoître l'origine de la peste Egyptienne : le défaut de pluie, & le défaut de tonnerre font que l'air acquiert de temps en temps dans la Thébaïde assez de violence pour faire fermenter les humeurs du corps humain ; & il paroît qu'alors le fiel est la première substance qui s'altère

maniere, qui nous est inconnue; ils sont les inventeurs de cette méthode, qu'ils enseignèrent au Sicilien Acron qui employa dans la peste du Péloponnese; & nous voyons bien clairement que les Médecins Grecs, qui suivirent Acron, n'eurent longtemps d'autre secret que celui-là: ils ont mis même quelquefois le feu à d'immenses forêts pour sauver de petits cantons; mais quand le feu est bien distribué & entretenu par des matieres résineuses, il fait plus d'effet que l'embrasement d'un bois; car il s'en faut de beaucoup que ce soit dans la qualité absorbante des cendres, ou de leur Alkali, que consiste la vertu de cette méthode, comme un Médecin, qui l'essaya dans la peste de Tournai, se l'est persuadé.

Ce qui prouve bien qu'il falloit apporter de grandes & de continuelles précautions en Egypte pour entretenir la salubrité de l'air, c'est que les Prêtres faisoient faire tous les jours à différentes reprises des fumigations dans les villes. On croit qu'ils brûloient alors cette drogue si célèbre sous le nom de *Cyphi*, dont Plutarque donne la composition, que je ne voudrois pas garantir, non plus que celle que donne Dioscoride; puisque l'article du *Cyphi*, paroît avoir été interpolé dans les écrits de ce Grec, par un copiste ignorant (*). Je trouve par un passage d'Oribase, qu'on prenoit aussi cette drogue intérieurement

Les atômes, qui s'exhalent des malades, sont comme un levain, contre lequel il seroit surtout essentiel d'essayer les Alkalis volatils, d'une maniere plus efficace qu'on ne le fit dans la grande peste de Londres, où ils ne laisserent pas de produire de bons effets.

(*) Je croi même que ce n'étoit point un parfum; mais un baume factice, assez semblable au *Myron* des Coptes ou des Egyptiens modernes, qui en font un usage superstitieux & inutile.

contre la peste (*); ce qui me confirme de plus en plus dans l'idée qu'Oribase lui-même n'en connoissoit point la composition.

Il faut convenir qu'on fait aujourd'hui dans les villes de la Chine, des fumigations aussi abondantes qu'on en a jamais pu faire en Egypte; mais je suis persuadé que cet usage n'est venu aux Chinois que par les Indiens, qui leur ont apporté le culte de *Fo*; puisque c'est principalement devant les statues de *Fo* & des Divinités Indiennes, qu'on brûle tous les soirs tant d'encens, tant de bâtons de pastille composés de rapures de Santal blanc, que la fumée, qui en résulte dans tous les quartiers des villes, forme quelquefois un brouillard assez épais; & on a même soupçonné que cela produit cette terrible maladie des yeux à laquelle les Chinois sont si sujets: aussi y trouve-t-on par tout des mendiants & des filles de joie aveugles au rapport de Mendoza (**). Mais ce ne fauroit être là la véritable cause de l'Ophtalmie Chinoise, que plusieurs Voyageurs ont attribuée aux qualités du riz dont on s'y nourrit; tandis qu'il eût été plus naturel de l'attribuer aux exhalaisons des rizières: on a cru avec plus de fondement que l'incontinence brutale du peuple, & l'usage universel dans tout l'empire de se laver le matin le visage avec de l'eau chaude y affoiblissoient les organes optiques; mais je parlerai encore de tout ceci ailleurs.

C'est sans doute par le plus grand hazard du monde, que cette même maladie des yeux a affligé & afflige encore de nos jours les habitans de l'Egypte,

(*) *De Simplicib. Lib. V. Cap. 76.*

(**) *Hist. della China da Gonzalez di Mendoza. Lib III. Cap. 21. Voyez aussi Torrens Reise, V. Brief.*

qui l'ont imputée au nitre dont l'air est chargé, & à ces vents brûlants, que les anciens nommoient les vents Typhoniques, & les modernes *Mérissi* ou *Sa-liel*, & d'un nom plus particulier, *Champsin* (*). Ces tourbillons entraînent un sable fort fin, & si chaud qu'il blesse les glandes lacrymales & la retine de ceux qui le reçoivent au visage, comme seroit un feu volant.

Voilà ce qu'on a généralement cru jusqu'en 1751, lorsque Mr. Hasselquist se chargea de faire à cet égard des recherches au Caire : son sentiment est, que les vapeurs, qui sortent des cloaques, y occasionnent ce mal (**). Mais quand je considère qu'il y avoit anciennement en Egypte tant de Médecins-Oculistes, dont la réputation étoit répandue par tout le Monde, je ne saurois croire que ces Médecins, qui connoissoient leur propre pays, se soient trompés sur l'origine de l'Ophtalmie Egyptienne, qu'ils ne pouvoient attribuer aux exhalaisons des égouts, lesquelles ne sont devenues si dangereuses que par la mauvaise police des Turcs & des Arabes, qu'il faut regarder comme les auteurs de la peste : ils la laissent, pour ainsi dire, naître sous leurs pieds, sans la détruire, & y exposent tous les ans l'Asie & l'Europe.

Les Chinois, qui auroient si fort besoin d'Oculistes, n'en ont point, & leur police à l'égard des aveugles n'est certainement pas la meilleure, quoiqu'on en puisse dire. Ils les laissent mendier, ou

(*) Voyez Fourmont, *Description de la plaine d'Héliopolis*. *Journal de Thévenot*, Tom. II. *Vansleb voy.* p. 39. *Prosper Alpin de Rebus Ægypt.* Lib. I. Cap. 1. *De Bruyns Reisen*, Cap. 40.

(**) *Reise nach Palestina und Egypt.* Tom. II. p. 590.

vivre dans la prostitution , sous prétexte que les femmes, qui ont perdu l'usage des yeux, ne sauroient gagner leur vie à d'autre métier qu'à celui-là, qui les conduit cependant toujours à la mendicité.

J'ai observé chez les Egyptiens , dit l'Empereur Hadrien , que tout le monde est occupé : les aveugles y travaillent, & ceux même, qui ont la goutte, ne restent pas oisifs. Cette police étoit bonne dans un pays où il y a toujours eu , & où il y aura toujours beaucoup d'aveugles. Corneille de Bruyn croyoit que la quatrième partie des habitants du Caire est frappée de cécité, ou sur le point de l'être.

Après ce qu'on vient de dire des moyens employés pour prévenir ou pour arrêter les maladies contagieuses, on conçoit que la peste n'a pu empêcher l'Egypte de se peupler jusqu'à un certain point, qu'il s'agit de déterminer; mais je ne saurois me faire comprendre qu'en entrant dans quelques discussions.

Quoique parmi toutes les provinces désolées par ce merveilleux gouvernement des Turcs, l'Egypte soit, par rapport à l'Agriculture, un peu moins désolée que les autres, il s'en faut cependant de beaucoup, qu'on y cultive aujourd'hui toutes les terres mises anciennement en valeur, comme quelques Voyageurs mal instruits l'ont soutenu : je doute que le riz & le bled, qu'on en exporte maintenant, montent à douze millions de muids Romains par an, & Auguste en tiroit tous les ans vingt millions, & cela en un temps où la population étoit beaucoup plus forte: de sorte que les exportations ont dû être relativement moindres. Les environs du Lac *Maréotis* jusqu'à la Tour des Arabes, que Strabon nous

représente comme très-peuplés, sont actuellement très-déserts, & on fait que M. Haffelquist a trouvé des champs entiers fort propres à la culture, envahis par cette herbe si pernicieuse que le vulgaire nomme arrête-bœuf, & les Botanistes, *Anonis Spinosa* : quant à la Thébaïde, elle est sans comparaison plus délabrée que le *Delta*. Cependant je m'imagine qu'il y a quelque erreur dans les Commentaires de Pancirole sur la *Notice de l'Empire*, lorsqu'il prétend que l'Empereur Justinien tiroit tous les ans de l'Egypte quarante-huit-millions de muids Romains, ou huit-millions de médimnes Attiques en bled (*): à moins que déjà alors les villes de l'Egypte n'ayent été pour la plupart désertes; tandis qu'on faisoit valoir les terres par des fermiers impériaux : ce qui a pu arriver par l'avidité du Fisc au temps du Bas-Empire, lorsque les Princes, à force d'acquérir des fonds de terre pour les convertir en Domaines, renverserent l'Etat : car il ne faut pas que les Souverains acquièrent sans cesse des fonds d'une manière ou d'une autre; quand on ne connoît pas en cela de bornes, tout est perdu.

On eut beau faire des loix effrayantes sous Honorius, qui vouloit qu'on brulât vifs sur le champ ceux qui perceroient une digue du Nil (**). Tout

(*) *Fol. 211.* Edition de Geneve 1623.

Il se peut que cette mesure, dont on se servoit pour les livraisons de l'Egypte sous le nom d'*Artabe*, est mal évaluée par Suidas, qui la compare au Médimne Attique.

(**) Cet Edit d'Honorius concourt avec beaucoup d'autres faits à prouver que le *Drah* ou la Coudée Egyptienne, qu'on employe aujourd'hui dans le Nilometre du Caire, ne représente pas exactement la Coudée ancienne, comme on le croit vulgairement.

cela ne pouvoit prévenir la destruction d'une contrée où l'on dépouilloit les habitants de leur propriété. On vit quelque chose de semblable dans l'antiquité sous le regne de ces Usurpateurs féroces, que les Historiens appellent les Rois pasteurs ou les Rois bergers; mais je trouve que longtemps après l'expulsion de ces Tyrans, Sésostris rendit aux Egyptiens la propriété de leurs terres, & voilà pourquoi ils ont tant aimé ce Prince, qui répara les injustices & les maux affreux qu'avoient faits les Usurpateurs durant la conquête (*).

Il paroît que sous un climat tel que celui de l'Egypte, où il pleut très-rarement, les terres tant soit peu élevées se convertissent en un pur sable mouvant, dès qu'elles restent en friche pendant un siècle: car les sels & les particules végétales & animales, qui constituent ce que l'on nomme le terreau, se consomment & se dissipent par l'extrême chaleur, & le défaut d'eau. Les Caloyers ou les Moines Grecs ont fait quelques jardins admirables dans l'Arabie pétrée; mais il ne faudroit peut-être pas cinquante ans pour que toute la terre végétale disparût de ces endroits, si une fois on cessoit de les arroser & de les cultiver: *ni vis humana resistat*. Aussi voyons-nous que quand Mohammed, Soudan des Mamélucs du Captchak, voulut en 1338 rétablir l'Agriculture en Egypte, il fut d'abord obligé de faire ôter le sable mouvant, qui couvroit beaucoup de terres: ainsi pour évaluer ce que cette contrée peut avoir de lieues carrées, propres

[*] On peut voir ce que dit Hérodote de la répartition des terres faite par Sésostris.

à la culture , il faut bien risquer d'y envelopper quelques espaces sablonneux , qui peuvent avoir été anciennement fertilisés. Je n'examinerai point ce que M. le Comte de Caylus , & d'autres Savants ont pensé sur tout ceci ; car n'ayant pas fait une étude particuliere de la Géographie , ils n'ont pu atteindre à aucun degré de précision.

Dans les *Mémoires sur l'Egypte ancienne & moderne* , de M. d'Anville , imprimés au Louvre en 1766 , ce Géographe assure que , par une opération faite sur ses propres Cartes , il a trouvé que tout le terrain cultivable de l'Egypte n'a jamais pu être que de deux-mille , & tout au plus de mille-onze-cents lieues carrées , dont il y en a 25 sur le degré : de sorte que , selon lui , l'Egypte n'équivaut qu'à la douzième partie de la France (*). Mais tout homme raisonnable avouera avec moi , que cette supposition n'est point du tout juste : car il n'y a nulle justesse à opposer les seules terres cultivables de l'Egypte , à toutes les terres de la France en général : il falloit au moins en excepter les forêts , les gâtines , les bruières , les landes de Bourdeaux , & d'autres cantons , qui ne valent pas mieux que les hauteurs de la Thébaïde , où des Arabes bédouins trouvent de quoi faire pâître leurs chevaux.

Au reste , on voit partout ceci que l'étendue de l'Egypte , & l'état de sa population sont des choses qu'on a prodigieusement exagérées ; & sur-tout lorsqu'on considère le calcul de M. Gouget , qui y met vingt-sept-millions d'hommes sous les pre-

(*) *Pag. 30. Sect. IV. in 4to.*

miers Pharaons (*). L'Histoire ancienne & l'Histoire moderne font remplies d'exagérations semblables , & quand on en détruit quelques-unes , on fait naître des vérités nouvelles.

Par un dernier effort d'industrie & de travail les anciens Egyptiens ont pu mettre en valeur à peu près 2250 lieues carrées , y compris les *Oases* , & quelques endroits élevés comme les environs *Alabastrópolis* , dont on trouve les ruines à 23 lieues de la rive orientale du Nil : sur tout ceci il faut bien décompter l'emplacement des villes , les champs ensemencés de lin , ainsi que les autres cultures secondaires : l'entretien des animaux sacrés ne me paroît point avoir été un objet assez considérable , pour qu'on en fasse ici mention. Cependant , comme dans les pays chauds les terres rapportent beaucoup , & que les hommes y mangent peu , une lieue carrée peut y nourrir plus de monde que dans les pays froids où les terres rapportent moins , & où les hommes mangent davantage : ainsi l'Egypte a pu avoir anciennement à peu près quatre-millions d'habitants , & il faut regarder comme inadmissible tout ce qui est porté au-delà , soit par Diodore de Sicile , soit par le Juif Flavien Joseph. Cette population diminua sous les Persans , dont le joug fut toujours un joug de fer : elle diminua encore sous les dernières Ptolémées , qui ruinèrent en un jour ce qui avoit coûté des années de soins aux trois premiers Lagides , qu'on peut nommer des
Rois

(*) *Suivant les recherches les plus exactes , l'Egypte contenoit sous ses premiers Rois , vingt-sept millions d'habitants : de l'ORIGINE des Loix & des Arts. T. III, p. 26.*

Rois ; mais leurs successeurs ne furent jamais que des brigands ou des imbéciles , qui avoient tout oublié puisqu'ils avoient oublié d'entretenir les canaux du Nil , que les Romains , dès qu'ils eurent conquis l'Egypte , firent nettoyer ; de sorte qu'ils cultivèrent beaucoup plus de terres qu'on n'en avoit fait valoir sous le règne de Cléopatre , & sous le règne de son pere Auletès , l'exemple des mauvais Princes.

Je passe ici sur tous les raisonnemens de ceux , qui prétendent que l'inondation du Nil s'étendoit jadis plus loin qu'aujourd'hui , à cause du limon , qui doit avoir fait hauffer , selon eux , le sol de quelques pieds ; mais ils ne sauroient le prouver d'une maniere évidente. S'il est vrai que la Méditerranée baisse , soit à cause des gouffres qui se sont ouverts dans son bassin , soit par le retour des eaux vers le Pole austral , alors on conçoit comment le *Delta* peut un peu s'accroître sans que le limon du Nil y contribue de beaucoup : encore est-il essentiel de dire ici , que M. Maillet a porté au-delà des bornes même de la vraisemblance ce qu'il écrit de l'accroissement du *Delta* ; parce qu'il s'est trompé sur la ville de Damiette , croyant que c'étoit la même que celle qui avoit un port sur la Méditerranée au temps de St. Louis ; mais c'est une ville nouvelle , bâtie plus avant dans les terres par les Mamélucs : celle , qui existoit au temps de St. Louis , a été rasée ; parce qu'elle étoit trop exposée au brigandage des Croisés. S'il est difficile d'excuser M. Maillet surpris dans une telle erreur , il est bien plus difficile encore d'excuser quelques Auteurs Grecs , qui ont placé dans l'ancienne

Egypte depuis vingt jusqu'à trente-mille villes ; tandis qu'en comptant les moindres villages & les hameaux même , on ne trouve pas aujourd'hui plus de trente-neuf-mille habitations dans toute la France , dont l'étendue n'entre pas en comparaison avec celle de l'Egypte , comme on vient de le voir. Il n'est pas probable qu'il y ait de l'erreur dans les mots numériques de Diodore de Sicile , lorsqu'on réfléchit que son calcul le plus fort , est assez conforme à celui de Théocrite , qui a bâti la plupart de ces villes dans une Idylle ; (*) pour flatter honteusement Philadelphie , qui étoit un Prince très-riche ; & Théocrite ne l'étoit pas. Or on conçoit ce que la pauvreté a pu faire dire à un Poëte , & sur-tout à un Poëte Grec. Le comble du merveilleux est de soutenir ensuite , que Philadelphie , outre les trente-mille villes , qui existoient déjà dans ses Etats , en fit encore construire trois-cents autres : tandis que nous voyons clairement qu'on eut beaucoup de peine à peupler Alexandrie , ou la bourgade de *Racotis* qu'Alexandre avoit fait considérablement aggrandir. Quoiqu'en dise Quinte-Curce , il est

(*) IDYLL. XVII.

On n'excuse point Théocrite en disant qu'il a voulu parler de tous les Etats de Ptolémée Philadelphie en général. Quant aux différentes leçons des Textes de Diodore de Sicile , ceux , où l'on lit *trois-mille villes* , sont fautifs ; & il convient de suivre ceux où l'on lit *trente-mille* ; car telle a indubitablement été l'intention de cet Auteur , comme la phrase précédente le démontre. Il commence par dire , qu'anciennement on comptoit en Egypte dix-huit-mille villes , il seroit donc absurde qu'il eût ajouté , que l'on n'en comptoit plus que trois-mille sous Ptolémée fils de Lagus. Au reste dans l'un & l'autre cas cet exagérateur est inexcusable.

certain que le premier des Ptolémées y appella les Juifs ; ceux , qui connoissent les Juifs , comprendront bien , qu'on ne se détermina à choisir de tels hommes , qu'après en avoir cherché inutilement d'autres.

On compte aujourd'hui dans toute l'Egypte à peu près deux mille cinq cents villes, bourgs & villages : si pour les plus beaux siècles de cette contrée on doubloit ce nombre d'habitations, on seroit plutôt au-delà qu'en deçà de la vérité : car il faut qu'un pays soit extrêmement délabré pour perdre jusqu'à la moitié de ses habitations. Pour peu qu'on soit versé dans la Géographie ancienne, il est facile de s'appercevoir qu'on ne trouve pas beaucoup de noms de villes Egyptiennes dans les Auteurs, en comparaison de ce que des exagérateurs en disent, & nous ne ferons pas ici reculer les rochers de la Thébaïde, & les sables de la Libye, pour y placer les habitations imaginaires d'Hérodote, de Théocrite, de Diodore & de ceux qui les ont copiés sans jugement.

Avant que de finir cette section, il convient de faire quelques Observations sur la fécondité des femmes Egyptiennes : les Anciens qui en ont beaucoup parlé, l'attribuent constamment aux vertus des eaux du Nil. Ces eaux ont été plus d'une fois analysées, & par toutes les analyses on a découvert qu'elles contiennent en assez grande quantité un sel, qui paroît être un principe de cette maladie dont je ferai mention dans l'instant. Comme il y a une veine, qui sort de l'émulgente, & par laquelle toutes les sérosités nitreuses, & même les substances alkales se déchargent dans les reins, les eaux du Nil ont

une vertu stimulante, tant par rapport aux hommes que par rapport aux bêtes; & voilà à quoi se réduit tout le prodige : car il ne faut pas croire qu'elles ayent jamais produit des effets aussi étonnants qu'on l'a prétendu. Si l'on trouve dans quelques Historiens, qu'anciennement on portoit ces eaux jusqu'en des contrées fort éloignées, & sur-tout chez les Princesses du sang des Ptolémées, mariées dans des familles étrangères, ce n'étoit point pour les boire, comme on l'a cru, contre la stérilité; mais pour les répandre dans les temples d'Isis, ce que je ne dirois, si je n'étois en état de le prouver, par un passage formel de Juvenal, cité dans la note. (*)

Aristote a soutenu qu'on met les eaux du Nil en ébullition par un degré de feu une fois moindre que celui qui est requis, pour faire bouillir les eaux ordinaires, expérience si difficile à faire, qu'on peut assurer qu'aucun Physicien de l'Antiquité n'a eu des instrumens assez parfaits pour la vérifier : cependant c'est sur cette assertion hasardée que paroît être fondé tout ce que Trogue Pompée, Columelle, Pline, Athénée, Phlégon & le Jurisconsulte Paul, ont dit, en se copiant sans cesse les uns les autres, & en n'observant jamais.

Les eaux du Nil n'ont pas changé de nature, & cependant les Egyptiennes n'accouchent plus de quatre enfants à la fois, & bien moins de sept, ce que le menteur Phlégon n'eût point osé mettre en fait,

(*) *Ibit ad Ægypti finem, calidæque petitas
A Meroë portabit aquas, ut spargat in ædem
Isidis, antiquo quæ proxima surgit ovili.*
Juven. Sat. VI. v. 382. &c.

s'il n'y avoit été encouragé par l'exemple d'Aristote. On a regardé comme un prodige qu'en 751 un Turc, qui couchoit successivement avec huit femmes, ait eu au grand-Caire quatre-vingts enfants en six ans. Or ce fait, qui a paru prodigieux en Egypte, pourroit arriver en Europe, s'il y avoit là des polygames aussi déterminés que ce Musulman. Encore faut-il observer qu'en Egypte, comme dans tous les pays chauds, les femmes cessent plutôt d'avoir des enfants que dans les contrées tempérées; & c'est ainsi que la Nature, s'il est permis de le dire, se contrebalance elle-même. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que les Egyptiennes ne se ferment point contre la stérilité du *Natron* ou d'un sel alkalin semblable; mais elles usent dans de tels cas de différentes compositions dont Prosper Alpin décrit quelques-unes; mais la plus forte, & que Prosper Alpin n'a pas décrite, est une infusion de Girofle avec du fiel de Crocodile: or on sait que toutes les parties du Crocodile sont aphrodisiaques; mais le fiel & les yeux le sont plus que tous les autres. Ce qu'il y a encore de certain, c'est que les anciens Egyptiens ne buvoient pas habituellement de l'eau du Nil; puisqu'ils avoient une boisson factice, que les Historiens ont nommée *Zythum*, & dont on parlera plus amplement dans la Section suivante.



SECTION III.

Du Régime diététique des Egyptiens, & de la maniere de se nourrir des Chinois.

JE traiterai, dans cette section, un sujet très-important, & qui fera découvrir de grandes différences entre les anciens Egyptiens & les Chinois. Il est vrai, comme on l'a déjà observé, que ces deux peuples ont également pratiqué l'incubation artificielle des œufs; mais les faits que je citerai, prouvent assez que cette conformité est un pur effet du hazard.

Pour se former, autant qu'il est possible, des idées claires sur une matiere qui a été long-temps très-confuse, il faut remarquer qu'il y a eu anciennement en Egypte trois régimes différens, dont le premier n'obligeoit que la classe des Prêtres: le second n'étoit établi que dans quelques Préfectures & dans quelques villes sans s'étendre au-delà: le troisieme concernoit toute la nation & toutes les Préfectures, qui ne pouvoient déroger, par leurs usages particuliers, à la regle universelle; & si cela est arrivé quelquefois dans des temps postérieurs, c'est qu'alors les institutions nationales avoient perdu leur force par les maux infinis qu'entraîna la conquête.

C'est de ces trois régimes, dont je parlerai suivant leur ordre, que dérivent ceux que les Hébreux & les Pythagoriciens ont observés. Le Législateur

des Juifs se conforma beaucoup au goût de son peuple, & beaucoup au climat : comme il ne voulut point que les Lévites fussent distingués à cet égard du reste des Tribus, ni les Tribus entre elles, il fit des changements aux pratiques de l'Egypte, qu'il réduisit à un plus petit nombre ; parce qu'elles étoient trop multipliées pour l'objet qu'il se proposoit. Mais il n'en est point précisément ainsi de Pythagore, dont le système sur les aliments est mal imaginé, & plus digne d'un fondateur d'Ordre que d'un Philosophie : aussi avons-nous en Europe un Auteur ridicule, qui a soutenu que cet Italien avoit été Moine au Mont Carmel ; & ce qui est à peu près la même chose, quelques Saints Peres l'ont soupçonné d'avoir judaïsé. Il faut donc bien qu'avant d'entrer en matiere, j'explique en peu de mots l'erreur de Pythagore. D'abord il partit pour l'Egypte où il se fit circoncirer, & où il adopta le régime des Prêtres sans l'examiner, sans rechercher la cause de l'averfion qu'ils avoient pour tous les poiffons, & pour beaucoup de végétaux : ensuite il partit pour l'Inde, où les loix & la religion se conformant aux besoins du climat, avoient également établi un régime diététique, qui, en un laps de dix-sept à dix-huit cents ans, paroît avoir essuyé quelques changemens dont je ne me suis pas proposé de parler ici. Arrivé dans l'Indoustan, Pythagore y embrassa encore servilement la regle des Bramines, qui lui défendirent de manger la chair des animaux, & sur-tout celle des veaux ; ce que les Prêtres Egyptiens lui avoient néanmoins permis en le circoncirant. De toutes ces observances, qui sont, comme on le voit, très-contradictoires entre elles,

il fit quelque chose de monstrueux, sans s'appercevoir que ce qui convenoit au Sud de l'Asie & à une partie de l'Afrique, ne pouvoit convenir à l'Europe. Cet homme, au lieu d'étudier les productions de chaque pays, & les maladies de chaque pays, céda toujours au préjugé, céda toujours à l'autorité, & se guida ainsi, durant le cours de sa vie, par les idées des autres & jamais par les siennes. Ce qu'il y eut de bien triste, indépendamment de ce ton despotique qu'il introduisit dans la Philosophie, c'est que les Pythagoriciens, par un effet de leur régime, devinrent infociables, & ne purent manger à la table de leurs concitoyens : aussi cette secte disparut-elle de dessus la terre, & Apollonius de Tyane, quoiqu'il ait tant prêché, est mort sans imitateurs.

Plus je réfléchis à la diete des Prêtres de l'Egypte, & plus je me persuade qu'ils tâchoient principalement d'éviter la lepre du corps, la lepre des yeux ou la Sporophthalmie, & la Gonorrhée, qui, dans leur pays, est plus ou moins compliquée avec ces deux indispositions, lesquelles les eussent rendu immondes, ou, ce qui est la même chose, inhabiles aux fonctions de leur ministere.

Comme ils devoient être infiniment plus purs que le peuple, ils s'abstenoient aussi d'une infinité de choses, qu'on ne défendoit pas au peuple.

On a observé que les Grecs modernes, qui ont beaucoup de jours de jeûne, & qui mangent, par conséquent, beaucoup de poisson, contractent bien plus souvent la lepre au Levant, que les Turcs, qui mangent plus de viande. Cette Observation est vérifiée par l'effet que produit chez les peuples Ichthyophages la nature de leur aliment ordinaire. Ces

peuples-là sont sujets à une maladie de la peau.

Ainsi les Prêtres Egyptiens ont été instruits à cet égard par l'expérience. Ils avoient renoncé à toutes les especes de poissons, soit qu'elles eussent des écailles, soit qu'elles n'en eussent pas. Mais ils avoient une averfion particuliere pour les especes pêchées dans la Méditerranée, comme on le voit par tant de passages, & surtout par les symboles de Pythagore, tels que Gyalde les a recueillis. (*) Car outre la défense générale, on y défend encore en termes plus exprès le Scare, le Rouget & l'Ortie, qui ne se trouvent pas dans le Nil.

L'Ortie errante n'est proprement pas un poisson : les Anciens l'ont rangée parmi les Zoophytes, & les Modernes parmi les vers molufes; mais à quelque genre qu'on le rapporte, il n'y a pas de doute que sa chair ne soit plus pernicieuse qu'on ne pourroit le dire, à tous ceux que la Phlicteue ou la fausse Gonorrhée afflige.

Ce sont les Prêtres de l'Egypte, qui les premiers ont mis en fait, que le Scare est le seul des poissons qui rumine, & jusqu'à présent on ne connoît point de Naturaliste, qui ait été en état de les contredire sur cet article. D'où on peut inférer avec quelque certitude, qu'ils avoient étendu fort loin leurs recherches sur toutes les productions de la Nature animée : mais il seroit à souhaiter, que moins amateurs des énigmes, ils n'eussent pas enveloppé quelques-unes de leurs connoissances de ténèbres qu'on désespere souvent de pouvoir dissiper.

Comme il y a des Auteurs Grecs, qui en parlant

(*) Voyez Gregor, *Gyraldus de Symbolis Pythagoræ*,

du Rouget de Pythagore, le nomment plus positivement *Trigla*, cela nous indique le Surmullet, poisson que les Romains payoient si cher & pour le manger & pour le voir mourir; car il donne en expirant le spectacle le plus singulier par la vivacité des différentes couleurs dont son corps se peint à mesure que son sang cesse de circuler. Malgré tout cela, on le défendoit aux personnes initiées dans les Mysteres d'Eleusis; parce qu'on le soupçonne d'avalier de temps en temps des lievres marins; ce qui peut empoisonner sa chair sans le faire mourir; (*) par un effet tout à fait semblable à celui que les pommes du Mancanillier produisent dans de certains poissons des mers de l'Amérique. Quant à la rougeur de ses nageoires, qui lui donnoit de la conformité avec le Typhon, c'est une allégorie réellement Egyptienne, & qu'on a étendue jusqu'à la Perche & au Spare, comme on s'en appercevra, lorsque je parlerai en particulier du régime des Provinces ou des Nomes.

C'est une opinion assez généralement adoptée, que les Prêtres de l'Egypte ne faisoient pas leurs aliments. Mais ce qu'il y a de très-vrai, c'est qu'ils s'abstenoient du sel qu'on faisoit avec de l'eau de la Méditerranée, & de celui qu'on tiroit des lacs du Nome Nitriotique où indépendamment du Natron, il existe aussi un sel commun, ainsi qu'on le fait par les Observations du P. Sicard.

Il ne faut pas douter que la crainte de se voir infectés de la Phlictene, n'ait porté les Prêtres à rejeter de leur régime les mets fort salés, & rien n'est

(*) Voyez *Junius de esu piscium*. Cap. XXII. p. 80.

plus aisé à concevoir que le sens de la fable qu'ils débitoient sur la Nephthis ou la Vénus Cythéréeenne, née, suivant eux, de l'écume de la Mer. Comme avec tout cela il leur eût été presque impossible de se nourrir de choses parfaitement insipides, ils employoient en petite quantité un sel-gemme qu'on leur apportoit de la Marmarique, à ce que dit Arrien : (*) mais je m'imagine qu'ils le faisoient venir de la partie de l'Ethiopie, que les Modernes nomment l'Abyssinie, & où ce fossile est encore commun de nos jours. S'ils ont cru que le sel-gemme étoit dans de tels cas, moins nuisible que celui de la mer ou des puits salés, ils doivent avoir eu des Observations qui nous sont inconnues, ou ils se sont trompés. Au reste, on peut conclure de tout ceci qu'il n'est pas vrai, que, par une loi particulière, il étoit défendu à l'Ordre sacerdotal de faire entrer dans sa nourriture des choses, que l'Egypte ne produisoit pas, ou qui n'y croissoient pas : ce qui prouve encore qu'une telle loi n'a jamais eu lieu, c'est l'importation très-considérable de l'huile d'Olive, faite aux environs d'Athènes; & dont on fait que Platon aména un navire chargé en Egypte; (**) pour payer vrai-semblablement ceux d'entre les Prêtres d'Héliopolis, qui lui communiquèrent des connoissances philosophiques qu'il n'avoit pas au sortir de son pays. Pour comprendre ceci, il faut observer que les Egyptiens se servoient de beaucoup d'especes d'huiles factices : ils en tiroient de la graine du Sésame, du Ricin & du Carthame ou le *Cnicus*

(*) *De Expedition. Alexandri. Lib. 3. p. 162.*

(**) Voyez Plutarque dans la vie de Solon.

des Anciens : ils en tiroient de la graine de Rave & même de la graine d'Ortie, qu'ils cultivoient régulièrement en plein champ, & c'est en quoi on pourroit bien, si l'on vouloit, les imiter en Europe; car je suppose avec beaucoup de vrai-semblance qu'on ne l'a jamais essayé. (*). Cependant les Prêtres jugeoient toutes ces sortes d'huiles, sans même excepter celle de Sésame, mal-faines pour eux, & ils n'en faisoient, comme Porphyre le dit, presque aucun usage. Mais il n'en étoit point ainsi de l'huile d'Olive, qu'on leur apportoit de la Judée & de l'Attique; car le terrain de l'Egypte n'est pas du tout favorable aux Oliviers, hormis dans de très-petits cantons à l'occident d'un lieu nommé aujourd'hui Bénisuef & à Abydus dans la Thébaïde.

Un article difficile à éclaircir est celui qui concerne le vin; parce que quelques Auteurs ont voulu nous persuader qu'il n'avoit pas été rigoureusement interdit aux personnes qui remplissoient les premières charges de la classe sacerdotale. Mais ces Auteurs-là se sont trompés. Je croi que l'Egypte n'avoit pas même de vignobles avant les Rois pasteurs, ou les Conquérants Arabes, qui en firent des plants, & burent du vin ou du mout à leur table, ce qui étoit prodigieux, & entièrement opposé aux loix de la nation conquise. Aussi après l'expulsion de ces usurpateurs, reprit-on l'ancienne

(*) La semence de la grande Ortie, *Urtica urens, maxima, semine lini*, renferme beaucoup d'huile, qui est moins mauvaise que celle de Navette, & surtout que celle de Ricin & de Carthame, dont les Egyptiens ne se servoient que pour des usages extérieurs. La plante, qu'ils nommoient en leur propre langue *Selepion*, ne diffère pas d'une Ortie qui croît en Europe.

coûtume de ne jamais servir du vin aux Pharaons, ce qui dura très-longtemps : puisque cela dura jusqu'à Psammétique, qui eut, comme on fait, tant de penchant pour les mœurs de la Grece, & tant d'aversion pour les mœurs de son pays, où on ne regardoit pas la sobriété comme une vertu, mais comme le premier devoir du Souverain : aussi tout fut perdu sans ressource, lorsqu'on vit le luxe d'un Roi d'Egypte égaler le luxe d'un Empereur de Perse.

Pythagore, qui ne déliberoit jamais sur ce qu'il faut faire, ni sur ce qu'il faut omettre, adopta sans restriction & par rapport à lui & par rapport à ses disciples, le précepte du régime Egyptien touchant la défense du vin; mais Moïse ne l'adopta point, & permit cette liqueur à un peuple tel que les Hébreux, qui avoient tant de conformité avec ces Arabes pasteurs, dont je viens de parler, & qui témoignèrent une passion singulière pour le vin, dont les effets sont en tous sens très-pernicieux dans les pays chauds où la lepre est à craindre & le Despotisme établi. Je ne pense pas qu'on puisse lire dans l'Histoire des excès de cruauté plus horribles que ceux qu'ont commis pendant des instants d'ivresse, les Sultans de Perse depuis Alexandre jusqu'à Soliman III; mais il faut avouer aussi qu'il y a eu un excès de foiblesse de la part des Ministres, qui n'ont point empêché l'exécution de ces ordres donnés par des furieux ou des bêtes féroces, car on ne fauroit nommer autrement un Despote enivré.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les Prêtres s'opposèrent toujours en Egypte à la culture de la vigne, & la firent même arracher; mais des Princes tels que Psammétique & Amasis, qui entretenoient une

fi étroite liaison avec la Grece, pouvoient aisément en tirer par la voie de Naucrâte autant de vin qu'on en consommoit à leur Cour; quoique ce pays n'eût plus alors de vignobles, & Hérodote, qui le parcourut long-temps après, n'y en trouva pas encore. Ainsi, quand Athénée dit, que la ville d'Anthylle & les vignes de ses environs avoient été données par forme d'appanage aux Reines d'Egypte, il se trompe ouvertement: car Anthylle n'a jamais fait partie de l'appanage des Reines, & ce ne fut qu'après la conquête de Cambyse, qu'on l'assigna aux Impératrices de Perse; ce qui fit nommer cet endroit Gynæcopolis ou la ville des femmes, nom qu'il a conservé dans l'Histoire & dans la Géographie. Sous les Ptolémées la culture des vignes recommença & continua sous le Gouvernement des Romains jusqu'à la conquête des Kalifes, qui la firent cesser, & elle cesse encore. Ce qui justifie le sentiment des Prêtres sur le danger du vin sous un climat tel que le leur, c'est que la plupart des peuples de l'Afrique Septentrionale l'ont adopté, & les Arabes Jectanites, qu'il faut toujours bien distinguer des Mostarabes & des Hébreux, l'adoptèrent aussi. Tout cela étoit établi de la sorte long-temps avant la naissance de Mahomet, & les Commentateurs de l'Alkoran ne se sont fait aucun scrupule de forger le conte absurde qu'ils rapportent à cette occasion. (*) On voit par le *Traité de l'Abstinence* de Porphyre, que les Prêtres de l'Egypte osoient bien soutenir que l'usage du vin empêche les Savants & les Philosophes

(*) Voyez de *Herbelot Biblioth. Orient. art. d'Othman.*

de faire des découvertes. (*) Cette opinion peut leur être venue , parce qu'ils s'appliquoient principalement à la Géométrie & à l'Astronomie, deux Sciences qui exigent une grande présence d'esprit, & je croi comme eux, qu'un Géometre, qui boiroit beaucoup avant que de se mettre à l'étude, ne feroit point des découvertes de la dernière importance.

C'est par plusieurs passages d'Auteurs anciens qu'on fait, que la viande de Cochon avoit été sur toutes choses interdite aux personnes attachées à l'Ordre sacerdotal; quoiqu'elle fût permise une fois ou deux par an au peuple; ce qui ne pouvoit certainement contribuer à aigrir la lepre, dont cet animal semble porter en lui-même le principe: car comme la graisse, dont il est chargé, l'empêche de transpirer autant que cela seroit nécessaire dans les pays chauds, son sang & ses humeurs fermentent quelquefois tellement, qu'il en résulte une éruption. Comme c'est par ce même défaut de transpiration que les Chiens sont aussi sujets au Levant & dans les Indes à la lepre, à la rage & à la gonorrhée, il semble qu'on auroit dû avoir pour eux encore plus d'horreur que pour les Cochons. Mais c'est tout le contraire: les qualités morales du Chien l'avoient emporté sur ses indispositions, & il étoit au nombre des premiers animaux auxquels les Egyptiens ayent rendu un culte. Au reste, ce seroit faire tort aux lumieres des Prêtres, de croire qu'ils ont

(*) Voilà pourquoi le Prêtre Egyptien, nommé *Calafinis*, qui joue un si grand rôle dans le Roman d'Héliodore, refuse constamment de boire du vin.

à cet égard ignoré le danger; puisqu'ils avouoient eux-mêmes que ceux qu'on chargeoit d'embaumer les Chiens sacrés, lorsqu'ils étoient morts de l'Hydrophobie ou de la rage, en contractoient une maladie, & en devenoient sphlênétiques, suivant l'expression Grecque, employée par le Traducteur d'Orus Apollon. (*) Mais ces embaumeurs n'étoient pas admis dans la premiere classe sacerdotale, composée d'hommes presque inaccessibles, & dont les précautions étoient extrêmes: ils se lavoient plusieurs fois en vingt-quatre heures avec l'infusion du *Pésal*, qui est indubitablement l'Hyssope: ils ne portoient point d'habits de laine, ne buvoient presque jamais de l'eau du Nil pure, se coupoient les cheveux, les sourcils, la barbe, & se rasoient tellement tout le corps, qu'il n'y restoit pas de poil: de sorte qu'on peut bien s'imaginer qu'ils n'ont que très-rarement contracté la lepre; mais la plus grande difficulté est de savoir comment ils la guérissent, lorsqu'ils en étoient atteints, malgré toute leur habileté à l'éviter. Les Auteurs, qui ont écrit avant notre ére, ne nous apprennent absolument rien sur cet article important; & il faut descendre jusqu'au milieu du second siecle pour trouver des notions satisfaisantes.

J'ai déjà dit que les Grecs de l'Egypte n'ayant voulu se soumettre à aucune espece de régime, furent enfin attaqués de l'Eléphantiaze. Et par une suite de

(*) *Hieroglyphica Lib. I. Cap. 38.*

Au reste ces accidents n'étoient pas fort communs, lorsque les Egyptiens entretenoient les Chiens avec beaucoup de soin: aujourd'hui les Turcs & les Arabes les nourrissent mal: aussi presque tous ceux qu'on voit en Egypte, sont-ils atteints plus ou moins d'une sorte de lepre.

cette négligence, elle pénétra des bords du Nil jusqu'en Italie. Là-dessus des Romains firent venir du Levant quelques Médecins, que Pline a pris pour des Egyptiens : (*) mais qui me paroissent certainement avoir été des Juifs d'Alexandrie ; puisqu'ils n'employèrent que ce qu'on nomme la cure de Moïse, ou l'ustion. Ils brûlerent si profondément les plaies avec des fers ardents, qu'il en résulta des cicatrices plus effroyables que les traces mêmes du mal ; & comme ces charlatans se firent payer fort cher, on se dégoûta bientôt d'eux, & de leur procédé, qui ne pouvoit être bon que dans de certains cas. Je ne puis donc m'empêcher de croire que les Prêtres Egyptiens n'ayent possédé des remèdes intérieurs, dont la composition sera restée longtemps cachée, comme tant d'autres connoissances dont ils ont été les dépositaires. On voit qu'en différents endroits mêmes de la Syrie c'étoit assez la coûtume des malades de s'adresser à ceux qui remplissoient les fonctions du sacerdoce ; ce qui ne seroit jamais arrivé, si on ne les eût soupçonné de connoître des remèdes secrets. Mais s'il y a eu dans l'Antiquité des Médecins qui les ayent devinés, ce sont sans doute Aretée de Cappadoce, & Galien, lequel avoit fait un long séjour en Egypte, & c'est-là une circonstance qu'il ne faut pas ômettre. Ils disent l'un & l'autre, que le moyen de guérir l'Eléphantiasé sans l'horrible opération du fer rouge, est de manger des bouillons & de la chair de Vipere. (**) Ce qui est très-vrai, &

(*) *Hist. Nat. Lib. XXVI. Cap. 1.*

(*) *Galen. de simpl. facul. Cap. 1. Lib. II. — Aretæus, curat. diutur. Cap. 13. Lib. II.*

confirmé par *Ætius* & Paul d'Égine, qui, ordonnant encore aux malades le mouvement, porterent cette pratique à sa perfection. (*) C'est l'ignorance, où l'on étoit tombé en Europe du temps des Croisades, qui fit qu'on n'essaya pas ce remede dans les hôpitaux publics, où en forçant les lépreux à la vie sédentaire, on aigrit prodigieusement leur mal.

L'espece de Vipere la plus propre à tout ceci, est celle que Mr. Hasselquist a décrite sous le nom générique de *Coluber*, & qui se trouve principalement en Egypte en une quantité presque incroyable: aussi la plupart des Pharmacies de l'Europe reçoivent-elles encore aujourd'hui de ce pays-là la matiere premiere de leurs trochisques, de leur sel & de toutes préparations vipérines par la voye de Venise.

Les anciens Egyptiens, qui avoient beaucoup étudié les propriétés des animaux, n'ont pu ignorer cette vertu d'un reptile, qui a toujours été si commun dans toutes leurs provinces de la Thébaïde, de l'Heptanomide & du *Delta*. Et c'est vraisemblablement d'eux que vient l'artifice qu'ont quelques familles Coptes & Arabes de manier les Viperes & d'en préparer différents aliments. Mr. Shaw rapporte qu'on lui avoit assuré qu'aux environs du Grand-Caire, il y a plus de quarante-mille personnes qui mangent des serpents, (*) & pour lesquelles les Turcs ont beaucoup de vénération, & on a même cru qu'ils leur accorderoient une place distinguée dans la proces-

(*) *Mirabile Elephantiasis remedium viperarum esus existit*, dit *Ætius* Lib. IV. Voyez aussi le quatrième livre de Paul d'Égine.

(**) *Voyage en Barbarie* p. 355.

sion de la Caravane, devant le dais qui doit couvrir le tombeau du Prophète. Ce sont ces Ophiophages-là ou ces mangeurs de serpents, qui n'ont rien à craindre de la piquure des reptiles venimeux : aussi les faisaient-ils avec intrépidité, parce que la masse de leur sang est atténuée par cet aliment, très-rempli de sel alkalin. Toutes ces pratiques singulieres ne viennent ni des Grecs, ni des Arabes : elles remontent à une haute antiquité, & nous indiquent à peu près le procédé des Psylles, qui ne s'est pas perdu, comme on l'avoit cru. Il ne convient guere d'objecter ici, que le culte que les Egyptiens ont rendu aux serpents, les a empêchés de les faire servir dans leurs médicaments; puisqu'on voit clairement dans les Hiéroglyphes d'Orus Apollon, qu'ils ont toujours distingué la Vipere, comme un animal très-pernicieux, d'avec la couleuvre cornue, qui n'a pas de venin; (*) & qu'on révéroit dans la Thébaïde à peu près au même endroit où l'on trouve actuellement la fameuse couleuvre *Harbaji* ou *Héredy*, le seul vestige qui existe encore de l'ancien culte des bêtes dans

(*) Ce que les Prêtres de l'Egypte ont conté sur le *Basilic*, l'*Aspic* & le *Thermuthis*, sont des allégories, qui ont trompé la plupart des Auteurs anciens, & surtout Elien.

Le serpent *Tebham-nasser*, qu'on reconnoît aisément dans les Hiéroglyphes à cause du voile qu'il a sous le cou, & qu'il enlève quand il veut, est proprement le reptile de l'Egypte qu'on a pris pour l'*Aspic*, comme on le voit par ce que Lucain & Plin en disent. Cependant nous savons à n'en pas douter que ce serpent *Tebham-nasser* n'est pas venimeux, non plus que le *Céraspe*, sur lequel on a aussi débité tant de fables. C'est la Vipere Egyptienne, qui est l'*Aspic* dont Cléopatre fit usage, & c'est encore la Vipere qui tua le savant Démétrius de Phalere, dont Cicéron reprocha la mort à cet infame Dynastie des Ptolemées. *Pro C. Rab. Postumo.*

toute l'étendue de l'Égypte; car l'usage qu'ont quelques Turcs du Caire de bâtir des hôpitaux pour les chats & les chameaux, n'a point un rapport aussi direct avec la religion que tout ce qui se pratique au sujet du *Héredi*, sur lequel Paul Lucas a débité, comme on fait, des contes assez extraordinaires pour persuader à des Moines aussi imbéciles que lui, que c'étoit là le Démon asmodée, qui fut exilé dans la haute Égypte aux temps des prodiges.

On ne tirera jamais beaucoup de lumière du Lévitique, quand même on entreprendroit toutes les recherches, que Mr. Michaélis avoit proposées aux Voyageurs envoyés par le feu Roi de Danemarck en Arabie: puisqu'il est certain, que les Juifs au siècle de Moïse n'ont connu contre la lepre que l'ustion & des remèdes extérieurs. Le grand usage qu'ils ont fait de sang de Pigeons paroît moins fondé sur la qualité de cette liqueur; que sur la connoissance qu'ils doivent avoir eue, que, pendant les temps de contagion, les Rois & les Prêtres de l'Égypte ne mangeoient que des Pigeons à leur table. Mais c'étoit là une précaution contre la peste, & non contre la lepre comme on s'en appercevra dans l'instant.

Pline auroit pu supprimer la fable de ces enfants égorgés, dont on recueilloit le sang pour baigner le corps des Pharaons, lorsque l'Eléphantiasé les frappoit sur leur trône. Ces atrocités ne sont pas vraisemblables, & surtout quand on les impute à un peuple trop instruit de la nature de cette maladie endémique, pour avoir essayé des remèdes si horribles & si inutiles. Il n'y a que la cruauté & la superstition de Constantin & de Louis XI, qui ayent

pu faire croire à quelques Historiens peu instruits, que ces deux Princes, dont le caractère étoit si semblable, se soient plongés dans des bains de sang humain, pour se guérir de la gratelle & de la paralysie.

Comme il ne faut pas trop interrompre l'ordre des matieres, ce ne sera qu'en parlant du régime populaire, que je développerai les motifs qu'ont eu les Prêtres en Egypte pour ne point boire de l'eau du Nil pure, & cela nous indiquera l'origine de l'Eléphantiasé avec une espece de certitude qu'on ne trouve pas dans tout ce qui a été écrit sur cette maladie jusqu'à présent. Ici on observera que les personnes attachées à la classe sacerdotale effuyoient un Carême, qui duroit, suivant quelques Auteurs, quarante-deux jours, dans lesquels on a voulu découvrir une période du nombre sept multiplié par celui de six; mais je soupçonne qu'il y a en cela une erreur de deux jours surnuméraires ou inutiles, qu'il faut retrancher; & après cela il restera encore assez de traces de la passion pour le nombre septénaire. On ne doit jamais confondre ce Carême, dont je viens de parler, avec le deuil d'*Apis*, qui ne revenoit qu'au bout d'un certain nombre d'années, & n'avoit aucun rapport avec le système diététique.

Il est encore question chez les Anciens & surtout chez Apulée (*) de petits Carêmes Egyptiens, qui n'étoient que de dix jours, & dont la principale rigueur consistoit en ce qu'il n'étoit pas permis alors de coucher avec sa femme; ce qui excita de grandes plaintes en Italie, lorsque le culte Isiatique y

(*) *Metamorphos. Lib. XI. pag. 1000. Edition de Be-
roalde.*

devint dominant, malgré toutes les précautions prises par le Sénat pour le réprimer. Il nous est resté sur ce sujet une élogie très-remarquable de Propertius, (*) qui n'use pas, comme on l'a cru, d'une licence purement poétique, lorsqu'il menace la Déesse Isis de la faire chasser de Rome : car enfin elle en avoit été chassée plus d'une fois, comme on l'a vu par les révolutions arrivées à son temple tant de fois relevé de dessous ses ruines.

Au reste, toutes ces pratiques superflues en Europe ont pu ne l'être pas en Egypte, où il avoit fallu prescrire de certains jours de continence, & de certaines ablutions, lesquelles seroient fort nuisibles dans les pays froids, si on en croyoit Mr. Porter, Ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, qui écrivit un jour à la Société Royale de Londres, que, si les femmes des Turcs ont sans cesse moins d'enfants que les femmes des Chrétiens établis en Turquie, il ne faut en attribuer la cause qu'aux bains & aux ablutions fréquentes, prescrites aux unes & non aux autres. Mais il ne paroît nullement que cette Observation soit bien faite, & il est étonnant qu'on ait été alléguer de telles raisons, lorsqu'il s'en présentoit tant d'autres. Il régne parmi la plupart des Mahométans un abus secret, qui s'oppose beaucoup plus à la propagation de l'espece : leurs théologiens ont autorisé dans le mariage les conjonctions illicites pendant tout le cours de l'année, hormis pendant

(*) *Tristia tam redeunt iterum solennia nobis.
Cynthia jam noctes est operata decem*

*Quæ Dea jam cupidos toties divisit amantes.
Quæcumque illa fuit, semper amara fuit. &c.*

le Ramazan ou le Carême. Quelque opposée que soit cette doctrine à toutes les vues de la Nature, on fait qu'un Théologien Espagnol a failli à l'introduire dans son pays; parce que c'est le vice des pays chauds : mais plus l'ardeur du climat & un certain défaut dans l'organisation du sexe portent les hommes vers tout cela, plus il faut les en éloigner par la force de la Religion, dans des choses où la force des loix civiles cesse : ainsi ces prétendus Théologiens en voulant regler les mœurs corrompoient dans l'Homme jusqu'à l'instinct.

Il paroît que ceux, qui les premiers ont rédigé le Catéchisme Musulman, ont exigé de la part des personnes mariées une continence presque continue pendant le Ramazan : (*) & ce sont là des idées qu'ils ont puisées dans l'ancienne Liturgie Egyptienne, dont ils ne se sont pas autrement écartés, sinon en ce qu'ils n'ont pas gardé précisément le nombre des jours; & on peut dire qu'il y a bien plus de conformité à cet égard dans les institutions des Coptes ou des Egyptiens modernes. Car enfin, il n'est pas vrai comme le Pere de Sollier le dit, & comme tant de Voyageurs l'ont répété, que les Coptes jeûnent cinquante-cinq jours. (**) Ils en jeûnent exactement quarante, & on croira aisément, que ce sont eux qui ont le mieux conservé l'usage de leur propre pays. D'ailleurs l'Histoire qui nous parle de plusieurs personnages de l'Antiquité, auxquels

(*) Voyez surtout ce Cathéchisme à l'ARTICLE VIII. Chap. I.

(**) *Tract. Chronologicus de Patriarchis Alexandrinis. In appendice art. VI.*

le culte Iſiaque n'étoit pas inconnu , n'étend jamais leur abſtinance au-delà de ce terme-là.

On fait qu'il a paru dans le Monde treize à quatorze faux Meſſies; mais le plus fingulier, à mon avis, & le moins coupable de tous, eſt celui qu'on renferma en Hollande aux petites-maiſons, où ſa folie ne ſe calma pas autant qu'on ſ'y étoit attendu. Dans un deſes accès il ſ'imagina ridiculement que les anciens Prêtres de l'Egypte paſſoient le Carême ſans prendre aucune eſpece de nourriture : là-deſſus il ſe détermina à les imiter, & il y réuſſit, ſuivant Mr. Bayle, qui annonça à toute l'Europe, par ſes *Nouvelles de la république des Lettres* de l'an 1685, que ce malheureux avoit vécu quarante jours & autant de nuits ſans manger. Mais on ne fait ſi le Philoſophe Bayle, qui doutoit de tant de choſes, ajoutoit beaucoup de foi à la réalité de ce fait, qu'on ne pourroit attribuer qu'aux effets de la manie, qui rend la faim longtems ſupportable, comme tous les Médecins le ſavent, & comme beaucoup d'exemples l'ont démontré. Quand la fureur porte des hommes à ſe croire inspirés, ou quand par malice ils font ſemblant de l'être, c'eſt alors, comme on voit, une grande ſageſſe de la part du Gouvernement, de les renfermer & de les écarter de la ſociété qu'ils cherchoient à troubler : car dans de tels cas la peine de mort eſt toujours injuſte, & ſouvent dangereuſe ; tandis qu'on peut être sûr, qu'un fanatique mis aux petites-maiſons, n'aura pas de ſectateurs : cela décrédite tellement ſon jugement, & cela décrédite encore tellement ſa doctrine, que les fous même ne voudroient point la ſuivre. Plusieurs peuples n'ont pas eu à cet égard une police fondée ſur la connoiſſance de l'eſprit humain,

humain,

humain, & il en a résulté des maux affreux dans le Monde.

Pour concevoir ce qui a donné lieu à une institution aussi singulière que l'est celle du Carême en Egypte, il faut savoir que pendant les grandes chaleurs on n'y vit encore aujourd'hui que de végétaux dans les meilleures maisons, & tous les repas s'y font alors le soir ou le matin, c'est-à-dire, avant que l'appétit & les forces du corps soient abattues par l'ardeur du soleil parvenu au Méridien, instant que les nations beaucoup plus septentrionales ont choisi pour l'heure de leur dîner. Ceci suffit pour concevoir que les Prêtres ont suivi les indications du climat, lorsqu'ils ont ajouté une loi positive à un besoin physique. Le Chevalier Chardin en parlant de la Religion des Persans, dit qu'il y en a parmi eux, *qui tiennent que le mois de Ramazan étant arrivé alors pendant la plus grande chaleur de l'été, Mahomet ordonna que ce seroit ce mois-là même qu'on jeûneroit.*

Mais les Persans & beaucoup d'Arabes même ne savent pas, qu'il en est de tout ceci comme de la défense du vin, qui existoit long-temps avant la naissance de Mahomet. C'est en Egypte qu'il faut chercher la racine de la plupart des institutions religieuses, & il est rare qu'on cherche long-temps sans la trouver; hormis lorsque la perte totale des Monuments nous arrête, ou lorsque les contradictions des Auteurs empêchent de bien discerner les choses.

On verra dans l'instant en quoi consiste précisément l'erreur où l'on est tombé, quand on a cru que les Egyptiens rendoient un culte aux Oignons;

mais ici il suffit de remarquer , que les Prêtres seuls n'en mangeoient jamais ; (*) parce que leur âcreté , qui est cependant moindre dans ce pays-là que partout ailleurs , blesse les yeux. On n'a pu comprendre jusqu'à présent pourquoi quelques Mythologues ont dit qu'Hercule rejetta constamment cette plante bulbeuse , qu'on lui offroit parmi plusieurs autres : mais il ne faut pas douter que cette fable-là ne soit une allégorie , par laquelle les Prêtres donnoient obscurément à entendre que de tels végétaux pouvoient fort bien convenir au peuple ; mais non à des hommes comme eux , qui devoient sans cesse faire de grands efforts pour éviter tous les aliments stimulants , & tout ce qui peut aigrir l'Ophthalmie. C'est par des raisons à peu près semblables , qu'ils s'abstenoient de certains animaux qu'on permettoit dans le régime populaire.

Comme les personnes , qui n'étoient pas attachées à la classe sacerdotale , pouvoient manger du poisson , on ne leur interdisoit pas l'Onocrotale ou le Pélican , qui ne vit que de sa pêche : mais les Prêtres , auxquels toutes les especes de poissons étoient défendues , s'abstenoient aussi du Pélican ; (**) sans quoi il y eût eu une contradiction dans leurs observances , tellement multipliées qu'ils ne s'étoient réservés pour leur nourriture ordinaire que les herbes , les fruits , le pain nommé *Koleste* , la chair de Veau , celle de Gazelle , les Poules , les Pigeons , & sur-tout les Oies dont ils faisoient une destruction surprenante , ce qui des

(*) *Plutarq. de Isid. & Osirid. pag. 650.*

(**) *Orus Apollo, Hieroglyp. Lib. I. Cap. 33.*

avoit déterminés à étendre l'incubation artificielle sur les œufs d'Oies, comme je le dirai plus au long ailleurs.

Dans l'*Histoire du Ciel*, ouvrage où la témérité de deviner est portée à un excès inouï, on assure que les Prêtres ne mangeoient d'aucune espee d'animal. (*) Mais c'est une grande erreur, & en général l'Abbé Pluche étoit si peu instruit du régime sacerdotial & de la religion des Egyptiens, qu'il eût mieux fait de n'en pas parler. Tous les animaux, soit du genre des quadrupedes, soit du genre des volatiles, destinés à être servis sur la table du Roi & des Prêtres, étoient examinés par des personnes particulieres, qui ne paroissent pas avoir été différentes des *Spragistes* sacrés, & qui y attachoient une marque à laquelle on reconnoissoit que ces bêtes-là n'étoient point malades. Il seroit superflu de vouloir interpréter une telle coutume, puisqu'elle s'observe encore de nos jours plus ou moins négligemment dans toutes les villes de l'Europe, où l'on confie très-souvent cette sorte d'inspection à des gents, qui n'ont pas la moindre idée de la Médecine Vétérinaire, & heureusement dans les climats froids cette négligence n'entraîne pas d'aussi grands inconveniens qu'il pourroit en résulter là où la peste seroit endémique.

[*] *Tom. I. pag. 363.*

Porphyre indique dans son *Traité de l'Abstinence*, *Lib. IV. p. 149*, tous les animaux défendus aux Prêtres de l'Egypte, c'est-à-dire, ceux qui sont solipedes, ceux qui sont onguiculés, ceux qui n'ont pas de cornes, & c'est dans cette dernière classe qu'on peut placer la Brebis, dont ils ne mangeoient pas suivant Plutarque.

Il est bien étonnant qu'après tant d'opinions proposées avec un si grand appareil de savoir, & par des Savants si célèbres, sur le véritable motif de l'aversion qu'avoient les Egyptiens & sur-tout les Prêtres pour les fèves, on soit encore si peu instruit. Mais il n'y a qu'à bien réfléchir à une aventure qu'on prête à Pythagore, ce fervile imitateur des Philosophes Orientaux, pour se convaincre que c'est la forte exhalaison, que répand la *Faba vulgaris*, lorsqu'elle est en fleur, qui a paru pernicieuse aux Egyptiens. Et voilà pourquoi ils ne la cultivoient dans aucun canton de leur pays; quoique rejetée de la table des hommes, elle eût pu servir à nourrir les bêtes; il est ridicule de dire qu'ils ne pouvoient en soutenir la vue, au lieu de dire qu'ils ne pouvoient en soutenir l'odeur, qui est extrême pendant la floraison de ce légume, qu'on sème aujourd'hui en Egypte sans se soucier des effets qui peuvent en résulter, & qui tendent à produire une espece d'ivresse, suivant l'opinion populaire, répandue même en Europe parmi les gens de la campagne, qui n'ont jamais ouï parler de la diversité des climats. Théophraste, auquel on doit reprocher d'avoir embrouillé d'une manière inconcevable l'Histoire des Plantes de l'Egypte, rapporte entre autres choses, que, dans ce pays-là, toutes les fleurs sont sans odeur, si l'on en excepte celles du Myrthe. (*). Mais il n'y a point, & il n'y a jamais eu la moindre vérité dans cette assertion si frivole; puisque les *Neps*

(*) *Hist. Plantarum Lib. 6. cap. 7. De caus. Plantarum Lib. 6. cap. 27.*

des Arabes ou les violettes du Caire, & les roses pâles du Feium sont les plus odorantes qu'il y ait au Monde, & toute l'eau de rose, qu'on consume dans les ferrails de l'Orient & dans une grande partie de l'Italie, vient de l'Egypte : aussi Mr. Maillet parle-t-il comme d'une chose extraordinaire, de l'exhalaison qui s'élève le long du Nil, des champs ensemencés de cette espece de fève, dont la fleur est mille fois plus odoriférante, dit il, qu'en Europe. (*) Ce sont ces champs-là que Pythagore n'eût jamais traversés, dès qu'il fut circoncis. C'étoit faute d'avoir acquis des connoissances assez exactes sur l'Egypte & l'Indoustan, que les Auteurs anciens ont tant varié en parlant de la diète des Pythagoriciens, & on voit par ce qu'en disent Aulugelle & Athénée, qu'ils ne savoient pas eux-mêmes ce qu'il falloit en penser. Au reste, pour qu'on ne forme point de doute sur l'espece de légume dont il peut être ici question, je dirai qu'elle est déterminée par un passage de Varron, qui assure que les Flamines de Rome ne pouvoient manger des fèves; parce que leurs fleurs contiennent des lettres infernales. Or ces lettres infernales sont les deux taches noires, peintes sur les ailes qui enveloppent immédiatement la carene dans la fève de marais, dont le caractère se trouve par là aussi bien fixé, que si un Botaniste l'eût défini. Et il en résulte toujours que c'étoit dans la fleur qu'existoit la première cause de l'aversion que les Prêtres avoient pour cette plante, dont ils connoissoient

(*) *Description de l'Egypte*, Partie II. p. 13. de l'édition in 4to.

d'ailleurs très-bien le fruit, qui de tous les farineux est le plus contraire aux tempéraments mélancoliques. Il n'y eut jamais au Monde une nation plus portée vers la tristesse que les Egyptiens : on les égayoit bien de temps en temps par des fêtes ; mais ils revenoient toujours à leur caractère sombre, qui les rendoit encore opiniâtres & emportés, *ad singulos motus excandescentes*, dit Ammien Marcellin, qui me paroît avoir assez exactement connu leur complexion. [*]

Je viens maintenant au régime particulier des provinces & des villes, qui ne peut avoir eu qu'un rapport indirect avec la santé & les maladies, mais c'est une erreur de croire que les Egyptiens aient été fort gênés par toutes ces observances, dont la plupart ne concernoient que les poissons du Nil, & deux seules especes de quadrupedes frugivores : c'est-à-dire, la Brebis pour une partie de la Thébaïde, & la Chevre pour une partie du *Delta*. Dans un pays de plaine, & même dans une terre marécageuse comme celle du Nome Mendétique, les Chevres ont pu fournir un poil propre au commerce, & non un aliment fort sain : aussi s'en abstenoit-on dans toute l'étendue de ce Nome-là & dans ses environs. La Thébaïde qui est un pays de rochers & de montagnes, où ces animaux pouvoient paître dans des déserts moins humides, on permettoit de les tuer, & de s'en nourrir. Il y a des endroits en Europe où la loi a été jusqu'au point

(*) *Homines Ægyptii*, dit-il, *plerique subfusculi sunt & atrati, magisque mæstiores, gracilenti & aridi, ad singulos motus excandescentes.* Lib. XXII. vers la fin.

de défendre aux habitants d'entretenir des Chevres, qui font de grands dégats dans les forêts & les pépinières : or on ne voit pas que cette loi ait jamais paru assez gênante pour qu'on ait pensé seulement à s'en plaindre. Le Chancelier Thomas Morus dit que jamais l'Angleterre ne fut plus près de sa ruine, que quand tous les propriétaires voulurent y avoir des troupeaux de moutons ; ce qui occasionna d'abord une dépopulation extrême dans les campagnes, & fit enfin manquer le pain jusques dans Londres. Il est donc bon que le Législateur veille sans cesse sur toutes ces choses, qui ne font ni au-dessous de lui, ni indignes de lui. Si les Monuments des Egyptiens n'étoient pas couverts de tant de ténèbres, peut-être y verroit-on quelle a été leur police à cet égard ; car on ne sauroit dire que la superstition seule les guidait ; puisque nous savons, à n'en pas douter, qu'on se nourrissoit de la chair des veaux dans toutes les villes & dans celles même dont les Temples contenoient des vaches & des taureaux sacrés, comme Momemphis, Busfris, Aphroditopolis, Chuse, Héliopolis, Memphis, Hermunthis & plusieurs autres, dont les noms ne se sont pas conservés dans l'Histoire.

Les Préfectures, où l'on avoit sanctifié des animaux étrangers, amenés de l'Ethiopie, n'effuyoient pas la moindre difficulté par rapport au régime ; puisque la défense de manger des Lions n'a dû paroître pénible à personne, ni surtout aux habitants de Léontopolis & d'Héliopolis, qui n'avoient peut-être que vingt ou trente Lions dans tout leur district. Il faut observer ici en passant que les différents

Temples de l'Egypte renfermoient plusieurs de ces bêtes, qu'on alloit chercher dans la Libye ou l'Ethiopie, sans qu'aucun Savant en ait pu deviner la raison jusqu'à présent.

On s'imagine que les Nomes les plus gênés étoient ceux qui rendoient un culte aux poissons du Nil : cependant la maniere de vivre des Egyptiens faisoit disparoître tous les obstacles. Il est vrai qu'on ne pouvoit pêcher à la ligne dans le Nome Oxyrychite, & qu'on devoit y rejeter dans les canaux ou dans le fleuve tous les Brochets qu'on y prenoit au filet. (*) Mais cette capture, dont on se privoit volontairement, n'étoit d'aucune valeur. Au reste, j'ignore quelle peut être la source de l'erreur où Strabon est tombé, lorsqu'il a cru que tous les Egyptiens révéroient le Brochet, qu'on accusoit, dans le style allégorique, d'avoir dévoré les parties génitales d'Osiris, & qui à cause de sa voracité paroissoit être une production fort remarquable du mauvais Principe. Voici une regle générale à cet égard : aucun de tous les animaux pour lesquels les Prêtres avoient de l'aversion, n'a été révéé dans toute l'Egypte.

Les habitants du Nome Latopolitain s'abstenoient d'un poisson, que les Grecs ont nommé *Latos*, qu'on fait être la Variole des François établis au Caire & dont Paul-Lucas a produit une assez mau-

(*) Belon qui est le premier Naturaliste, qui ait prétendu que le poisson Oxyrychus des anciens est le Brochet ou le *Quechoe* des Egyptiens Modernes. Voyez ses *Observations Lib. II. p. 103.* Et en cela il a été suivi par beaucoup d'Auteurs. Cependant on trouve en Egypte un autre poisson sous le nom de *Kesher*, & qui appartient au genre des Perches : il a l'os de la machoire fort conique, ce qui pourroit avoir rapport au terme d'Oxyrychus, ou nez pointu ; mais sa voracité n'est pas telle que celle du Brochet.

vaïse figure dans son dernier Voyage. (*) C'est la plus grande des Perches fluviales qu'on connoisse; puisqu'elle pèse quelquefois au-delà de cent livres. (**)

Il se peut que ce poisson, dont la chair est assez bonne dans la basse Egypte, acquerroit une qualité nuisible en remontant le Nil jusqu'à Latopolis, située précisément sous le 25ième degré de latitude septentrionale: & on fait que la même chose arrive en Europe à quelques poissons de la plus grande espece.

Dans le Nome Phagroriopolitain, qui appartenoit à la basse Egypte, & à Syene la ville la plus reculée de la haute, on ne mangeoit point du Phagre, confondu mal à propos avec le Rouget de Pythagore: il faut le rapporter au même genre dans lequel Artédi a compris le *Sparus rubescens*, (***) qui n'a d'autre conformité avec le Surmulet que la rougeur de ses nageoires, caractère qu'on ne sauroit employer dans l'Histoire Naturelle; mais qui, dans le langage symbolique des Prêtres, a pu désigner des especes sur lesquelles ils avoient recueilli de certaines Observations, qui sont restées cachées sous le voile mystérieux de leur Physiologie. Au reste, on découvre aisément que la couleur rouge dans les nageoires des poissons, dans les racines des plantes, dans le poil des quadrupedes, a été à leurs yeux une marque finistre, qu'ils avoient étendue jusqu'aux hommes à cheveux roux, pour lesquels leur aversion ne pouvoit être plus grande; & ce n'est pas sans quelque surprise qu'on retrouve cette même antipa-

(*) Voyage en Syrie & dans la haute & basse Egypte
Tom. 2. p. 242.

(**) *Perca Nilotica*, Hasselquist. Tom. 2. No. 87.

(***) Artédi *Ichthyologia*, genus XXXVI.

thie chez les Chinois, qui la portent aussi jusqu'à l'excès. (*) Mais, quand même Diodore de Sicile ne l'auroit pas dit, il seroit facile de concevoir que parmi les vrais Indigenes de l'Egypte il ne naissoit presque jamais des hommes roux, & que leur horreur à cet égard concernoit les étrangers, comme les habitans de la Grece, dont le teint a beaucoup changé depuis, & encore les habitans de la Thrace, qui étoient alors des pirates. Il en est de même des chinois : dans leurs mauvaises Cartes Géographiques; ils nomment l'Angleterre & une partie de l'Allemagne, *Hongtchai*, ou le pays des roux; quoique les habitans y soient blonds, sans être pirates.

Comme à Bubaste, ville célèbre de l'Egypte inférieure; on entretenoit dans des étangs particuliers un poisson fort connu des Naturalistes sous le nom de Silure, il ne faut pas croire que les habitans seuls de ce canton se soient abstenus d'en manger; puisqu'il doit avoir été défendu dans tout le royaume : car des trois especes de Silures, qu'on trouve encore aujourd'hui dans le Nil, aucune n'a des écailles; & ce n'a certainement été que pour nourrir les Chats sacrés, qui étoient en grand nombre à Bubaste, qu'on y avoit pratiqué ces réservoirs dont parle Elien. (**). Les Egyptiens, tiroient ainsi parti pour l'entretien des animaux sacrés, de plusieurs choses, qui sans cela, leur eussent été absolument inutiles : les têtes des victimes, auxquelles personne

(*) *Trigault exped. apud Sinas. Lib. I. cap. 8. --- Du Halde, Descrip. de la Chine. T. 2. p. 94.*

(**) *Hist. Animal. Lib. XII. cap. 29.* Hérodote & Diodore de Sicile disent que les Egyptiens nourrissoient les Chats sacrés de poissons.

ne pouvoit toucher, étoient destinées pour les Crocodiles dans les villes qui avoient de ces lézards dans leurs fossés. Les entrailles des animaux ser-voient aux Vautours d'Isis, & de certains visceres comme la rate & le cœur, qui ne sont point propres à la nourriture de l'homme, servoient aux Eper-viers : car il ne faut point s'imaginer que les envi-rons de Memphis ayent été alors dans le même état où l'on voit quelquefois de nos jours les environs du Grand-Caire, c'est-à-dire, couverts de cadavres d'Anes & de chameaux, que tous les Vautours & les Eperviers ont peine à consumer.

A Lépidotum, ville située sur la rive droite du Nil dans le district de la Thébaïde, on ne mangeoit pas d'un poisson dont l'histoire a été longtemps obscure & confuse : on savoit bien par un passage positif d'Athénée, qu'il appartient au genre des Carpes; mais il a fallu faire des recherches pour pouvoir en fixer l'espece, qui paroît être celle de la Carpe rousse. (*) Ceux qui l'ont pris pour la Dorade, consacrée chez les Grecs à la Vénus Cythérée, qui est certainement la Nephthis de l'Egypte ou la femme de Typhon, ne font pas attention que la Dorade est un poisson trop remarquable, trop aisé à reconnoître pour que les Ecrivains Grecs s'y fussent mépris, en changeant le terme de *Cryso-phrys* usité parmi eux, en celui de *Lépidotos*, expression déjà employée dans les Orphiques, (**) & ensuite par

(*) *Cyprinus rufescens Niloticus Linnæi*. Syft. Nat. T. I. p. 528.

(**) Dans les *Lithiques* attribués ordinairement à Orphée il s'agit d'une pierre dont l'éclat argentin imitoit celui des écailles du poisson *Lépidotos* : or il y a des especes de Carpes dont les écailles sont fort grosses & assez luisantes;

Hérodote, qui a cru que cette Carpe rousse avoit été rejetée du régime populaire dans toute l'étendue de l'Egypte; ce qui est sans vrai-semblance.

Dans l'isle Eléphantine on s'abstenoit d'un poisson nommé *Mæotis*, dont tous les caractères sont inconnus; mais en revanche on s'y permettoit la chair du Crocodile, qui est d'ailleurs très-musquée. A Tentyre, à Héracléopolis, & dans la grande ville d'Apollon, on mangeoit aussi de ce lézard, & à de certains jours personne ne pouvoit se dispenser d'en goûter, hormis les Prêtres qui le comptoient parmi les poissons; de sorte que les institutions des Juifs sont à cet égard conformes à la règle sacerdotale, & il faut observer que la Judée a toujours eu, & a encore des Crocodiles dans une flaque d'eau nommée *Muyet-el-Temsah*, & un petit fleuve qui se décharge dans la Méditerranée entre le Carmel & la pointe d'Acre.

Diodore de Sicile dit que le régime des villes & des provinces comprenoit aussi différentes especes de légumes & de plantes bulbeuses, qu'il assure avoir été défendues dans quelques endroits, & permises dans d'autres. Mais c'est-là un point très-difficile à éclaircir.

Sur la rive Orientale de la bouche Pélusiaque, canton qui n'a jamais été réduit en forme de Préfecture; mais qui paroît avoir dépendu du Nome Séthroïte, on avoit élevé un Temple, dans lequel on

mais jusqu'à présent les Naturalistes ne connoissent pas cette sorte de pierre dont il est aussi fait mention dans Pline: cependant je soupçonne que c'étoit une Pyrite arsenicale, blanche, qu'on tailloit à facettes.

rendoit un culte à l'oignon marin, & vrai-semblablement à cette sorte de Scille dont les racines sont rouges. (*) Or il eût été inutile de faire une loi pour interdire dans les aliments l'usage d'un végétal, dont aucun homme n'a été tenté de se nourrir, & qu'on ne peut même employer en Médecine qu'avec de certaines précautions. Cependant on s'est imaginé que les habitants de Péluse s'abstenoient par cette raison de toutes les plantes bulbeuses, comme de l'oignon de jardin que les autres Egyptiens faisoient entrer dans leur nourriture ordinaire; mais il paroît qu'on a pris dans le régime sacerdotal une pratique particulière pour l'appliquer à une ville; ce que les faussetés manifestes, qu'on trouve dans Juvenal, dans Prudence & dans beaucoup d'Ecrivains Ecclésiastiques, nous autorisent à penser.

On conçoit bien, qu'il ne doit pas être aisé d'expliquer la raison d'une chose aussi étrange que l'est le culte rendu à la scille ou à l'oignon marin. Aussi peut-on dire avec certitude, qu'aucun Savant n'a jamais pensé seulement à l'entreprendre.

Péluse, comme son nom même l'indique, étoit située dans un terrain fort marécageux, & le vent, en soufflant de l'Orient, y chassoit encore les vapeurs, qui s'élevoient du fameux lac Sirbon tout rempli de bitume, & tout rempli de souphre : de sorte que

(*) *Ornithogalum marinum seu Scilla radice rubra*. Tournefort 378.

Voyez la Dissertation de Mr. de Schmidt, intitulée de *Cepis & Allii apud Aegyptios cultis*, où il prouve que le terme *Κεραμνον* employé par Lucien en parlant des Pélusiotes, doit s'entendre de la Scille. Cet Ecrivain paroît avoir ignoré que l'ail est une plante qui ne croit pas en Egypte, quoi- qu'en dise Dioscoride : on l'y apporte d'ailleurs.

quelques habitants de cette ville paroissent avoir été sujets à une maladie particuliere du genre de la Tympanite, laquelle troubloit leur raison, & les portoit à se croire ridiculement possédés. On sait qu'il s'y trouvoit aussi beaucoup de ces possédés-là dans les environs du lac Asphaltite, dont les brouillards n'ont pas été moins étouffants, ni moins pernicieux que ceux du Sirbon.

C'est à Péluse qu'ont été faites ces petites statues Egyptiennes, qu'on voit dans quelques Cabinets, & qui ne représentent pas, comme on l'a cru, des Dieux; mais des Démons dont tout le corps, & surtout le bas ventre est extrêmement enflé. Pour se guérir de cette maladie, il n'y avoit pas de plante plus propre que la scille ou l'oignon marin, préparé comme il devoit l'être. Quoique Trasyle cité par Stobée, dise que les Egyptiens y employoient aussi une petite pierre noirâtre, qu'ils ramassoient le long du Nil (*); & qui ne peut avoir été que la plus ferrugineuse des *Ætites* ou des pierres d'Aigle, dont on trouve des morceaux entiers au dessus de Terané à l'Occident du *Delta*: la poudre impalpable de l'*Ætite* étoit également bonne pour diminuer les obstructions de poitrine, qui troubloient l'esprit de ces prétendus Démoniaques.

Des mendiants de l'un & de l'autre sexe, qui se faisoient passer en Italie pour des Prêtres & même

(*) SERMO XCIII de *Morbis*.

Il est vrai que Trasyle dit, qu'on se contentoit de mettre cette pierre sous le nez pour calmer les vapeurs des *Energumenes*, comme on le faisoit en Judée avec une racine, qui n'étoit probablement que la Scille. Mais il n'y a que l'usage intérieur de ces drogues, qui ait pu produire de bons effets.

pour des Prêtresses d'Egypte, menaçoient ceux qui ne vouloient pas leur donner l'aumône, de les rendre aveugles au nom d'Isis, ou de les affliger de cette terrible Tympanite de Péluse : ce qu'on appelloit en Latin, *incutere Deos instantes corpora*. Ces misérables qu'on a encore vus de nos jours en Europe, & qu'on nommoit Bohémiens en France & Zigeners en Allemagne, se faisoient également passer, comme on fait, pour des Egyptiens : ceux-ci menaçoient de la lepre quiconque leur refusoit quelque argent pour se faire dire la bonne aventure. Je ne sai si les fanatiques de l'Europe ont été fort effrayés par les menaces de ces prétendus Egyptiens, qui ne sont cependant pas des Manichéens de l'Arménie, comme le veut Mr. Peyssonnel (*): mais je sai bien qu'anciennement le petit peuple de Rome craignoit beaucoup les imprécations, & quelques superstitieux pour s'en mettre à l'abri faisoient effectivement usage de l'ail ou de la scille.

Après cela le culte rendu à une telle plante, n'est plus une chose aussi obscure qu'elle l'a été jusqu'à présent; & surtout lorsqu'on considère que ce culte ne s'étendoit pas au delà de Péluse & de Casium, qui se trouvoient dans les circonstances locales dont j'ai rendu compte : Casium étoit même encore plus près

(*) Observations historiques & géographiques sur plusieurs peuples qui ont habité sur les bords du Danube & du Pont-Euxin.

C'est en Baviere que ces gens qu'on nommoit Bohémiens, avoient le plus effrayé les fanatiques; au point qu'on n'osoit pas les toucher: & on les laissoit voler impunément, comme le dit Aventin dans ses Annales sur l'an 1439. *Adeo tamen vana superstitio hominum mentes invasit, ut eos nefas violari putent, atque grassari, furari imponere passim, impune sinant.*

du lac Sirbon, & par conséquent dans un des endroits les plus mal sains de toute la contrée.

Il faut nécessairement observer ici, que le nombre des Préfectures de l'Egypte ayant été moindre sous les Pharaons que sous les Ptolémées & les Césars, il en résulte, que beaucoup d'observances, qui paroissent convenir à toute une province, ont seulement convenu à des villes, avant que les Nomes eussent été subdivisés, & leur nombre porté depuis seize jusqu'à cinquante-trois & au-delà. Ce n'a donc jamais été l'intention des anciens Souverains de ce pays, de mettre de l'inimitié entre les Préfectures, pour les écraser sous le poids du Despotisme.

Cela n'arriva que sous les Grecs & les Romains, qui, par une politique détestable, incitoient sans cesse les provinces de l'Egypte les unes contre les autres, pour les affoiblir toutes par leur dissention mutuelle, comme Plutarque le donne assez obscurément à entendre. Mais nous voyons bien que ce fut sous les Romains que les Ombites se battirent contre les Tentyrites au sujet des Eperviers. Ce fut sous les Romains que les Cy nopolitains se battirent contre les Oxyrynchites au sujet des Chiens & des Brochets. Ce fut sous les Romains qu'éclata la grande révolte au sujet du Bœuf *Apis*, qu'on vouloit transférer de son Temple de Memphis, probablement dans un Temple d'Alexandrie; ce qui eût entièrement ruiné Memphis, déjà alors assez dégradée. Je ne croi point qu'il faille rapporter à une époque beaucoup plus reculée, le soulèvement des Héracléopolites, qui rendoient un culte aux Ichneumons, & qui voulurent démolir un des plus magnifiques

édifices qu'il y eut dans le Royaume, c'est-à-dire, le Labyrinthe, où se trouvoit la sépulture des Crocodiles; & c'étoit là le vrai motif qui faisoit agir ces furieux.

On peut être certain qu'on ne vit jamais des exemples d'un tel renversement dans les choses, lorsque l'Egypte conservoit son ancienne police. Des villes voisines en Europe se sont fait la guerre pour soutenir la prééminence de leurs Saints, de leurs Patrons : mais ce n'est pas sous une bonne forme de Gouvernement sans doute, que de si honteux excès ont éclaté. Voici ce que l'expérience de tous les siècles a enseigné là-dessus. Quand les loix civiles ont perdu leur force, il n'est plus possible de réprimer la superstition. Quand les loix civiles ont leur force, rien n'est plus aisé à contenir que les superstitieux : ils ne sont dangereux que dans l'anarchie.

Après avoir parlé de la diete observée par les Prêtres, & de quelques usages adoptés par les villes & les provinces, il reste à expliquer les points les plus importants du régime populaire : sur lequel on entrera dans de grands détails, qui nous offriront quelque chose de plus fixe & de plus propre à caractériser toute une nation.

On fait qu'il a été un temps dans l'antiquité où l'on distinguoit les peuples par des noms tirés de leur maniere de se nourrir, qu'on regardoit comme la partie la plus remarquable de leurs mœurs. Voilà pourquoi les Carthaginois, qui consommoient tant de *Cous-cous*, suivant l'usage encore subsistant à la Côte de Barbarie, avoient été appelés Pultophages par les Grecs, qui d'un autre côté désignoient les

habitants de l'Égypte par l'épithète d'Arrophages (*); parce qu'ils vivoient principalement de deux sortes de pain nommées en leur langue *Pétosiris* & *Kolleste*, qu'on faisoit d'un grain sur lequel les Savants ont hazardé beaucoup de conjectures. Car quelque peu croyable que cela paroisse, il est certain qu'il regne de l'obscurité dans l'Histoire des Plantes, les plus généralement cultivées par les Anciens. Les mêmes appellations ne signifiant plus les mêmes choses à beaucoup près, il a bien fallu conjecturer, & se tromper de temps en temps.

Hérodote se contente de dire, que, par un effet des loix ou par un effet de l'usage, les Egyptiens ne mangeoient ni du pain de froment, ni du pain d'orge; mais qu'ils employoient la graine de l'*Olyra*.

Comme ce terme a quelque rapport fort vague avec celui dont se servent les Grecs pour désigner le riz, cela paroît sur-tout avoir porté Mrs Shaw & Goguet à croire qu'anciennement le peuple vivoit en Égypte de cette plante-là (**). Mais elle lui a été plus inconnue que la Cassave du Brésil ne l'est de nos jours aux habitants de l'Allemagne.

Ce n'est que dans des temps très-postérieurs, ce n'est que sous les Kalifes enfin, que la première

(*) Il paroît que c'est Hécatee, qui le premier s'est servi du terme d'Ἀροφάγοι, pour désigner les Egyptiens.

(**) Shaw *Voyage*. p. 351. --- *Origine des Loix, des Arts & des Sciences*, Tom. 2. p. 344.

Comme il seroit injuste d'exiger des connoissances étendues dans la Botanique d'un Ecrivain tel que le Comte de Caylus, qui ne s'attachoit qu'aux monumens des Arts, il ne faut pas être surpris qu'il dise qu'en développant la couverture ou le vernis d'une petite statue Égyptienne, il y a trouvé de la paille de riz; ce qui n'a pu être que des chalumaux découpés de millet.

graine du riz a été apportée de l'Inde dans la Basse-Egypte, où l'on commença d'abord à la cultiver dans les environs de Damiette (*).

On fait que tous les Kalifes n'ont pas été des Princes morts ou fainéans. Quelques-uns d'entre eux s'intéressèrent aux arts, à l'Agriculture & même à la Botanique. On alla par leur ordre chercher des arbres & des végétaux dans l'Arabie & au fond de l'Indoustan, pour les transplanter sur les bords du Nil : mais ils firent contre leur propre intention une grande faute, en y transplantant le riz ; car sans répéter ici ce qui a été dit des inconvénients de cette culture, il est sûr qu'elle a fait rester beaucoup de terres un peu élevées en friche.

On pourroit soupçonner que les anciens Egyptiens ne faisoient pas beaucoup d'usage de leur froment indigene ; parce qu'il n'étoit point de la meilleure espece, & ils n'en ont eu d'une bonne espece que sous le regne de Ptolémée, fils de Lagus, qui en fit venir la graine de l'isle de Calymna, qu'on fait être une des Sporades. C'est ce bled-là, indiqué dans Théophraste sous le nom de *bled Alexandrin*, que les Grecs ont cultivé durant la Dynastie des Lagides, & dont ils ont fait différentes préparations qui ont jouï de beaucoup de célébrité dans le commerce des Anciens. Le froment, qu'on sème de nos jours en Egypte, provient encore de celui qui fut donné à cette contrée par le premier des Ptolémées, Roi qui aima ceux, que les autres Rois n'aiment ordinairement pas, je veux dire ses sujets.

(*) *Reise nach Palästina und Egypten*, Tom. I. p. 130.
par Mr. Hasselquist.

Des hommes dignes du dernier supplice, lui avoient conseillé de mettre beaucoup d'impôts sur le peuple, & ce qu'il y eut d'admirable, il ne suivit pas leur avis.

L'*Olyra* d'Herodote peut avoir été, comme Galien l'a cru, une espece d'épeautre, ou une espece de seigle. Quand on considère la maniere dont les Egyptiens faisoient le pain qu'ils nommoient *Kollesse*, où il falloit ajouter beaucoup de pâte fermentée, ce qui lui communiquoit un goût acide, comme Athenée le dit (*), alors on s'imagine qu'ils employoient le seigle. Au reste, il convient de bien observer ici, que l'*Olyra* de Mr. Linnœus & de quelques autres Botanistes modernes est une plante différente de celle qui a porté ce nom dans l'Antiquité. Ces discussions, quelque épineuses qu'elles soient, peuvent seules répandre la lumiere sur les mœurs & les usages d'un peuple singulier, qui s'est attiré l'attention des Philosophes de tous les siècles, parce qu'il cultiva les arts & les sciences, parce qu'il fit fleurir l'Agriculture, parce qu'il contribua surtout à faire cesser la vie sauvage dans la Grece, pays extrêmement bien situé pour pouvoir distribuer au reste de l'Europe le germe des connoissances, & les premieres étincelles du feu sacré.

La défense absolue du vin avoit fait recourir les Egyptiens à une boisson factice, dont il est beaucoup parlé dans l'Histoire sous le nom de *Zythum*, & dont on attribuoit l'invention à Osiris, c'est à dire, qu'on n'en connoissoit pas l'inventeur.

(*) LIB. III. Cap. XVI. --- Pollux Onomasticon, Lib. VI. cap. XI.

C'étoit une forte de bierre composée d'Orge & qui pouvoit se conserver longtemps sans se corrompre : car au lieu de Houblon absolument inconnu dans cette contrée, on y ajoutoit une infusion amere de Lupin (*) : ce qu'on pourroit essayer en Europe, pour voir si le Houblon se laisseroit remplacer par le Lupin ... produire quelque altération considérable dans les qualités de la liqueur, où les Egyptiens faisoient entrer encore des racines de la grainé d'Assyrie, & probablement d'autres plantes aromatiques, chacun suivant son goût particulier : car Strabon observe que chez eux la maniere de brasser varioit beaucoup. Mais le procédé, dont on vient de parler, a été le plus généralement employé pour faire le *Zythum* dans la Basse-Egypte, où on le convertissoit, tout comme la bierre ordinaire, en vinaigre, que les Marchands Grecs d'Alexandrie transportoient dans les ports de l'Europe. Les Arabes & les Coptes ne savent plus aujourd'hui faire cette liqueur, comme les anciens habitants du pays, & leur *Bouzac*, faute de contenir une infusion amere, s'aigrit au bout de quelques jours.

Il est très-étonnant que Dioscoride ait soutenu que la lepre ou l'Eléphantiase proprement dite, étoit engendrée par l'effet du *Zythum* (**), erreur qu'on trouve reproduite sous différentes formes dans des

(*) *Jam Sifer Assyrioue venit quæ semine radix, Sætaque præbetur, madido sociata Lupino, Ut Pelusiaci proritet pocula Zythi.*

Columella de cultu Hortorum.

(**) LIB. II. Cap. 97.

Ætius & Paul d'Egine parlent aussi du *Zythum* comme d'une liqueur malsaine ; mais ils ne conviennent pas du tout qu'elle engendroît l'Eléphantiase.

Dictionnaires à la suite de ce mot. Il est contre la vrai-semblance même que les Egyptiens se fussent opiniâtrés pendant des milliers d'années à se servir d'une boisson empoisonnée, dont ils ont certainement mieux connu la vertu que ne la connoissoit un Grec, qui écrivoit des livres sur la Matière Médicale en Cilicie.

Voici des Observations bien plus exactes que ne l'ont été celles des Anciens.

C'est l'eau du Nil qui a réellement la qualité de produire des pustules sur la peau de ceux qui la boivent pure, & sur-tout pendant les premiers jours de sa crue (*). Et c'est encore là un motif qui a obligé les indigènes de cette contrée à se procurer une liqueur factice, qui fût dépouillée par la cuisson & le levain de cette propriété malfaisante, qui provient du Natron ou de l'Alkali fixe.

Tout ceci explique naturellement une chose qu'on n'a pu concevoir. Les Prêtres Egyptiens, qui paroissent avoir tant de vénération pour l'eau du Nil, en bâvoient fort rarement. On dit qu'ils possédoient un puits particulier pour leur usage à Memphis; mais ce recit porte tous les caractères de l'allégorie, puisqu'ils bâvoient probablement du *Zythum*, comme le reste de la nation.

M. Hasselquist a, pendant son séjour au Caire, éclairci quelques parties de l'Histoire Naturelle de l'Egypte, & envoyé sur-tout à l'Académie de

(*) Voyez *Pococke Description of the EAST. B. IV. cap. V.*

Cette eau occasionne aussi des descentes & des dyssenteries. Consultez la *Relation de Granger pag. 21.*

Stockholm une description fort détaillée de cette demangeaison produite par l'eau du Nil. Or ne doutons pas que ce ne soit là l'origine de l'Elephantiafe, qui s'aigrit plus ou moins; suivant l'exac- titude avec laquelle on s'abstient d'aliments qui lui sont contraires; de sorte que le Poëte Lucrece a dit avec assez de vérité:

*Est Elephas morbus, qui propter flumina Nili
Gignitur Egypti in medio, neque præterea usquam.*

Les Prêtres ont sçu tout cela, mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils ont tenu ce fait par rapport aux eaux de leur fleuve, si caché aux yeux des étrangers, qu'aucun Auteur Grec ou Romain ne l'a découvert. Car dans les Observations en grand nombre que nous avons recueillies à ce sujet, il n'en est jamais parlé; & si quelqu'un en avoit eu connoissance parmi les Anciens, c'eût sans doute été Plutarque, qui, dans un Traité composé tout exprès, tâche de développer le motif qu'avoient ceux, qui naviguoient sur le Nil, de n'en puiser de l'eau pour la boire, que pendant la nuit & non pendant le jour. Cette fable répandue parmi les Coptes ou les Egyptiens modernes touchant une rosée ou une goutte, qui tombe du Ciel dans le Nil, & le fait fermenter, paroît être une tradition allégorique des Prêtres, laquelle s'est conservée jusqu'à présent dans le Pays: car ce fait que tant de Voyageurs & sur-tout le Pere Vanseb ont cru réel, ne l'est assurément pas (*). Le Nil, sans fer-

(*) *Nouvelle Relation en forme de Journal d'un voyage fait en Egypte en 1672 & 73. pag. 67.*

menter, se trouble par un effet nécessaire de l'inondation, & ses eaux se remplissent alors tellement d'insectes & de *fucus*, qu'on ne sauroit les boire, sans les faire précipiter avec de la pâte d'amande ou du lait.

De tous ces éclairciffemens il résulte, que les habitans d'une telle contrée ont dû se soumettre à un régime diététique, dès qu'ils ont voulu être entièrement à l'abri des maux qui les menaçoient. Aussi nulle part au Monde les loix civiles n'eurent un rapport ni plus direct, ni plus intime avec la santé; tellement qu'un Egyptien, qui observoit bien ses loix, étoit déjà en quelque sorte Médecin. Et voilà pourquoi ils ont eu tous la réputation de l'être, comme Plutarque le dit (*).

Il convient de remarquer ici que quelques Ecrivains de l'Antiquité ont soutenu que l'Elephantiasé n'attaquoit ni les femmes, ni les eunuques; & qu'on s'en guérissoit en se faisant châtrer, remède qui eût tué les vieillards, & dont les jeunes gens n'auroient pas voulu se servir. C'est néanmoins sur de tels faits que Bartholin a insisté pour prouver que cette maladie n'a sa source que dans l'incontinence, sans jamais s'appercevoir qu'il prenoit l'effet pour la cause (**). Car enfin, l'extrême lubricité des lépreux n'est qu'une suite de leur mal, ce n'en est pas l'origine, & tous ceux qui ont voyagé en Egypte ont pu, s'ils ont voulu, s'y convaincre que les deux sexes sont également susceptibles de cette

indispo-

(*) Au Traité que les animaux usent de la raison.

(**) Voyez son Ouvrage de *Morbis Biblicis*.

indisposition , qui n'épargne point non plus les eunuques ; mais elle ne produit pas en eux les mêmes symptômes que dans les hommes ordinaires , comme l'on peut aisément se l'imaginer , dès qu'on fait que l'Eléphantiasé corrompt & aigrit principalement la liqueur spermatique. C'étoit donc une grande précaution de la part des Prêtres de l'Egypte d'avoir enjoint à tout le peuple d'user une fois par mois de tisanes laxatives , dont quelques Médecins modernes ont voulu deviner la composition ; mais ils ont été très-malheureux dans leurs conjectures , lorsqu'ils ont cru que c'étoit une infusion de racines de raifort & de bierre (*). Ils ignoroient donc que le Cassier est un arbre indigene en Egypte , & que le séné croît de lui-même sans aucune espece de culture dans la Thébaïde jusqu'à la hauteur de la premiere Cataracte du Nil , d'où on le répand aujourd'hui dans toute l'Europe par le moyen de la ferme établie au Caire , & qui est ordinairement entre les mains des Juifs , comme les principales branches du commerce dans ces Etats si bien réglés du Grand-Seigneur. Il est aisé après cela de concevoir de quoi on préparoit le remede dont on se servoit dans ce pays-là tous les mois.

C'est une erreur très-grave de la part des Historiens modernes d'avoir répété tant de fois , que les Egyptiens avoient de l'averfion & même de l'horreur pour les bergers de leur pays ; puisqu'ils ne détestoient sincérement que ces brigands de l'Arabie , qu'on nomme Arabes pasteurs ou bédouins ; parce qu'ils marchent avec leurs troupeaux , & vo-

(*) *Le Clerc Hist. de la Médecine. Lib. I. Cap. XVIII.*
Tome I. G

lent par-tout en marchant. Ces mœurs étoient celles des Hébreux, lorsqu'ils entrèrent en Egypte, & on voit qu'ils avoient encore de telles mœurs, lorsqu'ils en sortirent; il n'est donc pas fort étonnant que les Egyptiens ayent témoigné quelque aversion pour des hommes de cette espèce, & il n'y a qu'à lire avec attention toutes les loix attribuées à Moïse, pour s'appercevoir qu'elles tendent à changer les Hébreux en un peuple cultivateur, & à corriger absolument le vice inhérent à la vie pastorale & ambulante. On verra encore mieux par tout ce que je dirai dans la suite, combien cette maniere de vivre incite au vol & au brigandage.

C'est proprement à ceux qui gardoient en Egypte les troupeaux de cochons, qu'on avoit interdit l'entrée des Temples: ils étoient distingués du reste de la nation par leur longue chevelure, & ne pouvoient s'allier qu'entr'eux; de sorte qu'ils ont constamment formé une Tribu isolée, couverte de beaucoup d'opprobre. Il est vrai qu'on lit dans quelques Relations de l'Indoustan, qu'il y subsiste encore de nos jours une Casté plus abhorrée mille fois, que ne l'a été celle des porchers en Egypte; mais je me suis convaincu qu'il s'est glissé beaucoup de fables dans tout ce que ces Relations rapportent d'une sorte d'hommes, qui n'osent s'y montrer en public, & avec lesquels il n'est pas permis aux autres Indiens de parler; tellement que ces malheureux ont contracté à l'ombre des forêts les mœurs des bêtes féroces qui y habitent. Il se peut que tout cela se réduise à une peuplade, qui, par des circonstances que nous ignorons, se trouve dans

le même cas que les *Giézi* de la Basse-Navarre, les *Capots* de la Gascogne, & les *Cacous* de la Bretagne, qui ayant gagné la lèpre pendant les Croisades, retournerent chez eux, où personne ne voulut contracter la moindre alliance avec ces fanatiques infectés; & quoiqu'on croye avoir découvert par des Observations fort récentes, que la lèpre ne se transmet point au-delà de la quatrième génération, il paroît cependant qu'elle se perpétua plus long temps parmi ces gens-là, qui en sont aujourd'hui délivrés (*).

Comme les Egyptiens entretenoient des troupeaux de cochons pour le service de l'Agriculture, ils avoient institué deux grandes fêtes, pendant lesquelles on n'offroit pas d'autres animaux en victimes que ceux-là: sans quoi ils se seroient trop multipliés, & au-delà du besoin qu'on en avoit. Aussi permettoit-on alors au peuple d'en manger la chair; pourvu qu'il n'y touchât point après la pleine lune, jour auquel ce sacrifice devoit s'exécuter hors de l'enceinte des Temples, & non par la main des Ministres.

Il faut pardonner à Hérodote, & encore à Eudoxe cité par Elie, d'avoir dit que les Egyptiens se servoient de cochons pour labourer & pour herse les terres: car leur erreur n'est point si énorme qu'elle paroît l'être, dès que l'on suppose que ces animaux voraces étoient introduits dans les campagnes immédiatement après l'inondation, pour y

(*) Voyez la Dissertation de l'Abbé Vénuti sur le *Cahets*. Les *Giézi* paroissent avoir pris leur nom d'une race de lépreux dont il est fait mention dans le quatrième livre des Rois, Cap. 5.

consommer les racines des plantes aquatiques , le frai de grenouilles , & tout ce que les Ibis ne pouvoient emporter en aussi peu de temps qu'il s'en écouloit entre la retraite du Nil & l'instant du premier labour , donné avec la charrue , instrument dont on n'a jamais pu se passer.

J'ignore si cette pratique a produit des effets aussi avantageux pour la culture , qu'on se l'étoit persuadé dans ces siècles reculés dont il est ici question : car dans la suite on l'abandonna entièrement. Et alors cette Tribu si détestée , parce qu'elle gardoit des animaux jugés utiles , & réputés immondes , disparut au point qu'il n'en est jamais plus fait mention ; mais on peut soupçonner , que profitant des troubles survenus par la révolte générale contre les Persans , elle s'affocia à d'autres pâtres , & forma cette célèbre République de voleurs Egyptiens , qui se retrancherent dans un marais du *Delta* , à peu de distance de la bouche Heracléotique du Nil , comme nous le savons par Héliodore (*). Quelques passages des Idylles de Théocrite ont fait croire mal à propos que Ptolémée Philadelphie parvint à dissiper & à détruire enfin totalement la confédération de ces brigands (**): mais la vérité est qu'elle se foutint pendant plus de quatre-cents ans après la mort de Philadelphie ; & on voit dans la vie de l'Empereur Marc Aurele , que ce fut sous son règne que les Romains affoiblirent cet Etat en y semant la discorde , cor laquelle aucune République n'a jamais résisté , & bien moins une République de voleurs.

(*) *Æthiopiens* Lib. I. pag. 9.

(**) IDYL. XV. & XVII.

Les loix civiles , la religion , tout ce qui peut faire impression sur l'esprit des hommes avoit été employé en Egypte pour y détourner le peuple de se nourrir de la chair des vaches parvenues au terme de la fécondité ; & on reconnoissoit par là un Egyptien comme l'on reconnoît aujourd'hui un Juif par son horreur pour le cochon. Quelques Auteurs ont cru que ce règlement n'avoit été fait qu'en faveur de l'Agriculture. Mais beaucoup d'autres motifs y exigeoient une police exacte pour la conservation des bestiaux. Comme on devoit en de certains temps faire par forme de tribut des livraisons de veaux à la Cour des Pharaons ; comme on devoit en faire à la classe sacerdotale & au corps de la milice , qui , suivant l'usage immémorial de l'Orient , ne recevoit point sa solde en argent , il falloit y ménager tellement les troupeaux que ces livraisons ne vinssent jamais à manquer ; ce qui eût occasionné un désordre extrême. On ne trouve donc point dans tout ceci , comme plusieurs Savants l'ont prétendu , la superstition des Indiens au sujet de la *Ghoy* : car les Indiens ne mangeant la chair d'aucune bête , les veaux leur sont par rapport aux aliments , aussi inutiles que les vaches. D'ailleurs il n'y a personne qui ne sache , que les trois premiers animaux sacrés de l'Egypte , le *Mnévis* , l'*Apis* & l'*Onuphis* , étoient des Taureaux. Tout cela n'est pas ainsi dans l'Indoustan ; & le Voyageur Kempfer se trompe sans doute , lorsqu'il soutient le contraire.

On ne sauroit déterminer exactement le nombre des animaux défendus par le régime populaire des Egyptiens , parce qu'à cet égard les monuments

manquent , & il n'est guere possible de les remplacer par des conjectures. Nous sommes seulement plus ou moins instruits sur vingt à trente especes , parmi lesquelles il faut d'abord compter tous les Oiseaux de proie de jour & de nuit , depuis l'Aigle de la Thébaïde jusqu'à la Chouette de Saïs , depuis le Vautour ou le Chapon de Pharaon jusqu'au petit Faucon du *Delta* (*) : ensuite les Ibis, les Grues , les Courlis , les Cicognes , les Huppes , qu'on appelle en général *Purificateurs de l'Egypte*. Parmi les petits quadrupedes , il n'étoit permis à personne de manger les Belettes , les Chats , niles Ichneumons , qui ne sont point hermaphrodites , & qui n'ont jamais pénétré dans les entrailles d'aucun Crocodile : ces fables décréditent autant le jugement de ceux qui les ont contées , que de ceux qui les ont crues.

Quant aux Chiens , il est très-faux qu'ils ayent perdu , après l'invasion des Persans , l'estime des Egyptiens , comme Plutarque le soutient : car ils ne dévoreroient point , ainsi qu'on le croit , le Bœuf *Apis* blessé par Cambyse ; puisque les Prêtres firent embaumer cet animal , qui mourut long-temps après dans son Temple. D'ailleurs les Persans avoient

(*) C'est des Egyptiens qu'est venu l'usage de consacrer aux Dieux tous les Oiseaux de proie. Voici comment ils étoient distribués.

Accipitres distributi sunt autem & consecrati variis Diis. Perdicarius & Oxypteros Apollinis ministri sunt, ut ferunt. Ossifraga & Harpe sacra sunt Minervæ. Plumbario Mercurium delectari aiunt. Junoni dedicatur Tanypteros : Diana Buteo : Matri Deum Merminus : alii denique aliis Diis.
ÆLIAN. Lib. XII. cap. 4.

L'Aigle étoit consacré en Egypte au Dieu Ammon de la Thébaïde , qui est le Jupiter des Grecs. Les Corbeaux étoient dédiés à Orus.

plus de vénération pour les Chiens que les Egyptiens mêmes, comme on le fait non seulement par la coutume des Parfis établis aujourd'hui aux Indes; mais encore par les ordres donnés aux Ambassadeurs de Darius Nothus, qui enjoignirent de la part de ce Prince aux Carthaginois de ne plus manger des Chiens, comme tant de Cynophages de l'Afrique; & les *Sophétim* promirent au nom du Sénat de faire renoncer le peuple à cet aliment (*). D'où on peut conclure que cette affaire singulière, qui devint l'objet d'une négociation, intéressoit surtout les Mages.

Les animaux, qui vivent de poisson, avoient été sans exception défendus aux Prêtres; & quelques-uns l'étoient aussi au peuple, comme cette Loutre du Nil, qu'on voit représentée deux fois sur la Mosaïque de Palestine, & qu'on fait avoir été sacrée dans toutes les Provinces, où l'on s'abstenoit aussi de la Tadorne, qui est une espèce de Canard, que beaucoup d'Auteurs ont confondue mal à propos avec l'Oie, & ce qui est bien pis, avec l'Autruche, comme l'Antiquaire Spon. L'amour extrême de la Tadorne pour ses petits, dont les Egyptiens ont tant parlé, paroît une pure allégorie, & leurs Prêtres en avoient imaginé de semblables en bien ou en mal au sujet de tous les animaux; afin de pouvoir exprimer avec quelque facilité, dans le caractère Hiéroglyphique, les vices & les vertus des hommes. Quoique les Canards en général dévorent le frai de poisson, la Tadorne fait néanmoins infiniment plus de dégâts dans les

(*) Justin. Hist. Lib. XIX. cap. I.

étangs & les rivières où elle pêche presque toujours : au point qu'on l'a nommée Castor ou Loure volante ; ce qui a suffi pour la faire rejeter du régime sacerdotal , & on a eu des motifs particuliers pour transférer cette observance dans le régime du peuple ; quoiqu'on n'y eût pas transféré celle qui concernoit les Pélicans , qui ne sont dans ce pays-là que des Oiseaux de passage.

On ne doit point douter que les Egyptiens n'aient eu , tout comme les Hébreux , une loi qui leur défendoit de manger la chair des animaux quadrumanes , quoique leur pays n'en produise aucun : car les deux espèces de singes , auxquels on rendoit un culte à Babylon près de Memphis , à Hermopolis & dans une ville anonyme de la Thébàïde , leur étoient apportées de l'intérieur de l'Éthiopie : ce qui prouve qu'ils ont continuellement entretenu une bien plus grande correspondance avec les Éthiopiens qu'on ne feroit tenté de croire ; mais on ne fait si c'est le Cébus ou le Cynocéphale qui a donné lieu à l'erreur de Porphyre , qui prétend que les Egyptiens avoient un Temple particulier où ils adoroient un homme vivant : comme cela n'est assurément point vrai , il s'ensuit que l'un ou l'autre de ces singes a été pris pour une créature humaine par des voyageurs qui s'étoient trompés , ou qui cherchoient à tromper les Grecs , dont la curiosité sur tout ce qui concerne l'Égypte , est telle , dit Héliodore , qu'on ne sauroit l'assouvir. Quant aux Ours , qu'on comptoit probablement aussi parmi les quadrumanes , il n'y a pas d'apparence qu'on les ait fait venir de l'Éthiopie où Gesner dit qu'on

en trouve en grand nombre (*); puisque ce ne peut avoir été qu'à ceux de la Libye, qui se montrent encore de temps en temps dans la Basse-Egypte, qu'on accordoit la sépulture vraisemblablement à Paprémis (**). On connoît deux villes en Europe qui ont entretenu des Ours & des Cicognes : à la Haye cela n'étoit point inutile : à Berne cela n'étoit que singulier. Quand on veut tirer avantage de quelques bêtes sauvages, il vaut alors mieux leur accorder des privileges & les épargner, comme cela est établi à Londres & dans des Colonies Angloises au sujet des Vautours : en parlant de ces Oiseaux, M. Linnæus fait mention de la célèbre loi Egyptienne, qui prononçoit, comme l'on fait, peine de mort contre ceux qui en détruisoient un, & quoiqu'on ait vu renouveler cette sévérité dans les établissemens François de l'Amérique contre ceux qui y tuoient des Vaches, il n'est cependant point facile de l'excuser; hormis que les Egyptiens n'y ayent été forcés par les dégats des souris, dont les Vautours savent purger les campagnes d'une maniere admirable; & comme ces animaux sont devenus aujourd'hui paresseux, & presque sédentaires dans les environs du Caire, où ils trouvent des cadavres en abondance, on sème dans quelques endroits de l'E-

(*) *Historia Animal. in voce Ursus.*

(**) Paprémis étoit une des villes du Typhon, auquel l'Ours paroît avoir été consacré : on ignore la position précise de cet endroit; mais il ne peut avoir été dans un grand éloignement du Nome Nitriotique ou du désert de St. Macaire, le seul canton de l'Egypte où l'on voye aujourd'hui des Ours.

gypte , ainsi que l'observe Prosper Alpin , de l'arfenic avec le blé ; ce qui n'est pas à beaucoup près sans danger. La vaine idée de conserver ce qu'on appelle le grain , a fait exterminer , dans la plus grande partie de l'Europe , presque toutes les races d'Oiseaux de proie ; de sorte qu'on n'a plus rien à attendre de leur protection contre les souris , les moineaux , les limaçons & les lapins , ces fléaux des campagnes ; tandis que les Oiseaux de proie se laissent plutôt mourir que d'arracher un brin d'herbe , & ç'a été une sagesse de la part des Anciens de les avoir consacrés aux Dieux , comme on l'a vu par le passage d'Elie , que j'ai cité tout exprès dans la note.

Il paroît que les Prêtres n'avoient défendu d'autres poissons dans le régime du peuple , que ceux qui n'ont pas d'écaillés comme le Silure , la Lamproie & la pernicieuse Anguille du Nil , ce qui leur a attiré de la part des Grecs une infinité d'épigrammes , dont quelques-unes se sont conservées dans Athénée & dans l'Anthologie : mais ces Grecs-là ne savoient point , & ne pouvoient même savoir que la chair des poissons sans écaillés irrite toutes les maladies qui ont du rapport avec l'Eléphantiasse & la Mélancolie ; parce qu'elle épaissit le sang , & diminue la transpiration. Cette loi générale , dont je parle , étant jointe aux institutions particulières des Provinces & des villes , avoit porté le petit peuple à vivre principalement de végétaux (*) ; & ce

(*) Les Egyptiens n'avoient pendant le cours de l'année qu'un seul jour auquel la loi les obligeoit de manger du poisson : c'étoit le neuvième du mois *Thoth*. Sur leur manière de servir le repas , on peut voir Athénée. Lib. IV. cap. 10.

ne sauroit être qu'à des Mostarabes répandus sur la côte occidentale de la Mer Rouge qu'on doit appliquer ce que dit Hérodote de ces prétendus Egyptiens, qui, selon lui, se sustentoient de poisson séché au soleil, pratique qui distingue indubitablement les Ichthyophages, qui n'étoient point des Egyptiens; mais des Arabes mêlés d'Ethiopiens, & quoique ce soit l'usage des Géographes de les séparer des Troglodytes, on ne risque pas beaucoup à confondre tous ces Sauvages les uns avec les autres; puisqu'ils étoient errants, & ne se reconnoissoient point pour sujets des Pharaons: la plage qu'ils occupoient est si mauvaise & si aride qu'on ne peut guere y vivre que de poisson, dont le prix étoit anciennement très-modique en Egypte. On l'abandonnoit aux esclaves, ou on le faisoit pour l'exporter: cependant comme le P. Sicard a imaginé deux lacs Méris au lieu d'un, il est par là plus difficile d'apprécier ce qu'on dit de l'immense produit de la pêche qui s'y faisoit; mais s'il est question, comme nous ne devons pas en douter, du lac situé près de la ville des Crocodiles, on peut être certain qu'il ne rend pas actuellement un talent d'argent par jour au Testerdar ou au Trésorier du Caire, comme cela étoit sous les anciens Rois, à ce que disent des Grecs indignes de toute croyance: car ayant prodigieusement exagéré la grandeur du lac Méris, ils ont par une fuite nécessaire exagéré aussi le produit de la pêche.

Il n'y a pas de pays au Monde où le regne végétal ait essuyé tant de révolutions qu'en Egypte, où on a continuellement importé de nouvelles plantes, qui en ont fait tomber d'anciennes dans le

plus profond oubli, & à tout cela s'est encore jointe la négligence des Turcs, qu'en de telles choses il suffit de nommer.

Les Romains avoient fait une loi très-sage, qui s'est conservée parmi les Monuments de leur Jurisprudence, & par laquelle ils défendoient bien sérieusement de couper ces beaux arbres, nommés *Persea*, qui étoient si utiles à l'Egypte, & qui y prospéroient mieux qu'ailleurs (*). Cependant aujourd'hui il n'est pas facile d'en retrouver quelques-uns. Cet exemple, que je rapporte, donnera une idée de tous ceux que je passe sous silence.

Il faudroit descendre dans des détails immenses, & qui seroient ici fort déplacés, si l'on vouloit faire connoître distinctement toutes les plantes alimentaires, que les anciens Egyptiens ont cultivées avec un succès qui prouve autant leur industrie que leur amour pour l'Agriculture. Mais on ne peut se dispenser de faire quelques Observations sur leurs différentes especes de Nymphées ou de *Lotus*, dont l'histoire longtemps très-confuse aux yeux mêmes des Botanistes, est actuellement bien éclaircie.

La Nymphée dont la racine produit la Colocase, & qui porte des semences grosses à peu près comme des fèves, dont chacune est renfermée dans un logement séparé, *loculis monospermis*, n'a jamais été une plante indigene ou naturelle de la Basse-Egypte; mais on l'y semoit, & dès qu'on a cessé de la semer, elle a disparu, au point qu'il n'en existe plus une seule tige dans tout ce grand district de pays, qui

(*) Voyez la loi de *Perfetis per Ægyptum non excidentis vel vendendis. Cod. Lib. I.*

est entre le Caire, Alexandrie & Tineh, où les rives du Nil & les bords des canaux en étoient anciennement couverts & comme couronnés, ce qu'on nommoit proprement la parure de l'Egypte.

Outre cette Nymphée, les Egyptiens en ont cultivé une autre, appelée par les Latins *Lotometra*, & dont la graine très-menue servoit à faire une sorte de pain connu sous le nom de *Cace*, & que Pline a tant vanté qu'on pourroit être tenté de faire à cet égard des essais en Europe, & il y a quelque apparence qu'on tireroit plus d'avantage de la graine que de la racine, comme je le dirai encore en parlant de la Chine.

Ce *Lotometra*, qui s'étoit fort perfectionné par la culture, a aussi disparu; de sorte que les Turcs & les Arabes n'ont plus que la Nymphée sauvage, qui croît d'elle-même dans les eaux du Nil, & dont on mange au Caire la racine, connue des Anciens sous le terme de *Corsium*.

De tous les Monuments Egyptiens, dans lesquels on reconnoît la Nymphée à Colocase, il n'y en a pas de plus caractéristique que celui d'une offrande faite par des Prêtres à une statue d'Osiris, qu'on conserve au Palais Barberini à Rome: là on distingue les feuilles, les fleurs, le calice, la capsule, & toutes les parties de la fructification au point qu'il n'est point possible de s'y tromper, dès qu'on a étudié la Botanique. (*)

On pourroit ici témoigner de la curiosité sur ce que ce peut avoir été que cette singulière expérien-

(*) Cette plante ne diffère en rien de la NYPHEA NELYMBO de Linnæus N. 653. & Tournefort 261.

ce, qu'on faisoit tous les ans en Egypte avec les semences des plantes alimentaires, & dont Palladius est le seul Auteur Agronome, qui ait conservé le souvenir. (*) Au mois de Juin on exposoit à l'air libre des échantillons de toutes les différentes especes de graines, où on les laissoit jusqu'au lever de la Canicule : alors on jugeoit de l'état dans lequel on les trouvoit plus ou moins desséchées, & on distinguoit à de telles marques celles, qui donneroient une bonne récolte, d'avec celles qui ne prospéroient pas cette année-là.

Mais je soupçonne non sans beaucoup de raison, que ce que Palladius ou les Grecs qu'il cite, nous ont donné pour une expérience, a été un usage religieux ou politique, par lequel le Gouvernement arrêtoit, quand il vouloit, la culture de certaines plantes, comme celle du *Raphanum* & du Pavot, sur lesquels il y avoit souvent plus à gagner que sur le Blé ou plutôt l'*Olyra*, & principalement dans la Thébàide où l'on tiroit du Pavot l'*Opium* le meilleur sans contredit, qui se soit fait dans le Monde entier, & cela est encore à peu près ainsi de nos jours. On a même prétendu que les suc con-

(*) *Græci asserunt Ægyptios hoc more proventum futuri cujusque seminis experiri. Aream brevem loco subactō & humido nunc excolunt : in eā divisīs spatiis omnia frumenti vel leguminum semina spargunt. Deinde in ortu Caniculæ, qui apud Romanos quarto decimo Calendarum Augustarum die tenetur, explorant quæ semina ortum sidus exurat, quæ illæsa custodiat. His abstinent : illa procurant, quia indicium noxæ aut beneficii per annum futurum generi unicuique, sidus aridum præsentī exitio vel salute præmisit. DE RE RVSTICA in Jun. IX.*

Il paroît que la plupart de ces graines avoient déjà germé au lever de la Canicule, & que vers le soir de ce jour-là on examinoit celles dont le germe s'étoit brûlé ou desséché.

crets de cette nature, qu'on reçoit de la Capadoce, de la Paphlagonie & de l'Inde, ne produisent point à beaucoup près des rêves aussi agréables & aussi ravissants que le véritable *Opium* de Thebes; quoique M. de Méad, qui a écrit sur cette matiere un Traité très-intéressant, ne paroisse admettre aucune distinction entre ces Narcotiques. Cependant il peut en être de cela comme des différentes especes de vin, qui ne produisent pas toutes la même espece d'ivresse.

Il n'y a pas beaucoup d'apparence, que les racines du *Burd* ou du Papyrus ayent servi à nourrir le peuple en Egypte, comme M. le Comte de Caylus l'a cru sur la foi des Anciens & surtout de Théophraste, qui convient lui-même, qu'il n'étoit pas possible de manger de telles racines, qu'on se contentoit, dit-il, de fucer à cause de leur douceur. (*) Cette circonstance donne bien à penser qu'on a échangé un roseau avec un autre, & qu'il est réellement question de la Canne à sucre, qui croît d'elle-même dans ce pays-là, & qu'anciennement on mâchoit verte, ou seulement séchée dans des fours; parce que le secret d'en exprimer le miellat avec des cylindres, & de le figer au moyen du feu, étoit alors inconnu aux Egyptiens, par une ignorance semblable à celle des Chinois, qui, pendant plusieurs siècles, n'ont su tirer le sucre des Cannes, qui croissoient dans leurs marais, & ils avouent l'a-

(*) *Hist. Plantarum. Lib. IV. Cap. IX.*

Le mot de *Burd* employé par le Comte de Caylus pour désigner le roseau, qui fournissoit le papier, est un mot corrompu, pris de Prosper Alpin; il faut constamment écrire *Burd*.

voir appris d'un étranger, & en cela ils sont très-croyables.

C'est aux Indiens qu'on doit cette découverte, que les Arabes portèrent aussi sous les Kalifes en Egypte, où le peuple a encore aujourd'hui la coutume d'employer les Cannes vertes : (*) car on n'y fait qu'une petite quantité de sucre, dont le meilleur est réservé pour le ferrail de Constantinople, où le Pacha du Caire devoit l'envoyer par forme de tribut.

Au reste, il faut observer que le roseau *Sari*, qui croissoit dans les eaux du Nil, & le jonc *Achéroès*, qui provenoit dans les environs du lac Méris, n'ont aucun rapport avec la Canne à sucre, que quelques-uns croient reconnoître parmi les plantes de la Table Isiaque. (**)

Il faut maintenant parler de l'incubation artificielle, telle que les Egyptiens l'ont pratiquée anciennement, & telle que les Chinois la pratiquent aujourd'hui. On ne trouve pas, que je sache, dans l'Histoire, d'autres nations qui ayent fait usage de ce procédé singulier; soit qu'elles n'ayent pu en approfondir les principes, soit que leur climat s'y

(*) *Arvieux Voyages au Levant, Tom. I. p. 175.*

(**) Comme la Table Isiaque a été faite en Italie, la représentation des végétaux n'y est peut-être pas des plus exactes.

Soit que la Chicorée, qui se plait tant en Egypte, ait été prescrite au peuple par une loi expresse, comme Moïse la prescrivit, dans de certains cas, aux Hébreux, soit qu'il ait eu pour cette plante un penchant particulier, il est certain qu'il en a sans cesse fait un grand usage; & l'on reconnoit parmi les especes les plus en vogue, l'*Hippocheris*, la *Condrilla*, & l'*Intubum erraticum*.

L'*Arum-Colcas*, la *Mélochie*, la *Mélongene*, & la hâte sont des plantes nouvelles, apportées en Egypte sous les Kalifes.

soit opposé , comme celui du Nord de l'Europe semble s'y opposer effectivement. Et c'est là une difficulté qu'on n'eût pu surmonter par l'adresse des Egyptiens que M. de Maillet proposoit , dit-on , d'envoyer en France , pour y donner des leçons , & corriger l'imperfection de la méthode de M. de Réaumur. C'est l'invincible attachement pour leur patrie , qui a vraisemblablement empêché ce voyage de quelques payfans des environs du Caire ; mais je croi qu'ils ne seroient jamais parvenus à diminuer la mortalité parmi les pouffins , ni à prévenir la corruption ou l'avortement d'un grand nombre d'œufs exposés à la chaleur des fours , des lampes ou du fumier. Ces hommes transplantés sous un autre Ciel , auroient vu leur routine se déconcerter , auroient voulu avoir recours au Thermometre , seroient tombés dans tous les embarras dont on vouloit sortir , & auroient dit pour excuse , qu'ils n'avoient pas avec eux leur Scheic. On fait qu'en Egypte les Scheics Arabes commencent par se déshabiller tout nus , se couchent sur les fours au moment qu'on les échauffe , & récitent dans cette attitude une priere , pour laquelle le peuple paye ces charlatans , qui lui font accroire que sans eux on n'amene pas les poulets à terme.

Il y a lieu d'être surpris que les anciens Prêtres de l'Egypte , qui avoient d'ailleurs des connoissances assez étendues sur une infinité de choses , ayent manqué de sagesse en un point essentiel : ils n'avoient pas découvert la méthode des fours ; & ne paroissent pas même en avoir soupçonné la possibilité , comme il est aisé de le démontrer.

Aristote , le plus ancien Auteur , qui ait parlé de

la maniere de faire éclore les œufs en Égypte, dit qu'on n'employoit que la chaleur du fumier. (*) Antigone, qui vivoit plusieurs siècles après Aristote, dit la même chose. (**) Pline qui écrivoit après Antigone, dit encore la même chose. (†) Enfin, l'Empereur Hadrien, qui avoit parcouru toute l'Égypte, & examiné ses singularités avec attention, s'exprime en ces termes, dans sa lettre à Servien.

„ Je ne souhaite autre chose aux Egyptiens, sinon
 „ qu'ils continuent à se nourrir de leurs poulets,
 „ qu'ils font éclore d'une maniere que j'aurois honte
 „ de vous conter, *pudet dicere.*” (††)

Tous ces témoignages réunis prouvent, que la méthode des fours a été inconnue dans ce pays jusqu'à l'an 133 de notre Ere, & peut-être encore longtems après. Car j'ignore quand & comment on est parvenu à la découvrir. Si les Egyptiens avoient eu de telles machines, ils n'auroient pas manqué de les montrer à l'Empereur Hadrien, qui marquoit tant d'horreur pour des poulets nés dans le fumier. Quoique je ne prétende pas insinuer qu'il y ait quelque ombre de bon sens dans les expressions qu'emploie ce Prince, qui venoit d'élever sur la rive Orientale du Nil un Temple au profane Antinoüs. Et voilà ce qu'il auroit dû avoir honte de conter; car le culte des animaux valoit encore beaucoup mieux que ce culte-là.

(*) *Historia Animalium. Lib. VI. cap. 2. init.*

(**) *Hist. mirab. collectanea. cap. 104. p. 80.*

(†) *Historia Nat. Lib. X. cap. 54.* Pline a traduit mot pour mot les expressions d'Aristote.

[††] *Vopiscus in Saturn.*

Il se peut que les Prêtres attachés trop opiniâtrément aux anciennes observations recueillies sur la manière dont les œufs d'Autruches & de Crocodiles, déposés dans le sable, viennent à éclore, ne s'étoient pas même mis en peine de faire des recherches & des expériences ultérieures. Cependant, ce qui prouve que leur procédé n'étoit pas le meilleur, c'est qu'on l'a entièrement abandonné aujourd'hui en Egypte, ce qui ne seroit jamais arrivé s'il n'eût renfermé plus de difficultés dans la pratique, que celui des fours.

Comme par une constitution particulière du régime diététique, les Pharaons, les Grands-Officiers de la Couronne, & les personnes attachées à la classe sacerdotale, se nourrissoient principalement de chair d'Oies, il avoit bien fallu chercher un moyen pour multiplier cette espece de volailles, dont on détruisoit un nombre étonnant, & même pour les sacrifices. Ce qui révolta un peu les Romains, lorsqu'on établit à Rome le culte d'Ostris & d'Isis, qui exigeoit pour ses premières victimes, les gardiens du Capitole.

*Nec defensa juvant Capitolia, quo minus anser
Det jecur in lances, Inachi lauta, tuas.*

Tout cela avoit engagé les Egyptiens, comme Diodore l'observe, à faire éclore artificiellement les œufs d'Oies, & on pourroit s'imaginer que cette incubation réussiroit moins mal dans le Nord de l'Europe, que celle qu'on y a essayée sur les œufs de poules, qui sont sujettes à beaucoup de maladies, & dont les petits ont à chaque instant besoin d'être réchauffés.

Il y a eu en Egypte des villages & des bourgades entières, qui en ont contracté le nom de *Chenoboscion* & où on ne nourrissoit que des troupeaux d'Oies,

suivant une méthode particulière, qu'on prétend s'être conservée parmi les Juifs, & ce n'est pas là le seul usage qu'ils ayent retenu d'un pays, qu'ils ont tantôt maudit & tantôt regretté; tellement qu'on ne fauroit favoir au juste ce qu'il en faut penser. Les Prêtres ont sans doute eu des raisons qui nous sont inconnues, pour donner la préférence à ces oiseaux dans leur régime; mais dès qu'ils présentoient la moindre apparence de quelque maladie épidémique, ils renonçoient à cet aliment, y faisoient renoncer aussi le Souverain, & ne se nourrissoient plus alors que de Pigeons, comme on peut s'en convaincre par le passage d'Orus Apollon, que l'on cite dans la note. (*)

Il paroît très-remarquable qu'on ait précisément choisi les Pigeons durant les temps de contagion, comme les animaux les moins sujets à en être atteints. Tandis que nous savons, que de tous les oiseaux domestiques, ils sont les seuls qui effluent une maladie assez semblable à la petite vérole: ce qui rend alors leur chair mauvaise, & peut-être aussi pernicieuse.

(*) *Purum autem Columba animal esse videtur. Si quidem cum aeris constitutio pestilens est, omniaque tam animata quam inanimata, eâ afficiuntur, quotque hoc vescuntur animali, soli ab hac lue immunes servantur. Ideoque eo tempore Egyptiorum Regi in cibo sumendo nihil aliud præter Columbas apponitur, idemque iis, qui, quod Diis ministrant, puri castique permanent.* HIEROGLYPH. Lib. I. cap. 56.

Cette ancienne coutume de se nourrir de Pigeons est encore fort en vogue de nos jours en Egypte: aussi y trouve-t-on plus qu'en aucun autre pays, un nombre prodigieux de colombiers, que les Turcs comptent parmi les plus grandes richesses de cette contrée. On peut consulter là-dessus les voyages de la Bruyn, chapitre 34.

Pour ce qui est des Tourterelles, il y en a en Egypte; mais il étoit anciennement défendu aux Prêtres d'en manger.

Après avoir fait à cette occasion des recherches, je n'ai pas trouvé d'Auteur ancien chez lequel il soit fait la moindre mention de cet accident, d'où j'ai conclu que c'est une maladie nouvelle. Car Varron & Columelle, qui entrent dans de si grands détails sur la maniere de soigner & d'élever les Pigeons, (*) n'auroient pas manqué de parler de cette indisposition à laquelle ils sont aujourd'hui sujets, s'ils avoient connu comme nous la sorte de lepre qui les dévore de temps en temps, & surtout lorsqu'ils se nourrissent de Sarrafin ou de blé noir, originaire de ce même pays d'où est venue la petite vérole des enfans : car il n'y a pas de doute que ce ne soient les Croisés, qui les premiers ont apporté la graine du Sarrafin ou du *Fagopyrus* de l'Asie pour en essayer la culture en Europe. On peut être sûr que les anciens Egyptiens, contraints par la nature du climat & par la force des loix à veiller sans cesse sur leur santé, & à examiner les qualités de leurs aliments avec un scrupule inconnu aux autres nations, ne se feroient jamais déterminés à se nourrir de Pigeons, s'ils avoient apperçu en eux le moindre symptôme d'une maladie variolique. Et cette observation peut bien porter jusqu'à l'évidence ce qu'on vient de dire de la nouveauté de ce mal, qu'Aristote, Plin, Elien & Phylé ont aussi peu soupçonné dans ces oiseaux que Varron & Columelle; & si les anciens Syriens se sont obstinés à ne les point manger, & à les laisser voler par grosses troupes dans toutes leurs

(*) *Varro de Re Rusticâ. Lib. III. cap. 7. Columel. Lib. VIII. cap. 8.*

villes, ce n'a été que par un motif de superstition ; (*) parce que le Pigeon étoit le symbole de leur pays, & les premiers Souverains de l'Assyrie en ont constamment porté la figure dans leurs drapeaux & dans leur armoiries, comme Bochart le prouve dans son *Hierozyicon*.

On observera ici en passant qu'on ne trouve pas la moindre mention, dans les véritables Monuments des Egyptiens, touchant un procédé que tant d'Auteurs anciens comme Antigone & Virgile leur ont attribué par rapport aux abeilles, & je ne doute nullement que les Prêtres n'ayent imaginé tout exprès cette fable pour tromper les étrangers. Voici ce qu'ils ont pu réellement savoir : ils ont pu faire éclore le couvain d'abeilles dans les étables de leurs bœufs sacrés, ces endroits étant pour cela assez échauffés. Cette méthode, restée très-longtemps cachée, est de nos jours très-connue ; & il n'y a rien de plus facile à pratiquer ; mais il est rare qu'on ait besoin de le pratiquer.

On fait que dans ce superbe Poëme des *Géorgiques*, le secret de Virgile consiste à soutenir chaque suite de vers didactiques par des épisodes, dont le plus remarquable est certainement celui qui concerne la méthode de créer des Abeilles ; mais ce n'est pas, comme on l'a cru, pour copier un passage du quatrième livre de l'*Odyssée*, qu'il introduit là Protée : car suivant des traditions purement Grecques, Protée avoit été Roi d'Egypte, ainsi on le suppose instruit des Arts de son pays, où l'incubation artifi-

(*) Voyez Tibulle *Élégie 8. Lib. 1.* --- Philon chez Eusebe *Preparat. Evang. Lib. VIII.*

cielle du couvin peut avoir été connue dès la plus haute Antiquité; mais si ce n'est point cela qui a donné lieu à tant de fables, ce seroit alors la pratique qu'ont les Egyptiens de faire paroître tout à coup des abeilles dans des endroits où l'on n'en voyoit pas quelque temps auparavant: car ils embarquent les ruches, & les font voyager le long du Nil pour occuper d'autant mieux les mouches, qui vont ainsi en batteau de la Thébaïde vers le Delta: pendant tout le jour, elles travaillent dans les campagnes, & reviennent le soir coucher sur le fleuve.

Le premier voyageur, qui ait parlé de l'incubation artificielle, usitée à la Chine, a été Mendoza dans une Relation qui parut vers l'an 1585, & que le Pere Martini s'est contenté de copier, sans recueillir de nouvelles Observations. (*) Cependant le rapport de ces Missionnaires est si inexact, qu'il ne faut pas s'étonner que Willughby, qui n'a pu puiser dans d'autres sources, ait donné là-dessus des notions si peu satisfaisantes en son Histoire des Oiseaux. C'est à un Mémoire envoyé de la Chine en 1754 à l'Académie de Stockholm par Mr. Eckerberg, qu'on est redevable de pouvoir parler positivement. (**) D'abord les Chinois n'employent pas de fumier: ils ont des caisses de bois, qui ne ressemblent en rien aux fours qu'on voit aujourd'hui dans tant d'endroits de l'Egypte. Ce ne sont que des boîtes carrées, hautes à peu près d'un pied, qu'on pose sur une pla-

(*) *Atlas Sinicus fol. 104. Col. A.* --- *Kircher China illustrata fol. 198. col. A.*

(**) Ce Mémoire a été traduit en Allemand sous le titre de *Bericht von der Chinesischen Landwirthschaft*; & c'est de cette traduction que nous avons fait usage.

que de fer sous laquelle se trouve le fourneau, qu'ils chauffent avec du bois à demi-vert, & qui brûle lentement : on range les œufs sur une couche de sable qui est au fond de la caisse dont on recouvre l'ouverture avec des nattes. Ceux qui sont à portée de consulter Mendoza, verront avec quelle négligence il avoit observé cette pratique qu'il semble avoir décrite d'imagination.

Il n'y a que les œufs de Canards que les Chinois soumettent à l'incubation artificielle, & non ceux de Poules ou d'Oies. Pour peu que le feu soit trop poussé, le sable, dont ils se servent, s'échauffe quelquefois tellement, que les Canetons paroissent deux Jours avant le terme. Mais ceux, qui les achètent, les reconnoissent par une expérience infallible : ils les suspendent par le bec, & si alors ces animaux ne remuent pas les pattes, s'ils ne déploient point les aîles, & les laissent prendre; c'est une preuve que leur incubation a été précipitée, qu'ils sont précoces, & qu'ils ne vivront pas jusqu'au terme de l'adolescence. D'où il résulte que la chaleur trop graduée dans cette opération, affoiblit principalement les muscles & les nerfs, qui sont, comme on fait, d'une force singulière dans les aîles des oiseaux qui volent beaucoup, & d'une force singulière dans les pattes des oiseaux qui nagent beaucoup. Il se peut qu'il n'est pas même indifférent par rapport aux animaux vivipares, de les tenir dans des endroits trop échauffés pendant le temps de leur gestation.

Comme les troupeaux de Canards, dont on fait à la Chine une si prodigieuse consommation, sont principalement élevés par les familles qui n'ont d'autre demeure que leurs barques, la cha-
leur

leur des loges; où ces gents se retirent, & où ils conservent les œufs, a pu leur indiquer le procédé de l'incubation dans les Provinces les plus Méridionales de l'Empire : car on ne le pratique pas aux environs de Pekin. On voit donc bien que c'est par un pur effet du hazard, que les Egyptiens ont eu en cela quelque conformité avec les habitants de la Chine; puisque dans tous les autres points, qui ont rapport à la maniere de se nourrir, ces peuples diffèrent essentiellement entre eux, & ne se ressemblent par aucun côté.

Les Chinois n'ont jamais eu de Régime Diététique, prescrit par les loix & consacré par la religion. La chair d'aucun animal ne leur a été défendue : la distinction entre les poissons à écailles, & ceux qui n'en ont pas, leur est inconnue. Ils ne paroissent avoir de la répugnance pour rien, ni de l'horreur pour rien : ils mangent des Rats, des Chauves-fourris, des Hiboux, des Cicognes, des Chats, des Blaireaux, des Chiens, (*) des Vaches, repas vraiment abominable aux yeux d'un Egyptien.

Pour ce qui fait le fondement de la nourriture ordinaire du peuple dans la plupart des Provinces, c'est d'abord le riz; ensuite les fruits, les herbes, le poisson, les Canards & sur-tout les Cochons : il est vrai que l'espece qu'on y élève, n'est pas absolument la même que celle qu'on voit répandue en Europe & dans le reste de l'Asie, si l'on en excepte le Royaume de Siam où la race Chinoise s'est multipliée, &

(*) Brand, (*Reise nach China p. 209.*) dit que c'est sur tout pendant les plus grandes chaleurs de l'été que les Chinois mangent des Chiens; parce qu'ils s'imaginent que cela rafraichit le sang.

d'où on l'a transplantée dans quelques îles de l'Archipelague Indien & même jusqu'en Amérique. Quoique ces animaux ne soient pas aussi portés que les nôtres, à se rafraîchir sans cesse dans la boue, leur grand nombre infecteroit cependant les villes de la Chine où ils marchent par troupes, si les cultivateurs des environs n'avoient soin de faire nettoyer les rues : comme avec tout cela on les nourrit beaucoup de poisson dans les Provinces maritimes, leur chair en devient quelquefois mauvaise, huileuse, & on soupçonne qu'elle contribue à aigrir la maladie des yeux parmi les Chinois : de sorte qu'un régime ne leur eût pas été inutile, & sur-tout lorsqu'on considère que chez eux les hommes & les femmes sont également sujets à une espèce particulière de lepre contagieuse, (*) maladie que les loix y ont comptée parmi les causes qui peuvent faire dissoudre un mariage légitimement contracté ; ce qui prouve de la manière la plus évidente que leurs Médecins n'ont jamais été en état de guérir cette indisposition ; sans quoi on n'eût pas imaginé qu'un mal passager puisse faire cesser une union qui ne doit pas l'être.

Rien n'est certainement plus opposé à toutes les institutions des Egyptiens que le précepte attribué tantôt à *Fo-hi*, tantôt à *Tchuen-hio*, & quoiqu'il ne soit probablement ni de l'un, ni de l'autre, ce n'en est pas moins un précepte très-ancien : il concerne les animaux qu'on est obligé de sacrifier pendant les différentes fêtes de l'année, & qui constituent fix

[*] *Salmon, Etat présent de la Chine. T. I. p. 229.*
Edition de Hollande.

genres nommés vulgairement *Pao-chi*, c'est-à-dire, le Bœuf, le Cheval, la Brebis, le Chien, la Poule, & enfin le Cochon, dont le sang coule à grands flots en l'honneur de tous les Dieux, & en l'honneur de cet Homme qu'on nomme Confucius, dont les Jésuites ont fait un si grand Philosophe, & pour le prouver, ils assurent qu'il prophétisa la venue du Messie, ce qui est bien la plus mauvaise preuve qu'il étoit possible d'alléguer en de telles choses.

Comme jamais les Chinois n'ont rendu de culte aux animaux, il s'ensuit naturellement qu'ils n'ont pu avoir la moindre idée du régime observé dans les Préfectures de l'Egypte. La religion de ces deux peuples ne se ressemblant en rien, tous les usages, qui dérivent immédiatement de la religion, différent aussi chez eux. Je ne dirai point qu'il y auroit de l'opiniâtreté, mais je dirai qu'il y auroit de l'aveuglement à n'en pas convenir.

Ce seroit une chose étrange d'objecter que les Egyptiens envoyèrent une colonie à la Chine avant que d'avoir adopté le culte des animaux; puisque Mr. de Guignes, qui a tant insisté sur le départ de cette prétendue colonie, assure qu'elle ne se mit en voyage au plutôt qu'en l'an 1122 avant notre ère; & alors le culte des animaux étoit dans toute sa vigueur. L'époque de M. de Mairan, qui avoit choisi Sésostris pour conducteur de ce peuple d'é-migrants, n'est pas plus admissible; puisque Manéthon, l'Historien le mieux instruit de toutes ces choses, dit que les Bœufs de Memphis, d'Héliopolis, & le Bouc de Mendès avoient été consacrés longtemps avant la naissance de Sésostris. (*) Cepen-

[*] *Syncel. Chronograph. p. 54*

dant il faut regarder la consécration de ces trois animaux comme la dernière dans l'ordre des temps; puisque toutes les pratiques religieuses étant venues de la Haute-Egypte dans la Basse, il s'ensuit que le Bélier de Thebes & le Bœuf d'Hermunthis étoient plus anciens que le *Mnévis* & l'*Apis*.

Si l'on objectoit encore, que les Egyptiens, loin d'avoir donné leur religion aux Chinois, ont oublié leur propre religion à la Chine, je dirois que ce n'est guere connoître le génie des peuples Orientaux, dont le culte est chargé de beaucoup d'observances qu'on retient plus opiniâtement qu'on ne retient des dogmes. En voici bien des exemples tirés de l'Histoire même des nations étrangères, établies à la Chine.

Les *Kin-Kiao* ou les Juifs, qui s'y transplantent avant notre ère vulgaire, y ont conservé toute leur horreur pour la viande de Cochon, s'y coupent encore le prépuce, y célèbrent encore la Pâque, & s'ils n'y rognent point les monnoies, c'est qu'il n'y a pas là des monnoies qu'on puisse rognier. Il en est de même des Mahométans, qui s'établirent dans cet Empire vers le neuvième siècle: rien n'y a altéré les points essentiels de leur croyance. Il en est encore ainsi des Parsis ou des Guebres, qui s'y réfugièrent, suivant quelques Auteurs, vers l'an 500; quoiqu'il paroisse que ce ne soit qu'au temps où la Perse tomba sous le joug des Mufulmans, que quelques-uns de ces malheureux allerent chercher une nouvelle patrie, & porterent avec eux les livres du *grand & du petit Chariot*, qu'on a depuis traduits en Chinois. Il en est encore ainsi des Tartares, qui suivent la religion du Grand-Lama,

& qui formerent leurs principaux établissemens à la Chine sous la Dynastie des Mongols. Quant aux Indiens, qui ont apporté aux Chinois le culte de *Fo*, tout le monde fait que leur doctrine, loin d'avoir dégénéré, a au contraire subjugué l'esprit de presque toute la nation.

Ainsi les Egyptiens, qui ont policé la Chine, comme on le prétend si ridiculement, seroient les seuls qui n'auroient pu ni y faire adopter, ni y conserver leurs institutions religieuses. Mais on voit de plus en plus qu'il y a bien de la différence entre des systèmes puériles, hazardés sur des apparences trompeuses, & une longue suite de recherches où les choses étant beaucoup mieux exposées, ne sauroient produire aucune illusion. Je finis ici cette digression.

On fait que la vigne est connue dans quelques Provinces de la Chine; mais on n'a jamais pu parvenir à en tirer une bonne liqueur; quoique les Jésuites n'aient rien négligé à cet égard, en faisant une infinité d'essais dans les jardins de leurs couvents de Pekin. Ce qu'on y appelle *vin de Mandarins*, (*) est un breuvage si désagréable, que les Empereurs de la Dynastie actuellement régnante, ont préféré de faire venir du vin d'Espagne, sur lequel les négociants ont d'abord gagné cent pour cent, & ensuite ils ont perdu: car en 1754, il arriva par

(*) On ne fait pas encore précisément si ce vin est une véritable expression de raisin, ou de quelque autre fruit du genre des groseilles: au reste on ne le confondra pas avec le *Tarassun*, qui est une eau de vie que les Tartares boivent à Pékin.

Quant aux huiles factices, les Chinois employent celle de Sésame, de Rave, d'Olive, de *Tong-yeou*, de *Tcha-yeou* & de Ricin. Ces dernières espèces n'entrent pas dans les alimens.

un cas fingulier, qu'à Canton, aux extrémités de notre hémisphère, le vin de Xerès coûtoit moins qu'à Cadix; parce que trop de vaisseaux en avoient apporté qu'on ne put vendre; l'exemple du Souverain, qui est, comme on fait, d'une famille étrangere, n'ayant pas influé sur les inclinations du reste du peuple, qui aime mieux une boisson qu'on nomme *Skiet-saoa*, & vulgairement *Sampsu*, dans laquelle on ne trouve aucun rapport avec le *Zythum*. Car elle n'est point brassée; mais comme distillée grossièrement du riz, & a, tout au moins à Canton, le goût de la plus mauvaise eau de vie de grain qu'on fasse en Europe. Les Chinois boivent cette liqueur chaude, comme toutes celles dont ils usent: & on peut dire qu'en cela ils sont uniques.

La qualité des eaux, dans toute l'étendue de leur Empire, n'est généralement parlant, point des meilleures: parce que dans de certains endroits elles sont saumâtres, & paroissent être, en d'autres, légèrement atteintes d'un principe de selenite, qui se trouve peut-être dans cette couche schisteuse, entrecoupée de veines de charbon fossile, qui se prolonge sous terre, à ce qu'on prétend, d'une extrémité de la Chine à l'autre. Le limon jaunâtre du *Hoang-cho* paroît être dû à une substance ferrugineuse, ainsi que la couleur rougeâtre de la riviere *Tan*: le *Mekiang* charrie des particules vitrioliques: les eaux du *Hiao* sentent le bitume: celles du *Cungyang* sont savoneuses à cause de leur alkali. D'ailleurs le Pere le Comte observe, dans ses *Mémoires sur la Chine*, que la plupart des fleuves, & sur-tout dans les temps de pluie, n'y sont que d'immenses torrents de boue; parce qu'ils se précipitent de

fort haut, & entraînent en descendant des montagnes, toutes les terres délayées. Quant aux rivières de la Province du *Petcheli*, Martini prétend qu'elles contiennent une quantité si étonnante de nitre, que la glace s'y forme plutôt, & s'y fond plus tard que cela ne devrait être, eu égard à la latitude de son climat, que M. Linnæus assure être plus rigoureux que celui de la Suede, où il a élevé des plantes que la gelée tue aux environs de Pekin; quoique plus Méridional de près de vingt degrés. On a bien dit que le vent en soufflant de dessus les neiges de la Sibérie & de la Tartarie par le rumb du Nord, précisément sur la Capitale de la Chine, y augmente nécessairement l'âpreté du froid: mais après avoir examiné avec attention ce phénomène, je ne doute plus, que le peu de culture qu'il y a dans l'intérieur de la Province du *Petcheli*, n'y contribue extrêmement. On peut se former là-dessus des idées assez justes, en lisant la description d'un immense terrain où l'Empereur *Can-hi* chassa en 1721 avec l'Ambassadeur de Russie: cette solitude n'est qu'à deux ou trois lieues de Pekin, & on ne sauroit rien imaginer de plus sauvage: il y avoit six heures, dit M. Antermony, que nous étions à cheval, & quoique nous eussions déjà fait quinze milles d'Angleterre, nous ne voyons pas encore le bout de la forêt. Nous tournâmes du côté du Midi, & nous arrivâmes dans un terrain marécageux, couvert de roseaux fort hauts d'où nous fîmes lever quantité de Sangliers. (*)

Au lieu de nous faire remarquer de tels cantons

(*) *Voyage de Petersbourg à Pekin.* T. I. pag. 396. Paris 1766.

qui influent beaucoup sur la température de l'air, les Jésuites ont mieux aimé soutenir que la quantité du sel nitreux devenoit toujours plus abondante, à mesure qu'on quitte Pekin pour avancer vers la Tartarie; mais comme on ne trouve pas qu'ils aient fait une seule analyse chymique de ce prétendu sel, il faut regarder leurs assertions à cet égard comme très-hazardées. Nous sommes aussi bien instruits par rapport à Canton : comme il n'y existe pas de sources, toute l'eau qu'on y boit, est puisée dans la riviere, qui ressent le flux à plusieurs lieues au-dessus de son embouchure. Or on conçoit qu'une précipitation, qui ne dure que six heures, & qui n'est jamais parfaite, ne sauroit clarifier de l'eau mêlée de limon.

Au reste, à quelque cause qu'on veuille attribuer ce qu'on dit de la nature des eaux de la Chine, il est certain que l'expérience y a enseigné qu'elles devenoient meilleures par la cuisson & l'addition de quelques feuilles astringentes comme celles du Prunier & du Théier. (*) Cette découverte s'est faite il y a près d'onze-cents ans, comme de certains Historiens le prétendent, & il en a résulté une diminution considérable dans l'usage du *Sampsu* ou de la bière de riz, qu'on a néanmoins fait chauffer pour la boire dès les temps de la plus haute antiquité, & plusieurs siècles avant la découverte du Thé, s'il est vrai qu'on n'ait commencé à le connoître que sous la Dynastie des *Tang*, ce qui n'est pas croyable.

Je suppose ici pour un instant que le Lecteur est

(*) *Osbeck Reise nach Ostindien und China*, S. 256.

instruit de ce qui a été écrit en Europe depuis Duncan jusqu'à nos jours, sur les maux horribles qu'entraîne après soi l'usage des boissons chaudes au sentiment de tant de Médecins ; mais il suffira de citer Mr. Tronchin, qui parlera pour tous les autres. „ Il „ s'est joint, dit-il, aux maladies décrites par les „ Anciens, de nouveaux maux dont le siège est dans „ les nerfs, & qui leur étoient inconnus. Ces nouveaux maux sont à présent un peu plus de la moitié „ des maladies des gents aisés. La vie sédentaire des „ femmes a fait des boissons chaudes un amusement „ qu'elles se procurent sans peine : car il ne coûte „ presque rien ; mais elles en souffrent plus que les „ hommes. Ces femmes ainsi affoiblies sont moins „ fécondes, & si elles le sont c'est à pure perte : les „ fausses couches sont plus fréquentes ; les enfants, „ qui échappent au naufrage, plus foibles & plus délicats. C'est ainsi que la foiblesse de la race humaine se perpétue, que les maladies des nerfs deviennent héréditaires, & que la propagation diminue. ”

De tout ce raisonnement il résulte que le système nerveux devoit être tellement affoibli dans les Chinois, qu'il ne leur resteroit plus assez de force pour engendrer, ni à leurs femmes assez de force pour concevoir. Cependant les Chinoises, qui ne boivent que du Thé, qui commencent, & qui finissent leur vie dans la retraite, sont fort fécondes, & elles prétendent que c'est à l'usage des boissons chaudes qu'elles doivent cette flexibilité & cette souplesse de toutes les parties de leur corps, qui les font enfanter facilement, quoiqu'il s'en faille de beaucoup, comme quelques voyageurs ont pu l'insinuer, qu'elles se

passent d'accoucheuses, ainsi quē les anciens habitants du Pérou où avant l'arrivée des Espagnols, dit Garcilasso, on n'avoit jamais ouï parler de sages-femmes.

Il ne faut absolument pas croire que le climat fait varier du tout au tout l'effet d'une même cause; puisque nous savons bien, que la population n'a pas diminué en Hollande & en Angleterre depuis l'an 1660; quoiqu'on y ait consommé plus de deux-cents millions de livres de Thé depuis cette année-là. Ainsi il est difficile de persuader que les boissons chaudes diminuent précisément la fécondité: quoique leur action sur les visceres & sur le sang paroisse réelle. Mais s'il y a un peuple au Monde qui ait dû s'en ressentir, ce sont sans doute les Chinois: le mal néanmoins n'est pas tel parmi eux, qu'il le seroit, si Mr. Tronchin n'avoit rien exagéré; & on voit par le Poème que l'Empereur *Kin-long* actuellement régnant a composé sur les prétendues vertus du Thé, combien on est encore éloigné aujourd'hui à la Chine de soupçonner qu'il altere la constitution dans des parties aussi essentielles que le sont les nerfs, & qu'il entretient cette pusillanimité ou cette poltronerie dont les Chinois sont si généralement accusés; au point qu'on craint, que, tan dis que les Tartares Mandhuis combattent pour eux du côté du Nord; ils ne se laissent encore subjuguier du côté du Midi par les Péguans. Quoique de certains exemples d'héroïsme, qu'on lit dans leur Histoire, soient dûs aux effets de l'*Opium*, dont des raisons politiques ont aujourd'hui fait défendre l'importation dans toute l'étendue de l'Empire, il est sûr que beaucoup de causes purement morales empêchent les Chinois de s'aguerrir & de

s'exercer dans l'art militaire. D'un autre côté, il faut avouer qu'il ne seroit pas facile de procurer à un peuple si pauvre une boisson qui coutât moins que le Thé, & qui valût néanmoins plus que l'eau bourbeuse de la riviere de Canton, où le commerce de cette feuille doit avoir considérablement augmenté la population depuis l'an 1500; & on juge très-mal de tout l'Empire, lorsqu'on n'en juge que par cette ville-là : car les marchands ont déserté plusieurs endroits, & surtout *Emoui*, pour venir, suivant leur coutume, s'accumuler à Canton, (*) où les vaisseaux de l'Europe doivent porter tous les ans des sommes considérables; parce que jusqu'à présent c'est une observation constante, que les peuples, qui une fois ont adopté l'usage des boissons chaudes, n'y renoncent plus; hormis qu'on n'use à leur égard de violence, comme nous le voyons pratiquer de nos jours dans quelques petits Etats d'Allemagne, où on est d'abord plus allarmé par l'exportation de l'argent: mais la violence même seroit inutile en Turquie, où l'usage des boissons chaudes trouva cependant dans son origine des obstacles singuliers & de la part du gouvernement & de la part de la religion. Maintenant rien ne seroit capable d'y faire renoncer les Arabes, les Egyptiens & beaucoup d'autres nations de l'Asie & de l'Afrique, où à tous autres égards les mœurs sont immuables. Il semble que ce soit un

(*) M. Lockyer dit que ce sont la rapine & le brigandage des Mandarins, qui ont fait désertier *Emoui*. Mais les Mandarins d'*Emoui* n'ont pas été de plus grands brigands que ceux de Canton. Ces deux villes auroient dû être démolies, si l'on avoit rigoureusement exécuté le projet des Tartares,

charme, qui provient moins de la nature même de ces boissons que du peu qu'elles coûtent, & de cette espece de paresse qu'elles entretiennent.

Ce qu'on croit avoir bien remarqué, c'est que le Thé fait pâlir la plupart des Chinoises : aussi la mode de se farder avec la terre de *Nieu-chen*, & de se peindre les joues a-t-elle été portée dans ce pays à un degré qui décele bien le vice qu'on a voulu corriger : il faut cependant que les drogues, dont on s'y fert, soient encore plus pernicieuses que le carmin & la laque de Carthame, qui font éclater l'épiderme, parce qu'ils sont avivés par de fort acides. Dans le Recueil de Salmon il est dit que vers l'âge de trente à trente-cinq ans le teint des Chinoises est entierement gâté par la violence du fard.

Quand on considère qu'en général le peuple est fort sobre à la Chine, & qu'il y boit principalement de l'eau chaude, alors on ne soupçonneroit point qu'il est plongé si avant dans la débâche la plus grossiere. Mr. Torren dit qu'il y a lieu d'être très-étonné que les Jésuites ayent continuellement gardé, dans leurs Relations, un profond silence sur ce désordre qu'ils n'ont pu ignorer : (*) mais cela n'est pas exactement vrai ; puisque nous savons que le Pere Parrenin a voulu persuader à Mr. de Mairan, que ce débordement n'y étoit pas encore parvenu au même point où on le voit dans d'autres parties de l'Asie ; & en cela le Pere Parrenin n'a fait que se conformer aux maximes des Missionnaires de son Ordre, qui ont con-

[*] *Reise nach Suratte und Chine. Fünfter Brief.*

flamment tâché de donner une idée trop avantageuse des Chinois , en induisant toute l'Europe en erreur : ces Religieux eussent parlé d'une manière bien différente , si l'Empereur *Can-li* , au lieu de les favoriser à sa Cour , les eût expulsés de Pekin ; car quand ils furent expulsés de l'Ethiopie , ils n'eurent rien de plus pressé que de faire représenter dans une estampe l'Empereur d'Ethiopie comme un misérable Negre sans souliers & sans chemise. (*) Ces Relations mensongères dictées par la haine ou par la passion , m'ont fait rencontrer dans le cours de ces Recherches plus d'obstacles & de difficultés qu'on ne pourroit le croire. Tous les Voyageurs attestent que les Parfis des Indes vivent d'une manière irréprochable , en comparaison des Chinois ; & cela sous un climat aussi ardent que l'est celui de la Province de Canton. Cette différence ne peut provenir que de ce que les principes de leur Morale sont meilleurs que les principes de la Morale Chinoise , qui a plus réglé les manières que les mœurs : elle a consumé sa force dans les petites choses , & n'en a plus eu pour les grandes. Quand on confond de vaines opinions , des cérémonies & des rits avec les devoirs les plus essentiels de l'Homme , on affoiblit en lui les remords & la conscience qui les donne.

On a cru que l'usage continuel que les Chinois font du *Jaen-saem* influoit aussi sur leur temperament ; mais il faut dire comme une chose avérée , que cette racine ne possède pas à beau-

[*] Cette Estampe est à la tête de l'*Histoire d'Ethiopie* , par le Jésuite Tellez.

coup près toutes les vertus qu'on lui a attribuées, même en qualité d'Aphrodisiaque ; quoique Mr. Kœnig l'ait placée au premier rang , en y joignant un procédé très-singulier , dont on se sert , à ce qu'il prétend , dans le Serrail de Constantinople. (*) C'a été une véritable charlatanerie de vendre pendant quelque temps en Europe le *Faen-saem* à un prix excessif , à un prix presque incroyable. Mais heureusement on s'est bien détrompé à cet égard de nos jours ; & au lieu d'aller chercher cette plante à la Chine , on y porte furtivement celle qui nous vient de l'Amérique , & dont les tartares Mandhuis ont défendu l'entrée autant qu'ils ont pu , en déclarant que le *Faen-saem* du Nouveau Monde ne valoit absolument rien. Comme ces Tartares sont exclusivement en possession de la récolte de cette racine , on voit bien qu'en défendant l'importation des especes étrangères , ils entendent mieux leurs intérêts que les Chinois n'entendent la Médecine , où ils ont introduit les préjugés les plus bizarres , & qui sont gravés si avant dans leur esprit , qu'on ne sauroit plus les en effacer : on fait qu'ils ont porté l'extravagance jusqu'au point de chercher pendant plusieurs siècles le breuvage de l'immortalité ; & ils le cherchent peut-être encore ; quoiqu'il ait empoisonné quelques-uns de leurs Empereurs : & probablement la plus grande partie de ceux qui l'ont pris. Je pourrai parler ailleurs plus au long de cette composition ; mais ici il suffira de dire , que , suivant toutes les apparences , on y a constamment

(*) *Regnum vegetabile, in voce Gin-Scm, p. 855.*

fait entrer du *Jaen-saem* ; de sorte qu'on ne fau-
roit témoigner assez de surprise de ce que des hom-
mes , qui croyoient être Médecins , ayent ren-
chéri en Europe sur les exagérations puérides qu'on
fait à la Chine au sujet de cette plante , dont De-
ckers a écrit un Traité rempli d'autant d'enthou-
siasme , que l'est celui de Bontekae sur le Thé ; il
paroît que toutes ses qualités se bornent à fortifier
l'estomac de ceux qui se nourrissent surtout de pois-
son & de riz , pour lequel les Chinois ont tant de
goût , que c'est malgré eux qu'ils cultivent le blé
& le millet dans les Provinces du Nord , où ils ont
même élevé sur des terres qu'on ne fauroit inon-
der , une espece de riz sec , qui dans le fond ne
differe pas beaucoup d'avec l'orge.

On ne fait pas d'où ils ont tiré la graine de plu-
sieurs plantes qui semblent étrangères dans leur
pays , comme le Tabac , dont la culture a envahi
des champs d'une étendue prodigieuse. Je n'ig-
nore point que quelques voyageurs ont soutenu
que cette plante a été cultivée à la Chine avant
la découverte de l'Amérique par les Espagnols ;
mais quand même cela seroit vrai , il n'en résul-
teroit nullement , qu'il a existé long-temps avant
Christophe Colomb quelque communication entre
le Nouveau Monde & l'Asie ; puisque j'ai prouvé
dans les *Recherches Philosophiques sur les Américains* ,
que l'usage d'avalier la fumée de quelques herbes
âcres a été commun à des nations sauvages des
deux Continents. Au reste il n'y a pas de doute
que ce ne soit par le commerce des Indiens , des
Arabes , des Arméniens & même des premiers
Portugais que beaucoup de végétaux exotiques ont

été apportés aux Chinois, qui se distinguent de tous les peuples du Monde par leur passion à entretenir des arbrisseaux & des plantes dans des vases, dont ils ornent leurs appartements; & les gents mêmes, qui logent toute leur vie sur l'eau, ne manquent jamais d'en avoir dans leurs barques. En Europe où on cultive à peu près toujours les mêmes fleurs, on n'a pas fait par ce moyen des découvertes de la dernière importance: mais les Chinois s'attachent indistinctement à toutes fortes d'herbes & d'arbuttes; de sorte qu'ils sont parvenus à découvrir des propriétés, que sans cela ils n'auroient pu soupçonner, comme celle de la Sagittaire, qu'ils ont enfin transplantée dans les endroits les plus humides de leurs champs, où ils en font maintenant des récoltes entières: car la racine en est très-bonne à manger. (*) On a cru que cette plante pourroit convenir dans nos pays, pour tirer un avantage quelconque des marais qu'il est impossible de saigner. Mais quelque facile qu'il soit de faire à cet égard des essais, je doute qu'on y réussisse. Il paroît même que la Nymphée, que nous avons partout dans les étangs & les eaux dormantes, ne sauroit être utile, qu'en cas qu'on voulût en ramasser la graine: car la racine, en supposant qu'on parvînt à la faire grossir, comme cela arrive bien en Bohême & en Italie, auroit probablement une qualité nuisible que lui communiqueroit la terre marécageuse: tout cela n'est pas ainsi dans les pays chauds. Les Chinois ne cultivent point la Nymphée qui croît en

(*) *Sagittaria major radice tuberosâ, Sinensibus Succoiji-fa dicta.*

Europe : mais bien celle qui produit la feve & la Colocafe, dans laquelle on reconnoît le même défaut que dans l'ancienne Colocafe d'Egypte; c'est à dire d'être de temps en temps filamenteuse, & de contenir comme de la bourre, ce que Pline exprime par le terme d'*araneofus*, & Martial d'une manière beaucoup plus poétique. (*) Cette plante qu'on nomme à la Chine *Leen-gao* ou *Lien-hoa* fuyant un autre dialecte; y est cultivée également dans les marais, les fossés & les lacs, dont les eaux ont sept ou huit pieds de profondeur; de sorte qu'on regrette de ne pouvoir la transplanter dans nos pays froids. Les anciens peuples de l'Europe, & surtout les Grecs & les Romains ont fait continuellement des tentatives pour en élever la graine, qui leur venoit d'Egypte; & quoique Pline prétende que cela a réuffi en Italie, on peut douter qu'il ait été bien instruit; puisque Athénée, qui vivoit longtemps après, assure qu'il n'y a jamais eu qu'un endroit en Epire, où elle ait réuffi pendant deux ans.

Comme c'est principalement dans les provinces Méridionales qu'ont été faites la plupart des Observations qu'on a recueillies sur l'Agriculture & l'Oeconomie rurale des Chinois, on a cru y découvrir, qu'ils se guidoient fans cesse par deux maximes assez importantes pour qu'on en rende compte, & pour qu'on les examine. On a cru, dis-je, qu'ils employoient peu de bêtes à tous les ouvrages que les hommes peuvent faire, qu'ils ne se servoient

(*) *Niliacum ridebis olus, lanafque fequaces,*
Improba cum morfu fila manuque trahes.
Martial parle de la plus mauvaise espece de Colocafe.

point de machines pour faciliter les grands travaux, qu'ils aimoient mieux faire piler le riz à force de bras que de le moudre dans les moulins, & qu'ils préféroient les esclaves aux chevaux pour traîner les barques. L'autre maxime qu'on leur a prêtée, est de ne pas entretenir beaucoup de gros bétail; mais bien des animaux de la seconde ou de la plus petite espece & surtout des volailles.

Je ne disconveniens pas que, dans quelques Provinces Méridionales, les choses ne soient à peu près sur ce pied-là: mais en avançant dans le Nord de l'Empire, on trouve beaucoup de gros bétail; & autant les Mulets, les Anes & les Chevaux sont rares à Canton, autant ils sont communs à Pékin. Ainsi ce qu'on a d'abord pris pour une regle très-générale, a été arrangé de la sorte par les besoins & les ressources de chaque climat.

Si le peuple ne venoit pas continuellement s'entasser dans les environs des villes, on pourroit bien y faciliter les plus durs & les plus longs travaux par des machines; mais l'introduction en seroit aujourd'hui dangereuse, ou pour mieux dire impraticable; comme dans beaucoup d'autres Gouvernements despotiques, où il paroît que la sureté diminue à mesure qu'on s'éloigne des grandes villes, tellement que beaucoup trop de monde s'y réfugie. On ne croiroit pas, en voyant la population de Constantinople, d'Alep & du Caire, que les Etats du Grand-Seigneur sont dans un délabrement qu'on ne sauroit ni exprimer, ni dépeindre. Cependant, dans des temps beaucoup moins funestes, l'établissement de l'Imprimerie occasionna un grand soulèvement dans Constantinople, & il fallut nécessairement y renon-

cer. Or il en est à peu près à cet égard des copistes Turcs & Arabes, comme des Chinois qui pilent le riz, qui encaiffent le thé, & qui traînent les barques : ils gagnent si peu, qu'ils ont à peine de quoi souper quand ils ont payé leur diner.

A présent la question sur l'avantage ou le danger de faciliter le travail par le secours des bêtes & des mécaniques, semble à peu près décidée.

Dans un pays libre & bien policé toutes les machines sont bonnes.

Dans un pays d'esclavage elles ne valent rien : car il faut y ménager une ressource dans les villes contre l'extrême pauvreté, que le despotisme fait toujours renaître.

Comme en une telle forme de choses celui qu'on nomme le Prince & ceux qu'on nomme les Gouverneurs peuvent tout, & la loi rien, il est naturel que les hommes tâchent de se rapprocher de l'endroit où se trouvent le Prince & les Gouverneurs : on espère à la fois beaucoup de leur protection & beaucoup de leur luxe. Voilà pourquoi les villes capitales des Etats despotiques de l'Asie ont étonné par leur population tous les voyageurs, dont la vue étoit bornée, & la pénétration à peu près nulle.

On pourra se rappeler ici ce qui a été dit, dans la section précédente, sur les causes qui contribuent d'une manière plus particulière à faire de la Chine un pays si irrégulièrement habité, & au point qu'il y existe des déserts assez spacieux pour qu'on y rencontre des peuplades sauvages, tout comme on rencontre en Turquie & dans les Etats Barbaresques des peuplades d'Arabes bédouins, qui,

aux troupeaux près qu'ils possèdent, sont aussi pauvres & aussi peu policés que les Iroquois du Canada & les *Mia-osse* de la Chine, où d'un autre côté on est encore inquiété, dans les lieux à l'écart, par des brigands qui marchent en troupes, & qu'on peut en quelque sorte comparer à ces gents répandus en Orient sous le nom de *Tschingéni*, qu'on fait avoir paru pour la première fois en Europe vers l'an 1400, où à beaucoup de caractères, & sur-tout à la forme de leurs instruments de Musique on crut reconnoître en eux des débris de la nation Egyptienne.

Ces désordres ou des désordres semblables, qu'on n'évite point dans les Etats despotiques, concourent à y diminuer la sûreté à mesure que les endroits sont écartés; de sorte que ceux, qui ne veulent devenir ni sauvages, ni voleurs, s'établissent autant qu'ils peuvent dans les cantons gouvernés immédiatement par les grands Officiers, comme le sont à la Chine les *Tsong-tou*, qui représentent là assez bien les Pachas de Turquie, dont les vexations, quelles qu'elles ayent été, n'ont pas fait déserter tant de villages en Syrie & en Egypte, que la crainte des Arabes, qui se disant toujours descendus de Mahomet, inspirent encore un saint respect aux Musulmans qu'ils ont volés.

En réfléchissant à tout ceci, on pourra comprendre pourquoi j'ai observé comme une chose singulière, qu'à la Chine on ne voit qu'un très-petit nombre de villes, fait qu'on ne sauroit revoquer en doute, & dont jamais personne n'a sçu deviner la cause. J'ai lu un Abrégé d'Histoire Universelle, publié en 1771, & très-bien écrit par un

célebre Professeur Allemand : il ne compte dans tout l'Empire de la Chine que 1469 villes, sans s'apercevoir qu'il y en a plus dans son propre pays, c'est-à-dire, en Allemagne; & les villages Chinois ne suppléent pas beaucoup à ceci : car ils ne deviennent considérables qu'à mesure qu'on approche des Capitales des Provinces.

Pour ce qui est de la méthode des Chinois, qui habitent les parties Méridionales, de n'élever que du petit bétail & sur-tout des volailles, il ne faut pas douter qu'en cela le climat ne leur soit favorable, comme on le voit par l'incubation artificielle des œufs, qui ne réussit pas si bien vers le Nord. Mais malgré tout cela cette méthode ne peut avoir lieu que là où l'on cultive le riz, & où l'eau fert beaucoup d'engrais, & encore dans le voisinage des villes dont les rues en fournissent : car pour les endroits éloignés des habitations, & où l'on cultive le froment, le petit bétail ne fumeroit pas suffisamment la terre, & il donne aussi à l'homme moins de nourriture; mais c'est à quoi les Chinois suppléent par le poisson, qui se multiplie extrêmement au Sud de leur empire.

Des causes, qui paroissent très-oppoées entre elles, la chaleur & le froid, augmentent la fécondité du poisson : dans la proximité du Cercle Boréal & vers les Tropiques, elle est bien plus grande que dans les pays tempérés de l'Europe. On estime que le Nil est quatre fois plus poissonneux que le Rhin, encore ne sauroit-on s'abstenir de croire que dans le premier de ces fleuves, les Crocodiles ne fassent des dégâts prodigieux, de même que les Pélicans. Quand on considère la position des peuples

véritablement Ichthyophages de notre ancien Continent, on voit qu'ils ont existé & existent encore en partie dans les Terres Arctiques, où le froid est insupportable, & sur des plages brûlées de l'Afrique & de l'Asie. Cependant on observera que les Chinois n'ayant que peu de jours de jeûne, hormis ceux que les Mandarins indiquent de temps en temps dans les Provinces, on expose chez eux pendant toute l'année une égale quantité de poisson en vente ; ce qui a pu faire croire à quelques Voyageurs que la consommation en étoit bien plus considérable qu'elle ne l'est réellement. Aussi voit-on que les Tartares Mandhais ont été très-convaincus, que la Chine auroit moins à souffrir de la disette, si le peuple y renonçoit à la pêche maritime, & si ceux, qui vivent sur l'eau à l'embouchure des rivières, alloient vivre sur la terre, ce qui est incontestable.

Après avoir parlé de la population & de la manière de se nourrir des Egyptiens & des Chinois pendant le cours de cette première Partie de mes Recherches, je la termine ici, & discuterai, dans la seconde, les objets qui ont un rapport plus immédiat aux Arts, en commençant par la Peinture, où il s'agit sur-tout d'indiquer avec quelque précision les causes qui ont empêché les Orientaux d'y réussir.

Fin de la première Partie.

RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR
LES EGYPTIENS
ET
LES CHINOIS.

SECONDE PARTIE.

1810

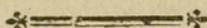
RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR
LES ÉGYPTIENS
ET
LES CHINOIS
PAR
M. DE VOLTAIRE
DEUXIÈME PARTIE

SECONDE

SECONDE PARTIE.

SECTION IV.

*De l'état de la Peinture & de la Sculpture
chez les Egyptiens, les Chinois & tous les
Orientaux en général.*



QUAND on suppose que deux peuples ont eu une origine commune, alors il est nécessaire d'examiner quel a été chez eux l'état des Beaux-Arts. Mais cet examen, qui semble devoir se borner à une simple comparaison de quelques monuments connus, embrasse tant de choses, & tient à tant de rapports, que pour bien développer ce sujet, il faut absolument connoître les causes, qui ont empêché tous les Orientaux de faire des progrès sensibles dans la Peinture & dans la Statuaire.

D'abord il convient de bien observer qu'il y a infiniment plus d'analogie qu'on ne l'a jamais cru, entre la manière dont les Orientaux peignent; & la manière dont ils parlent. Voici ce qui le prouve.

Dès qu'il y eut des Peintres dans les villes Grecques de l'Europe, & dans les villes Grecques de l'Asie, on remarqua une si grande différence entre leurs ouvrages, que cela fit diviser la Peinture en deux genres: l'Helladique & l'Asiatique. (*)

(*) *Pline Lib. 35 cap 10.*
Tome I.

Dès qu'il y eut des Orateurs dans les villes Grecques de l'Europe & dans les villes Grecques de l'Asie, on remarqua une si grande différence entre leurs ouvrages, que cela fit diviser l'Eloquence en deux genres : l'Attique & l'Asiatique. (*) Ainsi la même cause produisit la même distinction par rapport à l'art de peindre, & par rapport à l'art de parler.

Il faut donc rechercher avant tout l'origine de ce que nous nommons le style Oriental; puisqu'il n'est pas moins remarquable dans les tableaux, que dans les vers & dans la prose.

Les Modernes s'imaginent, que c'est un effet de la servitude, qui rend l'esprit de l'homme faux, qui dégrade son ame, qui inspire aux esclaves des expressions peu naturelles, & qui dicte aux maîtres des termes ampoulés. Mais cette opinion est si éloignée de la vérité, qu'elle ne mérite point qu'on la réfute : car ce défaut ne se fit que trop sentir dans les productions des Orateurs, qui parloient dans les villes libres de l'Asie. Santra avoit de son temps proposé là-dessus un système beaucoup plus ingénieux, mais également chimérique; & on ne sauroit à cet égard adopter d'autre sentiment que celui de Quintilien, qui a très bien vu que le style Oriental ne peut avoir sa source que dans les organes & dans l'instinct de ceux qui parlent, & de ceux qui écoutent : *dicentium & audientium naturæ*. A cet obstacle, qui résulte de la disposition des organes, il peut s'en joindre beaucoup d'autres, qui proviennent des mœurs, de la religion, & de la forme

[*] Quintil. *Institut. Orator. Lib. XII, cap. 9.*

d'un gouvernement arbitraire. J'expliquerai comment le monstre du Despotisme influe sur les arts, & comment il influe encore sur les Métiers.

On croit que les Philosophes de ce siècle ont trop étendu la force du climat par rapport aux productions du génie ; mais il est aisé de s'apercevoir que les Anciens l'étoient bien davantage ; puisqu'ils avoient imaginé une différence presque infinie entre l'air de l'Attique & l'air de la Béotie ; quoique ces deux petites contrées fussent précisément limitrophes. Il est vrai que la plupart des statues, qu'on voyoit à Thebes en Béotie, avoient été exécutées par des Artistes étrangers , comme Pausanias le dit : mais il est vrai aussi que les Thébains avoient fait une loi dont Pausanias n'a point parlé, & qui me paroît avoir été bien plus pernicieuse que leur climat. Ils mettoient à l'amende les Peintres & les Sculpteurs qui travailloient mal ; (*) & par là ils avoient découragé les uns & les autres. Cette loi péchoit singulièrement contre la nature des choses : il s'agissoit de récompenser les bons ouvriers, & non pas de punir les mauvais : car ceux-ci étoient déjà assez punis par leurs propres ouvrages. Cet exemple prouve qu'il ne faut pas séparer absolument les causes physiques des causes morales. Si l'on instruisoit à Rome des enfants Chinois dans les principes du dessin, ils parviendroient à faire des tableaux moins ridicules que ceux dont on a orné la Pagode d'*Emoui* ; mais on y reconnoîtroit toujours le goût des Asiatiques. C'est ainsi qu'en lisant Sénèque, Lucain, Martial & Florus, on s'aperçoit

(*) *Elien Hist. divers. Lib. IV. cap. 4.*

d'abord que ces écrivains étoient originaires de l'Espagne : car de tous les peuples de l'Europe les Espagnols sont ceux, qui ont le plus constamment approché du style Oriental, qui a aussi ses nuances & ses variétés. Lorsque les Kalifes firent fleurir les sciences, les Arabes écrivirent d'une manière beaucoup moins ampoulée qu'aujourd'hui; mais ils n'ont jamais écrit, même sous les Kalifes, d'une manière naturelle.

Si je n'avois point tant de choses à dire, j'aurois pu entrer dans plus de détails en parlant de chaque peuple de l'Asie en particulier : mais il a fallu quelquefois négliger les détails pour s'attacher à ce qu'il y a d'essentiel, afin de renfermer dans un chapitre ce qui pourroit remplir un livre. Il est triste qu'on ait perdu en grande partie l'histoire des Arts de l'Egypte : tous les débris qu'on peut en recueillir, ne forment encore qu'un corps mutilé; mais qui excite l'admiration, & qui prouve mieux que tous les raisonnements, l'ancienneté de notre Globe.

Pline est tombé dans une contradiction imparadonnable, lorsqu'il a soutenu que l'art d'écrire avoit été connu de toute éternité, & lorsqu'il a nié que l'art de peindre eût été exercé en Egypte depuis six-mille ans, qui ne font rien en comparaison d'un temps immémorial. Platon ne trouvoit aucune difficulté à croire, que les Egyptiens s'appliquoient à la Peinture depuis dix-mille ans. Je n'ignore point sans doute, que Platon étoit un très-mauvais Chro-

[*] *De Legibus dialog. II.*

Il faut observer que Platon a eu grand soin d'avertir que les dix-mille ans, dont il nous parle, ne sont pas donnés pour une forme de nombre vague ou indéterminé; mais qu'il s'agit réellement d'un laps de temps indiqué avec précision.

nologiste; puisqu'il ne savoit pas même la Chronologie de l'histoire de son propre pays, comme les Grecs le lui ont reproché eux-mêmes avec la plus grande raison. Mais tout homme raisonnable avouera qu'il ne faut point disputer ici sur un jour ou sur un mois, comme s'il s'agissoit de l'institution des Olympiades ou de l'époque de la prise de Troye. Car enfin, la naissance des Arts n'est point un événement momentané: c'est une suite de plusieurs circonstances, qui peuvent occuper un grand nombre de siècles. La première colonie, qui descendit de l'Ethiopie dans la Thébaïde, apporta avec elle une espèce d'écriture Hiéroglyphique: ainsi avant même que l'Egypte ait été un pays habité ou habitable, le dessin avoit déjà fait quelques progrès chez les Ethiopiens, dont les Gymnosophistes ou les Prêtres possédoient sûrement des annales; mais il n'y a jamais eu au Monde des livres qui se soient plus perdus que ceux-là, & dont on doive regretter plus sincèrement la perte.

On voit donc par tout ceci combien il seroit ridicule de vouloir aller dans une telle nuit, dans un tel éloignement fixer l'origine de la Peinture chez les Egyptiens, qui disoient que leur Roi *Thotforthrès* se plaisoit déjà à cet Art, ou tout au moins à la délinéation des Hiéroglyphes dans un temps où la Grece & le reste de l'Europe étoient encore couverts de forêts, à l'ombre desquelles quelques Sauvages mangeoient du gland.

Là-dessus on a cru que ce passage étoit contredit par un autre, qu'on lit dans son *TIMÉE*; mais si la chose en valoit la peine, je pourrois prouver que Platon n'est tombé dans aucune contradiction.

Quand Platon fait dire par un interlocuteur anonyme de ses Dialogues, qu'on voyoit en Egypte des peintures faites depuis dix-mille ans, il faut observer, que des couleurs appliquées dans toute leur pureté naturelle, contre les parois des grottes de la Thébaïde, pourroient y résister pendant un tel laps de siècles. Car moins on mélange les couleurs natives, c'est-à-dire, celles qui ne sont tirées ni du regne végétal, ni de l'animal, & moins elles s'alterent dans les endroits où les rayons du Soleil ne pénètrent pas : or ils n'ont jamais pénétré dans les excavations, dont il s'agit ici, & où l'on distingue des teintes d'un beau rouge, & d'un bleu particulier, qui paroît avoir été fort différent du bleu d'Alexandrie (*cœruleum Alexandrinum*). Il faut observer encore que la terre de la Thébaïde ne tremble presque jamais, qu'il n'y pleut presque jamais; & que les plus anciens appartements taillés dans le roc, y sont encore aujourd'hui extrêmement secs, sans même qu'on y apperçoive la moindre apparence de nitre ou de salpêtre attaché aux voutes.

Si l'excavation, qu'on a nommée la *grotte Hiéroglyphique*, est actuellement fort endommagée, cela provient des efforts des Arabes qui l'ont percée, & non des injures du temps. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que les couleurs ont duré jusqu'à nos jours dans quelques sépultures royales de *Biban-el-Moluk*, lesquelles ont été creusées, suivant moi, fort longtemps avant qu'on eût bâti les Pyramides, & même celles de *Hauara* & d'*Illahon*, qu'on regarde comme les plus anciennes, à en juger par leur dégradation, & par l'endroit où elles sont situées.

M. Winkelman & l'Abbé de Guasco ont fait chacun un système sur les causes, qui doivent avoir empêché, selon eux, les Egyptiens de devenir de grands Peintres, & de devenir encore de grands Sculpteurs. Mais il semble que ces deux écrivains ont plutôt imaginé les obstacles, qu'ils n'ont été les découvrir dans les monuments authentiques de l'Egypte, où l'ignorance de l'Anatomie n'a pas été aussi profonde qu'ils le supposent. On fait même que des Souverains de ce pays avoient fait disséquer des corps humains, pour connoître l'origine de certaines maladies, dont on ignore encore aujourd'hui le véritable remède. D'ailleurs Manéthon étoit trop instruit, pour avoir voulu choquer toutes les traditions & toutes les idées reçues, en rapportant, dans son Histoire, qu'un ancien Roi d'Egypte avoit lui-même écrit un livre sur l'Anatomie, ou plus probablement sur l'art d'embaumer, qui étant exercé sur des corps humains des deux sexes & de tous les âges, & sur vingt à trente différentes especes de bêtes, avoit procuré à cet égard plus de connoissances aux Egyptiens, que n'en possèdent de nos jours les nations de l'Asie, qui vivent sous des climats fort chauds, où la corruption rapide des cadavres inspire de l'horreur pour de telles recherches, qu'on fait même n'avoir pas été portées fort loin en Espagne.

Au reste, quand on accorderoit, que l'ignorance des Egyptiens dans l'Anatomie, a été aussi réelle qu'on le prétend, cela n'auroit pu engager leurs statuaires à n'exprimer souvent ni les muscles, ni les nerfs, ni les veines, ni les os; puisque ces parties sont assez sensibles aux yeux de ceux mê-

mes, qui n'ont jamais vu difféquer des corps. La vérité est, que ce peuple imprima à tous ses ouvrages un caractère de dureté; & qu'en rendant un culte à tant d'objets, il n'en rendit jamais aux Graces. Il faut convenir néanmoins, que les individus vivants, qui devoient servir de modeles aux Artistes, étoient formés de la maniere dont j'ai tâché de les dépeindre dans la seconde Section de ces Recherches. Et comme la Nature n'y avoit pas accordé les charmes de la beauté à ce sexe, qui ne lui demande autre chose par tous ses vœux; on croira aisément que les hommes y avoient encore été beaucoup moins favorisés. Leur démarche paroît être dans les monuments, comme celles des Coptes modernes; c'est-à-dire, pesante & gênée. Je ne sai comment on a pu s'imaginer qu'il y a eu de véritables Egyptiens assez prévenus en leur faveur, pour aller disputer le prix de la lutte & du pugilat aux jeux Olympiques: car ces athlètes, qui vinrent des bords du Nil à Olympie, étoient des Grecs d'Alexandrie & d'Arfinoé; encore furent-ils tous mis à l'amende par les directeurs des jeux, pour avoir joint la subtilité à l'adresse. Il faut en dire autant de ces enfants, dont il est parlé dans les Poésies de Stace & de Martial, & que les Romains recherchoient singulièrement à cause de leur vivacité & de leurs saillies: ils n'étoient pas nés de parents Egyptiens, mais issus de quelques malheureuses familles Grecques, établies à Naucratis; ou dans les environs du Lac Maréotis, & qui commerçoient de leur propre postérité; ce que jamais les vrais habitants de l'Egypte n'ont fait, & ils ne le font point encore; aussi Louis XIV ne

put-il parvenir à attirer à Paris les enfants de quelques pauvres Coptes , malgré toutes les promesses que leur fit le Consul de France au Caire.

Quoique les Egyptiens , dit Schweigger , n'épousent plus leurs sœurs , ils n'en sont pas moins un peuple très-laid , & qui ressemble , ajoute-t-il , à ces brigands hideux , qui ont parcouru l'Europe sous le nom de Bohémiens. (*) Mais nous avons déjà fait voir qu'on n'a contracté des mariages incestueux en Egypte que depuis la conquête d'Alexandre ; & il y a treize ou quatorze cents ans qu'on n'en contracte plus , sans que les facultés corporelles se soient perfectionnées dans les deux sexes ; d'où il résulte que ces unions n'ont eu aucune influence en tout ceci , sinon peut-être de diminuer un peu la population : car il me paroît que les Ptolémées eurent constamment un petit nombre d'enfants de leurs mariages avec leurs sœurs , & Philadelphie n'en eut point du tout d'Arfinoé ; ce qui a pu néanmoins provenir de quelque cause purement morale.

Nous ne faisons pas un crime aux Sculpteurs Egyptiens , parce qu'ils n'ont connu d'autre beauté que celle de leur pays ; mais on leur imputera toujours de n'avoir point copié la Nature comme elle s'offroit à eux. Car enfin , l'espece humaine n'y est pas si difforme qu'ils l'ont quelquefois représentée , en plaçant les oreilles beaucoup plus haut que le nez , comme on le voit par un Harpocrate , qui doit se trouver actuellement en Angleterre ; & plusieurs statues Egyptiennes , qu'on connoît à

(*) *Reis-Beschreibunt. Lib. III. cap. XVIII.*

Rome & dans ses environs, sont monstrueuses par le même défaut, & surtout une tête de la vigne Altieri. Que veulent donc dire ceux, qui assurent que les Artistes de ce pays ont été si sévères sur l'article des proportions, qui concernent aussi bien la distance exacte d'un membre à l'autre, que la grandeur respective de chaque partie? Je croi que c'est Diodore de Sicile, qui a donné lieu à tout cela, en attribuant aux Egyptiens la méthode de faire des statues par morceaux rapprochés & qu'on tailloit d'avance avec beaucoup de justesse; mais c'est vrai-semblablement une fable qu'il a inventée, ou qu'on lui a fait accroire; car il n'existe rien de tel dans cette prodigieuse quantité d'antiques Egyptiens qu'on a recueillis de nos jours en Europe. Une statue en gaîne achetée au Caire par M. de Maillet, & qu'on soupçonne avoir passé ensuite dans le cabinet du Comte de Caylus, est, à la vérité, de trois pieces de marbre différentes en couleurs; mais cela n'a absolument aucun rapport au procédé dont parle Diodore. (*) L'un des colosses, qu'on voit dans la Thébaïde en avant de *Medinet Habu*, n'a pas non plus été travaillée par pieces rapprochées dans le sens de cet Auteur. Car les pierres y sont rangées par assises, dont on en compte distinctement cinq. (**) Et c'est malgré eux que les Egyptiens ont exécuté cette figure de la sorte: car celle, qui n'est qu'à trente pas plus

(*) *Bibliot. Libro II.*

Léon Alberti n'a point dû faire de grands efforts de génie pour découvrir la méthode d'exécuter une statue en deux endroits différents, comme l'isle de Paros & Carrara.

(**) *Pococke Descript. of de East. B. II. cap. 3.*

au Sud , n'a jamais été faite que d'une seule pierre, d'où il suit qu'ils n'ont pu se procurer à la fois deux blocs assez énormes pour cette entreprise : & c'est déjà beaucoup qu'ils en ayent trouvé & transporté un seul de cette dimension. Il convient d'observer ici que M. Jablonski & le Chancelier Mosheim n'ont su s'accorder entr'eux au sujet d'un de ces colosses dont on vient de faire mention : celui, qui est le plus mutilé, & dont on a chargé les pieds d'inscriptions Grecques & Latines, doit être, suivant M. Jablonski, la véritable statue vocale de *Memnon* ou d'*Aménophis*, dont il est tant parlé dans l'antiquité ; [*] & je ne trouve que des conjectures très-vagues, très-peu fondées dans tout ce qu'on allégué pour combattre son sentiment. On verra, en lisant la Section qui traite de l'Architecture, combien il y a eu en Egypte de souterrains, de grottes, de galeries percées dans cette couche de pierre calcaire, qui y porte la terre végétale, dont la profondeur n'est souvent que de trois ou quatre pieds : or comme nous faisons & par la connoissance du local, & par le témoignage de Pausanias, que la statue vocale n'étoit point fort éloignée de l'entrée des cryptes, il est plus que probable qu'un rameau de ces souterrains passoit directement sous le piédestal ; de sorte qu'il ne s'agissoit que de frapper contre le roc avec un instrument de métal pour faire résonner le *Memnon* ; & ce qui décele entièrement cet artifice c'est que le son ne partoît pas de la tête, comme l'insinue

[*] Voyez son Traité de *Memnone Græco & Ægypt. hu, usque celeberrimâ in Thebaide statuâ.*

Philoftrate, [*] mais de la plinthe ou du trône où la figure étoit affife. Quand on a perdu la connoiffance de ce fouterrain, on a vu cefler auffi ce phénomène. Je fai bien qu'un Savant a propofé là deffus une autre explication, où il n'admet que la force des rayons du foleil, & l'arrangement fingulier des pierres; [**] mais on fe difpenfera de réfuter cette opinion bîzarre, qui, pour applanir une difficulté, en fait naître mille autres. L'exca- vation pratiquée fous la bafe du coloffe, dont je viens de parler, n'eft point une chofe fans exem- ple: car fous la ftatue d'ivoire d'Esculape à Epi- daure on avoit également creufé un puits, qui pa- roît plutôt avoir fervi à favorifer quelque fraude pieufe qu'à entretenir l'humidité de l'ivoire, com- me on tâchoit de le perfuader aux étrangers. Le Chancelier Mosheim penfoit que les prêtres de The- bes ayant perdu l'ancienne ftatue de Memnon, en firent réfonner une autre fous le regne de l'Empe- reur Domitien, pour oppofer ce prétendu miracle aux progrès du Chriftianifme; mais c'eft réellement porter trop loin l'audace de deviner dans l'Hiftoire de l'Egypte, où le premier Ordre facerdotal avoit

(*) *Vita Apollon. Lib. VI. cap. 3.*

(**) Voyez *Mémoire fur les Obélifques par le Pere G... de l'Oratoire.*

L'Abbé Gedoyñ dit, dans fa traduction de Pausanias Tom. I. pag. 203, qu'il fortioit du Coloffe de Memnon *un fon tel que celui des cordes d'un inftrument de Mufique, lorsqu'elles viennent à fe casser.* Il y a dans le texte $\chi\iota\delta\alpha\pi\alpha\varsigma$ ἢ $\lambda\alpha\pi\alpha\varsigma$; ce qui défigne plus pofitivement le fon des cor- des qui rompent fur une Cithare ou une Lyre. La caiffe de pierre, qui eft dans une des fales fépulcrales de la grande Pyramide, retentit fur un ton à peu près femblable, lorf- qu'on la frappe avec un inftrument de métal.

été ruiné longtemps avant qu'il fût question du Christianisme dans le Monde. Il est vrai que les inscriptions, dont on a chargé les pieds de *Memnon*, ne remontent point à une époque plus reculée que le regne de Domitien, mais cela ne prouve autre chose, sinon que les étrangers, qui virent ce monument dans des temps antérieurs, ne jugerent point à propos d'y écrire leur nom, comme quelques voyageurs d'Europe ont gravé le leur au sommet de la plus haute des Pyramides.

Pierius dit, dans le quarante-neuvième livre de ses *Hiéroglyphiques*, qu'il est très-croyable que les Sculpteurs Egyptiens affectoient de donner aux statues un grand air de simplicité, pour ne point entraîner le peuple dans l'Idolatrie : Mr. Winkelman soupçonne même qu'il existoit à cet égard une loi positive, qui les gênoit toutes les fois qu'il étoit question de représenter des figures humaines; tandis qu'on leur accordoit une liberté sans bornes par rapport aux représentations des animaux, (*) parmi lesquels il compte aussi les Sphinx, dont il a examiné toutes les parties avec beaucoup plus d'attention que ne l'avoit fait Bélon. Et on fait qu'il y a découvert les marques caractéristiques des deux sexes; c'est-à-dire celles du Lion, & celles de la Vierge, lesquelles se trouvent plus en avant vers la poitrine. Cette bizarrerie, dont personne n'a pu jusqu'à présent deviner la cause, dériroit de la

(*) H cite dans son ouvrage Allemand intitulé *Gesch. der Kunst*, le grand Sphinx en basalte de la vigne Borghese, les deux Lions du Capitole, & deux autres de la *Fontana felice*, dont les contours sont assez beaux. Casanova cite d'autres Lions Egyptiens qui sont à Dresde; mais il n'est pas prouvé que tous ces monuments soient du premier style.

doctrine mystique, dans laquelle on enseignoit que la Divinité est Hermaphrodite, pouvant tout créer, tout extraire d'elle-même; & les Sphinx sont des emblèmes de la Divinité, que les Egyptiens n'ont jamais représentée de la maniere dont Eusebe décrit une statue du Dieu *Cneph*: aussi M. Jablonski a-t-il prouvé qu'Eusebe s'est trompé en cela grossièrement. (*)

Il ne vaut pas la peine de parler ici de l'appréhension de Piéris au sujet de l'Idolatrie; mais il faut dire qu'on ne trouve aucun passage décisif dans les Anciens touchant cette prétendue loi, qui obligeoit les Sculpteurs de travailler simplement, & sans aucun fini les statues d'hommes. Tout ce qu'on peut inférer des expressions de Synésius & de quelques autres, c'est que les prêtres ne permettoient point aux ouvriers de s'écarter de l'attitude adoptée par rapport aux simulacres, qui avoient quelque connexion avec le culte religieux: on les représentoit ordinairement avec les pieds joints, moins par la raison qu'en allégué Héliodore, (**) que parce que c'étoit un usage antique, dont je tâcherai d'expliquer l'origine.

L'art d'embaumer paroît avoir été inventé en partie par les Ethiopiens; ils ne renfermoient pas leurs plus précieuses momies dans des caisses de bois; mais ils les enveloppoient d'une matiere diaphane, que les Grecs comme Hérodote, Diodore, Strabon & Lucien, ont pris pour du verre, quoique ce semble avoir été réellement une résine

(*) *Pantheon Ægypt. Tom. I. p. 94.*

(**) *Æthiopic. Lib. III.*

transparente à peu près de la même nature que l'Ambré jaune, qui conserveroit aussi-bien des cadavres humains, qu'elle conserve des cadavres d'insectes, si l'on avoit le secret de la fondre & de la préparer. Les Egyptiens, qui ne trouverent point de telle substance dans leur pays, furent obligés de faire pour les momies des caisses de bois, (*) & ce fut ensuite sur ces caisses mêmes qu'ils copierent les premières statues, qui se trouverent toutes taillées comme des figures emmaillottées. Quand on vouloit leur communiquer un peu plus de vie, en écartant les langues, ou ce qui en tenoit la place, on laissa toujours les pieds joints, comme ils le sont dans le colosse de *Memnon*, dont j'ai parlé. C'est ainsi que cet usage s'établit, & les Prêtres le consacrerent uniquement pour les symboles de la religion.

Ils avoient prescrit aussi une manière de représenter la *Neitha* ou la Minerve, qui ne devoit pas être debout. Mais avouons qu'il eût été très-aisé à un habile Statuaire de faire une belle Minerve assise. Et au lieu de croire que de telles entraves aient pu rétrécir le génie des Artistes, nous pensons au contraire que les Artistes n'ont pas eu assez

(*) Les Egyptiens ont fait aussi, pour conserver les momies, des caisses de verre, telle que celle où reposoit le corps embaumé d'Alexandre de Macédoine. Ils en ont fait de marbre blanc, de marbre noir, de basalte & de pierre de touche, (*Lapis Phalaris*) telle que celle qu'on voit en France au château d'Ussé dans la Touraine, & dont on trouve une description à la page 329 du *Recueil d'Antiquités dans la Gaule* par M. de la Sauvagère, qui dit que les Egyptiens n'embaumerent plus les corps après la conquête de Cambyse; mais il y a en cela une erreur de plusieurs siècles; puisqu'ils continuerent à embaumer probablement jusqu'au règne de Théodose.

de génie pour vaincre de telles difficultés. La fétilite des idées existe toujours dans l'ouvrier avant que d'exister dans l'ouvrage ; & quand en un laps de plusieurs siècles il ne paroît point d'homme auquel les talents donnent assez d'autorité pour lui faire secouer le joug des préjugés , c'est une preuve que les Arts y sont enchaînés par des causes invincibles. D'ailleurs on verra par la suite qu'une continuelle répétition de quelques formes données est un défaut commun aux Orientaux , qui s'affujettissent à des contours qu'ils connoissent , sans apprendre à varier les effets d'un Art dégénéré sous leurs mains en routine. On s'apperçoit aussi , que ce sont toujours les mêmes tropes ou les mêmes figures , qui reviennent sans cesse les unes après les autres dans le style Afiatique , & si les Auteurs y font à chaque instant usage de comparaisons , cela provient de leur imagination déréglée , laquelle embrasse plusieurs objets à la fois , lorsqu'il ne s'agit que d'un seul objet ; de sorte que chez eux la confusion résulte de ce qu'ils prennent pour la clarté.

On a extrêmement blâmé les Egyptiens ; parce que l'on s'est imaginé qu'ils avoient rendu toutes les professions héréditaires dans de certaines familles : on a cru même que les Peintres & les Sculpteurs étoient du nombre de ceux qui devoient continuellement suivre l'état de leurs peres , sans pouvoir en choisir aucun autre. M. Goguet passe pour avoir écrit des choses très-judicieuses , lorsqu'il a tâché de démontrer que ce fatal usage y avoit porté aux Beaux-Arts un coup mortel. Mais il est étonnant que personne ne se soit aperçu que cet usage n'a jamais existé , & qu'il n'en a même jamais été question.

Il eût été impossible d'occuper toujours les familles Egyptiennes, qui ne se seroient appliquées qu'à peindre, à sculpter & à graver. Si avec cela elles avoient eu encore le malheur de procréer beaucoup d'enfants, la plupart auroient dû mourir de faim faute d'ouvrage. Une telle institution n'est praticable à la rigueur, que là où les Souverains ont des ateliers qui leur appartiennent en propre, comme on verra dans l'instant que presque tous les Despotés de l'Asie en ont. Soit qu'on travaille dans ces ateliers, soit qu'on n'y travaille pas, les ouvriers y restent toujours attachés, & on les doit nourrir exactement comme on nourrit des esclaves.

Mais, dira-t-on, le témoignage d'Isocrate & celui de Diodore de Sicile sont très-positifs : ils assurent l'un & l'autre qu'en Egypte les métiers passoient sans cesse des peres aux enfants. A cela il faut répondre que ces deux Grecs ont indubitablement été mal instruits. Je soupçonne même Diodore d'avoir copié en cela Isocrate, qui, dans l'ombre de l'école, exerçoit beaucoup son imagination & fort peu son jugement : cette piece bizarre & inconcevable, qu'il a osé intituler l'*Eloge de Busiris*, déceit d'ailleurs une ignorance profonde dans l'Histoire de l'Egypte, où il n'y eut jamais de Roi Législateur, nommé Busiris. Ovide & Hygen disent, à la vérité que ce fut sous son règne qu'il survint une sécheresse qui dura neuf ans, & c'est encore là une fable grossiere qu'on doit bien se garder de croire : car l'autorité d'Ovide & celle d'Hygin sont en de telles choses comme celle d'Isocrate, c'est à dire, nulles.

Soit que tous les Artisans de l'Egypte ayent été nobles, comme Diodore le prétend, soit qu'ils n'ayent

pas été nobles; comme le veut Hérodote, il est sûr qu'ils formoient un seul corps ou une classe séparée d'où ils ne pouvoient sortir pour se faire prêtre ou soldat. On n'y avoit pas rendu les professions héréditaires dans les familles; puisque chacun avoit la liberté d'embrasser celle qui lui plaisoit. Il s'agissoit seulement de rester dans la classe des artisans, laquelle comprenoit aussi, suivant moi, les laboureurs; & comme une loi autant admirable que sévère n'y permettoit à personne d'y mendier sous quelque prétexte que ce fût, il falloit bien que tout le monde y travaillât; & les Prêtres mêmes y avoient beaucoup plus d'occupation qu'on ne seroit tenté de le penser.

De la façon dont M. Goguet croyoit que les choses étoient arrangées en Egypte, il eût pu arriver que les familles des graveurs en pierres fines, se seroient extrêmement multipliées; (*) & par là on voit assez que cet Auteur n'avoit sur tout ceci que des idées très-fausses & même ridicules.

La classe militaire & la classe sacerdotale possédoient de certaines terres, qui passaient continuellement des peres aux enfants: car les prêtres & les soldats étoient tous contraints de se marier. Après cela il est aisé de s'imaginer qu'on ne pouvoit admettre dans l'un ou l'autre de ces corps les fils des ouvriers, ce qui eût occasionné de grands désordres, & détruit enfin l'équilibre de l'état, s'il est permis de parler de la sorte; mais, quoique les Sculpteurs & les Peintres fussent compris parmi les artisans, ils paroissent néanmoins avoir été dans une grande connexion avec les Prêtres: car on ne fauroit douter que les Scribes sa-

(*) *De l'Origine des Arts & des Sciences. T. V. p. 43.*

crés ou les Grammatistes n'ayant dressé eux-mêmes la formule des inscriptions destinées à être gravées en pierre; & pour cela les Grammatistes devoient se faire instruire dans les éléments du dessin; afin de pouvoir distinguer par le seul contour les différentes especes de quadrupedes & d'oiseaux, qui entroient dans les Hiéroglyphes. M. Hasselquist, qui a examiné en Naturaliste, l'Obélisque de la Matarée, convient que chaque genre d'oiseaux y est reconnoissable.

Pour dresser ces inscriptions dont je viens de parler, les Prêtres ne se servoient que d'une plume de cette espece de jonc qui produit le *papyrus*, & jamais d'aucun autre instrument comme Orus Apollon & Clément d'Alexandrie le disent positivement. (*)

Ainsi les caracteres qu'on croit avoir été faits au pinceau sur d'anciennes toiles d'Egypte, ne sont pas fortis de la main des Scribes sacrés, mais de la main des Peintres. Et c'est en vain qu'on a voulu prouver par là que les Egyptiens écrivoient comme les Chinois, qui d'ailleurs n'ont employé pendant plusieurs siècles que de simples stylets, & l'invention des pinceaux à écrire ne remonte pas chez eux à une aussi haute antiquité qu'on se l'imagine.

On n'étoit point en Egypte comme à Rome, dans l'usage de suspendre contre les murs des temples une infinité de tableaux votifs: ceux, qui concernoient les naufrages, appartenoient & avoient toujours appartenu aux temples de Neptune; mais lorsque le culte Isiaque, débordé en Europe, y absorba

(*) *Hieroglyphica Lib. I. cap. 36. Stromat. VI. p. 633.*

presque tous les autres cultes, on adressa aussi à Isis ces tableaux-là ; & c'est alors que Juvenal a pu dire avec quelque raison, que cette Déesse Egyptienne nourrissoit les Peintres d'Italie ; (*) quoiqu'elle n'eût jamais nourri ceux de son propre pays, dont la principale occupation paroît avoir été de diaprer une espece particuliere de Fayance ou de Majorique, de faire des figures ou des personnages sur des coupes d'un verre très-précieux, de peindre les barques, les langes & les caisses des momies, & de fournir les dessins des tapis & de certaines toiles colorées. Car pour les murs des grands édifices, dès qu'ils étoient une fois enluminés, les couleurs y duroient pendant des siècles, ou pour mieux dire, elles ne s'effaçoient plus jamais ; comme on le voit par les peintures, qui existent encore dans les sépultures de *Biban-el-Muluk*, & qui sont indubitablement antiques ; tandis que beaucoup d'autres, qu'on a également prises pour telles, ont été faites par les Grecs & les Romains, ou les premiers Chrétiens qui travailloient durement, & aussi mal que les Goths.

Je doute que les Egyptiens ayent eu des mordans particuliers ou des procédés secrets pour faire tenir les couleurs & la dorure sur les murs ou sur le roc vif, comme quelques Voyageurs l'ont soupçonné : car les Artistes Grecs semblent avoir connu des préparations semblables, & c'est ce qu'Isocrate, cité par Pollux, appelle *Pharmaca*. Ce terme générique désigne toutes les drogues qui étoient nécessaires à un Peintre de l'Antiquité, si l'on excepte la cire, dont il est fait une mention particuliere dans le même

(*) --- --- --- *Piñores quis nescit ab Iside passè?*

article. (*) Mais après ce que nous avons dit du climat de la Thébaïde, & du peu d'humidité de ses grottes, principalement de celles qui sont au-delà du 27ième degré dans la latitude Nord, il ne faut point s'étonner qu'il y soit survenu si peu d'altération dans les couleurs. M. le Comte de Caylus dit que la manière dont les Egyptiens les appliquoient, n'étoit pas favorable; (**) & en effet ils les appliquoient comme presque tous les Orientaux par de vives couleurs, & colorioient au lieu de peindre.

J'expliquerai dans la suite pourquoi tous ces peuples ont eu des idées fort différentes des nôtres sur la partie du coloris, qu'ils ne veulent jamais adoucir par des mélanges, & où ils exigent constamment une extrême vivacité qui approche de l'éclat des fleurs; ce qui ne produit aucune harmonie, ni aucune illusion. Aussi depuis l'origine du Monde n'est-il point parlé dans l'Histoire des Arts d'un seul Peintre Egyptien qui se soit acquis la moindre réputation par ses ouvrages: car Antiphile & Polémon étoient des Grecs d'Alexandrie, qui avoient appris les principes du dessin sous des maîtres d'Europe, & il paroît même qu'Antiphile, que Quintilien loue à cause de sa facilité, avoit contracté quelque chose du style Oriental, comme j'en juge par le goût qu'il témoigna pour les Grottesques, dont il créa en quelque sorte le genre: car on ne sauroit croire qu'il en eût découvert quelques traces en Egypte, où les premiers Pto-

(*) *Onomasticon Lib. VII. cap. 28.*

(**) *Récueil d'Antiquités Egyptiennes, Etrusques, &c. Tom. I. Le Comte de Caylus avoit une idée fort médiocre de la peinture des Egyptiens, & en cela il ne s'est sûrement point trompé.*

lémées ne trouverent rien qui eût la forme d'un tableau portatif, ou qui en méritât le nom ; & ce fut Aratus de Sicyone qui leur envoya d'abord quelques peintures qu'il avoit achetées en différents endroits de la Grece. (*) Encore cette ville d'Alexandrie au milieu d'une opulence presque inconcevable, & au milieu d'un luxe dont il n'y a plus d'exemple sur la Terre, fut-elle toujours assez pauvre en chefs-d'œuvres de ce genre ; puisqu'Auguste, qui, après la mort de Cléopâtre, pouvoit emporter toutes les dépouilles de la famille des Lagides, n'emporta qu'un seul vase Murrin, & un seul tableau, qui représentoit Hyacinthe, peint par le Grec Nicias ; d'où on peut conclure qu'il ne jugeoit pas le reste digne d'être montré dans la Capitale du Monde.

Ce fut par une corruption de goût jointe à une aveugle passion, que l'Empereur Hadrien témoigna tant de penchant pour les statues Egyptiennes : on soupçonne même qu'il en fit faire des copies pour en remplir cet édifice où l'on révéroit probablement la mémoire d'Antinoüs ; (**) mais avec beaucoup moins de scandale que dans son grand temple de l'Egypte, où Alexandre avoit aussi desiré très-ardeamment de pouvoir élever un temple à Ephestion ; & on ne peut rien lire de plus absurde que la lettre qu'il écrivit là-dessus à un scélérat, nommé Cléoméne, qui avoit horriblement vexé les Egyptiens, auxquels on ne rendit pas la moindre justice, & un

(*) *Plutarque in vitâ Arat.*

(**) Parmi les statues trouvées dans la maison d'Hadrien à Tivoli, il y en a une qu'on croit représenter Antinoüs : mais il y a plus d'apparence qu'elle représente un Prêtre Egyptien.

temple d'Ephestion n'étoit pas propre à les consoler.

Il convient maintenant d'entrer dans quelques discussions touchant un passage remarquable de Pétrone : les plus savants Commentateurs , tels que Gonzale de Salas , Junius & Gronovius , qui l'ont examiné avec beaucoup d'attention , avouent qu'ils n'y ont jamais pu rien comprendre , & on ne sauroit douter que cet aveu de leur part n'ait été très-sincere.

Voici comme on pourroit traduire cet endroit corrompu de Pétrone. Après avoir parlé de la décadence des Sciences, il s'exprime en ces termes :

„ La Peinture a eu aussi, dit-il, un autre sort, depuis que la hardiesse des Egyptiens a réduit cet Art
„ si étendu en un abrégé. ”

Pictura quoque alium exitum fecit, postquam Ægyptiorum audacia tam magna Artis compendiariam invenit.

Pour résoudre cette énigme , on a proposé bien des conjectures ; mais je croi que M. Casanova est le seul qui se soit imaginé que Pétrone a prétendu par-là faire l'éloge des Artistes de l'Egypte , & nous inspirer la plus haute idée de leur adresse : (*) il se seroit beaucoup moins trompé, s'il avoit soutenu précisément le contraire. D'autres pensent qu'il s'agit ici d'une manufacture de tapisserie, établie à Alexandrie ou à Memphis, & dirigée vraisemblablement par des Grecs, où l'on exécutoit au métier des tapis supérieurs en beauté à tous ceux qu'on avoit faits jusqu'alors à l'aiguille dans la Perse & dans l'As-

(*) *Traité de différents monuments antiques, p. 15.*

fyrie. Le métier réduisoit, dit-on, en abrégé ce qui coûtoit un travail & un temps infini aux femmes de l'Asie, qui ne savoient que broder. Mais en vérité, Pétrone étoit trop instruit dans les différentes parties des Arts, pour avoir confondu la *Stromatechnie*, ou la Tapifferie pratique avec la Peinture : on ne connoît pas même d'Ancien, qui soit tombé dans une telle confusion de mots & d'idées.

Il n'est pas question non plus des toiles peintes de l'Egypte, pour lesquelles on ne se servoit que d'une seule teinture fonciere, que les alkalis & les acides, dont les étoffes étoient imbibées, changeoient en trois ou quatre couleurs différentes : ce qui n'abrégeoit pas du tout le travail ; puisqu'il falloit tracer d'avance les figures avec des plumes ou des pinceaux ; afin de distribuer exactement les liqueurs caustiques & alkales dans les endroits où elles devoient opérer leur changement. Quoique le voile d'Isis, si célèbre dans l'Antiquité, (*) paroisse avoir été fait par un procédé semblable, il faut observer néanmoins que ces toiles peintes de l'Egypte péchoient par un grand défaut ; en ce qu'on ne pouvoit y ménager aucun fond blanc ; car il étoit impossible d'employer la cire dans une teinture à chaud, & même bouillante.

Ceux, qui comme Christius ont cru approcher le plus du véritable sens de Pétrone, supposent qu'il a voulu désigner une maniere de peindre les murailles des appartements en Arabesques ou en feuillages, (**)
d'une

(*) Voyez le Moine de Melanophoris ad calcem Harpocratis Cuperi, p. 260.

(**) C'est ce qu'on nomme en Italie, *Fogliatura antiquaria*, *grottescha*.

d'une façon très-rapide, & très-heurtée, qui a toujours été propre aux peuples Orientaux.

Sous l'horrible règne de Néron, les Arts effrayés commencerent à quitter l'Italie comme ils quittent tous les Etats despotiques : les progrès du mauvais goût furent fort sensibles, & on pense que ce fut alors qu'on y fit surtout usage de cette espece de décoration venue originairement de l'Egypte. Les Romains ne vouloient plus entendre parler de ces grands Peintres, qui employoient cinq ou six ans à faire un tableau, comme Protegene : ils ne recherchoient que des enlumineurs, qui travailloient très-vîte, mais très-mal & d'une maniere tout-à-fait fantastique. Et voilà pourquoi la plupart des Arabesques mêlées d'Architecture qu'on a découvertes à Herculanum, sont aussi ridicules, dit Mr. Cochin, que les dessins Chinois. (*) Je sai qu'on peut peindre très-rapidement de telles Arabesques, dès que la main s'y est une fois accoutumée par la pratique; mais je nie que ce genre, quelque médiocre qu'il soit, puisse être nommé l'abrégé de la Peinture. Il me paroît fort probable, que le passage de Pétrone ne concerne ni directement ni indirectement les Egyptiens; mais que les copistes, soit par ignorance, soit par méprise, ont écrit un mot pour un autre; de sorte que le texte original, avant que d'avoir été altéré, parloit des *Ectypes*, (**) ou d'un procédé particulier par le-

(*) Observations sur les Antiquités de la ville d'Herculanum, p. 50.

(**) Au lieu d'écrire *Ectyporum audacia*, les copistes ont écrit *Egyptiorum audacia*.

Je sai que Pline employe le terme d'*Ectypa* dans un sens différent de celui de Pétrone, dont on connoit la licence

quel on copioit les meilleurs tableaux, dont on prenoit tous les traits qu'on remplissoit ensuite de leurs couleurs convenables; ce qui porta un coup mortel à la peinture: on négligea le dessin, & on ne s'attacha plus qu'à tirer des Indes Orientales de très-belles substances colorantes; mais qui ne furent jamais employées que par des barbouilleurs.

Quant aux Egyptiens, s'ils avoient eu une méthode fort singulière de peindre, il est certain que c'est dans leur propre pays qu'on devoit en découvrir des traces, & cependant il n'en existe point. Quelques pièces faites en détrempe sur le ciment ou la pierre, qu'on voit dans la Thébaïde, & qui représentent des chasses & des jeux d'enfants, à ce que dit Paul Lucas, sont des ouvrages Grecs où l'on ne remarque rien d'extraordinaire ou de merveilleux: il est même fort douteux qu'ils aient été exécutés par des hommes, qui méritoient le nom d'Artistes; car dans l'Antiquité on ne connoissoit d'autre gloire réelle que celle qu'on acquéroit en faisant des tableaux portatifs; (*) & non des décorations, comme celles dont on vient de parler; & qui ressemblent à ce qu'on a découvert dans le tombeau des Nasons, dans celui de Cestius, dans les Thermes de Tite, & enfin à Herculanium, où quelques morceaux, déjà assez mauvais par eux-mêmes, ont paru encore plus mauvais qu'ils ne le sont; parce qu'on n'en a pas toujours su deviner le sujet.

dans les figures & les métaphores, qui chez lui sont quelquefois heureuses & quelquefois forcées. Au reste de plus grandes discussions à cet égard seroient ici inutiles.

(*) *Nulla gloria artificum est, nisi eorum, qui tabulas pinxere.* Plin. Lib. 35. Cap. X.

On prend à Naples pour un Jugement de Pâris, ce qui représente, comme je m'en suis d'abord aperçu, la descente du berger Aristée sous le fleuve Pénée. Ainsi on ne demandera plus, pourquoi Pâris paroît la dans l'eau jusqu'à la moitié du corps; car il n'est pas du tout question de lui.

Pline attribue aux Egyptiens une maniere particuliere de peindre sur l'argent; & si l'on prenoit ses expressions à la rigueur, il seroit fort difficile de les bien développer. Aussi a-t-on cru qu'il s'agissoit d'une espece d'émail, ou bien d'une espece de vernis qu'on répandoit sur les vases de ce métal, à peu près comme cette pâte noirâtre, dont est enduite la Table Isiaque, où on a ensuite incrusté des lames d'argent sur un fond de cuivre. Mais la Table Isiaque est un ouvrage exécuté en Italie, & qui n'est Egyptien que par le sujet qu'il renferme.

On peut être certain, que la prétendue peinture, dont Pline a voulu parler, n'a jamais été qu'une dorure faite au feu. C'est ainsi qu'on représentoit sur de grands plats d'argent la figure d'Anubis, dont la face devoit toujours être de couleur d'or ou en vermeil. Et c'est là un fait dont il n'est plus possible de douter.

Comme les loix, qui concernoient le système diététique, dont j'ai tant parlé dans l'article précédent, obligeoient les Egyptiens de purifier très-souvent & très-scrupuleusement les vases, qui servoient au boire & au manger, ils avoient raison de n'y pas employer la ciselure, comme les Grecs & les Romains; mais seulement cette sorte de dorure dont il s'agit ici, & qui est infiniment plus propre en ce qu'elle ne sauroit receler aucune souillure ainsi que

les ouvrages ciselés. Et voilà pourquoi Pline ajoute ces termes positifs : *pingitque Ægyptus, non cælat argentum.* (*)

Pour ne point passer absolument sous silence ce qui a encore quelque rapport à l'art de la délinéation chez ce peuple, je dirai qu'on a toujours supposé, qu'il favoit bien dessiner des Cartes Géographiques, dont Apollonius de Rhodes & Eustathe leur attribuent l'invention. Nous sommes étonnés, lorsque Clément d'Alexandrie fait cette prodigieuse énumération de toutes les connoissances, que devoit posséder celui d'entre les Prêtres Egyptiens, qu'on nommoit le Scribe sacré ou l'Hiéro-Grammatiste : il faut qu'il soit versé, dit-il, dans la Cosmographie & dans la Géographie : il faut qu'il connoisse le mouvement de la Lune, celui du Soleil, & celui des cinq autres planettes : il faut qu'il sache la Chorographie de l'Egypte, & qu'il n'ignore rien de ce qui concerne le cours du Nil. (**)

Il paroît que tant de choses n'ont pu s'arranger avec quelque précision dans l'esprit d'un homme, sinon par le secours des cartes. Mais quelle idée doit-on se former de ces cartes-là ? lorsqu'on réfléchit que les Egyptiens ne voyageoient pas & qu'ils ne naviguoient point, ni sur la Méditerranée, ni

(*) Tout le texte de Pline est conçu en ces termes.

Tingit & Ægyptus argentum, ut in vasis Anubin suum spectet, pingitque non cælat argentum. Lib. 33. Cap. IX.

(**) *Progreditur sacer scriba pennas habens in capite, ac in manibus papyri volumen, & vas scapi formâ, in quo librarium atramentum (ηραφικόν μελαν) & juncus quo scribunt. Hunc oportet noscere illa quæ vocantur Hieroglyphica & Cosmographica & Geographica & ordinem solis & lune & quinque planetarum, Chorographiam Ægypti & descriptionem Nili, ut & apparatus sacerorum locorum, &c.* STROMAT. VI.

sur la Mer Rouge. Avant la vingt-sixième Dynastie, qui étoit celle des Saïtes, ils ne semblent avoir eu des notions précises que sur l'intérieur de l'Ethiopie, ce que Strabon a voulu à tort leur disputer. Les autres contrées circonjacentes, comme l'Arabie, la Judée & la Phénicie, ne leur étoient connues que par le rapport d'autrui, c'est-à-dire, celui des pasteurs ou des Nomades. Quant aux côtes de la Grece, les isles de l'Archipel, la Libye inférieure & les parties occidentales de l'Afrique, ils n'en savoient que quelque chose de fort vague. Je ne doute pas qu'ils n'aient été en une communication étroite avec les Prêtres du temple de Jupiter Ammon; mais il n'est pas prouvé que la célébrité de cet oracle ait attiré dans la Martinique, des voyageurs ou des pèlerins venus de différens pays très-éloignés les uns des autres, sur lesquels on pouvoit s'instruire par leur moyen. Et encore tout cela eût-il suffi pour dresser des cartes telles que celles dont on nous parle, & où l'on avoit indiqué le gissement de toutes les côtes de l'Océan, & toutes les grandes routes de l'ancien Continent? Quand même il seroit vrai que quelques Egyptiens attachés au college sacerdotal de Saïs, eussent tenu à Solon le merveilleux discours que Platon leur attribue sur l'Atlantide, il ne s'ensuivroit pas que ces Egyptiens-là avoient eu une connoissance géographique sur quelque terre située fort avant vers l'Ouest; puisque rien n'est plus confus, ni même plus manifestement faux que ce qu'on en lit dans le *Timée* & le *Critias*.

Voici comme il faut réduire à de justes bornes ce qu'il y a d'exagéré dans Clement d'Alexandrie.

Les Prêtres n'ont pu avoir d'autres cartes que de simples tableaux topographiques de l'Egypte, tel que celui qu'on voyoit dépeint sur le voile d'Ifis. Comme toutes les terres de ce pays avoient été mesurées, il n'étoit pas difficile d'approcher, par ce moyen, beaucoup de la précision. D'ailleurs le cours du Nil, & l'uniformité de direction dans deux chaînes de montagnes, qui courent du Sud au Nord jusqu'à la hauteur de Memphis, rendroient cette opération praticable à ceux, qui agiroient sans théorie; mais les Prêtres opéroient suivant de certains principes, dont ils ne firent jamais beaucoup de mystere; puisqu'ils les communiquèrent même aux Juifs, qu'on fait en avoir fait quelque usage sous Josué (*), & ensuite ils les communiquèrent encore à leur disciple Thalès, qui les transmit à son disciple Anaximandre, qu'Agathemer dit avoir fait les premières cartes parmi les Grecs. (**). Et c'est ainsi qu'est née insensiblement cette science, que nous nommons la Géographie; & c'est ainsi que s'est formé ce prodigieux recueil de cartes dont le nombre monte à plus de trentemille pieces, parmi lesquelles les copies sont aux originaux comme onze à un, ou à peu près.

Indépendamment des causes générales, qui ont arrêté les progrès des Beaux-Arts chez tous les peuples de l'Orient, & dont je parlerai plus amplement en particulier, il semble que la Mythologie des Egyptiens étoit fondée sur des spéculations qui

(*) Jos. XVIII. 8 & 9.

(**) *De veterum Geographiâ.* --- *Diogen. Laert in vit. Anaxim.*

n'offroient pas beaucoup de ressource ni aux Peintres ni aux Statuaires, lesquels durent toujours recourir à des sujets, énigmatiques, mystérieux, où peu de corps pouvoient rester tels qu'ils ont été créés, & tels que nous les voyons. Il fallut mettre des têtes humaines sur des troncs d'animaux, ou des têtes d'animaux sur des corps humains, il fallut décomposer les êtres, & multiplier les monstres; ce qui fit qu'on ne consulta plus la Nature pour redresser les défauts du dessin, & pour en adoucir la rudesse. On dessinoit sans modele des formes fantastiques, qui paroissent appartenir à un univers différent du nôtre. Et voilà pourquoi Apulée & Ammien Marcellin, en parlant de certaines figures symboliques de l'ancienne Egypte, les ont nommées des *animaux d'un autre monde*. Il est clair que cette maniere de s'exprimer est une métaphore; cependant quelques Commentateurs ont été assez dépourvus de sens commun, pour en conclure que les Egyptiens connoissoient l'Amérique, qu'ils croyoient sur-tout distinguer dans les termes qu'emploie Apulée pour décrire cette robe de toile peinte, qu'on lui donna lors de son initiation aux mysteres d'Isis; (*) & laquelle étoit toute couverte de représentations emblématiques, dont les Egyptiens ne pouvoient s'empêcher de faire un usage continuel: ils chargeoient même quelquefois tant de symboles sur la tête des statues, qu'elles en paroissent être aussi accablées, que le sont les Carya-

(*) *Quaqua tamen viseres, colore vario circum notatis insignibar animalibus; hinc Dracones Indici, inde Gryphes Hyperborei, quos in speciem pinnatæ alitis generat Mundus alter. Lib. XI.*

tides par le fardeau qu'elles tâchent de soutenir.

Les Artistes Grecs pour donner un air beaucoup plus imposant, beaucoup plus majestueux aux Divinités, qui leur étoient venues originairement de l'Egypte, en déchargerent d'abord la tête, n'y laisserent subsister que le moins d'attributs qu'il leur fut possible, & n'employèrent jamais des coëffures aussi défavorables que celles que les statuaires de Thebes & de Memphis tailloient souvent sur des Osiris, des Isis & d'autres statues, telles que le Colosse de Memnon. Cette coëffure paroît avoir été un bonnet tissu de feuilles de deux Palmiers différents, de celui que les Botanistes nomment communément *Phanix*, & d'un autre plus rare, que la Thébaïde seule produit. (*)

Dans les pays chauds, les hommes ont des affections fort opposées les unes aux autres. Les Espagnols sont très-graves, & cependant ils aiment passionnément la danse : quand chez eux les gens de la campagne entendent seulement vers le soir le son d'un instrument de musique, ils ne peuvent s'empêcher de tressaillir & de sauter, tout comme les Negres. Les Egyptiens n'avoient point précisément ce penchant-là ; mais tandis que leur caractère sombre les portoit vers une mélancholie invincible, leur imagination étoit très-vive : allant sans cesse d'une extrémité à l'autre, & ne sachant jamais trouver de milieu, elle produisit ou des colosses prodigieux, ou des statues infiniment petites, telles que celles qu'on portoit en procession dans des chasses faites comme des ba-

(*) *Palma Thebaïca, dichotoma, folio stabelliformi.*

teaux ; & telles que celles, qui , sous la forme des pygmées représentoient les seize coudées de la crue du Nil. (*) Si l'on eût abandonné un tel peuple à lui-même , les compositions allégoriques seroient devenues si bizarres , & se seroient tellement multipliées , qu'il n'eut plus été possible d'y rien comprendre : mais dès que les changements devinrent dangereux , les prêtres firent l'imaginable pour les empêcher : ils ne voulurent plus rien innover dans le culte extérieur dès qu'ils eurent alongé l'année de cinq jours , ce qui paroît être la dernière innovation essentielle qu'ils ayent faite. C'est dommage qu'on ne soit pas en état de fixer avec précision une époque si intéressante dans leur Histoire : je sçai bien , que Warburton & Shuckford la placent à l'an du Monde 2665 : mais on ne sauroit dire combien il est ridicule & absurde de dater ici de la création du Monde , dont l'époque est mille fois moins connue que celle de l'invention des Epagomenes , que Newton a aussi voulu déterminer ; mais on trouve quatre-cents ans de différence entre son calcul & celui dont on vient de parler : car jusqu'à présent il est inouï que trois Chronologistes ayent été d'accord entre eux sur un même point. [**]

(*) Ce sont les Sculpteurs Grecs, qui ont changé ces figures de mains hauts d'une coudée, en seize enfants du Nil, comme dans la statue décrite par Pline, & une autre dont il est fait mention dans Montfaucon. *Diar. Italic. Cap. XX.*

On croit que le style allégorique des Prêtres de l'Egypte a donné lieu à la fable des Pygmées d'Ethiopie, & de leur combat avec les Ibis, qui s'éloignent ou s'approchent du Nil à mesure qu'il croît & décroît.

(**) On peut consulter sur l'institution des Epagomenes, M.

Quoiqu'il en soit , les Sculpteurs dûrent alors beaucoup plus s'appliquer à copier les anciens modeles , qu'à en produire de nouveaux : ils adopterent même pour les statues un seul air de physionomie , ou des traits dont ils ne s'écarterent point sensiblement : c'étoit leur maniere de tailler le menton dans des proportions fort petites , & d'arrondir beaucoup les joues , caractère qu'on reconnoît aussi dans les pierres gravées de l'Egypte , comme Mr. Winkelman l'a observé (*) Il paroît qu'en traçant le contour des têtes , qu'on doit voir de face , ils prenoient moins de l'ovale que du cercle : ils tiroient d'ailleurs les yeux obliquement , les élevoient autant que le front , & haussaient les angles de la section des levres : tandis que les Grecs les abaissoient. Mais lorsqu'il s'agit de quelque contestation sur la beauté corporelle , il faut s'en rapporter au jugement des Grecs , & jamais à celui des Africains.

Dès qu'on eût adopté si aveuglément en Europe le ridicule système sur l'origine des Chinois qu'on faisoit venir de l'Egypte , on crut voir dans les statues Egyptiennes une physionomie Chinoise ; & par une illusion dont il n'y a point d'exemple , on crut reconnoître encore les visages de la Chine dans les momies , dont les linéaments ont été altérés non seulement par le laps des siècles & le desséchement des chairs ; mais encore par la violence

des Vignoles, *Chronologie sacrée* Tom. II. p. 668. Et le calendrier Egyptien dans les *Mémoires de l'Acad. des Ins.* Tom. 14. p. 334.

[*] *Descrip. des pierres gravées de M. le Baron de Stofsch.* Classe première,

qu'il a fallu y faire pour ôter la cloison du nez ; afin de pouvoir extraire la cervelle par les narines, & remplir ensuite la boîte du crâne de matieres résineuses. Ce cartilage étant emporté , comme il l'est toujours , cela change la forme du visage , qui s'applatit un peu comme celui des Chinois ; & il se peut que c'est là-dessus qu'est fondé ce qu'on lit dans Dion , qui assure que l'Empereur Auguste étant en Egypte , y défigura la momie d'Alexandre le Grand , en la touchant précisément dans l'endroit où la cloison du nez avoit été enlevée par les embaumeurs. (*)

Il étoit absurde d'interroger ici des statues mal-faites & des morts : il ne s'agissoit que de considérer les Coptes modernes , qui vivent en Egypte , & qui descendent bien indubitablement des anciens Egyptiens : or ces Coptes-là ne ressemblent par aucun trait aux Chinois , qui étant issus d'une race de Tartares , en conservent le caractère original , en ce qu'ils ont peu de barbe , de petits yeux & le nez plat. Par là on voit ce qu'il faut penser de la frivolité des preuves , dont on a voulu se prévaloir dans un sujet si important.

Au reste , les Artistes continuerent en Egypte à travailler suivant toute la rigidité du premier style , jusqu'au règne de Ptolémée Philadelphie. Les établissemens , que les Grecs firent dans le *Delta* sous Psammétique , n'étoient que des établissemens de commerce , qui n'eurent aucune influence sur les arts , auxquels il ne survint pas non plus la moindre révolution durant la conquête des Per-

(*) *Folio 279. Jean, X. 458*

fans ; puisque Platon dit que de son temps les Egyptiens n'avoient encore rien changé ni à leur methode de peindre , ni à leur maniere de sculpter : les ouvrages qui se font aujourd'hui , ajoute-t-il , ressemblent à ce qui a été fait de temps immémorial : on n'y remarque rien de plus achevé , ni aussi rien de plus imparfait. Ainsi le voyage de ce Philosophe en Egypte nous donne une époque précieuse , à laquelle les Auteurs modernes ne paroissent pas avoir réfléchi : car l'opinion la plus générale est que l'ancien style changea d'abord par l'invasion des Persans , qui sous Cambyse étoient encore fort barbares ; & loin d'amener des Artistes avec eux , ils en prirent en Egypte pour les employer dans leurs provinces à élever quelques fabriques , comme celle dont on trouve les ruines au-delà de l'Araxes ou du *Bend-Emir* des Modernes.

On peut expliquer fort naturellement pourquoi les mœurs & les usages des Persans ne firent jamais la moindre impression sur l'esprit du peuple conquis. D'abord les Empereurs de Perse ne vinrent pas résider en Egypte : ils la réduisirent en province , & y envoyerent des Gouverneurs ou de grands Satrapes , qui demeuroient à Memphis ; & la plupart des troupes Persanes cantonnoient autour de cette ville pour tenir à la fois en échec le *Delta* & la Thébaïde. Ces troupes & ces Satrapes tyrannisoient les Egyptiens , qui ne pouvant respirer sous un joug si dur , se révolterent souvent. De la révolte naissoient la guerre , la destruction & le pillage de ce qu'il y avoit de sacré & de profane : on pilla même dans les temples les archives ;

& il est difficile de concevoir comment les Prêtres de l'Egypte purent , en cet instant de calamité & de détresse , ramasser assez d'argent comptant pour racheter les débris de leurs bibliothèques d'entre les mains d'un infame Eunuque d'Ochus , qui s'en étoit emparé , & qui en exigeoit une somme exorbitante. Après cela on peut bien croire que les Egyptiens n'eurent jamais que de l'horreur pour les mœurs & les usages des Persans. Mais il n'en fut pas ainsi , lorsqu'à la mort d'Alexandre , des Princes étrangers vinrent résider en Egypte , & lui rendirent l'ancienne forme de Royaume. Il est certain que les trois premiers Ptolémées se conduisirent tellement que les Egyptiens ne purent que les aimer : ce n'étoient point des barbares qui détruisoient en opprimant ; mais des hommes , qui sensibles à tous les genres de gloire , firent aussi cultiver tous les Arts : & c'est sous leur règne que les Sculpteurs Egyptiens adoucirent leur style à force de voir des ouvrages faits dans la Grece , ou à force de voir travailler des Grecs mêmes , qui avoient un avantage infini du côté du dessin ; quoiqu'ils n'en eussent aucun du côté des instruments & de la pratique de tailler & de polir la pierre : car les Egyptiens les surpassoient par la trempe & la qualité de leur acier , & par la méthode dont ils polissoient des matieres aussi réfractaires & aussi intraitables que les divers genres de Basalte. D'ailleurs ils entendoient autant bien que les Grecs toute la partie mécanique de la gravure en pierres fines. Je répéterai ici que les recherches entreprises pour fixer l'origine de cet Art en Egypte , ont été infructueuses , & Bochart ne donne rien de satisfai-

fant dans l'article où il traite du *Schamir* ou *Samir* qu'il prend pour l'émeril. (*)

Il faut donc dire que les Egyptiens ont su de temps immémorial tailler & graver les pierres précieuses; ce qui est d'autant plus surprenant que celles qui naissent dans leur pays, sont toutes extrêmement dures; & il n'y a pas de comparaison entre le Smeralda vrai ou l'Emeraude de la Thébaïde, & celle du Pérou, laquelle se laisse même entamer avec la pointe d'une pyrite. Au reste, il y a longtemps qu'on a su, mais on fait aujourd'hui mieux que jamais par les expériences faites sur des diamants du Brésil, que toutes les pierres de l'Amérique sans exception n'ont point le degré de dureté de celles de l'ancien Continent; ce qui paroît provenir de l'inondation que le Nouveau Monde a essuyée dans des temps postérieurs à notre cataclisme.

Il convient de mettre quelque restriction à ce que le Comte de Caylus dit de l'extrême rareté des pierres Egyptiennes, gravées en relief. Car il est certain qu'on en trouve plusieurs, indépendamment de celle dont il est question dans Natter: (**) on en connoît même qui représentent des Scarabées militaires, travaillés en relief sur la partie convexe, & gravés encore une fois en creux sur la partie platte. Le peu de penchant que les Egyptiens ont témoigné pour les bas-reliefs en général, paroît avoir influé en ceci; puisqu'on ne sauroit dire qu'ils ont tellement multiplié les pierres gravées en creux, afin de les faire servir de cachets ou de sceaux; car chez

(*) HIEROZOICON, Tom. II. p. 841.

(**) *Traité de la méthode de graver*, p. 7.

eux on ne scelloit pas les actes, dans lesquels Pline assure que l'écriture seule suffisoit. (*)

On peut maintenant se convaincre par tous les détails où nous sommes entrés, que ce n'est ni faute d'instruments, ni faute d'un procédé facile pour opérer, que les Artistes de l'Egypte n'ont jamais pu atteindre à la perfection : ils péchoient dans le dessin, & leurs compositions manquoient de goût, de grace & de noblesse. Or il est sûr que cet obstacle, qui les a continuellement arrêtés au milieu de leur carrière, avoit en grande partie sa source dans les organes & dans le génie. On a, à cette occasion, beaucoup blâmé les Prêtres de ce qu'ils n'ont pas fait usage de la Musique pour modérer & adoucir l'imagination déréglée de leur peuple : Diodore de Sicile assure que cette méthode leur avoit paru dangereuse, & aussi propre, dit-il, à énerver l'ame, que la lutte est propre à énerver le corps. Après des expressions si positives, on croiroit que les Egyptiens n'ont pas eu absolument de Musique; mais la vérité est qu'ils en ont eu une très-mauvaise, & aussi détestable que l'est encore aujourd'hui celle de tous les peuples de l'Afrique & de l'Asie Méridionale.

Il n'y a qu'à considérer attentivement la formation d'un siffre, soit en argent, soit en airain, pour s'appercevoir qu'il n'en a pu résulter aucune harmonie; mais seulement un bruit aigu, qui

(*) *Non signat Oriens aut Egyptus, litteris etiam nunc contenta solis.* Il peut y avoir eu quelques exceptions à cette règle,

étant joint au son de la flûte grossiere, nommée en Egyptien *Chnoue*, & au mugissement du bœuf Apis, produisoit ce charivari, que décrit Claudien par des vers imitatifs.

----- Nilotica fistris
Ripa sonat, phariosque modos Ægyptia ducit
Tibia, submissis admugit cornibus Apis. ()*

Quant à leurs autres instruments de Musique, comme le flageolet, le cor, le chalumeau de paille d'orge, les castagnettes, le triangle organique ou le *rebuni*, le tambour de Basque & une espece particuliere de flûte, dont parlent Pollux & Eustathe, il est aisé de s'imaginer quelle mélodie ils ont pu faire. Aussi les Prêtres ne vouloient-ils point qu'on fit retentir de la forte l'intérieur des temples où ils chantoient les hymnes sacrés sans être accompagnés d'aucun instrument. (**)

On ne sauroit témoigner assez de surprise de ce que dans un Ouvrage imprimé en 1768, il est dit que le système musical de Pythagore, qu'on suppose avoir été celui des Egyptiens, est exactement le même que celui des Chinois: mais il s'en faut de

(*) *De IV Consul. Honor.*

On observera ici que M. l'Abbé Winkelman s'est trompé, lorsqu'il a soutenu que le sifre étoit un instrument nouveau en Egypte; parce qu'il ne l'a pas trouvé dans la main des statues Egyptiennes qui sont à Rome. D'abord dans ce pays il n'étoit pas permis d'introduire de nouveaux instruments de Musique; & on voit le sifre à la tête de chat entre les mains d'une très-ancienne statue de femme qu'on a prise pour une Isis. Ce monument décisif se trouve en Angleterre. D'ailleurs, si M. Winkelman eût lu les recherches de Bochart sur le *Sifre*, il se seroit détrompé.

(**) *Tract. de Elocutione Demetrii Phal. aut scriptoris incerti.*

beaucoup qu'on ait prouvé une assertion si bizarre, & qui se détruit elle-même, lorsqu'on considère la différence essentielle qu'il y a entre les Instruments de la Chine & ceux de l'ancienne Egypte. Quant au système de Pythagore, je n'examinerai point s'il est réellement faux, comme on a voulu le démontrer de nos jours; mais il me semble que les premières observations sur lesquelles il est fondé, sont telles que beaucoup de nations ont pu les faire sans avoir de communication entre elles: ainsi il ne seroit point bien étonnant qu'on en trouvât quelques traces dans ce qu'on nomme par une grande exagération, la *Musique des Chinois*: puisque de l'aveu même des Jésuites elle ne mérite un tel nom en aucun sens. (*) D'ailleurs ces Missionnaires observent que les airs, qu'ils entendirent à Canton, ressemblent à ce qu'on entend dans toute l'Asie Méridionale. Les voyageurs, qui ont traversé cette partie du Globe, se sont d'abord aperçus que les hommes y doivent être sans cesse excités au mouvement & au travail par des cris ou par un bruit, tel qu'on en fait dans les vaisseaux du Japon, de la Chine, de Siam & de toutes les isles de l'Archipelague Indien, pour entretenir la manœuvre des rameurs. Dans ces pays-là, dit M. Chardin, les ouvriers ne sauroient soulever une poutre ou transporter une pierre sans crier; & la raison qu'il en allégué, est la véritable: cela provient de la paresse de l'ame, qu'il faut comme reveiller à chaque instant par un son rude ou aigu, tel que celui du tambour & de la flûte, instruments qu'on a retrouvés dans

(*) *Du Halde, Description de la Chine, T. III, p. 328*

toutes les régions chaudes des deux hémisphères. Des tons doux & mélodieux ne frapperoient point assez les organes de ces peuples : & voilà pourquoi ils n'ont jamais fait, & ne feront jamais des progrès dans la Musique. Ainsi les Prêtres de l'Égypte ne feroient point parvenus par ce moyen-là à produire quelque révolution dans le génie de leurs Artistes, comme on se l'est faussement persuadé.

Il me reste maintenant à parler de la Chine plus en particulier.

De tous les Peintres de l'Europe, qui ont voyagé dans ce pays, Gio Ghirardini est le seul qui ait publié une Relation, dans laquelle on voit en peu de mots ce que cet homme pensoit des Chinois, dont il avoit considéré beaucoup d'ouvrages à Canton & à Pekin, où il fit quelque séjour pour peindre la coupole d'une église. *Ce peuple, dit-il, n'a pas la moindre idée des Beaux-Arts : il ne sait que peser de l'argent, & manger du riz. (*)*

Il n'est pas étonnant qu'un artiste Italien ait été révolté jusqu'à ce point par le dessin ridicule & l'affreux barbouillage des Chinois; puisque les Tartares eux-mêmes n'en ont pu supporter la vue : aussi les quatre Empereurs Tartares, qu'on fait avoir régné à la Chine jusqu'à présent, ont-ils tous employé des Peintres d'Europe à leur Cour, sans que les présomptueux *Han-lin* & les plus graves d'entre les Lettrés aient pensé seulement à les blâmer : car ils reconnoissent autant en ceci l'infériorité décidée

(*) *Relation d'un Voyage fait à la Chine, sur le vaisseau l'Amphitrite en 1698. par le Sieur Gio Ghirardini, Peintre.*

de leur nation, que la leur propre, lorsqu'il s'agit de faire un Almanach sans faure.

Les premiers Jésuites, auxquels on s'adressa pour décorer les appartements du Palais Impérial de Peking, étoient des Théologiens Scholastiques, qui n'avoient jamais manié le pinceau; mais il se trouva parmi eux un frere laïque, qui ayant été broyeur de couleurs en Europe, entreprit de peindre à la Chine, où ce malheureux fut encore applaudi. Mais depuis, les Missionnaires ayant compris que l'emploi de premier Peintre de la Cour étoit d'une grande importance, ils l'ont fait accorder aux Prêtres mêmes de leur Ordre, lesquels exercent aujourd'hui cet Art à Peking, où personne parmi les Tartares n'est en état de juger de leur capacité: ils voyent seulement que tout ce qui sort de leurs mains, surpasse de beaucoup les mauvais ouvrages des Chinois.

Ce sont ces Religieux, & sur-tout le Pere Attiret d'Avignon, qui ont dessiné les plans des batailles gagnées en 1754 & 1757 par les Mandhuis sur les Eleuths Sdongares & les Koschiots, qu'on dit avoir été non seulement vaincus; mais totalement exterminés, au point que toute cette race a disparu de dessus la surface de la Terre: ce que je suis néanmoins fort éloigné de croire: car ces peuples errants de la grande Tartarie fuyent quelquefois très-loin après un combat malheureux: on ne fait plus où ils sont, & insensiblement ils reviennent, & insensiblement ils se rassemblent: d'ailleurs, si l'on nous a bien instruits, il doit se trouver des débris de ces hordes réfugiés sur le territoire de la Russie. Quand les plans de ces batailles furent dessinéés, il

ne se trouva pas un homme à la Chine capable de les graver. Et en effet, il n'existe point de graveur en taille douce dans toute l'Asie, où l'on méprise trop les tableaux pour en multiplier les copies par le moyen du burin, instrument qui veut être manié avec une patience, dont les Orientaux paroissent fort peu susceptibles. Ils expédient si promptement tout ce qu'ils gravent en bois, qu'on est étonné de voir travailler les Indiens, qui découpent les moules pour les toiles peintes : aussi n'y font-ils pas des contre-hachures ; ce qui les arrêteroit malgré eux.

Les Jésuites, pour attirer d'abord beaucoup de monde dans leurs églises de la Chine sous le regne de l'Empereur *Can-hi*, en firent peindre les murailles à la manière de l'Europe, ce qui leur réussit au-delà de toute attente ; & même, dit le Pere Gobien, à *Yam-tcheou*, où l'on ne put employer qu'un très médiocre Artiste. Ce qui frappa le plus les Chinois, ce furent les tableaux de perspective : on prétend que l'Empereur lui-même porta la main sur ceux, que lui offrit le Pere Bruglio ; parce qu'il y soupçonnoit quelque enfoncement, tout comme cet aveugle, auquel on fit l'opération de la cataracte à Londres. Ghirardini, qui peignit une colonnade & des membres d'architecture à Pekin, passa pour un forcier, qui éblouissoit le peuple par des talismans. L'homme sauvage n'admire rien : l'homme ignore tout, & Ghirardini, qui n'étoit point fort flatté d'avoir de tels admirateurs, revint à la hâte en Europe, où il publia cette Relation qu'on vient de citer.

Il doit paroître un peu étrange après cela, que

le Pere le Comte dife que les Chinois n'avoient point absolument bien approfondi les principes de la Perspective ; puisque la vérité est qu'ils n'en eurent jamais la moindre idée ; quoiqu'ils ne cessassent de faire des payfages , où il n'y avoit ni point de vue , ni lointain. Les lignes fuyantes leur étoient auffi inconnues que le point où il faut qu'elles se réunissent : n'ayant aucune notion des regles auxquelles les effets de la lumiere font invariablement fousmis , & ignorant la pratique des repouffoirs ou des grandes masses d'ombre qu'on met sur les devants , ils tâchoient inutilement d'éloigner les objets en plaçant fort haut dans le ciel des tableaux ; ce qui ne les éloignoit point ; car le plan de l'horizon étant ainfi porté au-delà de toute borne , l'illusion de la Perspective étoit détruite. Et d'ailleurs ils ne favoient ni rompre , ni dégrader les couleurs.

On peut croire combien de tels Peintres ont dû être embarrassés , lorsqu'ils vouloient représenter la vue d'un jardin Chinois , où il y a des montagnes artificielles , qui en cachent d'autres , des précipices , des fossés , des allées tortueuses , des arbres plantés fans ordre , fans symmétrie , des canaux qui vont en serpentant , & tant de choses si confuses qu'il n'y a qu'une imagination dépravée qui ait pu en enfanter l'idée. Au reste , quoiqu'ils maltraitassent singulierement le payfage , ils maltraitoient encore davantage les figures.

Dans le Dictionnaire des Beaux-Arts , il est dit que ce qui fait le caractère de la Peinture Chinoise , c'est la propreté ; mais si par ce terme on prétend désigner des couleurs très-belles , très-vives , appliquées fans entente sur des dessins faits

sans vérité , sans génie ; alors il se trouvera que la propreté est le caractère de tout ce qu'on peint dans l'Asie Méridionale , où les plus précieuses substances colorantes se rencontrent avec profusion ; mais c'est-là un don de la Nature , dont les habitants de ces climats n'ont jamais su tirer avantage.

Les Chinois donnent en général le nom de *Hoa-peï* à ces misérables , qui peignent les cabinets , les grandes lanternes , les porcelaines & les verres qu'on leur apporte de l'Europe. Ces ouvriers passent pour être les plus pauvres de tout l'Empire ; ils peuvent à peine gagner de quoi vivre ; quoiqu'ils travaillent très-vîte , & qu'ils fassent encore travailler avec eux tous leurs enfants dès l'âge de six ou sept ans : ce qui gâte la main de ces enfants pour le reste de leurs jours ; car comme ils peignent avant que d'avoir appris à bien dessiner , ils deviennent ce qu'ont été leurs peres , c'est-à-dire , des barbouilleurs. Ceux de ces élèves , qui ont le moins d'aptitude , ne parviennent qu'à la connoissance d'un petit nombre de contours ; il y en a qui ne savent faire que des tiges : il y en a qui ne savent faire que des feuilles , & encore les font-ils fort mal. Généralement parlant , on ne trouve point en Asie des Peintres , qui sachent bien rendre le feuillage des arbres.

Le Pere Parrenin se voyant dans l'impossibilité de justifier aux yeux de M. de Mairan l'ignorance profonde des Chinois dans l'Astronomie , s'avisâ d'écrire un jour que ce peuple avoit beaucoup de génie ; mais qu'il payoit très-mal les Astronomes. Or il paye encore bien plus mal les Peintres : un homme , qui voudroit employer trente ans à s'y former dans son Art avant que de rien produire , ne

pourroit ensuite jamais se défrayer : car on ne fait pas, dans ce pays, ce que c'est que la gloire ou l'ambition : on y calcule tout.

Ces *Hoa-peï*, dont nous venons de parler, sont ordinairement attachés à quelque fabrique, & surtout à celles de porcelaine, où ils recevoient jadis fort souvent la bastonnade, quand ils tachoient par malheur un vase, ou quand la couleur venoit à découler hors de ses contours pendant la cuisson ; & ils supportoient patiemment les coups : mais les ouvriers, qui faisoient les moules, & ceux qui préparoient la pâte, travail assez dur par lui-même, au lieu de se laisser battre, sautoient quelquefois par désespoir dans leurs fourneaux allumés pour finir ainsi leur déplorable destinée. Les Tartares Mandchuis ont un peu modéré à cet égard le pouvoir des Mandarins, qui avant les temps de la conquête tyrannisoient les ouvriers : car ces Mandarins étoient des Eunuques infames, auxquels on confioit l'inspection des fabriques, dont il n'y en a pas qui soit exempte de payer un tribut à la Cour, laquelle a par là acquis une influence directe sur tous les ouvrages qu'on y exécute ; ce qui fait une partie de la servitude de ce peuple, dont les institutions sont presque en tout opposées à celles de l'ancienne Egypte. Les Chinois n'ont jamais pensé à rendre les professions héréditaires, je ne dirai pas dans les familles, ce qui est impossible ; mais pas même dans de certaines tribus ou dans de certaines castes : chacun peut y choisir un état, & même celui de Bonze ou de moine mendiant, qui est le dernier de tous, sans excepter celui de voleur. Cependant malgré cela les Arts sont restés à la Chine, comme chez la

plupart des autres peuples de l'Orient, dans une es-
pece d'enfance éternelle.

Toutes ces considérations ont pu faire croire que les habitants de ces contrées possédoient seulement un esprit d'invention, & qu'ils manquoient de capacité lorsqu'il s'agissoit de perfectionner une découverte. Là-dessus je ferai observer que chez eux l'Histoire des Arts & des Métiers est chargée de beaucoup de ténèbres, parce qu'ils ne se sont jamais piqués de l'écrire avec vérité & avec candeur, de sorte qu'on ne peut distinguer clairement les découvertes, que les Chinois ont faites, d'avec celles qu'ils ont empruntées des Indiens, qui, suivant nous, ont porté à la Chine la méthode d'imprimer le coton avec des moules. Et de-là il n'y a qu'une distance infiniment petite, ou pour mieux dire nulle, à la méthode d'imprimer des livres avec des moules. Rien n'est plus indigne que la maniere dont les Chinois tergiversent & se contredisent, lorsqu'on veut qu'ils s'expliquent sur la véritable époque de l'invention de leur Imprimerie : ils disent l'avoir connue cinquante ans avant notre ére ; & dans les Annales de l'Empire on assure qu'elle fut seulement inventée sous le regne de *Mingtssung*, qui, selon la Chronologie qu'on suit aujourd'hui en Europe, ne monta sur le trône que l'an 926 après notre ére. Or il y a encore en cela une erreur ou une époque antidatée de près de deux siècles ; puisque le Pere Trigault, qui écrivoit vers l'an 1615, dit qu'on ne fauroit prouver que les Chinois ayent fait quelque édition avant l'an 1100. (*)

(*) *Expeditio apud Sinas*, p. 19.

A ne consulter que les monuments que nous avons dans l'Occident sur l'ancien état du commerce & des arts de l'Asie Méridionale, il n'y a point de doute que ce ne soit aux Indiens qu'il faut attribuer l'invention de l'Imprimerie en coton, dont les toiles ont toujours été comme aujourd'hui une branche considérable de leur négoce; ainsi qu'on le voit par ce qu'en rapporte l'Auteur incertain du *Périple de la Mer Erythrée*. (*) Et ces toiles ont encore été dans l'Antiquité comme de nos jours, chargées d'un dessin baroque, de chimères & d'êtres fantastiques; (**) ce qui provient de l'esprit exalté des Orientaux, de leur passion pour les allégories, & de leur ignorance: il est aisé de peindre des monstres, & fort difficile de bien représenter des animaux réels, dont la forme & les proportions sont connues au point qu'on ne sauroit s'en écarter sans détruire la ressemblance; ce qui n'est pas à craindre, quand on peint des chimères. Il n'y a point de pays au Monde où l'on fasse plus de fleurs artificielles qu'à la Chine; mais un Botaniste, qui y a examiné les plantes naturelles, atteste que parmi les fleurs de cette espèce, dont on apporte des caisses entières tous les ans en Europe, il n'y en a pas une qui ne

(*) Pag. 165. Tom. II. in collect. Operum Arriani.

(**) Il est déjà parlé dans Claudien des toiles peintes de l'Inde.

*Jam Cochleis homines junctos, & quidquid inane
Nutrit, in albatis quæ pingitur India vestis.*

In Eutrop. I.

C'est ainsi qu'il faut lire ces vers, & non pas *Attalicis*, *Judaicis*, ou *Isiacis*, comme quelques éditions le portent. Le passage du livre de Job qu'on a cru concerner aussi les toiles peintes de l'Inde, ne les concerne pas. L'erreur provient du traducteur Latin.

Tome I.

L

soit monstrueuse, soit par les feuilles qui sont d'un genre différent de la tige sur laquelle on les a mises, soit enfin par les calices & les autres parties de la fructification. Cet exemple prouve quelle confusion il regne dans l'esprit de tous les ouvriers Chinois; & combien l'imagination, qui les entraîne toujours, les éloigne de l'étude de la Nature. Au reste, il faut convenir que les étranges idées que ce peuple a sur la beauté corporelle, ont en quelque sorte mis les Peintres & les Sculpteurs dans l'impossibilité de dessiner noblement les figures : les uns & les autres doivent se conformer au goût dominant : ils doivent représenter les Dieux mêmes avec de très-gros ventres, caractère qu'on observe dans toutes les copies si multipliées de *Ninifo*, qui ressemble à un hydropique, & qui est assis sur un de ses talons comme les Orangs-Outangs & les Babouins. On ne fauroit rien imaginer de plus opposé à cet air majestueux que les statuaires Grecs donnoient à leurs Divinités, que la physionomie, la corpulence & tout le maintien de cet affreux magot de *Ninifo*.

On croit que l'usage des ceintures, dont les Chinois se sont toujours servis pour ferrer les robes, leur a fait regarder la tumeur qui en résulte souvent au ventre, comme une grande perfection dans le corps de l'homme; mais ce préjugé, que nous savons avoir été répandu jusqu'en Russie, peut venir originairement des Tartares, qui étant toujours à cheval contractent plus ou moins ce défaut par un effet de l'équitation, qu'Hippocrate paroît indiquer, lorsqu'il parle des Scythes. Il faut observer que ce que les Chinois ont pris pour une marque de beauté dans les hommes, leur a semblé au

contraire un vice très-choquant dans les femmes, dont ils veulent que le corps soit fluët & délicat. En effet, dès qu'ils commencerent à écraser les pieds aux filles, toutes ces opinions bizarres durent découler les unes des autres comme des conséquences nécessaires. Ainsi pendant que les Mandarins mangent tout ce qu'ils peuvent imaginer de plus nutritif, comme les tendons de cerfs & les nids d'oiseaux, dans l'espérance de gagner beaucoup d'embonpoint pour pouvoir remplir leur fauteuil dans les tribunaux, les femmes jeûnent de crainte d'engraïsser: & celles, qui prétendent que le travail des mains avilit l'ame, ont soin de se laisser croître les ongles, qu'elles conservent pendant la nuit dans des gânes de bambous ou de métal. L'extrême longueur de ces especes de griffes, jointe à celle des paupieres, qu'elles allongent aussi par artifice, ne produiroit point de grands effets aux yeux des Chinois, si elle n'étoit encore accompagnée par la délicatesse de la taille, que les Sculpteurs & sur-tout les Peintres n'ont jamais su bien représenter. Quelquefois ils ont dessiné des figures de femmes monstrueuses par leur hauteur, relativement à l'épaisseur & à la rondeur des membres: on voit une infinité de ces corps ainsi élançés sur de vieilles porcelaines, qui en ont contracté un nom particulier en Hollande: car aujourd'hui ce style ridicule s'est un peu adouci par la conquête des Tartares, qui ne pensent ni sur la beauté, ni même sur la vertu des femmes, comme les Chinois.

Je sai qu'on a accusé les *Hoa-peï* d'enlaidir les visages en les chargeant trop, & en les faisant gri-

macer, ainsi que le dit le Pere le Comte, (*) mais il est sûr que ces barbouilleurs savent par cœur un certain nombre de contours à force de les avoir pratiqués; & ce sont toujours les mêmes qu'ils répètent, précisément comme les Peintres des Indes Orientales, dont on connoît des tableaux chargés depuis quatre-vingt jusqu'à cent personnages où toutes les femmes se ressemblent, & tous les hommes aussi: car il n'y regne qu'un air de tête & de physionomie pour chaque sexe; ce qui prouve de la manière la plus manifeste qu'ils dessinent de pratique. Il est très-croyable que quelques voyageurs se sont trompés, lorsqu'ils ont attribué aux Chinois la connoissance de la Peinture en fresque; car les décorations de la Pagode d'*Emoui*, qu'on en cite comme un exemple, paroissent avoir été faites en détrempe, & d'ailleurs elles ne sont point fort anciennes; puisque toutes les représentations y ont du rapport au culte de *Fo*, (***) ainsi que dans les autres Pagodes de l'Empire; si on en excepte peut-être celles des *Taossé*, sur l'intérieur desquelles nous n'avons point des notions fort exactes; mais je ne doute nullement qu'elles ne soient aussi remplies de symboles Indiens.

Comme les édifices des Chinois ne sont point faits de manière à résister pendant un long laps de siècles; il n'est pas absolument étonnant qu'il n'existe nulle part chez eux des Peintures antiques: mais ce qui doit nous surprendre, c'est que Nieuhof dit de la façon la plus positive, qu'ils n'ont pas non plus

(*) *Nouveaux Mémoires sur la Chine. T. I. Lettre VI.*

(**) *Salmon Etat présent de la Chine. Tom. I. p. 190.*

des statues antiques. (*) Il n'y a point d'homme instruit, qui regarde ou qui ait jamais regardé comme authentiques les représentations de *Confucius*, que le peuple imbécile prétend avoir été faites de son vivant.

Au reste, quand même les plus vieilles statues Chinoises atteindroient à une telle époque, ce n'en seroient pas pour cela des monuments bien anciens. On suppose qu'Hérodote écrivoit vers l'an 480 avant notre ère; ainsi il écrivoit du vivant même de *Confucius*, dont l'Histoire m'est inconnue; mais je suis les traditions vulgairement adoptées. Or, lorsque Hérodote vint en Egypte, il y vit des statues déjà tombées en pièces par vétusté: quoiqu'elles eussent été faites probablement de bois de Sycomore, qui résiste si longtemps contre les efforts du temps, comme nous le voyons par les caisses des momies, lesquelles sont ordinairement de ce bois-là, qui étant imbu d'une sève âcre, dégoutte les vers qui voudroient le moudre. Ces statues Egyptiennes, déjà tombées en ruines dans le siècle où l'on fait vivre *Confucius*, sont des monuments assez anciens.

Je sens qu'il seroit nécessaire de faire à la Chine des recherches plus approfondies que celles de Nieuhof, qui suivit néanmoins la route du grand canal pour aller de Canton à Pekin, de sorte qu'il traversa tout le centre de l'Empire, où jusqu'à présent on ne connoît rien de plus ancien que le

(*) *Algemeene Beschryving van't Ryk Sina. Part. secund. folio 48.*

Van-ly ou la grande muraille, & encore ignorons-nous en quelle année elle fut réellement commencée : tant l'Histoire de ce pays est remplie de lacunes, d'obscurités & de contradictions.

Pour ce qui est des statues colossales, faites d'argille ou de plâtre peint ou doré, on en a trouvé assurément un très-grand nombre depuis le vingtième degré de latitude Nord, jusqu'au-delà du quarantième, & depuis l'extrémité Occidentale du *Chensi*, jusqu'à *Voën-teng*, qui est le cap le plus à l'Est de la terre de la Chine. Mais tous ces ouvrages ont indubitablement été exécutés dans des temps postérieurs à notre ère vulgaire; comme cela est démontré par les symboles mêmes de ces colosses, qu'on fait être relatifs à la Religion des Indes. Quant à des statues chargées de quelques attributs de Divinités Egyptiennes, on n'en a découvert ni la moindre trace, ni le moindre-vestige dans toute l'étendue de l'Empire, & rien ne sauroit être plus opposé au style des Artistes de l'Egypte, que celui dans lequel les Chinois travaillent : ce qui deviendra encore bien plus frappant, lorsque nous tenterons de faire le parallèle de l'Architecture de ces deux peuples, qui ne se sont presque rencontrés en rien, & sur-tout pas dans le *Dragon* & le *Fom Hoam*, comme M. de Mairan a eu grand tort de le soutenir.

On ne peut se dispenser d'entrer ici dans de certains détails par rapport à ces animaux fabuleux, dont les représentations ont été si incroyablement multipliées par les Peintres & les Sculpteurs de la Chine.

Le Dragon, que les Empereurs y portent dans leurs drapeaux, dans leurs livrées, & sur leurs ha-

bits, se nomme en Chinois *Lü* : or ce mot se trouve dans plusieurs langues Tartares, & surtout dans la Kalmouke, la Mongole & la Turquie, sans que jamais la signification en varie, ni même l'orthographe : car c'est ainsi qu'écrivent Abulgazi & le Prince Ulugh-Beigh, neveu de Tamerlan; l'un dans son *Histoire*, l'autre dans ses *Époques*. Cette singulière conformité m'a d'abord porté à croire que le Dragon Chinois est la principale pièce des armoiries, que les Hordes Tartares portoient au temps où elles firent quelques établissemens dans le Thibet & dans la Province de *Chenß*; & un Auteur Allemand a même soupçonné, que cette espèce de monstre peint grossièrement dans leurs bannières & sur leurs boucliers, a donné lieu à la fable si célèbre dans la Mythologie Scythique au sujet des combats des Arimaspes avec les Griphons. (*)

Quoiqu'il en soit, les Mongols, qui conquièrent la Chine au treizième siècle, & les Mandhuis, qui la conquièrent aux dix-septième, ont également respecté ce symbole, en l'adoptant sans y faire le moindre changement; ce qui prouve assez qu'ils ont été convaincus qu'il venoit originairement de quelque tribu Tartare : aussi tous les Historiens Chinois conviennent-ils que cet emblème du Dragon est aussi ancien que leur prétendu Fondateur *Fo hi*. Il seroit inutile d'objecter que les Tartares Mandhuis ne voulerent point désespérer le peuple conquis en le forçant de renoncer aux armoiries de ses ancêtres; puisque ces vainqueurs ne furent émus ni par les

(*) *Beer in der Erlaut. zur allg. Welth. Tom. 3. p. 35*

prieres ni par les larmes, lorsqu'ils eurent formé le dessein de changer tout l'habillement Chinois : rien au monde ne put les détourner de cette résolution dictée par la plus saine politique, & il fallut quitter l'habillement Chinois, ou mourir, ou fuir comme ceux qui se sauverent à Batavia pour y conserver leur longue chevelure.

Après cela on voit combien il est absurde de vouloir trouver dans le Dragon de la Chine un Crocodile du Nil, animal qu'on a constamment appelé, en Egyptien vulgaire, *Chamsa*, ce qui n'a pas le moindre rapport au *Lù* des Chinois, qui d'ailleurs parlent une langue monosyllabique, c'est-à-dire, toute composée de mots d'une seule syllabe; & l'ancienne langue Egyptienne étoit au contraire polysyllabique : différence si notable qu'il ne seroit gueres possible d'en imaginer une plus grande entre deux nations de la Terre connue.

M. de Mairan s'est extrêmement trompé, quand il a prétendu que les Pharaons ou les anciens Rois d'Egypte portoient dans leurs armoiries un Crocodile. (*) Il ne faut qu'être tant soit peu versé dans la Mythologie de ce pays pour savoir que ce lézard étoit l'emblème de Typhon ou du Mauvais Principe, hormis dans de certaines villes situées fort loin du Nil sur des canaux faits de main d'hommes.

Il est vrai qu'un Juif, pour insulter un Roi d'E-

(*) *Lettres au Pere Parrenin, concernant diverses questions sur la Chine. p. 74.*

M. de Mairan prétend qu'il n'existe point de Crocodiles à la Chine. Le Pere Martini, Nieuhof & quelques autres Auteurs, dont M. de Mairan n'a pas eu connoissance, assurent qu'on en trouve dans la riviere Ço.

gypte, l'a nommé insolemment *grand Dragon* ou *Thannin*, en le comparant au Crocodile. Mais que peut-on conclure d'un terme si odieux, inspiré par la haine nationale, qu'on fait avoir subsisté alors entre quelques Hébreux & quelques Coptes? finon que les hommes ont fait usage des injures dans tous les siècles.

Voici ce qu'il en est. Elien nous désigne beaucoup mieux que Diodore de Sicile, l'espece de symbole que les Rois d'Egypte portoient dans leur diadème: c'étoit, dit-il, l'image d'un Aspic tacheté. (*) Or cet Aspic est précisément le *Thermutis*, ou le serpent sacré, qui se mord la queue: on le mettoit également sur la tête d'Isis pour indiquer la Puissance, & on le connoît très-bien dans les Monuments. Il n'a absolument aucun rapport avec le Dragon de la Chine, & lui ressemble bien moins que les fleurs de lis de la France ressemblent au chardon de ce pays, qui le porte dans son écusson. Ainsi les erreurs, où l'on est tombé au sujet du Dragon, sont pour le moins aussi monstrueuses que l'animal même dont il s'agit.

Quant à l'oiseau *Fom-hoam*, on peut démontrer clairement qu'il n'a rien de commun avec le *Phœnix*. Les Chinois ne connoissent pas & n'ont jamais connu le cycle caniculaire, composé de quatorze cents soixante & un ans: or, comme ils n'ont pas la

(*) *Hinc Ægyptiorum Reges in diademate variegatas Aspides gerere intellexi, per figuram istius animalis invictum Imperii robur significantes. De Nat. Animal. Lib. VI. cap. 38.* Suivant Diodore, cet emblème changeoit en Egypte selon le caprice des Souverains, qui portoient aussi quelquefois dans leur diadème la tête d'un Lion; mais je doute qu'en cela Diodore ait été bien instruit.

moindre idée de ce cycle, il s'enfuit qu'il ne sert pas même à parler du *Phœnix*, lequel n'est autre chose que l'accomplissement de la révolution qui ramenoit le lever héliaque de la Canicule au premier jour du mois *Thoth*. L'oiseau *Fam-hoam*, qu'on représente avec un bouquet de plume sur la tête suivant la figure qu'en a publiée le Pere Boius, m'a toujours paru être le même symbole que la Huppe, si célèbre dans la Mythologie des anciens Indiens, & sur laquelle on peut trouver beaucoup de détails dans Elien, auquel il suffira d'avoir renvoyé le lecteur.

Il s'en faut de beaucoup qu'à la Chine le nombre des Sculpteurs proprement dits égale celui des potiers, ou de ceux qui font en moules des figures d'argille, de plâtre & de pâte de porcelaine; & auxquels les Bonzes procurent infiniment plus d'occupation qu'on ne seroit porté à le penser, si l'on ne savoit que ces fanatiques multiplient d'année en année le nombre des magots. Il y a déjà plus d'un siècle, qu'on montra à des Ambassadeurs Hollandois, qui alloient à Pékin, une Pagode qu'on soupçonnoit contenir près de dix-mille de ces figures depuis la hauteur d'un demi pied jusqu'à la stature colossale, rangées sur des tablettes, comme on range des livres dans une bibliothèque: outre ces magots logés dans les temples, chaque Chinois en a un certain nombre chez lui, & ceux qui passent leur vie sur les barques à l'embouchure des grandes rivières, y fabriquent des chapelles qui en sont garnies: si à cela on ajoute que le total de ce qu'il en est passé en Europe se monte à cinq ou six millions, alors on pourra, dis-je se persuader que les potiers de la Chine, ne sont

point désœuvrés; quoiqu'ils feroient beaucoup mieux d'aller défricher les landes du *Koei-Tcheou*, que de produire des bagatelles si grossières & si inutiles: car nous ne parlons pas ici de certaines statues de pierre lardite, sorties de la main des Sculpteurs, & qui sont sans contredit ce que ces Artistes ont fait de mieux ou de plus supportable: ordinairement l'ampleur des draperies y cache les parties les plus difficiles à rendre, comme les mains & les pieds, qu'ils estropient dans tous les sujets où ces membres sont à découvert; car ils n'ont aucune idée de l'anatomie ou de l'ostéologie; & ne se servent ni de squelettes, ni de manequins pour apprendre à dessiner. Quelque bon modèle qu'on leur fournisse, ils ne peuvent s'empêcher de tomber dans leur contours de pratique: en voulant imiter des groupes de porcelaine de Saxe qu'on leur avoit apportés, ils y ont fait des oreilles, des sourcils, des yeux & des nez Chinois. Au reste, ce n'est point seulement pour les vases & les piéces de porcelaine de quelque importance; mais même pour de certaines étoffes de soie comme les Damas, que les Négocians d'Europe doivent donner de modèles sans quoi ils seroient fort mal servis.

Il est aisé de concevoir pourquoi les Sculpteurs ont constamment eu à la Chine une supériorité assez sensible sur les Peintres, lesquels avoient sans comparaison plus de difficultés à vaincre pour se former dans le coloris, pour parvenir à la connoissance du clair-obscur & pour approfondir les regles de la perspective. Or comme ils n'ont jamais pu atteindre à ces points essentiels de l'Art, ils ont dû rester aussi continuellement en arriere: & lors

même que leur dessin a été aussi correct que celui des Sculpteurs, leurs tableaux n'en ont point été pour cela moins inférieurs aux statues & aux bas-reliefs. (*) Ce qui est ici vrai par rapport à la Chine, reste également vrai par rapport à tous les autres pays du Monde, sans même excepter la Grece; puisque nous voyons que la statuaire y avoit été portée au plus haut degré de perfection où les hommes puissent atteindre, tandis que des Peintres d'ailleurs aussi célèbres que Polygnote, y péchoient encore grossièrement contre les loix de la Perspective, & ce qu'il y a de bien pis, ils ne soupçonnoient pas qu'il y eût quelque défaut dans leurs tableaux: ainsi loin d'être parvenus à la perfection, ils ne l'entrevoient pas même là où elle est.

Les Arts, que les Egyptiens ont cultivés avec le plus de succès, sont précisément ceux, dont les Chinois ignorent jusqu'aux éléments, car sans parler de la Verrerie, dont les opérations leur ont été inconnues jusqu'au regne de *Can-hi*, il est certain qu'ils n'ont pas fait des progrès dans la gravure des pierres fines; qu'on fait à peine polir chez eux. *Il paroît*, dit M. Antermony, *que ce peuple ne fait pas grand cas des Diamants: on en voit peu entre ses mains, & encore sont-ils aussi mal taillés que toutes les autres pierres de couleurs.* (**)

(*) Les Chinois font de certains bas-reliefs dans la manière de ceux de la colonne Trajane: c'est à dire, que les figures y sont travaillées par pièces, coupées à plat sur le dos, & ensuite collées ou attachées sur le fond. Mais ils ne se servent pas de cette méthode pour sculpter les entrelas sur les frises des *Pai-leou*.

(**) *Voyage de Pétersbourg à Pékin. Tom. I. p. 304.*

Les Chinois font, au contraire des Egyptiens, un grand usage de sceaux ou de cachets; mais il n'y a que l'Empereur, qui en ait en pierre ou en agathe: les ectypes, qu'on en a apportés en Europe, m'ont toujours fait croire, que la gravure en a été exécutée avec la même pointe de Diamant, dont les Chinois se servent pour percer la porcelaine cassée, qu'ils tâchent de recoudre avec des fils de laiton; & non, comme on l'a dit, au moyen du souphre. Ce sont les Romains, qui ont employé ce minéral pour raccommoder les vases de verre brisés.

Un fait de la dernière importance, & sur lequel les Jésuites ont toujours tâché de nous induire en erreur, c'est que les porcelaines les plus fines, les mieux cuites, les mieux peintes, & les plus beaux ouvrages en vernis ou en lacque, qu'on voye à Pekin & dans les autres grandes villes de la Chine, ne sont point des ouvrages Chinois; mais on les y apporte du Japon. Quoique le Pere du Halde ait eu la hardiesse de vouloir nier ce fait, nous dirons que les Voyageurs les mieux instruits & les Négociants n'ont jamais formé le moindre doute à cet égard. Et indépendamment du Journal de M. Lange, que nous citons dans la Note, (*) il est sûr que les porcelaines, que l'Empereur de la Chine remit à M. Ismailoff pour les présenter au Czar Pierre premier, avoient été fabriquées au Japon,

(*) *Les plus beaux meubles de vernis, comme les cabinets, les chaises, les tables, les paniers, & autres choses de cette nature, de même que les belles porcelaines, viennent du Japon, à Pékin.* De Lange Journ. p. 214. Voyez aussi *Osbecks Reise.* S. 194. & 202.

où le peuple surpasse celui de la Chine dans tous les Arts & tous les Métiers, sans en excepter aucun & sur-tout pas l'Imprimerie; car il n'y a point de comparaison entre les planches gravées à *Nankin* & celles qu'on grave à *Méaco*, où les ouvriers font très-bien les lettres de l'Alphabet & les caractères Chinois. D'un autre côté les Japonois n'ont jamais employé cette industrie destructive par laquelle on peut si aisément sophistiquer les couleurs pour peindre la porcelaine, & principalement le bleu: chez eux des Magistrats préposés aux fabriques, ne permettent point qu'on altère ni la pâte, ni aucune substance colorante pour diaprer la couverte.

Au reste, ce ne sont pas les Japonnois seuls, qui nient que l'invention de la porcelaine soit dûe aux Chinois; car on verra dans l'instant qu'il y a encore d'autres peuples en Asie, qui la revendiquent aussi: ce qu'il y a de singulier, c'est que ces contestations s'étendent jusqu'à la poudre à canon & la boussole. Je ne prétends pas ici m'expliquer sur toutes ces choses; mais je doute qu'il fût possible de trouver une bonne aiguille aimantée dans toute l'étendue de la Chine, hormis celles qu'on y apporte de *Nangasaki*, & qui paroissent venir de l'intérieur du Japon, & de *Mia* où, suivant la carte de Tavernier, on travaille beaucoup en acier & sur-tout en lames de sabres & de poignards fort estimés. (*)

L'ancien Gouvernement des *Dairis*, quoiqu'il fût en quelque sorte féodal, & par conséquent

(*) La longitude & la latitude de *Mia*, sont mal indiquées dans la carte de Tavernier; on trouve plus d'exactitude dans celle de M. Bellin.

fujet à de grands inconvénients, sensible pourtant avoir été moins défavorable aux arts & aux Sciences que le Despotisme rigide du Gouvernement actuel, qu'on fait avoir été introduit par ce monstre odieux, nommé *Fida-Schoffi*, qui né dans une chaumière mourut sur le Trône en 1598. On a dit que les troubles excités par différents *Cubos*, n'étoient plus tolérables; mais ces troubles, qui cessoient de temps en temps, valoient mille fois mieux que le pouvoir arbitraire, qui dure toujours. Il faut considérer les anciens Grecs dans les guerres intestines, d'ailleurs si fréquentes; & les Grecs modernes, changés en bêtes sous le joug Othoman; & ensuite on pourra juger assez sainement de tout ceci. Nous voyons au moins par Kempher, (*) qu'au huitieme siècle il y eut dans le Japon des Sculpteurs, dont on a beaucoup honoré la mémoire, & depuis la nouvelle forme de Régence on n'honore plus la mémoire de personne; parce que l'honneur & le despotisme sont aussi incompatibles que le crime & la vertu.

Quoique les ouvrages du Japon ressemblent un peu à ceux de la Chine par le costume, on y reconnoît néanmoins au premier coup d'œil un meilleur dessin, plus de régularité dans les contours, plus de vérité dans les détails, & plus d'entente dans le coloris. Quelques artistes de ce pays ont même peint assez bien au naturel des fleurs, des plantes, des oiseaux, des quadrupedes & des poissons: mais ces objets isolés ne forment point des tableaux, où l'on trouve quelque notion de la Perspective, & de la maniere de grouper les figures. Ceux-là se trom-

(*) *Histoire du Japon, Liv. second p. 270.*

pent très-grossièrement qui croient que les Japonois, qui ont fait ces dessins coloriés, seroient en état de toucher le paysage ou de peindre en Histoire : ils en sont très-incapables. Le Prince d'Orange passe aujourd'hui pour posséder la plus belle collection de plantes & d'animaux qu'on ait dessinés en Asie ; mais j'ignore si elle est venue du Japon ou de quelque autre contrée. Au reste, il faut dire de toutes ces sortes d'ouvrages ce que dit M. Osbeck de la Peinture Chinoise : les couleurs y sont si belles, qu'elles inspirent quelque indulgence en faveur de ceux qui les ont mal appliquées.

Si l'on faisoit une balance pour les Peintres de l'Orient, comme M. de Piles en a fait une pour les Peintres de l'Europe, les Japonois y péseroient un peu ; tandis que les Péguans, les Brames, les Siamois & la plupart des Indous équivaudroient au zéro de Mr. de Piles, pour les quatre classes du dessin, de la composition, de l'expression & du coloris. (*)

J'ai dû supprimer ici quelques détails, qui concernent la maniere dont on a exécuté au Japon de certaines statues de *Xaca* ; car il faut que j'écarte les détails, & me fasse une route : d'autant plus qu'il reste encore à parler des Persans, des Indiens, & de quelques malheureux Africains. Quant au Thibet, cette partie si intéressante de la haute Asie, nous la laissons couverte du voile qui la cache ; quoique nous soyons d'ailleurs bien certains, qu'il y existe des Peintres & des Sculpteurs ;

(*) Cette balance qui se trouve à la fin de son *Cours de Peinture*, a été un peu améliorée dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences pour l'an 1755*.

& si les portraits d'un Roi de cette contrée, & d'un Grand *Lama*, qu'on trouve dans la *Chine illustrée* du Pere Kircher, ont été copiés fidèlement, il s'ensuit que les Artistes du *Lassa* ne sont ni inférieurs, ni supérieurs aux autres Asiatiques. Quoique le peuple du Thibet soit très-ancien & fort intimement apparenté avec celui de la Chine, il ne laisse pas pour cela de lui disputer quelques inventions, & entr'autres celle de la poudre à canon. Des pièces d'Arquebuserie apportées en Europe par Tavernier, comme des choses fort rares, prouvent qu'il doit y avoir eu dans le *Lassa* proprement dit, des fabriques d'armes à feu dirigées par d'assez bons ouvriers; mais l'antiquité de ces fabriques n'est constatée par aucun monument. Tout ce qu'on fait touchant l'état de la Sculpture de ce pays, se réduit à quelques descriptions des statues du *Mé-nippe*, monstre symbolique qui a neuf têtes: car les peuples Tartares & les Chinois, que je n'exclus jamais de cette race-là, ont attaché au nombre neuf des idées bien plus extravagantes que celles que les Egyptiens attachoient au nombre sept. Une partie du cérémonial & des institutions politiques de la Chine est analogue à cette superstition puérile, comme la division des Mandarins en neuf classes, & mille autres absurdités, dont la plus forte & la plus triste est qu'ils punissent ou dégradent les parents d'un criminel jusque dans le neuvième degré. Des Ecrivains, qui n'avoient rien examiné, rien approfondi, ont pris ces folies pour des marques de sagesse.

Nous regardons comme des exagérations grossières tout ce que les Persans disent au sujet de *Manès*,

le seul Peintre de leur pays , dont le nom soit connu dans l'Occident , ce qui ne seroit jamais arrivé , s'il n'eût été en même temps chef d'une secte, qui a conservé , dans ses légendes , beaucoup de faits qui concernent cet homme singulier , dont il doit exister encore des peintures à *Tchigil* , ville du Turkestan ou de l'Igour , hormis que cet endroit n'ait été dévoré par les flammes dans les dernières guerres des Tartares , comme nous n'avons que trop lieu de le croire. (*) Mais s'il étoit possible de découvrir quelque part des ouvrages originaux de *Manès* , ils suffiroient certainement pour réfuter tout ce que les Manichéens en disent : car , si les Persans avoient trouvé dans leur pays , de bons modèles d'anciens maîtres , ils n'auroient pas manqué d'y puiser la connoissance d'un Art qu'ils ignorent presque entièrement , quoiqu'ils ne cessent de le cultiver : car on fait qu'ils ont adouci la rigueur du Mahométisme , qu'on ne comptera , par conséquent , point au nombre des causes qui ont fait dégénérer la Peinture parmi eux. On dit , à la vérité , que leurs tapis à personnages avoient déjà acquis beaucoup de célébrité dans la Grece dès le siècle d'Alexandre ; puisqu'il en est parlé dans Théophraste ; mais il n'y a pas de Grec , ni en général point d'Auteur ancien , qui en ait loué le dessin : car les expressions , qu'employe Martial en parlant des tapis de l'Assyrie , lesquels avoient tant de rapport avec ceux de la Perse , ne concernent que la richesse de la soie , l'éclat des couleurs &

(*) On peut voir dans Hyde de *Religione Persar.* pourquoi *Manès* quitta la Perse.

le genre de la broderie , (*) à laquelle les Medes , les Babyloniens & les Persans n'employoient que la main des femmes , qui , dans tout l'Orient , savent mieux broder , que les hommes n'y savent peindre : car elles ne peuvent précipiter si fort ce travail , & se voyent en quelque sorte retenues par tous les points du patron , dont il faut bien suivre les traces. C'est donc depuis que les Orientaux ont exécuté au métier les tapis , qu'ils faisoient anciennement faire à l'aiguille , que ces ouvrages ont beaucoup perdu de leur mérite ; quoiqu'il n'ait jamais été difficile de les surpasser ; puisque de l'aveu même des Anciens , on les surpassa en Egypte où l'on n'employa pour cela que le métier. (**) Mais les Persans avoient une autre espece de broderie sur des gazes , que les Egyptiens ne purent contrefaire qu'en se servant aussi de l'aiguille , comme on le voit par ce que dit Lucain de ce superbe voile de Cléopâtre , qu'il n'a pu décrire qu'en trois vers héroïques.

Je suis persuadé que les Peintres de la Perse ont toujours travaillé comme ils travaillent aujourd'hui. Supérieurs aux Arabes & aux Indiens dans les entrelas , les fleurs de caprice & les Mauresques , ils font fort mal les figures humaines , & leur dessin est si peu assuré qu'ils ne sauroient bien rendre les visages de face ; de sorte qu'ils composent

(*) *Non ego prætulerim Babylonica picta superbâ
Texta, Semiramidâ quæ variantur acu.
Epig. 28. Lib. VIII.*

(**) Rien n'est plus connu que ce distique de Martiat.
*Hæc tibi Memphis, tellus dat munera : victa est
Pæcine Niliaco jam Babylonis acus.*

tellement leurs fujets qu'on ne les y voit que de profil ou à trois quarts ; & cela même dans les représentations obscenes , pour lesquelles ils ont un goût décidé , & leurs tapis s'en sont plus d'une fois ressentis. Quant à la Perspective , ils l'entendent comme les Chinois , c'est-à-dire , qu'ils n'en ont pas la moindre notion , & quelque menteurs qu'ayent été les Manichéens dans leurs légendes , ils n'attribuent aucune connoissance de cette partie à *Manès* , qu'ils louent principalement sur sa dextérité à tirer des lignes droites sans le secours d'aucun instrument , à la pointe du pinceau.

Voici un fait , qui doit paroître décisif : lorsque l'Empereur de Perse , *Shad Abas* second , voulut apprendre à dessiner passablement , il ne trouva point dans tout son pays , ni même parmi les Peintres attachés à sa Cour , un seul homme en état de lui donner des leçons ; & il fallut appeler à Ispahan un Hollandois , nommé *Angel* , que Tavernier dit avoir rencontré aux environs de Chiras. (*)

Malgré tout cela les Persans revendiquent plusieurs découvertes relatives à différents genres de Peinture ; & comme ils disputent aux Chinois & aux Japonois l'invention de la pâte de la porcelaine , ils leur disputent aussi l'invention des couleurs propres à la diaprer ; quoiqu'ils ne paroissent point avoir porté cette pratique aussi loin que ceux , auxquels ils la contestent. Je n'ai jamais pu savoir ce que pensent à cet égard les Indiens ; mais je sai qu'ils font de la porcelaine assez bonne , & probablement ils la font sans

(*) *Voyage de Perse* , Tom. 1, p. 729.

disputer, en se reposant sur cette impénétrable obscurité, qui regne dans l'Histoire des Arts de l'Asie, où un chacun peut hardiment s'arroger quelque découverte que ce soit, parce qu'on y manque de monuments pour constater les faits & les dates. Ce qu'il y a de surprenant c'est que ces contrées de l'Asie, qui ont tant travaillé pour perfectionner la porcelaine, n'ont eu des verreries que vers le milieu du siècle passé ou au commencement de celui-ci: la première, qu'on ait vue à la Chine, y fut établie à Pékin par un Religieux sous le règne de *Can-hi*: la première qu'on ait vue en Perse, y fut établie à Chiras par un Italien; & on fait par la liste des marchandises envoyées aux Indes du temps des Romains, que les Indiens manquoient alors de verre, quoiqu'ils eussent du cristal natif.

Au reste, de toutes les découvertes que les Persans s'attribuent, celle qui concerne la Mosaïque, a paru la plus fondée aux yeux de M. Furietti; (*) parce qu'il a vu ce que tout le monde a pu voir qu'il étoit question dans le livre d'*Esther* d'un pavé à compartiments en pierres de couleur; mais les Auteurs Arabes parlent d'ouvrages semblables: ils parlent même de pavés tout incrustés de pièces de verre. Par là on s'aperçoit au moins que les Persans ont eu cela de commun avec d'autres nations de l'Orient, du nombre desquels je doute qu'on puisse exclure les Egyptiens: (**). & on fait que M. Michaelis n'en a

(*) *De MUSIVIS, capite primo.*

(**) Lucain en décrivant le luxe de Cléopâtre, dit:
--- --- --- *totâque effusus in aula*

Calcabatur onyx.

ce que l'on ne peut entendre que d'un pavé dans le goût de celui des Persans.

pas même exclues Juifs dans le Traité qu'il a intitulé *l'Histoire du verre chez les Hébreux* : tandis qu'il est impossible de prouver, qu'il y ait eu anciennement quelque foible apparence de la moindre verrerie dans la Judée, à laquelle il ne faut point attribuer les fabriques de Tyr & Sidon. Quoiqu'il en soit, on ne sauroit nier que ces pavés à compartiments n'aient été des ouvrages de Mosaïque, à laquelle on s'est toujours beaucoup appliqué dès que la peinture a dégénéré : car sans parler de ce que nous voyons pratiquer en Italie de nos jours, il est certain que les ouvriers en Mosaïque ne furent jamais plus encouragés par de grands privilèges que sous les régnés de Théodose & de Valentinien, lorsqu'il n'existoit plus un seul bon Peintre dans tout l'Empire Romain, c'est à dire, dans le Monde entier ; & les choses sont à peu près revenues au point où elles étoient alors : on embrasse l'ombre au lieu de la réalité.

Quoique les Persans aient appris des Indiens l'art de peindre le coton & celui de l'imprimer avec des moules & des contremoules, ils prétendent néanmoins avoir surpassé beaucoup leurs maîtres. Et on croit même en Europe, que les *Kalencards* de Perse l'emportent sur les plus beaux *Tapissendis* de Paliacate & de Visapour, & sur les plus belles Chites de Masulipatan & d'Amadebath ; mais cela n'est vrai que par rapport au dessin, & non par rapport aux couleurs de l'aveu même de M. Chardin, qu'on fait d'ailleurs avoir été fort prévenu en faveur des Persans, qui, selon lui, étoient les plus grands Sculpteurs du Monde avant l'établissement du Mahométisme. (*) Si

(*) *Voyage de Perse*, Tom. III. p. 284.

ce Voyageur est blâmable pour avoir proposé une opinion si extrêmement éloignée de la vérité, il ne l'est pas moins, lorsqu'il tâche de justifier l'usage où sont les Empereurs de Perse d'entretenir à leurs fraix des ateliers & des manufactures; puisque c'est une des plus pernicieuses institutions que les Despotés ou les Tyrans aient pu imaginer: aussi ne manquerai-je pas d'en parler plus amplement dans l'instant. Mr. l'Abbé de Guaſco paroît avoir été emporté vers un excès opposé à celui de Chardin, lorsqu'il assure que de tous les monuments des Aſiatiques ceux des Persans semblent mériter le moins d'attention. (*) Il y a quelque apparence que ce jugement dérive de celui que Tavernier a porté touchant les ruines de *Tchel-minar*, qu'il déprime tant qu'il peut. Mais Tavernier favoit à peine lire & écrire: on connoît ceux qui lui ont prêté leur plume, & qui étoient aussi des rédacteurs très-médiocres; de sorte qu'on ne peut faire aucun usage de ses Relations dans tout ce qui concerne les antiquités de la Perse, & différens points de critique ou d'érudition. Et malheureusement on ne fauroit se fier davantage sur le rapport d'un Moine nommé Emanuel, qu'on cite dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, touchant des statues qu'il dit exister à deux lieues de *Kirman Shah* sur une montagne de la Médie, où les Anciens ont placé aussi beaucoup de monuments chimériques attribués à Sémiramis. Tout ce que nous savons c'est que quelques Sculpteurs enlevés en Egypte, ont travaillé dans la Médie, & vrai-semblablement aussi aux bâtimens de *Tchel-minar* ou d'*Eſtakar*, où ils

(*) De l'usage des statues chez les Anciens, p. 426.

semblent même avoir mêlé quelques emblèmes de leur religion, comme le cercle ailé, parmi les symboles de la religion des Mages; mais en général les Persans ont commencé dès le règne de Xerxès premier, à avoir dans les Arts quelque supériorité sur les Indiens, qui ont la réputation de travailler le plus mal de tous les Asiatiques, si on en excepte peut-être les Chinois. Cependant le *Shastah* & le *Védam* ne leur défendent point & ne leur ont jamais défendu la Peinture, la Statuaire, la Sculpture & la Gravure en creux ou en relief.

Si toutes les religions de l'Orient avoient eu ce caractère sombre & attristant qu'on impute au Mahométisme, alors on ne verroit pas si bien quelle est en tout ceci l'influence du climat & des institutions politiques: car en ce cas on attribuerait uniquement aux institutions religieuses le peu de progrès que ces peuples ont faits dans les Beaux-Arts. Il est hors de doute, de l'aveu même des Turcs & des Arabes, que Mahomet ne savoit ni lire, ni écrire: ainsi ce ne fut point, comme on l'a cru, en lisant quelques ouvrages composés par des Ignicoles, qu'il y puisa l'aversion qu'on lui a connue pour les représentations des êtres animés; (*) mais il puisa ces idées-là dans la corruption même du Judaïsme, qui, à mesure qu'il s'éloigna de sa source, se chargea de superstitions nouvelles, comme un ruisseau se grossit dans son cours. Car les Savants conviennent que ce ne fut qu'au siècle des Macabées, que les Juifs commencent

(*) Dans le texte Arabe de l'Alcoran la défense de faire des images, n'est pas si clairement exprimée qu'on le croit.

rent à témoigner tant d'horreur pour les images, & même pour les figures symboliques, placées dans le temple de Jérusalem par des Artistes venus de Tyr. Mais quoiqu'Origene dise, dans son ouvrage contre Celse, que ce peuple barbare de la Judée n'avoit de son temps ni un seul Peintre, ni un seul Sculpteur chez lui, il ne s'ensuit point qu'il eût renoncé aussi alors à la Gravure en creux sur les pierres fines, les sceaux & les coins de métal : car depuis leur sortie de l'Egypte jusqu'au moment où j'écris, les Hébreux n'ont cessé de s'appliquer à cet Art ; quoique jamais un seul d'entr'eux n'y ait véritablement excellé. Se trompe-t-on beaucoup ? lorsqu'on croit que la tentation de falsifier de temps en temps les monnoyes, leur a inspiré tant de penchant pour cette espece de gravure, qu'on leur laisse exercer publiquement en Europe, ce qui choque toutes les idées de la saine police : car comme les loix ne peuvent avoir de confiance en de tels hommes, elles devroient ôter d'entre leurs mains tous les instrumens dangereux. L'ancienne Egypte est le seul pays du Monde où l'on ait eu une bonne police par rapport aux Juifs. Celle des Romains à leur égard ne valoit rien dès le temps d'Auguste, & ce fut bien pis sous les Empereurs suivans.

Ceux qui n'ont jamais imaginé d'autre obstacle aux progrès de la Peinture en Asie que le Mahoméanisme, se sont extrêmement trompés ; puisque l'établissement même de cette Religion n'a produit d'autre changement parmi les Indiens, que celui qu'ils ont dû faire à de certaines toiles peintes, où ils ménagent les représentations d'animaux, sans quoi les Musulmans les plus zélés ne voudroient pas les

acheter; car pour ce qui est des Empereurs Mogols, ils n'ont jamais fait scrupule d'avoir à leur Cour des Peintres, dont M. Manouchi avoit rapporté quelques ouvrages en Europe, qu'on a eu la négligence de ne point faire graver. D'ailleurs on fait que ces Princes, quoiqu'attachés au Mahométisme, ont quelquefois fait représenter des images sur leurs propres monnoyes, (*) & jamais l'idée ne leur vint d'arrêter la circulation des espèces qu'on nomme *vieilles Pagodes*, qui sont de fabrique Indienne, d'un caractère de dessin très-grossier, & aussi révoltantes par leur type, que les mauvaises monnoyes d'Achem & de Macassar. Enfin les Mogols n'empêchent pas les Indiens de faire des tableaux & des statues pour en orner leurs temples, qui peuvent à peine contenir tous les Dieux mal faits, qu'on y relègue. Il est aussi fort commun d'y voir des personnages symboliques, tantôt dans des attitudes de magots comme les statues de *Sommona-Kodom* au Siam, & tantôt dans des attitudes surnaturelles; car les bras & les jambes y font un écartement dont le corps humain n'est pas susceptible. Je soupçonne les Sculpteurs de ce pays, qui n'ont aucune idée de la pondération, d'outrer ces postures en voyant celles où l'on trouve souvent leurs *Faquirs* qui mettent les mains à terre, élèvent ensuite les pieds, de façon que les orteils posent sur les coudes; & dans cette situation qui les fait ressembler à des Satyres, ils

(*) M. l'Abbé Barthélemi cite, dans sa *Dissertation sur les Médailles Arabes*, quelques autres Princes Mahométans, qui ont aussi fait graver des images sur leurs monnoyes, en copiant les types des Médailles Grecques ou Romaines. Mais cet usage est aujourd'hui aboli.

s'écrient : O que Dieu est fort ! O qu'il est majestueux !

Quoique les Indiens se soient toujours distingués par leur inclination pour les statues polycéphales, c'est à dire, celles qui ont plusieurs têtes & des membres surnuméraires comme sept ou huit paires de bras sur un même tronc, il n'en est pas moins vrai que cette horrible corruption du goût a infecté la plupart des peuples de l'Orient ; & les Grecs mêmes n'en ont point été absolument exempts ; car sans parler ici de ces représentations à double & triple face, il est sûr que les aîles, qu'on mettoit à beaucoup de statues, décele déjà un penchant secret pour les membres surnuméraires. Si le climat de la Grece eût été de six ou sept degrés plus chaud, on y eût vu beaucoup d'Artistes s'égarer en donnant dans le style Oriental : aussi observe-t-on que de certaines statues, qui n'étoient point encore aîlées dans le Peloponèse, l'étoient déjà dans l'Ionie.

Quelques voyageurs ont cru, que l'usage où sont depuis fort longtemps les Indiens de mettre des robes ou des manteaux peints & brodés aux simulacres de leurs Divinités, les a naturellement portés à n'y point employer beaucoup d'art en les sculptant ; mais cet usage n'est pas universel, ni sans exception chez eux : si dans les Pagodes de *Matoura*, de *Benarez* & de *Jagrenat* on habille quelques statues, on en trouve aussi à *Tyrona-maley* au Carnate, qui sont nues ; quoiqu'elles n'ayent ni plus de graces, ni plus de vie que celles qu'on couvre d'étoffes. (*)

(*) *Histoire Générale des Voyag.* Tom. XIII. p. 486. Edit. Hol.

On a déterré en différens endroits des Indes Orientales & du Sud de l'Asie, des ouvrages de sculpture qui paroissent être fort anciens, comme les débris de la Pagode d'*Elora*, les vieilles statues de la côte du *Decan*, celles de *Canarin* dans l'isle de *Salsette*, & celles d'*Eléphanta*, autre isle, qui git en avant de *Bombai*, & qu'on fait aussi être distinguée par une espece de temple souterrain, qu'*Owington* vit en 1690 & *Grose* vers l'an 1752; (*) mais ils n'étoient ni l'un, ni l'autre, assez versés dans la connoissance des Arts & dans la Littérature pour en produire une description exacte & précise. Nous savons seulement que l'Architecture n'en conspire avec aucun des trois Ordres Grecs, & qu'elle participe du goût Oriental; ce qui suffit pour réfuter l'opinion qui l'attribue à des colonies Macédoniennes placées le long de cette côte par *Alexandre*. Il se peut que c'est dans ces grottes d'*Eléphanta*, que les *Brachmanes* conservoient cette figure si mystérieuse, dont il est parlé dans *Porphyre*, & qu'ils montrèrent au *Syrien Bardésane*.

Quant à de grands bas-reliefs en métal, qu'*Apolonius* doit avoir vus à la Cour d'un Roi des Indes, on n'en a pas la moindre connoissance aujourd'hui dans ce pays, & on n'y travaille absolument en aucun genre semblable. Ce qui m'a toujours fait soupçonner que ces ouvrages n'ont jamais existé, & que c'est *Philostate* qui les a forgés, de même que les fabriqués d'Architecture Egyptienne, qu'il place aussi aux Indes, & dont on n'a pas non plus

(*) Voyez le voyage de *Grose*, traduit par *Mr. Hernandez*.

découvert le moindre vestige. Ce Grec en écrivant son Roman prenoit plaisir à meubler les palais de quelques Souverains de l'Asie, sans s'appercevoir que ces ornemens imaginaires choquent souvent les usages & les mœurs des Asiatiques : d'ailleurs les singuliers bas-reliefs, dont je viens de parler, ressemblent extrêmement à ce qu'on appelle les *Tableaux de Philostrate*, qui manquent d'ordonnance ; & la complication des sujets en est tel que le plus habile des Peintres ne seroit point en état de les exécuter, quand même il sacrifieroit à la maniere des Anciens, toute la partie de la Perspective.

Les ouvrages des Indiens modernes mis à côté des monuments dont l'authenticité n'est point suspecte, prouvent que chez eux les Arts sont restés de temps immémorial attachés invariablement au même point : s'ils n'ont pas fait de progrès, ils n'ont pas non plus dégénéré ; ce que quelques Auteurs attribuent à la division de ce peuple en Tribus, dont les unes ne sont composées, ainsi qu'on fait, que d'ouvriers, qui ne peuvent passer dans la classe des Bramines, ni entrer en aucune autre. On a même soutenu que toutes ces institutions politiques ont rendu les Indiens inférieurs aux Chinois, dont l'avantage ne paroît pas néanmoins décidé ; & s'il est réel, convenons qu'il est presque imperceptible. Ceci ressemble à la dispute des Negres & des Maures au sujet de leur teint : ils'en faut de beaucoup que les uns ou les autres soient blancs ; mais les Negres sont seulement un peu plus noirs.

Les tableaux, qu'on voit dans les Pagodes In-

diennes, & dont Mr. Holwell a donné quelques copies, (*) font, je l'avoue, ridicules, bizarres & extrêmement mal exécutés : mais on en trouve dans les Pagodes de la Chine, qui ne valent point mieux : & il y a des peintres à Surate, qui ne céderoient pas le rang aux plus habiles *Hoa-pei* de Nankin, & sur-tout dans ce qu'ils appellent si gratuitement des ouvrages en miniature.

On dit ordinairement qu'en allant des bords de l'Euphrate juqu'aux extrémités de l'Asie, on ne rencontre plus que des Peintres en détrempe, qui n'ont presque aucune idée du chevalet; parce qu'ils travaillent sur des tables, & couchent les couleurs à plat comme dans la *gouache* : cependant de certains procédés, qu'employent les Indiens, feroient soupçonner qu'ils ont eu connoissance de la maniere de peindre à l'huile que les Persans & les Egyptiens modernes n'ignorent pas non plus au rapport de Mrs. Chardin & Maillet; & comme on doute qu'ils l'ayent empruntée des Européens, cela rend la découverte de la Peinture à l'huile plus problématique que bien des Auteurs ne se l'imaginent. Il y a une raison pourquoi les Orientaux en général n'en ont jamais voulu faire beaucoup d'usage : d'abord leur climat est sans comparaison moins humide que le nôtre : en second lieu ils veulent que toutes les couleurs soient extrêmement vives; or la détrempe ne les altère presque point tandis que l'huile les ternit sensiblement. Du reste il est certain que les Artistes de ces contrées ont connu dès la plus haute

(*) Elles sont insérées à la suite de sa *Mythologie des Gentous*.

antiquité, de certaines pratiques qui passent quelquefois parmi nous pour des inventions nouvelles. Nos voyageurs manquent souvent de loisir, & plus souvent encore de capacité pour décrire tout ce qui se fait dans les manufactures de l'Asie : les Observations qu'on trouve éparées dans les *Lettres Edifiantes*, quelques Relations particulières & différents Traités, ne forment point à beaucoup près un corps complet, qui embrasse tous les principes de la méthode, qu'employent les Indiens pour peindre les toiles, tant celles qu'on nomme proprement *Kalencards*, (*) que celles qu'on imprime avec des moules, qui ont donné lieu, comme je l'ai déjà observé, à la façon d'imprimer aussi des livres, suivant la pratique en usage à la Chine, au Japon & vraisemblablement aussi dans l'Indoustan. On ignore de quelle espèce de pinceaux les Indiens se servent pour peindre sur le coton; car les liqueurs caustiques & les mordants brûlent en moins d'un instant ceux qui ne sont faits que de poils; & jusqu'à présent on n'a rien imaginé de mieux en Europe, que les mèches de bois doux ou de tilleul, ce qui produit des instruments plus grossiers qu'on ne pourroit le dire.

En quittant l'Inde pour revenir dans l'Asie Occidentale on ne trouve plus que des Mahométans, qui ne travaillent qu'en Arabesques ou en compartiments mouchetés comme on en voit sur les murs de quelques Mosquées. Les tableaux peints à l'huile & sur toile qu'on apporte du Levant, sont des ou-

(*) Ce mot désigne les chites uniquement faites au pinceau.

vrages faits par des misérables Arméniens, qui n'entendent presque point le dessin, & dont les compositions donnent dans le goût le plus mesquin. Si l'on a gravé d'après eux le Recueil des vêtements Turcs & des modes Grecques, ç'a été uniquement pour procurer à nos Artistes une idée du costume de ces peuples, qu'il leur est fort ordinaire de déguiser, en les habillant d'une manière ridicule.

Je n'ai jamais lu rien de plus étrange que ce que le Lord Baltimore dit dans la Relation de son voyage de l'an 1763 : il avertit sérieusement qu'il ne faut point venir à Constantinople, *pour y voir des tableaux*; (*) puisqu'on n'en verroit pas, quand même on iroit jusqu'en Barbarie ; car les principaux palais de Fez, de Maroc & de Mequinez, n'offrent que quelques murailles & quelques plafonds couverts d'une couche de bleu où par le moyen de la dorure on a représenté des étoiles & des croissants. (**) On y voit beaucoup d'inscriptions en lettres d'or, avec tous ces entrelas & ces traits dont le caractère Arabe est si susceptible ; car il faut bien que ceux, qui ne savent pas peindre, écrivent, sans quoi leurs ouvrages ne diroient rien ; & on observera à cette occasion qu'il n'y a qu'un aveugle préjugé en faveur des Anciens, qui ait pu porter des écrivains modernes à faire l'apologie de Polygnote, qu'on fait avoir écrit dans ses deux grands tableaux de Delphes, les noms de tous les

(*) *Voyage au Levant*, p. 59.

(**) Dans l'*Histoire des Conquêtes de Mouli-Archy*, connu sous le nom de *Roi de Tafilet* par *Mouette*, on exagère beaucoup les ornements des palais de l'Empereur de Maroc.

personnages , [*] précisément comme on a marqué dans la Mosaique de Palestrine , le nom des animaux en lettres capitales ; & les recherches faites à *Herculanum* ont aussi produit des monuments remarquables par cette bizarrerie , laquelle suffiroit pour prouver que les tableaux de Polygnote péchoient contre la perspective ; quand même nous n'en serions point instruits par la description de Pausanias.

Si l'on en excepte quelques Artistes Grecs nés à Alexandrie & à Cyrene , il est certain que l'Afrique n'a point produit de grands Peintres , pas même parmi les Carthaginois durant les plus beaux siècles de leur République ; & les Maures , qui envahirent l'Espagne , n'y ont cultivé d'autre genre de Peinture , que celui qui en a conservé le nom de *Mauresque* , & qui sous leur pinceau ne paroît avoir été qu'une décoration vaine & ridicule. Il est vrai qu'on les soupçonne d'avoir peints aussi des animaux comme ceux qu'on voit encore dans les ruines de *Cintra* ; mais en supposant que ces ornements n'ont pas été ajoutés dans des temps postérieurs , il est certain qu'on n'y distingue rien qui dénote un grand goût de dessin ou une véritable connoissance de l'Art. Enfin quand on examineroit avec la dernière attention les débris des palais & des autres édifices que ces Conquéranrs firent élever en grand nombre , on n'y trouveroit rien de remarquable relativement aux talents de leurs Peintres enchaînés d'ailleurs par le Mahométisme. Ce qu'on dit vulgairement de ces fabriques de toiles

(*) *Pausanias in Phocid. Lib. X. cap. XXV.*
M 5

peintes qu'ils établirent en Espagne, paroît être fondé sur le penchant que les Maures témoignèrent pour les vêtements de cette espece dans l'antiquité; mais ils tiroient ces étoffes de l'Égypte où l'on les colorioit par le procédé chymique, dont il a été parlé au commencement de cette section.

Picti tunicâ Nilotide Mauri.

Quant aux Coptes, ils ne connoissent plus le nom des Arts & des Sciences cultivées par leurs ancêtres. D'abord une horrible superstition les fit renoncer à la sculpture: ensuite ils tomberent par leur propre faute, dans une ignorance à peu près aussi profonde que l'est celle des Arabes bédouins: leurs Moines, qui auroient pu étudier dans les monasteres, que les Maméluks & les Turcs ne penserent jamais à leur ôter, s'y sont métamorphosés en brutes; & ne travaillent plus même à l'Alchymie.

Enfin les Egyptiens modernes, dit Mr. Maillet, sont mal adroits en tout: leurs Peintres ne sont que de misérables barbouilleurs, dont les couleurs, soit à l'huile, soit en détrempe, ne résistent pas à l'air, & passent en moins d'un instant. Ils dorent encore; mais leur dorure est infiniment au-dessous de celle des Anciens. Au reste, on occupe plus ces Peintres à la décoration du dedans des maisons particulieres, où l'on ne fait pas usage de tapisseries, qu'à celle des édifices publics, qui sont tous d'une grande simplicité. ()* Cependant les murailles de quelques églises Coptes offrent encore des peintures de Saints, à peu près aussi mal faites que ce qu'on trouve

(*) *Description de l'Égypte. Part. second. p. 191.*

dans les Cathédrales Gothiques, qu'on n'a point eu soin de reblanchir (*)

Il seroit inutile de vouloir maintenant avancer davantage dans le cœur de l'Afrique; mais on ne peut se dispenser d'observer que tous les Monuments anciens, qu'on découvre vers le Sud en allant à plus de deux-cents lieues au-delà des Cataractes du Nil, sont sculptés dans le goût Egyptien, & chargés de symboles Egyptiens, comme les ruines de la ville royale d'*Axume*, qui gissent un peu au-delà du quinzième degré dans la latitude septentrionale. (**) Quand un jour on parviendra à avoir une connoissance précise des excavations qu'on trouve en différents endroits de l'Ethiopie, on verra que les caractères hiéroglyphiques en ressemblent à ceux des grottes de la Thébaïde; car les Thébains & les Ethiopiens, quoique gouvernés par des Souverains différents, n'étoient dans le fond qu'un même peuple, & adonné à la même religion.

On lit dans la Religion de l'avanturier Bermudez, soi-disant Patriarche d'Ethiopie, quoiqu'il ne le fût pas, que l'Empereur de cette contrée obligea les Portugais à laisser à sa Cour le Peintre qu'ils avoient amené avec eux: d'où on peut conclure qu'il doit y avoir eu alors une extrême disette d'Artistes, puisqu'on s'adressa à un homme de

(*) *Vansleb dans son Journal. Pag. 275 & 383.*

(**) Il faut excepter ici le monument qu'on dit avoir existé à *Adulis*; mais dont l'existence paroît fort douteuse.

Diodore de Sicile a sçu que les statues Ethiopiennes ressembloient exactement aux statues de l'Egypte; car il s'explique à cet égard en termes fort clairs, comme Bochart l'avoit déjà observé in *PHALEG Lib. IV. cap. XXVI.*

Portugal ; car ce pays , si célèbre par le grand nombre d'habiles Inquisiteurs qu'il a produits , n'a jamais vu naître qu'un seul Peintre , dont les ouvrages sont plus connus en Italie qu'à Lisbonne , où l'on n'aime pas les tableaux ; mais bien les combats de taureaux , spectacle digne d'un peuple encore barbare.

Si l'on excepte l'ancienne Egypte , où le Gouvernement n'étoit point vraiment despotique , ni dans sa forme , ni dans les principes de sa constitution ; tous les autres Etats de l'Orient dont nous avons parlé dans le cours de ce chapitre , sont régis par le pouvoir arbitraire , par la volonté absolue d'un seul. Ainsi avant même que de traiter de l'influence du Climat , il convient d'examiner celle du Despotisme ; & on verra que de la réunion de ces deux causes il résulte un obstacle que l'esprit humain n'a pu surmonter , & qu'il ne surmontera jamais.

Il y a , dans des contrées assez tempérées de l'ancien Continent , quelques peuples presque sauvages : or on ne sauroit dire jusqu'où ces peuples-là pourront atteindre dans les Arts , lorsqu'ils jugeront à propos de se policer. Apelle ne croyoit vrai-semblablement pas que dans des marais souvent couverts de neige , & occupés par une petite horde d'origine Scythique , & apparentée à la grande horde des Theutons , il paroîtroit un jour des Peintres supérieurs à Apelle ; mais il n'en est pas ainsi des nations de l'Asie Méridionale : elles se sont appliquées depuis assez long-temps aux Arts , pour qu'on puisse enfin décider de quoi elles sont capables sous un climat tel que le leur , & sous une

forme de Gouvernement telle que la leur.

Tous les Princes de l'Asie, sans en excepter les Empereurs de la Chine, ont eu de temps immémorial la pernicieuse coutume de former à leur Cour des manufactures & de grands ateliers où ils font exécuter généralement tous les ouvrages qui entrent dans l'ameublement de leurs palais. Et on peut bien croire que cet ameublement comprend tant de choses, qu'il n'y a presque aucun métier qui n'y soit employé. On n'a jamais pu découvrir l'origine d'un tel usage; mais ce que j'en dirai dans l'instant éclaircira tout ceci.

Dès qu'un ouvrier annonce quelques dispositions heureuses, il devient ouvrier du Palais, de gré ou de force.

Ce qui fait qu'à Siam, dit la Loubere, personne ne se soucie d'exceller dans sa profession, c'est que ceux qui y excellent doivent travailler pendant six ans pour la Cour. (*)

De tous les voyageurs, qui sont entrés dans quelques détails sur l'état des Arts de l'Asie, Mr. Charadin est celui qui fournit le plus de détails: aussi parle-t-il fort au long des trente-deux ateliers, que possédoient alors les Empereurs de Perse, (**)
& qui coûtoient à ces Princes cinq millions par an; & je suppose que par ce moyen ils en gagnoient dix par an.

On y comptoit soixante-douze Peintres, qui comme tous les autres artisans attachés à ces maisons, devoient suivre la Cour dans ses voyages, de

[*] *Relation du Royaume de Siam, Tom. I. part. II.*

[**] *Voyage de Perse, Tom. II. p. 19.*

même que des valers ou des esclaves suivent leurs maîtres.

Il paroît que vers ces temps , c'est-à-dire vers l'an 1679 , on avoit fait quelques changements dans ces ateliers. Les ouvriers en tapissierie , au lieu de recevoir de l'argent comptant , avoient reçu des terres ou le produit de ces terres ; mais la manufacture des tapis , n'en étoit pas moins dépendante du Prince , & ne travailloit véritablement que pour lui.

Le bon sens seul suffit pour nous faire réprover des institutions si diamétralement opposées à la prospérité des Arts, & à toutes les notions que les hommes ont d'un Etat bien policé, où l'on ne vit jamais les fabriques entre les mains du Souverain , mais entre les mains du public : c'est le bien de tous qu'un seul ne doit pas envahir. Quelle idée d'ailleurs peut-on se former de ces contrées, où après avoir ôté aux sujets la propriété des terres & la liberté politique, on leur enleve encore le fruit de l'industrie ?

Cependant, comme en Perse on payoit alors assez régulièrement les ouvriers occupés dans les ateliers de la Cour, & même lorsqu'ils étoient malades, cette circonstance a aveuglé M. Chardin, qui croyoit que de tels établissemens méritoient beaucoup d'éloges. Il faut, dis-je, qu'il ait été bien aveuglé; puisqu'il n'a point vu que des ouvriers, qu'on traite de la sorte, sont de vils esclaves, auxquels le *Nadir* peut, suivant son caprice, faire donner la bastonnade, comme ils la reçoivent dans les ateliers du Grand-Mogol, dans ceux des Empereurs de la Chine, & de ces misérables Rois de

Siam. Si les Souverains de l'Asie avoient pu découvrir un moyen pour se dispenser de payer, ou de nourrir les ouvriers attachés à leurs fabriques, ils auroient indubitablement employé ce moyen-là; mais ils n'ont pu faire l'impossible. Quand on a des esclaves, il faut les nourrir: ainsi ce qui a surpris Mr. Chardin est très peu surprenant.

En cherchant l'origine de ces institutious, je l'ai découverte là où je n'avois point cru pouvoir la trouver; c'est-à-dire dans le Code de Justinien: car enfin, il n'y a pas de doute que les loix, qu'on lit dans ce Code, ne soient très-conformes aux idées qu'ont eues tous les Despotés de l'Orient, lorsqu'ils établirent les premiers ateliers à leur Cour. Il faut reprendre les choses d'un peu plus haut.

Les Empereurs de Constantinople, après avoir défendu à leurs sujets de porter des habits de pourpre, crurent que cette loi étoit d'une telle conséquence qu'il falloit mettre un chacun dans l'impossibilité de la transgresser. Là-dessus ils défendirent encore de teindre dans toute l'étendue de l'Empire, des étoffes de cette couleur; de sorte que pour s'en procurer, il ne restoit plus d'autre moyen que de les teindre dans le Palais même. On établit donc dans le Palais des Teinturiers & des faiseurs d'encre pour la signature des Diplômes, des Patentes & des Rescripts: car cette encre étoit aussi de couleur pourpre, & nous avons encore la loi par laquelle il est interdit à tout particulier de la faire & de s'en servir.

Enfin, l'inquiétude & la foiblesse de ces Princes augmentant à mesure que leur tyrannie augmentoit, ils s'imaginèrent qu'il falloit pour leur

propre sûreté faire fabriquer aussi tous les ornements Impériaux dans le Palais de Constantinople; & comme ces ornements étoient de la compétence d'une infinité d'ouvriers, on établit à la Cour, outre les Teinturiers, des Orfevres, des Diamantaires, des Tisserands, des Cordonniers; des Brodeurs, des Faiseurs de baudriers, des Selliers, des Maréchaux, & une sorte d'hommes, qui se faisoient passer pour des Graveurs en pierres fines.

Voici les expressions originales de la loi de l'Empereur Justin.

„ Tout ce qui concerne, dit-il, les marques de
 „ l'autorité souveraine ne doit pas être indistinctement travaillé dans les boutiques & les maisons
 „ des particuliers. Mais il faut que les ouvriers du
 „ Palais le fabriquent dans l'enceinte-même de
 „ ma Cour.

Ornamenta enim regia intrâ Aulam meam fieri à Palatinis artificibus debent; non passim in privatis domibus aut officinis parari. ()*

Le soupçon, qu'eut ce Prince sur la maniere dont on pourroit éluder sa loi, est aussi remarquable que sa loi-même. Les particuliers, dit-il, qui feront faire des ornements Impériaux sous prétexte de venir ensuite me les offrir en présents, seront punis de mort; c'est bien cette clause-là qu'il falloit ajouter, sans quoi il n'y eût jamais eu personne de coupable.

On voit par tout cela comment, dans ces horribles institutions du Despotisme, le Prince extrême-

[*] *Lib. XI. TIT. 9. Nulli profus liceat.*

Je prie le Lecteur de voir aussi les loix, qui se trouvent dans le Titre de *Murilegulis* & dans celui de *Vestibus Horoberis*.

ment défilant tâche à faire un grand vuide autour de lui, en rendant sa Cour indépendante de l'Etat : il ne veut avoir besoin de personne, & compte sur ses esclaves domestiques, qui ne sauroient avoir de l'émulation, & dont l'industrie est par conséquent fort bornée. Je ne dis point qu'on vit tous les Arts expirer à Constantinople par le seul effet de ces loix odieuses & tyranniques : mais on ne sauroit douter que ces loix n'ayent extrêmement contribué à la perte totale des Arts. Aussi vers ces temps, dont je parle, les choses étoient-elles parvenues à un tel excès, qu'il n'existoit plus dans tout l'Empire un seul graveur, comme cela est attesté par les monnoies qui ne sont qu'égratignées, & le caractère de la plus profonde barbarie s'y fait sentir. Le prétendu Législateur Justinien ne savoit pas écrire son nom : mais ceux, qui ont gravé ses médailles, n'étoient guères plus habiles que lui. Il est surprenant qu'on accuse encore les Goths d'avoir les premiers perdu le goût de la belle Architecture ; puisque les deux Isidores & Arthémis, qui travaillèrent sous ce Prince à la reconstruction de Sainte-Sophie, n'étoient sûrement pas des Goths ; & cependant on fait de quelle maniere ils ont violé les premières regles de l'art.

Quant aux loix, dont nous venons de faire mention, on en découvre le motif dans le pouvoir arbitraire, dans le désordre du Gouvernement, la foiblesse du Souverain & la corruption de la Cour. On étoit à chaque instant menacé de quelque révolte, & à chaque instant on craignoit que le premier rebelle, qui paroîtroit en public avec un habit de pourpre & un diadème, ne fût reconnu pour

Empereur. Cette appréhension dicta les édits par lesquels la teinture des étoffes de pourpre hors de l'enceinte du Palais, est traitée de crime de lèse-Majesté au premier chef dès le regne d'Honorius. On sent bien qu'il n'y a qu'une foiblesse, & une grande foiblesse, qui puisse imaginer de tels expédients pour arrêter les Usurpateurs : car quand ils ont en main la force, ils savent se passer des signes de la puissance, ou savent les trouver. Cependant il est essentiel d'observer que, dans les pays de la servitude, les hommes sont plus frappés qu'ailleurs par une certaine couleur & par une certaine décoration, qui y fait les Princes. Que seroit un Empereur de la Chine sans une robe jaune ?

Après avoir développé l'origine de l'établissement des manufactures à la Cour des Monarques de l'Asie ; il faut considérer en particulier toutes les funestes conséquences du pouvoir arbitraire.

Dans cette forme de Gouvernement le peuple est toujours très-ignorant ; de sorte que tous les Arts & les Métiers, qui ont besoin du secours des sciences, de la Géométrie & des Mathématiques, ne peuvent jamais s'élever à aucun degré de perfection.

Dans cette forme de Gouvernement le peuple est toujours très-pauvre ; de sorte que les artisans n'y ont jamais le moyen d'acquérir le nombre des machines & des instruments dont ils auroient besoin. Tous les Voyageurs, qui ont parcouru l'Asie Méridionale, ont été étonnés d'y voir travailler avec cinq ou six outils à des ouvrages où l'on en employe plus de cinq-cents en Europe. (*) Cela ne

(*) *Le Comte, Nouveaux Mémoires sur la Chine. Tom. I. Lettre VIII.*

vient point, comme on seroit d'abord tenté de le croire, de la paresse ou du défaut d'industrie de ces peuples; mais cela résulte réellement de leur indigence. Tout ce qui sort de leurs mains se ressent de cette disette d'instruments, & on ne peut rien voir de plus mal travaillé que la vaisselle d'or ou d'argent qu'on fait en Turquie, en Perse, au Mogol & à la Chine où il y en a, à la vérité, fort peu. Ainsi tous les Arts, comme l'Orfèvrerie, l'Horlogerie, &c. qui ont besoin de beaucoup de machines & d'outils, ne se perfectionnent point dans ces contrées, & pas même dans les ateliers qui appartiennent aux Princes; parce que leur luxe s'y dirige vers d'autres objets.

De tout ceci il a encore résulté une chose qui ne nous auroit pas semblé possible, si nous n'en étions bien exactement instruits. Les Métiers, qui ne sont exercés que par des ouvriers sédentaires en Europe, sont exercés dans les Etats despotiques de l'Asie par des ouvriers ambulants: on y voit des Orfèvres, qui cherchent de l'occupation de porte en porte, qui vont travailler dans les maisons des particuliers, qui s'établissent en un instant par tout où on les appelle; car ils portent leurs outils sur eux, & je viens de dire qu'ils en ont peu.

Les rues des villes de la Chine ne seroient pas du tout remplies de monde, si la plupart des artisans y possédoient, comme chez nous, un atelier à demeure; mais là ils sont dans une agitation & un mouvement continuel pour aller d'un quartier vers l'autre. Les maréchaux travaillent dans neuf ou dix endroits différents en un seul jour, & transportent autant de fois leur enclume & leur

soufflet. (*) Or il ne faudroit avoir aucune pénétration pour ne pas s'appercevoir que c'est l'excès de la pauvreté qui oblige tous ces malheureux à une vie errante, qu'on ne peut nommer qu'une honnête mendicité. On est bien revenu de l'erreur où on a été pendant long-temps au sujet des Lettrés de la Chine : on croyoit qu'ils honorent ceux qui exercent les Arts mécaniques ; tandis qu'ils les méprisent souverainement : mais on est toujours resté dans ce préjugé par rapport aux Turcs, & on s'imagine encore ridiculement que les Empereurs de Turquie doivent eux-mêmes apprendre un métier, suivant les loix fondamentales de l'Etat. Le prétendu travail de ces Princes s'est toujours borné à faire avec un couteau, des cure-dents ou des anneaux à tirer de l'arc. Et il n'y a qu'à lire avec attention un passage d'Élien, pour se convaincre que les anciens Empereurs de Perse s'occupoient tout de même. (**) Ainsi ce qu'on a pris pour un métier n'en est pas un ; & ce qu'on a pris encore pour une loi particuliere aux Turcs est un usage immémorial de toutes les Cours despotiques de l'Asie, où les Princes sont ordinairement aussi imbéciles que les enfants ; de sorte qu'ils ne peuvent s'amuser que comme des enfants. Nous avons quelques remontrances faites par un Moufti au Sultan Mahomet IV, qui n'aimoit au-

(*) Salmon, *Etat présent de la Chine. Tom. I. pag. 34.*

(**) *Persarum Rex iter faciens, ne tedium obreperet ex tempore, Philyrium gestare solebat, & quo id scinderet, cultellum; atque huic operi regia manus dedita fuerunt. Prorsus enim neque libellum, neque cogitationes vel ad necessarium aliquid, dignumque scitu legendum, vel ad magnum aliquid & memorabile consultandum versavit. Hist. divers. Lib. XIV. Cap. 12.*

aucune espece d'occupation manuelle : or dans ces
remonstrances il n'est question d'autre chose, sinon
du danger de l'oisiveté. Lorsque le Chevalier d'Ar-
vieux rendit visite à un des plus grands Princes de
l'Arabie, il le trouva occupé comme l'étoit l'Em-
pereur de Perse, dont parle Elien, c'est-à-dire qu'il
découpoit un bâton avec son couteau. Ce seroit se
moquer du monde, si l'on soutenoit sérieusement
que ce misérable Arabe avoit appris un métier, ou
qu'il en exerçoit un.

Lorsqu'on considère la nature du luxe Asiatique,
on voit clairement que c'est un effet nécessaire du
Despotisme : ainsi nous pouvons établir à cet égard
une regle, dont l'application fera encore très-vraie
même en Europe. Plus la servitude augmente dans
un pays, & plus le luxe y croît, & il continue de
croître jusqu'à ce qu'il arrive à ce point où il se
change en une ostentation vaine & grossiere, qui
exclud tous les ouvrages faits avec goût, &
tous les chef d'œuvres des Beaux-Arts. Nous avons
oui parler de ces houffes si riches dont on cou-
vre les Eléphants des Empereurs de la Chine,
& de ces vestes qui valent deux lacs, ou deux-
cents-mille roupies, dont les Empereurs du Mo-
gol font quelquefois habiller les Omrahs : on nous
a dit que les cuves, où boivent les chevaux des
Empereurs de Perse, sont d'or; & que la vaisselle
de leur table vaut exactement trente-deux millions.
Mais qui a jamais entendu parler des tableaux & des
statues des Empereurs de la Chine, du Mogol & de
la Perse?

Des hommes, qui sont tous également méprisa-
bles, qui n'ont aucun mérite personnel, qui n'ont

rien fait pour acquérir la vertu, & auxquels le Ciel ne donna point le génie, ne sauroient se distinguer les uns des autres que par la couleur ou la richesse de leurs habits, & enfin par des choses qui frappent uniquement les yeux de la plus vile populace; & c'est alors que le luxe change de nature, & qu'il change même de nom. Pour concevoir comment cette révolution s'opere, & quel est le point intermédiaire entre les deux extrêmes, il ne s'agit que de choisir un exemple dans l'Histoire d'un peuple célèbre, & de marquer les époques avec quelque précision.

Ce ne fut qu'immédiatement après la conquête de l'Égypte, que les Romains eurent un grand luxe: (*) il alla en augmentant jusqu'à ce qu'il se convertit en faste précisément sous le regne de Commode, & enfin, sous le regne de Constantin il se changea en une ostentation barbare & Asiatique. Or depuis la première de ces époques jusqu'à la dernière la liberté diminua toujours, & les Arts dégénérèrent aussi toujours.

Il n'y a qu'à consulter tout ce qui nous reste de monuments de l'antiquité sur les Etats despotiques de l'Orient, & on trouvera qu'on y a été sans cesse occupé, comme aujourd'hui, à fabriquer des étoffes d'un prix excessif, d'un prix presque incroyable: on fait en Perse, dit Chardin, des brocards d'or, dont l'aune coûte onze-cents écus ou trois-mille-trois-cents livres. Mais on n'y rencontre pas un seul meuble, ni un seul ouvrage fait avec goût

(*) *Explicuitque suos magno Cleopatra tumultu,
Nondum translato Romana in sæcula luxus.*

ou avec élégance. Comme on y estime beaucoup plus la matiere que le travail , il s'ensuit que les grands Artistes , s'il pouvoit s'en trouver dans de tels pays , y mourroient de faim ; puisqu'on n'y employe que des ouvriers. Et en effet , le luxe dégénéré en ostentation n'a besoin que d'ouvriers : un maréchal eût pu faire à la fois la monnoye de l'Empereur Constantin , son diadème , son sceptre & les harnois de son cheval. Il est vrai que le type des médailles de l'Empereur Julien n'est point d'un meilleur caractère de dessin & de gravure ; mais Julien mourut trop tôt ou vécut trop tard pour réparer tous les maux qu'avoit fait le Despotisme.

On a dit mille fois , qu'il n'y a que des hommes libres qui puissent réussir dans les Beaux-Arts. Mais la raison n'en est point si connue , ni même si aisée à trouver qu'on le pense : plus l'effet est sensible , plus la cause est cachée : car il ne faut pas se contenter , en de telles choses , de grands mots vuides de sens , ou de phrases ampoulées qui ne signifient rien. Les Russes ont affranchi ceux d'entr'eux que la Cour de Petersbourg a envoyés en Italie pour y apprendre le dessin , & se former dans les éléments de la Peinture : comme par là on n'a changé ni les organes , ni la constitution physique de ces élèves , on demande s'ils feront , par le seul effet de l'affranchissement , plus de progrès qu'ils n'en eussent fait , si on les avoit laissés dans l'état de la servitude. Oui , s'ils portent d'ailleurs en eux le germe du génie , qu'on ne leur a pas donné en leur donnant la liberté.

Voici , à ce qu'il nous semble , la véritable solution de ce problème.

Il faut distinguer les esclaves nés en deux classes : il y en a qui ne réfléchissent jamais à leur malheur : il y en a qui y réfléchissent toujours. Dans le premier cas, il est clair qu'ils manquent de pénétration & qu'ils n'ont point beaucoup plus de sentimens que les Negres ou les animaux domestiques : or de quelque maniere qu'on instruisse de tels hommes, on est sûr de perdre ses peines. Dans le second cas, qui est celui des esclaves qui conçoivent toute la grandeur du bien que la fatalité & l'injustice leur ont ôté, il est visible que cette idée de leur propre infortune les occupe sans cesse ; & que chez eux cette pensée attristante absorbe tellement les autres, qu'ils ne sauroient avoir une attention assez suivie & assez opiniâtre pour réussir dans l'étude des Arts, auxquels un homme doit se consacrer tout entier, & être inaccessible aux soins & aux soucis : car enfin, s'il est permis de le dire, notre ame ne sauroit porter deux fardeaux à la fois ; & de tous les fardeaux, la servitude est sans doute le plus pesant pour les Esclaves qui réfléchissent : ils deviendroient plutôt des Philosophes comme Epictete, qui embrasseroient la vertu la plus rigide, laquelle pourroit seule les consoler de la perte de la liberté, que de devenir d'excellents Peintres ou de grands Poëtes, dont l'esprit doit être divin, & le style fort & mélodieux. Les affranchissemens faits parmi cette espece d'esclaves ont produit quelquefois de très-bons effets, & l'Histoire ancienne en offre plusieurs exemples : mais par le plus grand des malheurs imaginables, on ne sauroit, dans les Etats despotiques de l'Orient, donner la liberté comme on la donnoit chez les Grecs & les Romains : on peut bien y tirer un malheureux des fers de la servitude

vitude domestique; mais il reste toujours dans l'esclavage civil. Il est bien triste après tout cela, de voir aujourd'hui tant de Philosophes allarmés par les efforts réitérés que fait le pouvoir arbitraire pour s'établir en Europe, qu'on suppose devoir ressembler à l'Asie en moins de trois siècles. Il faut observer que la combustion sera plus rapide en Europe qu'elle ne le fut jadis dans l'Asie mineure, où les hommes avoient moins de besoins réels & physiques; de sorte qu'on pouvoit leur prendre beaucoup avant que de les faire mourir de faim; & cependant ils moururent de faim. Lorsque les Empereurs Grecs de Constantinople, qu'on fait avoir été des Princes infâmes & chargés de tous les crimes, mirent un impôt sur l'air qu'on respire, *pro haustu aëris*, le nombre de ceux qui respiroient encore dans l'Ionie, étoit déjà très-petit, & les financiers, qui reprirent cet impôt à ferme, ne gagnèrent pas alors autant qu'ils avoient gagné sous Constantin. L'Histoire des Finances du Bas-Empire seroit une piece fort intéressante; mais qu'aucun honnête-homme ne pourroit lire sans verser des pleurs.

Quant aux influences du climat sur les Beaux-Arts, nous tâcherons de les indiquer avec précision, sans répéter ce qui a déjà été dit du style Oriental dans l'introduction de cet article.

Dans les pays chauds les hommes n'ont point cette force d'esprit par laquelle on soumet l'imagination à la regle: toujours emportés par leur vivacité ils ne sauroient tenir long-temps les yeux fixés & comme immobiles sur un modele, pour en saisir le contour. Presque tous les Peintres y paroissent avoir le même défaut qu'ont les élèves

en Europe, c'est-à-dire qu'ils vont en deux ou trois tons, de l'ombre à la lumière; tandis que les grands maîtres dont l'esprit est plus raffiné, employent infiniment plus de temps pour arriver au même point en dégradant insensiblement les couleurs.

De tous les effets, que l'ardeur continuelle de l'air opère sur le corps humain, le plus singulier est celui qu'on a jusqu'à présent fort peu connu: sous les climats brûlants les hommes dorment moins que dans les pays tempérés, & bien moins encore que dans les régions Boréales, où la chaleur vitale, concentrée vers le cœur de l'estomac, fait que le sommeil des Groënois & des Eskimaux dure toujours très-long-temps. Les anciens ont dit que c'est entre les Tropiques, qu'on trouve des peuples, qui, en dormant, ne sont jamais sujets à rêver; mais ils se seroient beaucoup moins trompés en attribuant ce prodige aux habitans de la Zone Glaciale. C'est un fait déjà observé par Mr. Boerhaave, que le sommeil diminue vrai-semblablement dans tous les animaux qui ont un sang chaud, à mesure que la foiblesse de l'estomac augmente: or sous les climats brûlants la foiblesse de l'estomac est telle, que si la Nature n'avoit eu soin d'y faire croître des plantes très-aromatiques, dont les hommes doivent faire un usage excessif, personne ne seroit presque en état d'y digérer long-temps sans devenir malade. Il résulte de cette observation que les indigènes des contrées, dont je parle, ont les esprits vitaux fort exaltés; parce qu'ils jouissent de moins de repos: car il n'y a que le sommeil naturel ou artificiel procuré par des drogues, qui puisse calmer les esprits vitaux. Ce qu'on appelle

enthousiasme dans nos Poètes, est dans les leurs une extase violente : les expressions les plus outrées ne leur paroissent point encore alors assez fortes pour peindre ce qu'ils croyent voir, ou ce qu'ils croyent sentir, de sorte que les vers de Pindare semblent être une prose rampante en comparaison des leurs. Je me suis apperçu il y a long-temps, que les monstres & les chimères, qui renaissent toujours sous le pinceau des Peintres, & sous le ciseau des Sculpteurs Orientaux, viennent de la même source que les métaphores, les allégories & les figures exagérées des Poètes de l'Orient. C'est le dérèglement de l'imagination, qui éloigne les uns & les autres des bornes du sens commun, sans lequel on ne sauroit rien penser, ni rien dire que de monstrueux.

Si l'on avoit eu la curiosité de s'en instruire, on auroit trouvé que ces versificateurs, dont il est ici question, composent très-rapidement les pieces où ils paroissent mettre le plus d'emphase. *A voir les vers de Corneille si pompeux, & ceux de Racine si naturels, on ne devineroit pas, dit Mr. de Montesquieu, que Corneille travailloit facilement, & Racine avec peine.* (*) La raison en est que pour bien rendre la Nature, il faut beaucoup réfléchir, & choisir ensuite parmi toutes ces réflexions celles qui sont les meilleures, ce qui exige du temps. Quand on veut s'écarter de la Nature, il n'y a qu'à s'abandonner au torrent des idées, & on va extrêmement vite. Au reste le grand art en ceci sera toujours de travailler de la maniere la plus pénible & de produire des ouvrages qui paroîtront

(*) *Fragment d'un Essai sur le Goût.*

avoir été faits avec la dernière facilité ; mais il ne faut pas que des génies communs espèrent jamais de pouvoir atteindre à ce point ; puisqu'ils sont même très-incapables d'en approcher.

Ce que l'on a observé au sujet de l'immutabilité des mœurs & des modes de l'Orient, peut, en un certain sens, s'étendre jusqu'aux Arts, tels que la Peinture. Comme l'action du climat n'y a pas changé sensiblement depuis un temps immémorial, les Peintres y ont aussi à peu près toujours les mêmes idées lorsqu'ils composent leurs sujets, & la même vivacité lorsqu'ils les exécutent ; de sorte que les productions d'un siècle ressemblent à celles de tous les autres. On a prétendu, à la vérité, qu'il falloit ici excepter les *Hoa-pei* de la Chine, qu'on croit s'être extrêmement négligés depuis soixante ans ; mais c'est une erreur : les Chinois n'ont alteré que les substances colorantes & la pâte de la porcelaine ; car pour la diaprure, elle est précisément comme en 1644, hormis quelques corrections faites à des figures que les Tartares n'ont pu souffrir.

Quand même tous ces peuples pourroient parvenir à calmer leur imagination, & à corriger leur dessin, la disposition singulière de leurs organes optiques les empêcheroit encore d'exceller dans la Peinture. C'est par cette disposition de leurs organes qu'ils n'aiment que les couleurs vives, & tellement opposées les unes aux autres qu'il en résulte de l'antipathie, au lieu de l'union que les Européens y exigent, & laquelle y paroît absolument indispensable. Les couleurs, qu'on nomme ennemies, & qu'on ne peut rapprocher sans offenser nos yeux, sont celles qui réjouissent les leurs.

D'ailleurs leurs Peintres ne donnant jamais ni dans l'ombre, ni dans les enfoncements, de l'austérité au coloris trop fleuri, & employant très-peu de demi-teintes, ne font point des tableaux, mais des images enluminées : les peintures qu'on leur apporte de l'Europe, & sur-tout celles qui sont faites à l'huile, leur paroissent être morbides ou enfumées ; & si on avoit pu leur montrer les pieces les plus foncées de Rembrant, ils en eussent été épouvantés.

Ce penchant qu'ils ont pour les couleurs éblouissantes, provient de la foiblesse de leurs yeux, auxquels il faut de fortes impressions. On croit que plus l'air d'un pays est sec & presque toujours se-
rein, plus la vue des habitants y est foible ; & à cet égard l'humidité de l'atmosphère semble être beaucoup plus favorable. Mais indépendamment de cette cause générale, les habitants de l'Egypte, de la Péninsule Arabique, de la Carmanie ou du Kyrman, de l'Inde, de Siam, de la Chine Méridionale, & d'une partie du Japon, sont assez sujets à une maladie des yeux, dont nous avons traité fort amplement en parlant des Chinois & des Egyptiens en particulier : cependant on peut soupçonner que de certains vents très-pénétrants, qui soufflent quelquefois de la ligne Equinoxiale vers le Tropique du Cancèr, doivent être regardés comme une playe à l'égard de tous ces peuples ; auxquels il ne seroit vraisemblablement point possible de lire sans cesse des ouvrages écrits ou imprimés en caractères aussi petits que ceux dont on se sert en Europe : d'ailleurs ils ont le diaphragme des paupieres plus épanché que nous, & quelques-uns d'entr'eux,

comme les Chinois, l'alongent encore par artifice; & leurs Peintres rendent à peine tout l'orbite de l'Iris sensible lorsqu'ils représentent des visages de face: les Sculpteurs de Siam taillent les yeux en lozange, les Indiens les font d'une manière singulière qu'il me seroit difficile de définir; & il est certain qu'on ne voit pas non plus de beaux yeux dans les anciennes statues Egyptiennes. Cette bizarrerie, qui a eu cours parmi les Mythologues au sujet de la Vénus Cythérée, qu'ils disent avoir un peu louché, paroît provenir de quelque représentation de la *Nephtis* faite en Egypte: aussi voit-on que Perse, pour désigner une Prêtresse de cette contrée, se contente de l'appeller *luscâ sacerdos*.

Comme toutes les couleurs natives & factices sont admirablement belles & abondantes dans l'Asie Méridionale, les Peintres y peuvent aisément satisfaire le goût dominant de leur nation, qui n'est jamais révoltée par les défauts du dessin, pourvu que le coloris conserve tout son éclat; mais il n'en est point ainsi en Europe, où l'on exige que ces deux parties soient également portées à un même degré de perfection; & voilà pourquoi la Peinture dégénéra en Italie, malgré les dépenses des Romains, qui tiroient à grands fraix des Indes Orientales, par la voie de l'Egypte, les couleurs les plus précieuses pour l'usage de la détrempe. (*)

[*] *Indiâ conferente fluminum suorum limum, & Draconum & Elephantium sanicem, nulla nobilis Pictura est. Lib. 35. Cap. VII. Plin.*

Plin. a pris le sang de Dragon pour une production du Règne Animal, par une erreur entièrement opposée à celle de Pomet, qui, dans son Histoire des drogues, a pris la Cochenille pour une substance végétale.

Dans les pays chauds, peu de motifs peuvent déterminer les hommes à quitter leur patrie : l'amour du gain y fait voyager les marchands, & la crainte de l'enfer y fait voyager les pelerins ; mais ceux, qui ne sont qu'artistes ou artisans, ne sortent pas de chez eux pour apprendre, & n'apprennent pas beaucoup chez eux. D'ailleurs, ce que nous nommons les Belles-Lettres, la Littérature, l'étude des Langues, de l'Histoire, de l'Antiquité, & de la saine Critique, sont des choses inconnues à tous les peuples de l'Asie Méridionale : & c'est cette ignorance qui produit la grossièreté de leur style & la rudesse de leur génie, qu'on a faussement imputée à l'usage de renfermer les femmes, qui n'avoient pas à Athenes la millième partie de la liberté, dont elles jouissoient à Rome ; & cependant on fait quelle a été la supériorité des Athéniens dans les Beaux-Arts. D'un autre côté il s'en faut de beaucoup que le commerce des femmes eût adouci le génie des Romains, si adonnés à ces épouvantables spectacles de combats de gladiateurs, de bêtes féroces, & à toutes ces atrocités qui se passaient sur l'arène. Enfin, l'expérience prouve que le goût & l'esprit d'un peuple se corrompent infiniment plus, lorsqu'il accorde trop de liberté au sexe, que lorsqu'il le contient dans des bornes raisonnables ; & on ne citera plus, comme on l'a fait, l'exemple des Egyptiens, dont le goût d'ailleurs ne valoit rien dans tout ce qui avoit rapport aux Beaux-Arts.

Il ne nous reste maintenant plus qu'à faire une seule Observation touchant la Chine, qui, par sa prodigieuse étendue, se trouve située sous différents climats. Il paroît qu'on devoit distinguer

dans les ouvrages qu'on exécute à Pekin un caractère assez opposé à celui des ouvrages de Canton; cependant la différence est à peine sensible: parce que les habitans des Provinces se mêlent constamment dans la Capitale où ils viennent refluer. Comme il n'y a point dans tout l'Empire de Poste à l'usage des particuliers, ni aucun commerce par lettres, la plupart des marchands ne sont que des colporteurs, qui transportent leurs effets avec eux en allant & en venant sans cesse. D'un autre côté la forme du Gouvernement est par-tout la même, & n'accorde point plus de liberté aux Artistes dans les Provinces du Nord que dans celles du Sud, qui étant sans comparaison plus peuplées, ont dû donner le ton & fixer le goût national. Ce ne sont pas seulement les négociants, qui par le défaut d'une correspondance régulière, doivent beaucoup voyager comme dans le reste de l'Asie, d'où résulte ce mélange dont je viens de parler; mais les Mandarins mêmes viennent continuellement d'une Province dans une autre: parce qu'il est rare qu'on leur accorde des emplois dans les endroits où ils sont nés, ce que l'extrême foiblesse d'un Gouvernement despotique ne peut souffrir, non plus que l'établissement de la Poste; ce qui y rend la police générale bien inférieure à celle de l'Europe, & la communication des lumières & des connoissances infiniment plus difficile; de façon que l'esprit des Artistes n'y étant excité ni par de nouveaux objets ni par de nouvelles idées, conserve toujours le pli qu'il a une fois contracté.

Tel est le résultat de nos Recherches sur l'état de la Peinture & de la Sculpture chez les Orientaux.

Quant à ce qui concerne les autres Arts des Egyptiens & des Chinois, on le discutera dans les deux Sections suivantes; tandis que les principaux points de la Religion & du Gouvernement de ces peuples, seront traités dans la troisieme Partie. Cette division nous a paru la plus propre à mettre quelque ordre dans cette immense quantité de choses.

SECTION V.

Considérations sur l'état de la Chymie chez les Egyptiens & les Chinois.

——*

IL est presque inconcevable que quelques hommes aient eu la foiblesse d'écrire des livres, pour démontrer que le voile de la Mythologie Egyptienne ne cache à nos yeux que des secrets chymiques. Et c'est une espece de tache pour le dix-huitième siècle qu'un Moine obscur ait encore de nos jours publié sur cette matiere une compilation qui décele autant d'ignorance dans la Fable que dans l'Histoire; & à cet égard l'ouvrage de Tollius étoit mille fois plus supportable; mais il falloit oublier la folie de Tollius, & non l'imiter. (*) Quant à ce qu'on trouve sur la pré-

(*) Cet ouvrage, qui a fait tant de tort à la mémoire de Tollius, est intitulé: *Fortaita in quibus, præter critica non nulla, tota Fabularis Historia, Græca, Phænica, Ægyptiaca ad Chymiam pertinere asseritur.* in 12. Amsterd. 1688.

tendue Philosophie Hermétique des Egyptiens dans Conring , dans Borrich & un volume de l'*Oedipe* de Kircher , nous nous dispenserons d'en porter un jugement , pour nous attacher à des choses beaucoup plus probables , & ensuite beaucoup plus réelles.

Les Juifs de l'Egypte avoient été en grande partie ruinés sous le règne de Cléopatre , qui déténoit cette colonie de monopoleurs & d'usuriers venus de la Palestine sous les premiers Lagides , mais ce qui les ruina encore davantage ce fut la conquête des Romains , qui leur ôtèrent les péages du Nil , & l'administration du blé à Alexandrie. Pendant cette détresse , quelques-uns de ces malheureux tomberent par désespoir dans une dévotion outrée & un fanatisme intolérable : ils s'établissoient dans les déserts , y lisoient la Bible , & l'expliquoient dans un sens bizarre , c'est-à-dire entièrement opposé au sens commun. Or ce sont ces visionnaires , pris très-mal à propos par Eusebe pour des Chrétiens , (*) que je soupçonne d'avoir les premiers imaginé la fable grossière touchant la transmutation des métaux , dont ils attribuoient le secret à une femme Juive , à un mage de Perse & à tous les anciens Prêtres de l'Egypte , qui n'y penserent jamais. Car avant le règne de Constantin aucun Auteur Grec ou Latin n'a écrit un seul mot d'où l'on pourroit inférer que ces Prêtres euf-

(*) *Historia Eccles. Lib. II. Cap. 16.*

Si Eusebe eût bien réfléchi à la narration de Philon , il se seroit aisément aperçu que ces Ascétiques de l'Egypte étoient des Juifs & non des Chrétiens.

sent entrepris des recherches de cette nature. Pline sur-tout n'auroit pas gardé là-dessus le silence, & d'autant plus qu'il avoit occasion d'en parler, lorsqu'il rend compte de cette opération chymique, que fit faire Caligula sur l'orpiment, qui recele quelquefois de très-petites parcelles d'or; & si ce Prince ou plutôt ce voleur eût continué à faire de l'or de cette manière-là, il se seroit ruiné de cinq ou six mois plutôt: quoiqu'il dissipât d'ailleurs très-promptement les trésors accumulés par l'infame Tibere.

Ces Juifs de l'Egypte, dont je viens de parler, & qu'on nommera comme on voudra, Thérapeutes, Allégoristes, Enthousiastes, Ascétiques, disparurent d'une manière qui nous est inconnue: mais ils furent remplacés par les Anachorettes, dont quelques-uns ont été réellement Chrétiens, & ensuite par des Moines qui vivoient en commun dans un très-grand nombre de couvents, dont quelques-uns subsistent encore & dont d'autres sont tombés en ruines. Ces personnages d'une sainteté exemplaire eurent d'abord soin de recueillir les traditions fabuleuses, déjà fort répandues sur la méthode dont les anciens Egyptiens changeoient l'essence des métaux; & ensuite ils commencerent eux-mêmes à travailler jour & nuit, comme ils en ont été accusés par leurs propres Evêques, & vers la fin du siècle passé celui d'une ville connue sous le nom de *Sint*, qu'on fait être la *Lycopolis* des Anciens, montra au voyageur Vansleb les débris d'un monastere Copte où trois-cent-soixante Religieux cherchoient sans cesse la pierre Philosophale; (*) mais

(*) *Voyage en Egypte. Pag. 380.*

il ne faut pas croire que les Orientaux la cherchent de la même manière que les Adeptes de l'Europe ; car ordinairement ils n'emploient ni fourneau , ni creuset ; mais des paroles mystérieuses , des prières , des cérémonies ; & ressemblent enfin beaucoup plus à ceux que le peuple nomme des Magiciens , qu'à ceux qu'il nomme des Alchimistes.

Les habitants du monastère , dont il est ici question , & qui étoit dédié à Saint Sévere , ont pu avoir connoissance d'un passage interpolé dans la Chronique d'Eusebe par Panodore , qui croyoit qu'au moyen de l'Alchimie on pouvoit aussi faire une couleur pourpre , égale en beauté à celle de Tyr , laquelle étoit encore de son temps extrêmement chère. Cette interpolation grossière & mal imaginée a été regardée comme un texte authentique par George le Syncele , qui a inséré des chimères semblables dans sa Chronographie. Enfin , les Moines du monastère de S. Sévere ont pu avoir encore connoissance d'un fait rapporté par Suidas , qui assure que l'Empereur Dioclétien fit rechercher en Egypte les livres qui contenoient le vrai procédé du grand-œuvre ; & les jeta au feu pour prévenir les séditions. Mais tout cela est aussi vrai & aussi raisonnable que ce que les Coptes rapportent du nombre prodigieux d'hommes , que ce Prince fit massacrer , au point que les cadavres couvroient un terrain de plusieurs lieues carrées , d'où il sortit un fleuve de sang aussi large que le Nil à Monfot ; car tel est le génie bizarre des Orientaux , ils mêlent toujours des contes atroces parmi des contes ridicules.

Celui qui a écrit la vie de Dioclétien, n'étoit pas un homme assez absurde pour y insérer un seul mot touchant la prétendue perquisition des livres Hermétiques, fable inventée long-temps après la mort de cet Empereur, qui fut obligé de se rendre en Egypte pour y punir quelques révoltés, qui tenoient *Coptos* & son district dans l'oppression : cette ville étoit d'un difficile accès, ce qui inspira à Dioclétien l'idée de la raser entièrement, & d'en bâtir une autre ailleurs ; ce qu'il exécuta en élevant d'abord *Dioclétianopolis*. Quant aux autres réglemens, qu'il fit pour rétablir toute la Thébaïde, ils ont été fort sages, & loués même par Eutrope.

Les Moines de l'Egypte, malgré leur inextinguible soif de l'or, & leur haine aveugle contre la mémoire de Dioclétien, sont restés dans une affreuse indigence, & qui est peut-être sans exemple ; car je doute réellement qu'il y ait sur la Terre beaucoup d'hommes qui les égalent en pauvreté. Quand même, à force de chercher, ils eussent fait quelque découverte propre à les enrichir, les Arabes y auroient mis ordre ; car ces brigands sont très-habiles à emporter tout ce qu'ils peuvent trouver dans les monastères ; & je soupçonne que leur acharnement à piller ces maisons vient de l'idée qu'ils se forment touchant les richesses qui y existent actuellement, ou qui y existeront un jour, lorsque les Alchimistes seront heureux. Il est très-certain que les Arabes sont encore plus infatués que les Coptes mêmes, de deux opinions sur lesquelles ils ne se laissent jamais défabuser. Il y en a parmi eux qui croient que toutes les ruines.

tant soit peu considérables d'anciens bâtimens Egyptiens cachent des trésors gardés par des Talismans, qu'il ne seroit pas absolument impossible de désenchanter : d'autres s'imaginent que le Mercure est la seule substance qu'on puisse transmuier ; & pour ne pas être pris au dépourvu , ils ont soin de porter toujours sur eux de petites boëtes remplies de Mercure. En 1714, le Scheic Sélim montra la sienne à Paul Lucas, (*) qu'il supplia d'opérer, & cela dans un endroit où il ne se trouvoit, je ne dirai pas des fourneaux ; mais point même du charbon. Un jour le bruit se répandit qu'un autre Scheic avoit découvert un très-ancien manuscrit , rempli de secrets relatifs à la Chymie , & échappé par le plus grand des hazards aux recherches de l'Empereur Dioclétien : ceux qui allerent pour examiner ce livre , virent, sans même l'ouvrir, que c'étoit un bréviaire du rituel Romain, dont les Arabes s'étoient emparés en déshabillant un Moine Italien , qu'ils avoient égorgé. Ils enleverent aussi à Mr. Pococke le livre dans lequel il desseinait les ruines de Thebes ; de crainte que ces plans ne missent un jour les Anglois en état de venir prendre le dépôt d'or, qui doit être , suivant eux , à *Karnac* ; mais les Anglois prendront plutôt les isles Moluques que ces trésors de *Karnac*. Les Arabes n'ont jamais ouï parler de l'histoire de Néron, qui étoit possesseur paisible de l'Egypte , sur laquelle il a pu savoir beaucoup de particularités que nous ignorons aujourd'hui ; mais s'il eût soupçonné seulement qu'il y avoit quelque argent caché dans la Thébaïde , il y eût fait creuser à mille pieds de profondeur ; car il fit bien

(*) *Voyage de la haute Egypte. pag. 126. Tom. II.*

d'autres fouilles en Afrique pour découvrir les richesses apportées par Didon, ou enterrées par les Carthaginois lors du sacagement de leur ville. Il n'est point vrai qu'on puisse prouver par le témoignage des Historiens, que Cambyse fut obligé d'abandonner toute la caisse militaire de son armée dans la grande Oase, ou dans un endroit nommé *Cambysis ararium*: je doute même que ce Prince ait jamais envoyé un gros corps de troupes dans l'Oase, dont il est ici question: car il eût été absurde de vouloir aller par ce chemin-là pour piler le temple de Jupiter Ammon dans la Marmarique. Tout ce qu'on fait avec certitude, c'est que l'or, l'argent & les vases précieux des anciens Pharaons, qu'on avoit pu soustraire au pillage des Persans, ont été transportés en Ethiopie par Nectanebe dernier du nom, dont on n'a jamais plus entendu parler; & c'est sans fondement qu'on suppose qu'il se retira dans l'établissement formé par les déserteurs sous Psammétique, vers le dix-huitième degré de latitude Nord sur le rivage de l'*Astaboras*.

Je ne croi point qu'il soit nécessaire d'indiquer ici les passages du livre, qui a fait naître aux Juifs allégoristes de l'Egypte des idées si bizarres touchant les anciens Prêtres de ce pays, & surtout à l'égard de ceux qu'on nommoit en Hébreu *Mecafchaphim*, & en Grec d'un terme, qu'on ne peut bien rendre en François que par celui de Pharmaciens, & qui paroissent avoir appartenu au College de Médecine. D'ailleurs ces Juifs allégoristes n'ont point ignoré que les Egyptiens, qui travailloient aux verreries de la grande Diospolis & d'Alexandrie, avoient des procédés secrets pour contrefaire les pierres précieu-

ses, & les vases Murrins qu'on fait avoir coûté quelquefois infiniment plus que les pierres précieuses.

Ces opérations cachées de la verrerie étoient elles seules en état de faire soupçonner à des visionnaires que les Prêtres de l'Egypte doivent avoir été très-versés dans l'Alchimie : aussi ne doute-je nullement que ce ne soit là la véritable source de toutes ces fables, qui germerent dans l'esprit des Arabes, lorsqu'ils s'appliquèrent aux sciences; car ce sont eux qui ont jetté les premiers fondemens de la Chymie réelle, ou du moins ils ont ressuscité cet Art presque entièrement perdu.

Les Egyptiens sont de tous les anciens peuples connus, ceux qui ont le mieux travaillé le verre, & les ouvriers de ce pays dirent à Strabon, que l'Egypte produit une certaine substance sans laquelle on ne sauroit faire du beau verre. (*) Or cette substance n'est, suivant moi, autre chose que la soude que les Vénitiens vont acheter à Alexandrie; & sans l'impardonnable stupidité des Turcs, jamais les verreries de Venise n'auroient acquis la réputation dont elles ont joui. Cette soude, dont il est ici question, doit être regardée comme la meilleure; & il n'y a personne qui ne sache, que c'est la cendre d'une plante nommée par les Botanistes *Mesembryanthemum Copticum*.

On voit par ceci qu'au temps de Strabon on n'étoit pas du tout persuadé en Egypte, que les verreries de Tyr & de Sidon eussent jamais eu un avanta-

(*) *Geograph. Lib. XVI.*

ge si décidé qu'on le croit de nos jours par la seule qualité du sable que fournit le petit fleuve *Bélus*. Quelques Auteurs modernes disent, à la vérité, que les Egyptiens n'étoient pas en état de couler des glaces de miroirs, tandis qu'on en couloit chez les Sidoniens. Mais je doute extrêmement que dans l'antiquité on ait connu les grands miroirs de verre étamé; & le terme de *specula*, qu'on trouve dans Plin, lorsqu'il parle de la verrerie de Sidon, [*] paroît un terme placé pour celui de *specularia*; de sorte que ce Naturaliste n'a voulu désigner que de petites piéces de verre, fort épaisses & ordinairement rondes, qu'on enchasse dans du plâtre pour en faire des fenêtres, telles qu'on en trouve encore de nos jours en plusieurs endroits du Levant & de la Turquie. Cette pratique, qui semble en quelque façon être l'origine des vrais carreaux de vitre, ne suppose aucune habileté dans les ouvriers: & les Egyptiens n'eussent point été embarrassés pour surpasser à cet égard les Tyriens & les Sidoniens, qui ont souvent tâché de s'attribuer des découvertes qu'ils n'avoient pas faites.

Il faut avoir à la fois un jugement foible & une grande crédulité pour adopter la fable de ces marchands, qui ayant allumé un feu sur le rivage de la Phénicie, virent que le sable entroit en fusion, & trouverent ainsi sans y penser la méthode de faire du verre. Les hommes avoient allumé des feux sur le sable plusieurs milliers d'années avant qu'il fût question de la ville de Tyrau Monde; & en de cer-

[*] *Hist. Nat. Lib. 36. Cap. XXVI.*

tains cas la cendre du bois & celle des herbes seches peuvent elles seules faciliter la fusion. Ainsi il étoit superflu de supposer que les aventuriers, dont on nous parle, avoient heureusement avec eux de la soude ou un sel alkali à bord de leur navire : cette circonstance ridicule a été ajoutée après coup pour étayer un conte mal imaginé. Le concours des causes fortuites n'a pas dans toutes ces choses autant de pouvoir qu'on le croit communément : les procédés doivent se développer les uns après les autres. Enfin le hazard a eu peu de part à l'invention du verre, qui ne peut avoir été découverte qu'à la suite de l'art du Potier : on a eu une pâte assez approchante de la Porcelaine avant que d'avoir du verre : plusieurs nations même se sont arrêtées à la découverte de la Porcelaine, sans pouvoir aller au-delà : d'autres n'ont connu qu'une sorte d'émail. Par exemple, on ne savoit faire du verre dans toute l'étendue de l'Amérique en 1492, & cependant de certains Sauvages y possédoient la méthode de vernir d'émail les pots de terre, au rapport de Narbourough, homme judicieux, assez éclairé, & dont il a même été parlé avec quelque éloge dans les Recherches Philosophiques sur les Américains.

La véritable argille est rare en Ethiopie : presque toutes les substances terrestres y sont plus ou moins mêlées de sable : les plantes y contiennent plus de sel alkali qu'ailleurs, & on y brûle des plantes arides au défaut du bois, qui y est aussi rare qu'en Egypte, ou bien il est trop précieux, comme celui de Palmier à l'égard de ceux qui vivent de dattes. Ainsi il est possible qu'en voulant y cuire des vases de terre, on y aura observé plutôt qu'ailleurs tous

les développements de la vitrification. Les anciens Historiens conviennent presque unanimement, que les Ethiopiens ont connu le verre; & si Hérodote avoit prétendu parler de grands morceaux de sel gemme, qu'on excavoit en Ethiopie pour en faire des cercueils, il n'eût pas donné le nom de verre à une substance saline qui se liquefie dans l'eau: car enfin, ce Grec, quoique très-menteur par instinct, n'étoit pas assez imbécile pour confondre des choses de nature si différente.

Au reste mon opinion est que la verrerie de la grande Diospolis capitale de la Thébaïde est, dans l'ordre des temps, la première fabrique régulière de cette espèce; & si les Tyriens eussent eu des monuments décisifs en leur faveur, on ne les auroit pas vu recourir à des fables pour appuyer leurs prétentions. D'ailleurs ils n'ont rien exécuté de plus remarquable que de certaines colonnes & des cippes de verre coloré, qui jouoit l'Emeraude; tandis que les Egyptiens ont fait cent sortes d'ouvrages plus difficiles les uns que les autres: car sans parler ici des coupes d'un verre porté jusqu'à la pureté du crystal, ni de celles qu'on appelloit *Alassontes*, & qu'on suppose avoir représenté des figures dont les couleurs changeoient suivant l'aspect sous lequel on les regardoit, à peu près comme ce qu'on nomme vulgairement *Gorge de pigeon*, ils ciseloient encore le verre & le travailloient au tour; tellement que quelques coups donnés trop profondément brisoient tout l'ouvrage, qui avoit déjà coûté des soins infinis à l'ouvrier: & lors même que ces sortes de vases réussissoient parfaitement, il falloit encore les manier avec subtilité; de sorte que ceux

qui connoissoient l'art de jouir, que rarement les Poètes ignorent, n'aimoient pas, dans leurs parties de plaisir, à se servir de coupes si précieuses & si fragiles.

*Tolle, puer, calices, tepidique toreumata Nili;
Et mihi securâ pocula trade manu. (*)*

D'ailleurs les Egyptiens favoient dorer le verre; (**) ce qu'on ne fut jamais ni à Tyr, ni à Sidon; & quoiqu'il n'y eût plus qu'un pas à faire pour l'étamer, ce peuple n'a point connu d'autres miroirs que ceux de métal, qui paroissent même avoir tous été petits & portatifs: car la critique, dont nous faisons l'usage le plus rigoureux, nous oblige à ranger parmi les fables ce qu'on a dit de deux prodigieux miroirs, dont l'un étoit suspendu à la Tour du Phare, & l'autre incliné sur le sommet du Temple d'Héliopolis, où il réfléchissoit l'image du soleil par une ouverture du toit ou de la terrasse. Je n'ignore point que les anciens ont quelquefois placé dans les temples des miroirs dont les effets étoient singuliers, & qu'on nommoit pour cela monstrueux; car il est sûr qu'il y en a eu de tels dans le temple de Smyrne; mais pour celui d'Héliopolis, Strabon le décrit très-exactement, sans dire un seul mot de ce faisceau de rayons

(*) *Martial. Lib. XI. E. XII.* Ce passage de Martial est expliqué par un autre du Livre XII. E. 75. & surtout par les distiques suivans:

*Non sumus audacis plebeia toreumata vitri:
Nostra nec ardenti gemma feritur aquâ.
Aspicias ingenium Nili, quibus addere plura
Dum cupit ah, quoties perdidit auctor opus.*

(**) *Athènes Lib. V. Cap. 5.*

qui éclairaient l'autel aux yeux des spectateurs, qui ne pouvoient appercevoir la source de la lumiere. Ainsi ce prétendu prestige, auquel les Prêtres de l'Egypte ne penserent jamais, n'a pas donné lieu à celui qui est aujourd'hui en vogue dans une église des Chrétiens Coptes, dédiée à Sainte Damiane, où les Moines font paroître, par le moyen de deux petites fenêtres basses, des ombres contre le mur opposé. Je croi bien, comme Vansleb le dit, que cette église, qu'on rencontre près de *Tekébi* à plus de vingt-sept lieues de l'ancienne Héliopolis, n'a pas été bâtie suivant les vrais principes de l'Optique, dans la seule vue de tromper le peuple; mais si Vansleb & le Pere Sicard eussent été plus versés dans la Physique, ils se seroient d'abord aperçus que l'apparition des ombres ne sauroit avoir lieu dans un endroit bien éclairé : (*) desorte qu'on peut toujours soupçonner que celui-ci a été rendu à dessein assez sombre pour y produire cette illusion, laquelle est à peu près ce qu'est l'effet de la chambre obscure. Ce tour me paroît un peu moins grossier que celui que font de certains charlatans à Naples; quoiqu'au fond tout ce qui tend à tromper le peuple en fait de religion, soit également abominable aux yeux des Philosophes.

Quant au grand miroir du Phare d'Alexandrie, j'ai eu la patience de lire ce qu'en a écrit un Académicien de Barcelone, (**) qui suppose que par ce moyen on a pu appercevoir les objets d'aussi loin

(*) *Vansleb Journal. pag. 158. Mémoires des Missions du Levant. Tom. II. pag. 99.*

(**) *Amusements Philosophiques sur diverses parties des Sciences. AMVS. VI.*

qu'on les apperçoit avec des lunettes d'approche; & ensuite il se jette dans d'inutiles détails pour prouver que les Anciens favoient étamer le verre, en citant un passage d'Isidore, qui mourut en 636, & un autre passage de Vincent de Beauvais, qui écrivoit vers l'an 1240. Il est clair qu'il ne s'agissoit point du tout ici ni de Vincent, ni d'Isidore: il falloit prouver par des témoignages d'Ecrivains antérieurs à notre ére, l'existence du miroir; & ensuite raisonner: mais Ptolomée Evergete, ni aucun de ses successeurs ne pensa jamais à une telle folie. En un mot, il n'y a non plus eu de miroir au sommet de la Tour du Phare, que quatre écrevisses de verre pour supporter ce bâtiment, qui doit avoir été plus qu'aucun autre en bute à l'imagination des exagérateurs. Il est vrai que Vossius, si fameux par son érudition, & si décrié par la foiblesse de son jugement, a prétendu expliquer ce fait en supposant que ces écrevisses avoient été fabriquées d'une pierre Obsidienne véritable ou sophistiquée par le verre noir, dont les Egyptiens favoient couler des statues; (*) mais malgré l'autorité du manuscrit que Vossius doit avoir eu dans sa bibliothèque, il ne faut pas douter un instant que cette fable n'ait été forgée par les Arabes qui paroissent aussi avoir imaginé la *Table Smaragdine*, ou cette prodigieuse lame d'Emeraude sur laquelle Hermès, personnage qui n'a jamais existé, grava à la pointe du diamant le secret du grand-œuvre. Il y a aujourd'hui des Bédouins assez enfans ou assez imbéciles pour croire que cette table est cachée dans le *Harem* ou la plus

(*) *Commentar. ad Pomp. Melam: pag. 271.*

grande des Pyramides de *Gizeh*, où il a si peu été question d'ensevelir quelque secret, qu'on n'y a point trouvé une seule inscription ni dans la salle d'en haut, ni dans celle d'en bas. Et s'il y a eu des caracteres Hiéroglyphiques gravés sur les faces extérieures de ce monument, il faut que le temps les ait effacés; car il n'en reste plus de trace. Je sai bien ce qui a donné lieu à cette tradition des Arabes: ils ont manifestement confondu la *Table Smaragdine* avec ce colosse d'Emeraude, qu'Apion, cité par Pline, disoit être encore de son temps renfermé dans le Labyrinthe; quoique ce ne puisse avoir été qu'un ouvrage de verre coloré, comme les Egyptiens en faisoient déjà du temps de Sélostris; car il faut rejeter l'opinion de ceux, qui disent qu'ils y employoient le Prême d'Emeraude, mot barbare, corrompu de celui de Prase, qui n'enveloppe pas la vraie Emeraude au moins dans les mines de l'Egypte, où l'on en connoît deux: l'une à l'Occident du Nil au pied de la côte Libyque entre *Ipson* & *Thata*; & l'autre vers le bord du Golfe Arabique un peu au-delà du vingt-cinquieme degré. Cette dernière ne paroît pas, dans l'Antiquité, avoir appartenu aux Rois de l'Egypte, comme on seroit tenté de le penser; mais aux Rois de l'Ethiopie, qui soutinrent à cette occasion une guerre, où l'on voit qu'ils réclamerent comme une partie de leur domaine & la ville de Phylé & la mine d'Emeraude. (*) L'Arabe Abderrahman, qui l'avoit visi-

(*) Voyez *Héliodore ÆTHIOPIC. Lib. IX.*

On voit par la narration de cet Auteur que les Persans en conquérant l'Egypte, s'étoient aussi emparés de la mine d'Emeraude, qu'ils furent obligés de restituer aux Ethiopiens; d'où je conclus que cette mine leur avoit appartenu longtems avant l'époque de la conquête.

tée, dit qu'on y trouve ces pierres enveloppées dans une matiere blanchâtre : il y en a de trois especes, dont aucune n'est ni prême, ni prafe; & on les clarifie toutes également au moyen de l'huile chaude.

Quoique la pratique de faire des statues de verre coloré exigeât beaucoup d'habileté de la part des ouvriers de l'Égypte, il me paroît pourtant que la façon de contrefaire les Murrins en suppose encore davantage. Il est à jamais étonnant qu'après les recherches entreprises par les plus savants hommes que l'Europe ait produits, on ne sache pas encore aujourd'hui avec certitude de quoi on formoit ces fameux vases, dont le prix, quoique très-considérable & même excessif, a néanmoins été augmenté par le Pere Hardouin, qu'on fait avoir changé les sesterces en talents : or c'est précisément comme si l'on changeoit les livres tournois en Louis. En suivant cette folle correction faite par Hardouin au texte de Pline, & une évaluation du talent donnée par le Comte de Caylus, (*) il se trouveroit que le bassin de Murrin, que brisa Pétrone, avoit coûté un million-trois-cent-cinquante-mille livres. Le vase antique de Cornaline, qui représente les mysteres de Cérès, & qu'un soldat prit au siege de Mantoue, n'a jamais été estimé qu'à cent & cinquante-mille écus d'Allemagne; quoiqu'il n'en vaille pas la vingtième partie, & qu'il soit encore chargé

(*) *Mémoires de l'Acad. des Inscript. Tom. XXIII. pag. 122.*

Cette évaluation du Talent à 4500 Livres ne doit point être regardée comme exacte à beaucoup près.

chargé d'un grand travail en relief ; tandis que les Murrins au contraire paroissent avoir été tout unis sans aucune apparence de gravure. L'opinion populaire sur la matiere de ces vases , est celle qu'on trouve déduite assez au long dans l'Ouvrage de Mr. Mariette , (*) qui prétend que c'étoient des Porcelaines de la Chine. Mais tous ceux , qui depuis Cardan & Scaliger ont embrassé ce sentiment absurde , n'ont pu le défendre contre les moindres objections qu'on leur a faites.

Les Romains loin de donner une somme exorbitante pour acquérir les Porcelaines de la Chine , telles que celles que nous connoissons aujourd'hui , n'eussent pas même voulu les acheter , ni les introduire parmi leurs meubles à cause des dessins ridicules & grossiers dont elles sont chargées ; ce qui eût produit un horrible contraste avec les ouvrages Grecs. Il n'y a d'ailleurs point un seul Auteur ancien , qui ait jamais dit qu'on tiroit les Murrins de quelque contrée inconnue comme l'étoit alors la Chine. On assure qu'ils se trouvoient en différens endroits de l'Orient , en Perse , plus particulièrement dans la Carmanie , dans l'Inde & la Thébaïde : mais ceux de cette dernière Province étoient sophistiqués , c'est à dire produits par une composition , qui imitoit le Murrin , quoiqu'elle fût d'une nature différente.

C'est en vain qu'aujourd'hui on recherche dans les cabinets les plus riches , & les plus fournis d'antiques : on n'y trouve rien qui ressemble à ces célebres vases , & il en est de même en Asie , où l'on

(*) *Traité des Pierres gravées. Tom. I.*
Tome I.

ne les connoît plus. La Carmanie nommée actuellement *Kerman*, ne produit de nos jours qu'une espece de pierre Lardite, des Belemnites, & il y existe une fabrique de Porcelaine, dont la pâte donne dans le roux, & qui est de beaucoup inférieure à celle du Japon : comme c'est néanmoins cette Province, qui a fourni les plus beaux Murrins, & une espece précieuse d'Alabastrite, il seroit à souhaiter que les Anglois & les Hollandois, qui ont des résidences & des loges au Bender Abaffi, à Ormus & à Gomrom, voulussent faciliter à quelques Naturalistes le moyen d'examiner les productions du *Kerman* & d'une partie du *Fars*. Il se peut même que ce terme de *Murrin*, qui doit être écrit sans aspiration, & qui n'est ni Grec, ni Latin, subsiste encore dans quelques endroits de la Perse Méridionale.

Il n'y a qu'à lire même superficiellement le second chapitre du trente-septième livre de Pline, pour s'appercevoir que les Murrins n'étoient pas peints ou diaprés avec le pinceau : on y observoit des taches & des veines irrégulieres, qui circuloient en ondoyant, & qui donnoient tantôt dans le pourpre tantôt dans le blanc, & produisoient souvent des nuances où ces deux couleurs étoient plus ou moins fondues.

De toutes les Porcelaines, que nous connoissons, il n'y en a pas une qui approche de cette description de Pline, & point même celle qu'on nomme *Porcelaine craquelée*, où l'on voit une infinité de petites lignes qui se croisent en tous sens, & souvent des rayes dont l'effet est de faire paroître les vases comme s'ils étoient fendus & fêlés dans toutes leurs

parties. Quoique cette espece soit plus chere & plus rare sans comparaison que l'espece chargée de figures régulières, elle n'offre néanmoins rien d'agréable aux yeux.

Mais il existe une Porcelaine avanturine, qui n'a vrai-semblablement jamais été vue en Europe, & dans laquelle il seroit plus tolérable de vouloir retrouver le Murrin de l'Antiquité. On l'appelle *Yao-pien*, c'est à dire transmutation : car toute la pâte se convertit tellement qu'enfin elle ressemble à de l'Agate ; mais les Chinois sont hors d'état de faire cette Porcelaine : ils ne savent même comment il faudroit s'y prendre pour en approcher. Tout ce qu'on en a appris jusqu'à présent, c'est que de certains vases, & surtout ceux qu'on a diaprés en rouge, se changent de temps en temps pendant la cuisson, & deviennent ce qu'on nomme *Yao-pien* : cela arrive par hazard, par un caprice du fourneau, à l'insçu & contre le gré des ouvriers : mais il me paroît que ces sortes de pieces, soit par un défaut de la pâte, soit par un feu trop gradué ont été presque entièrement vitrifiées : (*) de sorte qu'elles doivent

(*) Je suppose que les vases, qui se changent en *yao-pien*, sont de la matiere de ceux où il n'entre pas du vrai *Pét-untsé* ; mais une autre substance, qui est peut-être beaucoup plus vitrifiable ; & la couleur rouge, qui est tirée du cuivre, peut aussi y contribuer. Voici ce que l'on trouve à cet égard dans le Mémoire du Pere Dentrecolles.
 » On applique, dit-il, cette couleur rouge sur la Porcelaine lorsqu'elle n'est pas encore cuite, & on ne lui donne pas d'autre vernis. Il faut seulement prendre garde que pendant la cuite, la couleur rouge ne coule pas en bas du vase. On m'a assuré que quand on veut donner ce rouge à la Porcelaine, on ne se sert pas de *Pét-untsé* pour la former ; mais qu'en sa place on employe avec le *Kao-lin*, de la terre jaune préparée de la même maniere que le *Pét-untsé*. Il est vraisemblable qu'une pareille terre est plus propre à recevoir cette sorte de couleur."

se rompre lorsqu'on y verse une liqueur bouillante; & les Murrins au contraire résistoient à l'action du vin ou de l'eau chaude, comme Martial nous l'apprend. (*)

D'ailleurs comment a-t-on pu s'imaginer que la Porcelaine de l'Asie, qui est actuellement à un prix si bas, eût coûté prodigieusement cher dans l'Antiquité, & sur-tout lorsque les Romains commerçoient en droiture aux Indes Orientales par la Mer Erythrée. Mais, dit-on, les Parthes interceptoient alors les productions & les ouvrages de la Chine, de sorte que les Romains devoient les acheter de la seconde ou troisième main, & suivant une taxe telle que celle qu'on jugeoit à propos de leur imposer; mais c'est là une erreur à laquelle Mr. de Guignes a donné lieu en soutenant que l'Empereur Marc Aurele avoit envoyé en 166, une ambassade à la Chine pour ouvrir un commerce direct avec cette contrée, & se délivrer de l'espece de tribut qu'on payoit aux Parthes. Mr. Gautier de Sibert a répété, dans une Histoire de Marc Aurele, ces opinions si décriées; tandis qu'il eût pu aisément s'appercevoir que long-temps avant le règne de ce Prince les vaisseaux Romains venoient jusqu'à *Halibothra* sur le Gange, où ils pouvoient négocier sans dépendre des Parthes en quelque maniere que ce soit. Les embarcations, qui ne vouloient pas doubler le Cap de Komorin, faisoient, après le débouquement du détroit de *Bab-el-Mandeb*, leur route vers le Nord-Est,

(*) *Si calidum potas, ardentis Murra Falerno
Convenit, & melior fit sapor inde mero.*

& venoient dans le Golfe de Kambaye mouiller à *Berug* ou à *Barygaza*, où les marchands indigènes tiroient les denrées de la Sérique par la voie de terre, c'est-à-dire par la voie de la Bactriane. D'ailleurs parmi ces denrées de la Sérique & de la Cochinchine, il n'est jamais question de Porcelaine, ni de rien de semblable. Quant à la Chine proprement dite, Marc Aurele, loin d'y avoir envoyé une ambassade, n'en avoit jamais ouï parler; car un Géographe, tel que Ptolémée, en a ignoré l'existence, comme cela est démontré par l'erreur qu'il y a dans sa longitude, & le silence profond qu'il garde sur cette région. Enfin du temps des Antonins on ne connoissoit dans notre Europe que les *Seres* & les *Sines*, peuples qui n'avoient rien de commun avec les Chinois; & c'est choquer toutes les notions de la Géographie que de soutenir le contraire.

L'ouvrage le plus complet & le mieux approfondi, que nous ayons sur les Vases Murrins, est sans contredit celui de Christius, qui, à un passage près de Martial, dont il n'a point eu connoissance, produit généralement tout ce qu'on peut trouver sur cette matiere dans les Auteurs de l'Antiquité; (*) car pour les modernes il les a assez négligés & ne parle point même de ces détails curieux, qu'on trouve dans le Glossaire de du Cange au mot *Madre*. Au reste Christius prouve par d'in-

(*) Voyez *Joh. Frid. Christii de MURRINIS VETERUM liber singularis. Lip. 1743.*

Voici le distique de Martial, que Christius a ômis.

*Nos bibimus vitro, tu Murrâ, Pontice, quare?
Prodat perspicuus ne duo vina calix.*

vincibles arguments que les Murrins n'ont pas été des Porcelaines ; mais des pierres qui approchoient du genre de l'Alabastrite & de l'Onychite. Quant à moi je pense qu'ils n'étoient point d'une nature calcaire , & que l'art ajoutoit beaucoup à leur beauté : car on peut soupçonner qu'on les clarifioit , non point avec le miel imbu de fuc d'if , dont les Anciens se servoient pour clarifier presque toutes les pierres précieuses ; mais qu'on les renfermoit dans des fourneaux où on leur faisoit endurer un certain degré de feu ; tellement qu'on peut à la rigueur laisser subsister le célèbre distique de Properce , qu'on fait avoir tant tourmenté les Commentateurs.

*Sen qua palmifera mittunt venalia Theba ;
Murreaque in Parthis pocula cocta focis.*

On pourroit traduire ces vers de la maniere suivante : *les marchandises que Thebes nous envoie de l'ombre de ses palmiers ; & les vases Murrins , qui ont été cuits dans les fourneaux des Parthes.* Or comme Properce s'explique dans un autre endroit de ses Poësies , où il dit que les Murrins participoient de la nature de l'Onyx , (*) on peut croire que dans le distique , qu'on vient de rapporter , il parle à la fois des véritables , qu'on tiroit de la Perse , & des faux qui venoient de l'Egypte.

Après tous ces détails , que nous avons tâché de presser autant qu'il a été possible ; la grande diffi-

(*) *Et crocino nares Murres ungat Onyx.*
Proper. Lib. III. Elcg. 8.

On voit par ce vers combien Properce étoit éloigné de prendre les Murrins pour de la Porcelaine.

culté est de favoir comment & avec quelle matière les Egyptiens faisoient les faux Murrins. On feroit d'abord porté à croire qu'ils employoient une espece d'Alabastrite gypseuse, c'est-à-dire qui n'est point calcaire, & à laquelle on pouvoit faire essuyer un assez grand degré de feu pour y incorporer des couleurs : cette pierre se trouvoit en abondance dans les carrieres de l'Heptanomide à soixante lieues ou à peu près au-dessous de Thebes ; mais elle n'approchoit ni de la beauté, ni de la finesse des Alabastrites de la Carmanie. (*) On embrasseroit, dis-je, assez volontiers ce sentiment, si Pline, lorsqu'il parle du Murrin adulteré, n'assuroit clairement que c'étoit du verre, *vitrum Murrinum*. Ainsi les Egyptiens n'altéroient point l'Alabastrite de l'Heptanomide, mais employoient des pâtes de verre, avec lesquelles on pouvoit tromper de temps en temps ceux d'entre les Romains qui n'étoient point de grands connoisseurs ; mais on trompoit infailliblement par ce moyen des nations assez grossieres & barbares comme les Moscophages, & toutes celles qui habitoient le long de la côte Orientale de l'Afrique depuis la hauteur du quinzième degré jusqu'aux environs de *Berenice Epi-dires* ou le *Cap Rasbel*. Aussi voyons-nous que la majeure partie des faux Murrins passoit dans les ports du Golfe Arabique, (**)

(*) Les Anciens, en parlant de l'Alabastrite de l'Egypte, semblent désigner une pierre colorée & calcaire ; mais l'Alabastrite ou le faux Albatre des Modernes est d'une substance vitrifiable. Et à cet égard nos notions sont beaucoup plus sûres que celles des Anciens.

(**) *Peripl. Mar. Erythr. pag. 145.*

où les vaisseaux s'en chargeoient pour les porter à ces peuples , dont je viens de parler , & auxquels ces vases pouvoient servir à contenir toutes sortes de liqueurs , pourvu qu'elles ne fussent ni bouillantes , ni trop chaudes ; car on peut bien croire que les faux Murrins ne résistoiert pas aux mêmes épreuves que les véritables , qui doivent avoir disparu entièrement par les invasions des Barbares qui en auront enlevé & brisé une grande partie , & on peut soupçonner que ce qu'il y a eu de plus précieux en ce genre à Rome , a passé ensuite à Constantinople où il seroit impossible aujourd'hui de retrouver un seul débris de la statue de verre coloré dans le goût de l'Emeraude , qu'on y voyoit au temps de l'Empereur Théodose , & qui étoit , suivant la tradition conservée dans Cédrene , [*] un ouvrage exécuté en Egypte sous Sésostris. Si des monuments d'un tel volume ont été anéantis , il est aisé de se figurer quel aura été le sort des vases Murrins , presque aussi fragiles que le verre. Quant à la Porcelaine , le Comte de Caylus croit que les Egyptiens la faisoient assez bien , & pour le prouver il cite une petite statue , qui porte des caractères Hiéroglyphiques peints en noir sur un émail de bleu vif. Mais pour juger sûrement de la matiere , dont cette piece a été pétrie , il eût été nécessaire de la rompre : car il vient de l'Egypte beaucoup de statues semblables , & le Chevalier de Montaignu entr'autres en a rapporté plusieurs ; mais la couverture n'y cache pas une pâte de Porcelaine , ni rien d'approchant : c'est seulement une terre blanche , fria-

[*] *Pag.* 322.

ble, legere & telle que celle des vieilles fayances, nommées en Italie par corruption *Majoliche*, & qu'on recherche à cause de l'idée où l'on est, que Raphaël & d'autres Artistes en ont peint quelques vases. (*) Mais Raphaël ne paroît jamais avoir touché la Majorique; & le travail de Rubens en apprêt ou sur le verre est quelque chose de bien plus certain. Tout cela me fait douter que les Egyptiens aient jamais exécuté en ce genre d'autres ouvrages que des fayances assez estimées, lorsque par le moyen des particules de *mica* mêlées dans le vernis, elles sembloient être comme poudrées d'argent: mais cette fabrique appartenoit à la ville de Naucrate dans le *Delta*; & étoit par conséquent entre les mains des Grecs, dont on ne confondra point les ouvrages avec les vases de *Coptos* dans la Thébaïde, & qui ne paroissent point avoir été vernissés, sans quoi on n'auroit pu leur donner une odeur qu'ils conservoient assez long-temps, & qui y étoit sûrement incorporée par des drogues d'une substance étrangere: car les recherches faites sur différentes parties de la Minéralogie de l'Egypte n'ont rien produit de satisfaisant touchant une argille naturellement odoriférante, que Prosper Alpin dit être en assez grande abondance aux environs de la Matarée, dont on suppose que l'emplacement répond à peu près à celui de l'Héliopolis située hors du *Delta*.

(*) L'ouvrage le plus détaillé qu'on ait par rapport à la Peinture de quelques pieces de Majorique, est un livre Italien, intitulé, *Istoria delle pitture in Maioliche fatte in Pesaro, e ne luoghi circonvicini*.

M. de Maillet a toujours soutenu que les anciens Egyptiens aimoient extrêmement les feux d'artifice & les illuminations; & en effet on découvre beaucoup de particularités qui portent à penser que cela est très-réel. Au reste je ne compte ici pour rien le témoignage d'Elie; puisqu'il n'a fait que copier mot pour mot Hérodote, le seul Auteur qui ait parlé d'un palais illuminé toutes les nuits par l'ordre du Pharaon *Mycerinus*, dont l'Histoire me semble être un roman, qui a entraîné les conséquences les plus ridicules, en ce que les Jésuites l'ont inséré dans leurs prétendues Relations de la Chine, pour expliquer l'origine de la *Fête des Lanternes*, sur laquelle on est maintenant beaucoup mieux instruit. Il s'agit encore dans Hérodote d'une illumination qu'il prétend avoir été, une fois par an, générale en Egypte depuis la cataracte du Nil jusqu'aux bords de la Méditerranée; quoique suivant toutes les apparences elle se soit bornée à la ville de Saïs & à la Préfecture Saitique; ce qui formoit un canton de peu d'étendue. Cette fête consistoit en un grand nombre de lampes qu'on allumoit à l'approche de la nuit; mais il est fort difficile de concevoir pourquoi les Egyptiens mettoient dans tous ces vases une certaine quantité de sel, & de quelle nature ce sel peut avoir été. (*) On ne fait, dis-je, si par ce moyen ils varioient la couleur de la flamme, ou si par ce moyen ils retardoient la consommation de l'huile, secret qu'il ne seroit pas aisé aujourd'hui de retrouver.

[*] *Lucernas plurimas accendunt circum circa domos sub dio: lucernæ autem sunt vasa sale & oleo plena, quibus super incumbit ellychnium. Herodot. Lib. II.*

C'est ici l'endroit où je dois entrer dans quelques discussions entièrement neuves sur la maniere dont on imitoit le tonnerre & la foudre dans la célébration des Myfteres: car il est certain qu'on faisoit voir & entendre ces phénomènes simulés aux personnes qu'on initioit. Je ne prétends parler en quelque sens que ce soit de ce qui doit s'être passé en Arabie sur le *Gebel-Tour*; car cet événement est étranger à notre sujet; mais il faut observer que les Egyptiens ayant les premiers imaginé tout l'appareil des Myfteres, transportés depuis dans l'Asie & dans l'Europe, doivent être regardés comme les inventeurs du tonnerre artificiel, & de cette effusion de lumière qui paroissoit tout à coup au milieu des ténèbres; au point qu'Apulée en compare les effets à ceux du Soleil: car ayant été admis, ainsi que l'on fait, aux secrets Ifiaques à Corinthe, il observa assez bien toute la singularité de ce spectacle. (*)

S'il étoit vrai, comme on l'a prétendu, que de certains Myfteres se célébroient dans quelques appartemens du Labyrinthe, alors il n'eût point été difficile d'y faire entendre des éclats semblables à ceux de la foudre; puisque Pline assure que la répercussion de l'air produisoit un bruit épouvantable dans ce bâtiment, dès qu'on y ouvroit des portes ou des souffiraux, qui vrai-semblablement en faisoient refermer d'autres; car sans cela je ne puis expliquer ce phénomène suivant toute la rigueur des termes employés par ce Naturaliste, qu'il faut supposer avoir été bien instruit; & la description détaillée qu'il donne du La-

[*] *Nocte mediâ vidi solem candido coruscantem lumine.*
Metamorphos. Lib. XI. pag. 1001, Edit. Beroal.

byrinthe le fait penser. (*) Quant à Hérodote, on ne voulut point lui permettre d'entrer dans les chambres souterraines où doit avoir été le centre de l'artifice, & la sépulture de ces Crocodiles qu'on nommoit les *Justes* ou en Egyptien *Suchu*, & qu'on a pris pour de petits Lézards d'une espece différente, & laquelle n'est point malfaisante.

Quant à la Grece, j'avois d'abord cru que le bruit qu'entendoient les initiés dans le Temple de Cérés Eleufine, venoit de la voute ou du comble, que Vitruve dit avoir été dans cet édifice d'une grandeur effrayante; *immani magnitudine*, & construit par un Architecte nommé Ictinus. (**) Or il n'eût pas été difficile de faire retentir cette partie par le moyen des machines: mais si l'on peut ici citer l'autorité d'un Poëme tel que le *Rapt de Proserpine*, il est sûr que ce bruit sortoit de quelque excavation pratiquée sous le pavé du Temple: car Claudien, après avoir parlé des éclairs qu'on voyoit, ajoute que le mugissement terrible, qui succédoit immédiatement, paroissoit partir des entrailles de la Terre. (***)

Quoiqu'il en soit, les machinistes, qui travail-

(*) *Quarundam autem domorum (in Labyrintho) talis est situs, ut adaperientibus fores tonitru intus terribile existat.* LIB. XXXVI. Cap. 13.

(**) *Vitru. Præfa. ad Lib. VII.*

(***) *Jam mihi cernuntur trepidis delubra moveri
Sedibus, & claram dispergere culmina lucem,
Adventum testata Dei. Jam magnus ab imis
Auditur fremitus terris, templumque remugit
Cecropidum.*

De rap. Proser. Amstelod. apud Jansson. 1627.

Il faut observer que d'autres éditions de Claudien portent *fulmina* au lieu de *culmina*, & *Cecropium* au lieu de *Cecropidum*; mais cette dernière différence n'est point si importante que la première.

loient à ces spectacles mystérieux, ont dû être aussi embarrassés pour faire un tonnerre simulé, que pour bien copier les effets de la foudre; car le comble du ridicule seroit de vouloir que ceux, qui assistoient aux Mysteres, ne voyoient & n'entendoient rien de semblable; mais qu'ils se l'imaginoient, & que la frayeur faisoit en même temps une égale illusion à leurs yeux & à leurs oreilles. On ne sauroit trop répéter que les anciens nous parlent de toutes ces choses d'une manière qui ne laisse subsister à cet égard aucune ombre de doute. Et le Grec Pléthon en décrivant l'initiation, employe les termes les moins équivoques de sa langue comme ceux de *Keraunus* & de *Pyr*, la Foudre & le Feu. (*)

Je dois ici avouer au Lecteur, que je sens une extrême répugnance à admettre que, dans des Temples & même dans des souterrains, on eût fait usage de la machine dont se servoient les Comédiens de l'Antiquité sur les Théâtres, c'est à dire du *Céraunoscope*, par le moyen duquel on lançoit violemment la foudre sur la Scene, d'un endroit nommé le *Bronteion*, où, suivant l'opinion commune, on contrefaisoit le tonnerre en roulant des pierres dans des vases de cuivre.

Le *Céraunoscope*, dont on peut à peine aujourd'hui se former une idée fort claire, doit avoir été une machine très-élevée, (**) & dont l'ac-

(*) *Pletho. Schol. ad Orat. mag. Zoroast.*

(**) Voici comme on définit ordinairement le *Céraunoscope* & le *Bronteion* dans les Lexiques.

Κεραυνόσκοπος machina est altissima in scenâ ad instar speculæ ex quâ fulminum jactus exhibebantur. . . . *Βροντεῖον*,

tion a pu être frappante en plein air ; mais dans des Temples comme ceux des Anciens , qui étoient ordinairement peu exhauffés en comparaison de leur étendue , ce jeu n'eût point été praticable. Quant aux vases rangés dans le *Bronteion* , c'est à dire le lieu où l'on contrefaisoit le Tonnerre , on ne conçoit pas qu'ils ayent pu produire un bruit assez violent sans le secours du feu. Il s'agissoit d'épouvanter les initiés , & on les épouvançoit bien dans les Mysteres de *Mithra* , en leur mettant une épée nue sur la gorge ; mais leur frayeur eût-elle été fort grande ? si l'on ne leur avoit fait voir & entendre que les mêmes choses qui se passaient aux yeux de tout le Monde sur les Théâtres. Ces Considerations me portent à penser , que , dans les Mysteres , ces phénomènes étoient beaucoup mieux exécutés & sans comparaison plus terribles à l'aide de quelque composition pyrique , qui est restée cachée comme celle du feu Grégeois qu'on n'a pas retrouvé depuis plusieurs jours ainsi que l'on a affecté de le publier pour alarmer toutes les Puissances maritimes.

Tandis que Salmonée & Rémulus nommé Alladius dans le premier livre de Denys d'Halicarnasse , étoient regardés comme les plus impies des hommes pour avoir voulu imiter les éclairs & le tonnerre , les Prêtres & les Comédiens les imitoient tous les jours sans que personne s'en soit scandali-

locus est in scenâ ubi coniectis in ænea vasa saxis tonitru simulabatur.

Ainsi le Ceraunoscope étoit constamment placé dans le Bronteion. Au reste les Sculpteurs & les Peintres n'ont point copié la foudre qu'ils mettoient dans la main de Jupiter sur quelque piece employée dans les machines de théâtre.

sé; & on ne trouve rien, dans l'Histoire ancienne, qui ait plus approché de la poudre à canon, qu'on n'a pas inventée dans l'Asie même pour l'employer à la destruction de l'espece humaine; mais pour s'en servir à faire des illuminations, & ce que nous nommons des feux d'artifice. Il n'est point vrai, quoiqu'on en dise, que le premier essai de la poudre à la guerre ait été fait sur les Tartares Mongols en 1232, pour les empêcher de prendre la ville de *Kai-Fong-fou*, qu'ils prirent cependant. Car si les Chinois eussent été en état dès le treizieme siecle, de faire des armes à feu, on ne voit pas pourquoi ils en auroient ignoré l'usage plus de quatre-cents ans après, lorsqu'il s'agissoit de les employer contre les voleurs qui prirent Pékin, & contre les Mandchuis qui prirent la Chine. Mais voici à cet égard un fait décisif: sous le regne de *Tu-tssung* on eût recours aux lumieres du Vénitien Marc Paul pour inventer quelque machine capable de réduire les villes de *Siang-yang* & de *Fan-Hching*: il ne vint par conséquent point alors dans l'idée des Chinois attachés en grand nombre au parti des Mongols, d'employer la poudre. On fit à Pékin des Balistes, qui étant servies par des Mahométans forcerent toutes les places contre lesquelles elles jouèrent. Au reste, il sera toujours surprenant que le retour de Marc Paul à Venise, fut bientôt suivi & de l'invention de la poudre & de l'invention des canons en Italie.

Il y a un point qui concerne l'état de la Chymie chez les Egyptiens, & qu'on peut dire être couvert de beaucoup de ténèbres. Pline assure qu'un Souverain de l'Egypte avoit trouvé le moyen de con-

travaire la pierre précieuse, nommée *Cyanus*, & qui n'a aucun rapport avec le Saphir des Modernes; ce que Mr. Hill a très-bien prouvé. (*) Or, comme les Anciens distinguoient leur *Cyanus* en mâle & en femelle, Agricola a cru que le procédé dont il est ici question, consistoit à rechauffer la couleur & à changer les femelles en mâles par leur propre teinture. (**) Mais je n'examinerai pas tout cela, étant convaincu comme je le suis, que Plinè s'est trompé, & a confondu une opération avec une autre. On trouve beaucoup plus de lumière dans Théophraste, qui dit que le Roi d'Egypte dont il s'agit, avoit découvert la méthode de faire du bleu ou du faux Azur; de sorte qu'il n'est point proprement question d'une pierre précieuse, mais d'une substance colorante, pour teindre les fayances, les émaux & les verres. Quand on voit les ouvriers Egyptiens employer des sels alkalis & une espece de gros sable, alors on ne doute point qu'ils n'aient tiré comme on fait aujourd'hui, de la substance métallique du Cobalt une terre, qui étant mêlée de soude & de Silex se vitrifie aisément, & produit ce qu'on nomme maintenant le *bleu d'émail*.

La difficulté est de savoir dans quel temps peut avoir vécu ce Roi, dont le nom n'existe nulle part dans les Monuments; mais c'est une folie manifeste

(*) Voyez son *Traité des Pierres de Théophraste*. Le *Cyanus* des anciens étoit un *Lapis Lazuli*.

(**) *Tincturâ ex Cyano fâminâ fit mas. Primus autem gemmam illam tinxit Rex Egypti: crystalli, etiam & vitra sic tinguntur ut speciem Cyani exprimant; sed tacitus maxime linguâ facile deprehendit fraudem.* De NAT. FOSSILLIUM. pag. 623. Col. I. Ce passage feroit croire qu'Agri-
cola ne connoissoit point le *Cyanus* des Anciens.

de vouloir que ce soit le premier des Ptolémées, fils de Lagus; avec lequel Théophraste entretenoit un commerce de lettres; de sorte qu'il n'eût pas manqué de nommer un Monarque qu'il connoissoit particulièrement, & qui méritoit encore d'être connu des Philosophes; ce que peu de Princes ont mérité.

Les plus anciens ouvrages de poterie qu'on déterre en Egypte, comme ces petites statues, dont j'ai parlé, prouvent qu'on y a déjà employé le bleu de Cobalt, dont la découverte va se perdre dans la nuit des temps. D'ailleurs les Grecs de l'Egypte ne paroissent point avoir dirigé leurs recherches vers de tels objets; mais plutôt vers tout ce qui concernoit les drogues propres à la Médecine, & de certains parfums très-précieux, & dont quelques uns surpassoient le prix de l'or au poids; à en juger par les précautions qu'employoient les marchans d'Alexandrie pour empêcher leurs ouvriers de voler; car le soir ils renvoyoient ces ouvriers-là tout nus, (*) exactement comme les Espagnols en agissent avec leurs Negres qui exploitent les mines, & avec ceux qui pêchent les perles, auxquels ils servent de violents vomitifs, dès qu'ils les soupçonnent d'en avoir avalé quelques-unes. On ne conçoit pas comment le prix des parfums a pu être si exorbitant en Egypte, s'il est vrai, comme on le dit, que les Ptolémées y avoient transplanté de l'Arabie l'arbre qui produit l'encens; de même que Cléopâtre y transplanta les Baumiers; & c'est là la seule action loua-

(*) *At hercule Alexandria ubi thura interpolantur, nulla satis custodit diligentia officinas. Subligaria signantur officii. Persona adjicitur capiti densusque reticulus. Nudè emittuntur. Plin. Lib. XII. Cap. 14.*

ble, qu'on découvre dans l'Histoire de sa vie, d'ailleurs assez chargée d'événements pour en remplir un volume.

Il paroît que les connoissances Chymiques des anciens Egyptiens étoient seulement fondées sur de certaines observations, & non rédigées en Théorie ou en Systême; & je pense qu'on pourroit en dire autant de leur Astronomie. L'effervescence froide, produite par le vinaigre & le natron leur ayant été connue de temps immémorial, cela avoit suffi pour leur donner quelques notions sur la différence des acides & des alkalis; & à force d'observer ils parvinrent bientôt à savoir que presque toutes les couleurs tirées du Regne Végétal essuient une altération considérable, dès qu'on y mêle de l'un ou de l'autre de ces sels; & là-dessus a été fondée leur pratique de peindre les toiles, dont nous avons parlé dans l'article précédent. Cette opération, qu'ils n'avoient point prise des Indiens, comme Mr. Amailhon l'insinue très-mal à propos, (*) ne pouvoit rien produire de bien achevé; & cependant c'est cette opération même, qui les a, suivant toutes les apparences, empêchés d'inventer les moules pour appliquer les mordants; ce qui eût rendu leurs toiles beaucoup plus belles; quoique leurs couleurs foncières paroissent principalement avoir été tirées de l'*Alkana* & du Carthame, qu'on reçoit aujourd'hui de leur pays sous le nom ridicule de *Saffranum*.

Quand on considère le procédé usité actuelle-

(*) *Histoire du Commerce & de la Navigation des Egyptiens sous les Ptolémées* pag. 185.

ment en Egypte pour faire le sel ammoniac , procédé qu'on fait être un véritable travail Chymique dans toute la rigueur des termes ; alors il me paroît que ce n'est ni des Grecs , ni des Romains , ni des Arabes qu'on le tient ; mais qu'il a été connu de tout temps. Et c'est le défaut du bois qui y a donné lieu : car dans l'antiquité comme de nos jours les Egyptiens , pour se procurer des matieres combustibles , ont dû faire sécher la fiente des animaux frugivores ; or le sel ammoniac sur lequel on a débité tant de choses absurdes , est uniquement tiré de la Suie , qui s'attache aux foyers où l'on brûle des substances semblables ; & quand le Pere Sicard a assuré qu'on y ajoute de l'urine de Chameau , il étoit moins instruit que le sont les enfants Coptes & Arabes , qui ont vu mille fois cette opération à *Gizeh* & dans plusieurs endroits du *Delta* : car on la fait en public. On se dispensera d'entrer dans des discussions pour examiner le sentiment de ceux , qui prétendent , comme Mr. de Schmidt , que l'Armoniac de l'ancienne Egypte différoit totalement de celui qu'on y fait présentement. (*) Car , si nous n'avons point un seul livre sur la matiere Médicale où l'on ait parlé de cette sorte de sel , sans y mêler quelque fable , on peut juger comment les Anciens ont embrouillé ce qu'ils en disent.

Quant à l'art d'embaumer les corps , il n'exigeoit point , ainsi que l'on s'imagine , des connoissances

(*) *De Commercii & Navigationibus Ptolomæorum.* pag. 357. Cette Dissertation a remporté le prix à l'Académie des Inscriptions , & mérite les plus grands éloges.

Chymiques fort approfondies ; & quelques Observations réitérées ont pu d'abord faire découvrir la durée du temps qu'il falloit laisser à l'action de l'alkali fixe pour pénétrer la peau & la chair ; & il n'y a personne qui ne sache que ce terme avoit été fixé pour toujours à soixante-dix jours ; ce qui heureusement ne fournit pas deux mois Philosophiques, qui sont chacun de quarante jours ; sans quoi les Alchymistes eussent encore voulu découvrir de grands mystères. Ce qu'il y a de plus remarquable au sujet des momies, c'est que plus on avance vers la haute Egypte, moins on en trouve, & encore celles, que Vansleb prétend avoir été découvertes dans la Thébaïde, étoient-elles très-mal conservées. On fait par le témoignage des Anciens que les couleuvres cornues, reposoient après leur mort dans le temple de Thebes ; mais on n'en a jamais déterré le moindre débris. Et en général je doute qu'on ait vu en Europe beaucoup de momies d'animaux tirés de quelque catacombe située au-delà du vingt-sixième degré de latitude Nord. Tandis qu'aux environs de *Sakara* & de *Bufris* on trouve par milliers des Vases qui renferment des Ibis. Comme les Européens s'établissent fort rarement dans quelque ville de l'Egypte plus méridionale que le Caire, il est sûr que cela est en quelque forte cause du peu de recherches qu'on a faites dans les différents cantons de la Thébaïde : car je ne parle point de l'Ethiopie, dont les momies nous sont entièrement inconnues : quoique rien ne seroit plus curieux que de retrouver quelques corps humains enveloppés de cette substance que les Anciens ont prise pour du verre, & qui

peut avoir été une résine diaphane, & peut-être même une gomme, qu'on fait se trouver abondamment dans cette contrée; car une partie de l'Arabie, l'Egypte & l'intérieur de l'Afrique jusqu'au delà du Sénégal produisent plus de gomme que le reste du Monde connu; parce que l'Acacia se plaît singulièrement dans ces régions brûlées, & il y répand sans comparaison plus de substance gélatineuse qu'on en obtient des arbres de son espece plantés sous d'autres climats; & l'extrême rigueur du froid semble produire un effet assez semblable sur les arbres résineux.

Les opinions des Savants sont partagées sur les véritables causes de la rareté des animaux embaumés de la Thébaïde: les uns, en faisant quelque violence au texte de Plutarque, prétendent par là démontrer que réellement les Thébains n'embaumoiient jamais aucune bête: d'autres pensent que les Pharaons, ayant transporté leur Cour à Memphis, firent placer aux environs de cette ville, par je ne sai quelle politique, toutes les sépultures des animaux sacrés. Mais ce sentiment des Modernes paroît aussi peu probable que tout ce que les Anciens ont dit d'un Tribunal établi pour juger les morts, & qui ne peut avoir subsisté de la maniere dont on le croit vulgairement. Enfin l'imagination des Grecs a travaillé beaucoup sur l'Histoire de l'Egypte: souvent ils entrent dans des détails, qui semblent porter un caractère frappant de candeur & de vérité aux yeux des Lecteurs ordinaires, & qui s'évanouissent comme des rêves, dès qu'on es soumet à un examen rigoureux; & si l'on n'avoit déjà assez bien prouvé dans les *Mémoires de*

† *Académie des Inscriptions*, (*) que de certains procédés, qu'Hérodote rapporte touchant la manière d'y embaumer les corps humains, sont impossibles dans la pratique, on pourroit ici le démontrer sans beaucoup de peine. Au reste je croi entrevoir le véritable motif de la rareté des animaux embaumés de la Thébàide dans la difficulté où l'on y a été de s'y procurer en assez grande quantité les drogues nécessaires, & dont les meilleures, comme la Cédria & le Bitume Judaïque, étoient apportées avec les aromates par les Caravanes Arabes, qui ayant dépassé l'Isthme de Suez n'alloient pas plus loin; & s'arrêtoient dans les premières villes du *Delta*. Car il n'y avoit alors aucune communication entre l'Arabie & la Thébàide par la Mer Rouge: les Egyptiens, loin de naviguer sur cette Mer-là, n'avoient point même fait de chemin pour se rendre aux endroits où l'on a vu depuis les ports de *Myos hormos*, de *Philoteris* & de *Bérenice Troglodytique*. Tout cela étoit pour eux un pays inconnu ou indifférent. Et ce ne fut que dans des temps bien postérieurs à ceux dont il s'agit ici, que les Ptolémées ouvrirent les routes que les Egyptiens avoient tenu constamment fermées. Après cela on peut bien concevoir qu'il en coûtoit sans comparaison moins pour embaumer un corps à Memphis qu'à Thebes, où il falloit acheter de la troisième ou quatrième main les drogues venues de l'Arabie.

Outre les mensonges, qu'on a à reprocher aux Auteurs Grecs dont on vient de parler, il est manifeste que très-souvent ils ont mêlé les chimeres de

(*) *Tom. XXIII. pag. 125.*

leur propre Mythologie avec celle de l'Egypte ; & c'est par un effet de cette confusion que Diodore parle du breuvage de l'immortalité donné par Isis à Orus : quoique les Egyptiens n'eussent jamais entendu parler d'une fable de cette nature. Et tout ce que nous pouvons dire avec quelque certitude, c'est qu'ils avoient exagéré les vertus du *Nepenthes*, qu'on fait n'avoir eu rien de commun avec l'Ambrosie ; & que beaucoup de Savants prennent pour l'*Opium* Thébaique, exprimé d'une espece de pavot nommé dans la langue du pays *Nanti* : car les Egyptiens ne paroissent avoir eu aucune connoissance du *Bernavi*, qu'on obtient du chanvre verd, plante qu'on n'a cultivée en aucun endroit de leur pays ; mais on a pu y connoître une composition qu'on appelle *Berghe*, qu'on fait avec la Jusquiame blanche ; & dont les Princes Arabes de la Thébaidé usoient beaucoup au siecle passé.

Ces drogues produisent toutes le même effet ; c'est-à-dire, qu'à la longue elles affoiblissent également la mémoire dans ceux qui en font un continuel usage : on voit même en Asie de ces misérables, qu'on y désigne sous le nom de *Theraquis*, & auxquels il reste à peine la réminiscence ; ce qui est un signe assez infallible d'une mort prochaine.

Ainsi ce qu'on a dit du *Nepenthes* de l'Egypte, ne peut s'appliquer à l'*Opium*, qu'en tant qu'on le prend sans discontinuer un seul jour ; & en augmentant insensiblement la dose jusqu'à ce qu'on parvienne à une demi dragme ; & alors il peut tellement faire oublier à un homme l'histoire de sa vie, qu'il ne lui resteroit plus la moindre trace du passé, ni aucune réflexion sur l'avenir. C'est l'art de s'a-

brutir, & d'approcher le plus qu'il est possible d'une certaine félicité, que je soupçonne aux animaux, en ce qu'ils n'ont très-probablement aucune idée de la mort : c'est-à-dire, qu'il n'y a point de bête qui sache qu'elle doit mourir, pas même lorsqu'elle voit les cadavres de ses semblables, pas même lorsqu'elle expire : tandis que cette appréhension agite, trouble & consterne les hommes ordinaires jusqu'au milieu de leurs plaisirs ; car je ne parle point des Philosophes, qui sont au-dessus de toutes les alarmes, & dans un état de repos qui est le prix de la vertu.

Il est encore fait mention, mais fort rarement, d'une drogue dont de certains fanatiques de l'ancienne Egypte se frottoient les yeux pour avoir des visions & des extases, telles que les Scythes s'en procuroient aussi jadis en se balançant avec violence sur une planche suspendue, ou en tournant avec vitesse toujours vers le même côté, usage dont il subsiste des traces bien remarquables parmi les Turcs.

Quelques Naturalistes assurent que les Egyptiens dont il s'agit ici, n'employoient que l'encens de l'Arabie ; mais je doute extrêmement que cette resine appliquée sur les yeux & sur le front, force le sang & les esprits vitaux à monter en abondance vers la tête ; & il est beaucoup plus croyable que ces malheureux avaloient quelques grains d'enceps qui produit une espèce de délire dans l'homme : & c'est par ce moyen qu'on étourdissoit les criminels avant que de les conduire au supplice, coutume qui a duré très-longtemps, sans qu'on puisse précisément décider si l'on a bien ou mal fait de l'abolir.

Au reste, l'*Opium* Thébain, le *Berghe*, le *Bernavi*

navi & d'autres drogues de cette nature ne font point des compositions trouvées par des Chymistes qui cherchoient le breuvage de l'immortalité, comme on l'a cherché à la Chine, & dont je dirai des choses assez singulieres dans l'instant : car il ne reste plus ici à parler que de ces prétendues inscriptions Egyptiennes, dans lesquelles des insensés ont cru voir des choses relatives à la transmutation des métaux.

On nous a conservé trois inscriptions du temple de Saïs : celle qu'on lit dans Clément d'Alexandrie, est une simple sentence morale : celle que rapporte Plutarque paroît avoir été corrompue par les Grecs, qui, suivant l'usage établi à Athenes, ont donné un voile à la Minerve Egyptienne ; ce que M. Jablonski dit choquer extrêmement le Costume. (*) Ces considérations ont engagé les Savants à préférer l'inscription qu'on trouve dans les Commentaires de Proclus sur le Timée ; & qu'il faut traduire de la sorte mot pour mot.

JE SUIS ce qui est, ce qui a été, & ce qui sera.
Nul mortel n'a soulevé ma robe. Le fruit, que j'ai engendré, a été le Soleil.

Les Egyptiens, suivant le génie & l'usage très-répréhensible de presque tous les Orientaux, avoient personnifié les attributs de la Divinité, ce que les hommes appellent la sagesse de Dieu, étoit figuré chez eux par la *Neitha* ou la Minerve de Saïs ; ainsi

(*) *Pantheon Ægyptic. Tom. I. pag. 66.* L'observation de M. Jablonski n'est pas si bien fondée qu'elle le paroît, lorsqu'on réfléchit au voile d'Isis, sur lequel celui de la Minerve d'Athenes peut avoir été copié.

l'inscription qu'on vient de rapporter, concerne la création de l'Univers, & le plan préexistant suivant lequel notre Monde a été arrangé : car il paroït abstrus de soutenir qu'un ouvrage régulier & très-compliqué eût été formé sans aucun plan antérieur à sa formation. Il faut être, comme je viens de le dire, un insensé pour vouloir entrevoir en tout ceci quelque rapport avec les opérations des Alchymistes, qui nous parlent encore de la colonne d'Osiris, dont Diodore de Sicile donne l'inscription tellement conçue que je n'y ai pu découvrir une seule idée Egyptienne : elle commençoit par ces mots : *je suis fils de Saturne le plus jeune des Dieux.* (*) Or jamais les Egyptiens n'avoient entendu parler de Saturne, Divinité absolument étrangère à leur Mythologie ; & ce seroit bien pis, si l'on disoit que par ce mot de *Saturne* il faut entendre leur *Phtha* ou leur *Vulcain*, qui, loin d'être le plus jeune des Dieux, passoit pour le plus ancien de tous, suivant les traditions allégoriques sur lesquelles jamais les Prêtres n'ont varié. Cette observation est plus que suffisante pour démontrer que ce sont des Grecs qui ont forgé l'inscription qu'on lisoit sur la colonne d'Osiris, érigée en Arabie dans la ville de Nyfa ; quoique jamais l'ancienne Géographie n'ait connu de ville de Nyfa en Arabie. L'expédition d'Osiris, qu'on fait être la même que celle de Bacchus, n'a rapport qu'au cours du Soleil, & aux différents effets produits par la chaleur de cet astre. On se dispensera après cela d'entrer dans des détails touchant la colonne d'Isis : car quoiqu'on y distingue un style & des expres-

(*) *Biblioth. Lib. 5.*

sions qui se rapprochent beaucoup davantage du goût Oriental, il en est de cette inscription Egyptienne comme de cinquante autres, qui ont été plus ou moins altérées par l'ignorance ou la hardiesse des Traducteurs.

Ce sont principalement les Jésuites, qui ont tâché de nous dépeindre les Chinois comme des Alchimistes déterminés, dans les premières Relations qu'ils publièrent touchant ce peuple; & comme chez lui le prix de l'or n'est point à beaucoup près aussi haut qu'en Europe, les Missionnaires ne manquèrent pas de dire qu'il avoit surtout cherché le secret de faire de l'argent. Le Pere Martini n'a point eu honte d'affurer (*) que l'Empereur *Hoangti*, qui n'a vraisemblablement jamais existé, travailloit fort bien & avec le plus grand succès dans un laboratoire situé sur le lac *Yotang*, dans la Province de *Setchuen*, à peu de distance de la ville de *Puki-ang*. Et ce qu'il y a de réellement surprenant, c'est que le Pere Kircher, homme capable de tout rêver & de tout croire, a rejeté ce fait comme une fable dans son *Monde souterrain*, Ouvrage qu'on fait d'ailleurs être rempli des plus puérides chimères.

La-dessus le Médecin Cleyer entreprit de faire des recherches à la Chine, & il attesta à son retour, qu'il n'avoit pu trouver dans tout ce pays un seul Alembic. (**). Mais la figure de ces machines peut beaucoup varier; & à peine en reconnoît-on la forme primitive dans ces tuyaux que les Tartares

(*) *Libro XI.*

(**) *Medicina CHINENSIIUM ex pulsibus & Linguâ in Ato.*

ajustent sur des vases remplis de lait de jument, dont ils ont su tirer la partie la plus volatile longtemps avant qu'on eût distillé quelque liqueur que ce soit en Europe, où l'on ne croit pas que l'esprit de vin ait été connu avant l'an 1200; époque qui m'a néanmoins toujours paru incertaine.

Les missionnaires, qui ont écrit sur la Chine dans des temps postérieurs, prétendent que ce n'est que depuis *Laokium* qu'on s'y est appliqué à l'Alchimie, & que ce sont principalement les disciples de cet homme assez obscur, qui ont répandu ce goût dans différentes Provinces de l'Empire. Mais comme on connoît l'acharnement des Jésuites contre les *Tao-essé* & contre les Bonzes, & celui des Bonzes & des *Tao-essé* contre les Jésuites, il est de la prudence & de l'équité de se défier de tout ce que l'esprit de parti a fait dire à ces différents Ordres de Religieux. Et on peut juger si la soif de l'or n'avilit pas extrêmement le cœur de l'homme; puisque les avarés mêmes se la reprochent les uns aux autres comme un crime inexpiable.

Voici la véritable origine de toutes les fables dont on vient de rendre compte. Il est vrai que les Chinois ont cherché le breuvage de l'immortalité dans des siècles antérieurs à notre ère; & cette folie superstitieuse leur vient des Tartares leurs ancêtres, qui ont tâché de se rendre immortels dès les temps de la plus haute antiquité. Et il n'y a personne, qui en lisant ce qu'Hérodote & Strabon rapportent de certains Scythes, ne reconnoisse d'abord la liaison qu'il y a entre toutes ces choses: (*) Héro-

(*) *Herod. Lib. IV.... Strab. Lib. VII.*

dote même entre dans de grands détails en décrivant la coutume adoptée chez une nation Gétique; & il a été bien prouvé que cette nation suivoit la religion du Grand-Lama, qui a aussi été surnommé l'*immortel* par quelques voyageurs d'Europe; quoique ce titre de Dalai Lama ne signifie proprement que Prêtre universel, dont le pouvoir est aussi étendu que l'Océan: car dans la langue Mongale la Mer s'appelle *Dalai*. (*) Mr. d'Anville dit qu'on ne retrouve aujourd'hui ni en Europe, ni en Asie, ces hommes singuliers indiqués dans le texte Grec de Strabon par le nom d'*Abioi*. (**) Mais je doute qu'on puisse retrouver actuellement beaucoup de peuplades Tartares par les seuls noms que leur ont donnés les Historiens & les Géographes Grecs: ces grands corrupteurs des appellations nationales ont répandu d'épaisses ténèbres sur toute la surface de l'ancien Continent pour rendre leur style plus harmonieux. D'ailleurs M. d'Anville auroit pu s'appercevoir que les *Abii* ne nous sont pas présentés comme une peuplade, mais comme une société; & cela est bien sûr, lorsqu'on réfléchit qu'ils contractoient rarement des mariages. S'il y a eu plus de treize-cents ans avant notre ère des Moines parmi les Tartares connus sous le nom de *Lamas*, on peut croire que c'est à eux que se rapporte cet amour du célibat & cette austérité dans les mœurs, que les Anciens ont unanimement attribués à de certains Scythes, auxquels nous ne connoissons point

(*) *Fischer de Origine Tartarorum. pag. 76.*

(**) *Géographie ancienne, abrégée. Tom. II. pag. 321.*

de tels penchans, si l'on en excepte les Lamas, qui font vœu de chasteté; ce qui dans la rigueur des termes, ne signifie autre chose, sinon qu'ils renoncent au mariage légitimement contracté; car chez eux le célibat entraîne de grands desordres. Là où il y a beaucoup de voleurs, dit Mr. de Montesquieu, il se commet beaucoup de vols.

Je pense que le système de la Métempsychose a fait imaginer qu'on pouvoit se rendre immortel, c'est à dire qu'on pouvoit mettre son ame en état de passer d'un corps humain dans un autre corps humain pendant une suite de siècles innombrables sans passer par celui des bêtes immondes, ou par celui des plus foibles insectes. Ensuite il est survenu, comme cela arrive toujours, des charlatans qui ont expliqué dans un sens purement physique ce qui devoit s'entendre dans un sens purement moral. Alors on ne crut plus que la justice, la charité, le travail, étoient des vertus ou des qualités nécessaires; mais qu'il falloit découvrir des plantes, qui pussent opérer directement sur les organes, & leur donner de l'indestructibilité.

Il ne fut point difficile à des imposteurs d'inculquer des idées si flatteuses & si extravagantes à des hommes grossiers, & à des Princes, qui, depuis que le Monde existe, ont été la dupe des plus absurdes projets & des plus folles espérances.

Quoiqu'il en soit, les Scythes connus plus particulièrement sous le nom de *Sacques*, infectèrent les Persans de leur opinion touchant cette immortalité qu'on peut se procurer par le moyen de certains végétaux; & les recherches des Mages de la Perse se dirigèrent surtout vers un arbruste appelé *Hom*, &

qu'on croit être le même que celui dont parle Plutarque sous la dénomination corrompue d'*Omomi* (*), & qu'il dit avoir été employé par les Persans dans des sacrifices très superstitieux. Il se peut que les fables des Grecs au sujet de l'Ambrosie dérivent de cette admirable doctrine des Mages; car parmi les fables Grecques on en trouve plusieurs, qui leur venoient de l'Orient, & même de l'Inde. Les choses bizarres qu'on lit dans la Comédie des Oiseaux d'Aristophane touchant l'Alouette, & vraisemblablement celle qui est hupée, sont mot pour mot conformes à ce que les anciens Indiens ont écrit de la Hupe, que Mahomet a aussi jugé à propos de mettre dans l'Alcoran, où l'on dit que cet oiseau découvre les sources & les veines d'eau au travers des terres qui les cachent. Et c'est une grande honte pour le dix-huitième siècle qu'on y ait renouvelé de si monstrueuses absurdités par rapport à je ne sai quels enfants de France & d'Autriche, & cela dans l'instant même que je composois cette section, sans avoir eu la moindre connoissance de la lettre que M. de la Lande a publiée depuis.

D'autres Scythes, qui avoient d'abord séjourné dans le Thibet, porterent à la Chine la chimere du breuvage de l'immortalité; & on dit que l'Empereur *Schi-chuan-di*, qui monta sur le trône en 251 avant notre ère, voulut absolument prendre cette liqueur; mais les imposteurs, auxquels il s'adressa, furent assez habiles pour lui persuader qu'il n'y

(*) *Au Traité d'Isis & d'Osiris.*

avoit aucune vertu dans la plante *Pusu*, que produit la Province de *Huquang*; qu'on la croyoit à la vérité assez forte pour faire rajeunir; mais qu'on n'en connoissoit pas d'exemple bien avéré, & qu'enfin, dans toute l'étendue de la Chine, il ne croissoit aucun végétal propre à en extraire le breuvage de l'immortalité: mais qu'il falloit chercher de telles racines dans la Tartarie ou dans des isles situées à l'Orient de la Corée, où on les trouveroit infailliblement. Là-dessus *Schi-chuan-di* fit équiper un navire, qu'il envoya vers le Japon pour y examiner les productions du Regne Végétal; mais ceux, qui entreprirent ce voyage, ne jugerent pas à propos de revenir. Et nous avons eu des Historiens assez imbéciles pour prétendre que c'est par l'équipage de ce vaisseau ou par cette colonie que le Japon a été peuplé: aussi les habitants, dit le Pere du Halde, s'y font-ils encore gloire aujourd'hui de descendre des Chinois. Mais comment ose-t-on répandre en Europe des fables si grossières? puisque les Japonois savent indubitablement qu'ils ne descendent point des Chinois; & ils ont tant de mépris pour le jargon de la Chine, qu'ils l'appellent la *langue de confusion*, où les plus habiles ont souvent peine à se faire comprendre les uns aux autres. (*)

Vers l'an 157 avant notre ère, un autre Em-

(*) Mr. Boyfen suppose que l'Empereur *Schi-chuan-di* n'avoit que des vues de commerce, lorsqu'il envoya une colonie aux isles du Japon. Mais on ne peut gueres parler positivement de tout ce qui s'est fait à la Chine deux ou trois-cents ans avant notre ère.

pereur de la Chine, nommé *Ven-ti*, prit des précautions beaucoup meilleures que celles de *Schi-chuan-di* pour se procurer le breuvage de l'immortalité : il le but en secret, & expira à la fleur de son âge. Quarante ans après, l'Empereur *Wou-ti* parvint encore à se procurer une drogue de cette espece ; mais comme il tarda trop à la prendre, un Courtisan la lui vola, à ce que disent les Historiens Chinois, qui ont souvent inféré dans leurs Annales des contes dignes des *mille & une nuit*. Tout ce qui s'est passé depuis cette époque dans l'intérieur de la Cour par rapport à ces extravagances, a été tenu fort secret, & il n'en a rien transpiré pendant plusieurs siècles.

Quant à ces personnages qu'on nomme *Laokium* & *Confucius*, ils nous sont trop peu connus pour qu'on puisse déterminer s'ils se sont aussi appliqués à la Magie, & à la recherche des qualités surnaturelles des végétaux. C'est sans le moindre fondement que dans un Roman, qui a paru en Europe sous le titre d'*Yu le grand & Confucius*, on attribue à ce dernier des connoissances dans la Chymie, & même dans l'astronomie, quoique ni de son temps, ni plus de dix-sept-cents ans après sa mort aucun calendrier de la Chine n'ait été exact, & les premiers de cette espece qu'on y ait vus, furent dressés par des Savants étrangers, amenés par le Conquérant *Koublai*; sous le règne duquel tout ce pays changea de face, comme on le verra fort clairement dans la section suivante, qui est à la tête du second volume.

Nous devons maintenant rendre compte de quelques événements, qui paroissent revêtus de la cer-

titude; parce qu'ils sont arrivés dans un temps où l'Histoire n'étoit plus absolument un cahos d'absurdités & de mensonges mêlés de peu de vérités. En 820 après notre ère, un miserable Empereur de la Chine, nommé *Hien-song*, prit le breuvage de l'immortalité, & expira plus promptement que si l'on eût percé son cœur avec un poignard; ce qui a fait soupçonner que les Eunuques, qui étoient alors les vrais Souverains de l'Empire, avoient répandu du venin dans sa coupe, mais ce soupçon, que je ne fens pas beaucoup de répugnance à admettre, n'est cependant point absolument fondé. Car une potion de cette nature a pu être extraite d'herbes malfaisantes, & de drogues, que ceux, qui les employèrent, ne connoissoient pas. Et cela est d'autant plus croyable, que trente ans après ce fatal accident l'Empereur *Suen-tsong*, qui but encore une liqueur semblable, en contracta une maladie qui le conduisit au tombeau à pas précipités; & on croit que l'Empereur *Wou-tssong* en étoit mort aussi en 846.

Ces faits éclatants, parvenus à notre connoissance, peuvent donner une idée de ce qu'il doit y avoir eu d'hommes obscurs parmi le peuple, empoisonnés par cette manie, qui étoit dans sa force lorsque les Tartares Mongols envahirent la Chine, & comme ces Conquérens firent tout ce qui fut possible pour policer leurs nouveaux sujets, il y a bien de l'apparence qu'ils rechercherent les livres qui traitoient du breuvage de l'immortalité, & les firent jeter au feu: quoique de certains Chroniqueurs prétendent qu'on ne brûla ces ouvrages vraiment dignes de l'être, qu'en 1388. Ce qui n'est nulle-

ment probable, & il y a en cela une erreur de quelques années : car dès que la Dynastie des *Yuen* fut éteinte, & la domination des Tartares Mongols anéantie, les Chinois recommencerent à travailler à leur Elixir. En 1564 l'Empereur *Kia-tsing* le but, en mourut, & c'est là la dernière victime dont l'Histoire nous ait conservé le nom.

Il est presque inutile d'avertir que tous ceux, qui se déterminent à faire usage de ces drogues, les accompagnent de cérémonies superstitieuses & suppléées par des Moines : & qu'enfin ils se soumettent à des pratiques magiques, vaines, pitoyables, & auxquelles on peut appliquer ces expressions de Tacite,

Stolida, vana; si mollius acciperes, miseranda.

Telle a été la démence incorrigible d'un peuple, que les Jésuites ont tâché de représenter aux yeux de l'Europe comme une Société de Philosophes; mais il y a bien de l'apparence que jamais les Jésuites n'ont su en quoi la vraie Philosophie consiste. Et d'ailleurs ils se sont contredits eux-mêmes dans leurs Relations de la manière la plus palpable. Le Pere Trigault, qui se trouvoit à Pekin avant la conquête des Tartares Mandhuis, assure qu'on ne connoissoit alors dans cette ville que très-peu de Mandarins & de Magistrats, dont l'esprit n'eût été infecté & corrompu par cette folie. (*)

(*) *Et quidem in hac regiâ Pequinesi, in quâ degimus, pauci sunt omnino Magistratus, Eunuchi, ceterique Primores, qui non hoc insanæ morbo laborent. Et quoniam non desunt discipuli; ita neque magistri; superioribus tanto cariores, quanto immortalitatis per se majus est studium, & acrioribus igniculis excitat ambientes. Exped. apud Sinas. pag. 102.*

Comme ce n'est point proprement sur les terres de la Chine, que doit croître la plante la plus spécifique, il y a bien de l'apparence que la réputation dont jouit le *Jaen-Saem*, qu'on tire de la Tartarie & de la Corée, n'est fondée que sur l'usage qu'on en a d'abord fait dans le prétendu breuvage de l'immortalité, ainsi que je l'ai déjà insinué en parlant de cette racine dans l'article qui concerne le Régime diététique : car enfin il est possible que les Chinois aient faits des découvertes utiles sur les végétaux, en cherchant le *Pusu*, le *Ku-y* & d'autres chimères de cette espèce.

Quant à de véritables Chymistes, il n'y en a point à la Chine, & on ne trouve dans les Pharmacies de ce pays que des graines, des herbes & des racines, soit fraîches, soit desséchées; & jamais des liqueurs distillées, des sels factices, ni en un mot aucune préparation chymique. Ce sont les feux d'artifice, qui ont fait soupçonner que ce peuple possédoit des connoissances fort étendues dans la Pyrotechnie, mais si cette supposition devoit avoir lieu à son égard, elle seroit beaucoup plus fondée à l'égard des Persans, dont les feux d'artifice surpassent ceux de la Chine. Et cependant on ne sauroit dire qu'ils ont été instruits par des Européens; puisqu'ils employent de certains procédés inconnus en Europe même.

Il faut que la poudre à canon ait été trouvée par différentes nations de l'Asie, situées à d'immenses distances les unes des autres; sans quoi nous ne verrions point les Achemois en réclamer l'invention tout comme les Thibetains, & il se peut qu'en réduisant à sa juste valeur ce que dit

Marc Paul de quelques prétendus prodiges , opérés par les Lamas , on trouveroit qu'ils ne se servoient que de la poudre.

S'il est vrai que le Salpêtre est extrêmement abondant dans le Thibet ; s'il est vrai , comme de certains voyageurs le prétendent , qu'en quelques endroits la terre y est couverte d'efflorescences qui s'élevent comme l'herbe , il y auroit une raison naturelle pourquoy on y a connu depuis longtemps la détonnation & la grande inflammabilité de ce sel , qui par lui-même , comme Lémery le prétend , ne produit point de flamme dans des creusets rougis ; mais le souphre & le charbon , qui s'y mêlent , lorsqu'on le jette dans un feu de bois , suffisent pour occasionner de tels effets. (*) On assure qu'au Pégu le Salpêtre croit encore plus copieusement dans les campagnes qu'au Thibet même , & il y est dans un état de pureté si grand , qu'on peut l'employer sans qu'il soit nécessaire de le raffiner. Au reste , il est difficile de savoir par le moyen de quel peuple les Chinois sont parvenus à connoître la poudre ; car si c'étoit une découverte qu'eux-mêmes eussent faite , il est indubitable que leurs Annales en indiqueroient à peu près l'époque ; mais on n'en trouve pas le moindre mot , & il n'est point vrai qu'il en soit parlé dans le livre intitulé *Sun-tse-ping-fa* , au chapitre qui traite des cinq manieres de faire la guerre par le feu , & où l'on ne voit autre chose sinon les pratiques des incendiaires réduites en regle , & ce n'est point là le

(*) *Cours de Chymie. pag. 433.*

seul endroit de cet Ouvrage, sur lequel nous ayons dû faire un cri ; car il contient différentes maximes diamétralement opposées au Droit des gents, opposées au Droit de la guerre & de la paix.

Le silence, que les Chinois ont gardé sur l'invention de la poudre, s'étend également sur celle de la Porcelaine. Le Pere Dentrecolles, qui a fait des recherches sur les lieux, qui a interrogé les ouvriers dans les fabriques, qui a feuilleté différentes Chroniques particulières, n'a jamais pu rien apprendre à cet égard ; comme si dans ce pays on eût affecté de supprimer les époques les plus intéressantes de l'histoire des Arts qu'on prétend y avoir découverts : ce qui a fait naître de grands soupçons. Et on ne parviendra jamais à la connoissance de quelque vérité importante, si l'on ne prend des informations dans trois endroits différents de l'Asie. D'abord aux Indes, & principalement à *Bénarez* ; ensuite à *Balk* & à *Samarcand*, où l'on suppose qu'il existe des pieces recueillies par des gents de lettres, qui étoient en correspondance avec les Astronomes, les Géographes & les Architectes que Koublai-Kan appella à la Chine. Le dernier endroit & le plus intéressant de tous est *Brantola* où résident les Grands Lamas : comme la succession de ces Pontifes a été fort régulièrement suivie pendant un long laps de siècles, il n'est presque point possible que leurs archives ne renferment quelques documents qui pourroient répandre beaucoup de lumière sur différentes parties de l'Histoire Chinoise. Mais il faudroit pour cela savoir exactement la langue du Thibet ; tandis que l'Arabe suffiroit pour

les recherches qu'on voudroit entreprendre à *Samarcand* & à *Balk*. La difficulté de pénétrer au Japon, & de s'y fixer pendant quelques années, fait qu'on ne pense pas au projet d'y envoyer des Savants. Quant aux Jésuites françois de *Pékin*, les fragments, qu'ils envoient de temps en temps à leurs correspondants d'Europe, sont des pieces de nulle importance; & on ne sauroit dire combien peu l'ouvrage intitulé *l'Art militaire des Chinois* par *le P. Amiot*, a répondu à l'idée qu'on s'en étoit formé avant qu'il eût paru. Je soupçonne ce Missionnaire d'avoir été très-peu versé dans les matieres qu'il a traitées; & ce qui a semblé surprenant, c'est qu'il assure qu'à la Chine chaque soldat fait lui-même sa poudre, tant celle qui sert à la charge que celle qui sert aux amorces. (*)

Les fusils, dont les Chinois font aujourd'hui usage, ont été indubitablement copiés sur des mouffets à fourchette, tels qu'en portoient les Portugais & les Espagnols vers la fin du quinziesme siecle; & dont les premiers modeles ont apparemment été envoyés de *Macao* dans l'intérieur de la Chine.

Ce sont des machines mal imaginées, genantes qu'on allume avec des mèches qu'on appuye sur une espece de pied, qui tient au corps de l'arme; d'où il résulte qu'on ne peut y former les lignes de trois rangs de fusiliers, qui s'embarasseroient trop les uns les autres: & il y a de l'apparence qu'on

(*) ART MILITAIRE des Chinois in 4to avec des fig. enluminées. Paris 1772. pag. 370. Nous parlerons ailleurs plus amplement de cet ouvrage.

renforce les lignes par des gents armés d'arcs & de flèches. C'est néanmoins cette mauvaise espece d'arquebuse, qui paroît avoir fourni aux Tartares Mandhuis l'idée d'une arme à feu fort meurtriere, & laquelle étant jointe à leurs canons de campagne, qui sont très-aisés à transporter, a pu réduire les *Eleuths*, & faire de l'Empereur *Kien-long* un Conquérant, qui possède plus de terrain que n'en parcourut jamais *Gengis-Kan* : car on suppose qu'il est maître de la troisième partie du Continent de l'Asie; & dans ce vaste Empire il n'y a presque pas un soldat Chinois, toute la milice de la Chine étant composée de Tartares. Quelques Princes foibles & indolents, qui surviendront bientôt dans la Dynastie actuellement regnante, renverseront cet édifice plus promptement qu'on ne l'a élevé.

Les Chinois assurent qu'ils ne sauroient employer des pierres à leurs fusils, parce que, par un effet du climat, les pyrites y deviennent humides au point de ne pouvoir tirer une seule étincelle de l'acier; mais comme on n'a rien observé de tel dans les armes à feu apportées de la Russie à Pékin, (*) je croi que c'est une fiction, par laquelle ils tâchent d'excuser le peu d'industrie de leurs armuriers, qui sont hors d'état d'exécuter les différentes pieces de la batterie; de sorte qu'on s'y voit dans la nécessité de faire usage de mèches.

Ce qui supposeroit le plus de connoissances chimiques dans les Chinois, c'est l'emploi qu'ils font d'une infinité de substances pour colorer la Porce-

(*) Voyez *Antermony, Journal d'un voyage fait à Pékin. Tom. I. pag. 307.* On porte des pierres de fusil de l'Europe à la Chine en grande quantité.

laine. Mais on ne sauroit croire avec quelle simplicité ils operent ; & ce n'est proprement que pour tirer le rouge d'une espece de Couperose , qu'ils se servent de deux creusets. Toutes leurs autres couleurs sont des matieres qui , comme l'Azur , n'ont besoin que de recevoir une simple torrèfaction ou une calcination dans des fourneaux ordinaires.

Du reste , ils ne connoissent ni l'eau forte , ni l'eau régale : tellement que le peuple , qui doit faire purifier son argent pour payer les impôts & les douanes , perd l'or qui pourroit y être mêlé. Car leurs affineurs n'employent que la coupelle , & ne sauroient , faute d'eau forte , procéder au départ , la seule opération qui sépare l'or d'avec l'argent. Ce seroit une tyrannie insupportable de la part du Gouvernement , de ne vouloir recevoir dans les caisses du Souverain que du métal purifié , si l'extrême friponnerie des Chinois ne rendoit cette précaution absolument nécessaire ; & c'est leur faute , lorsque l'argent , qui sort des coffres de l'Empereur , tel qu'il y est entré , reçoit un aloi dans le commerce. Or il y a de cet argent dans le commerce , qui a perdu la neuvième ou la dixième partie de sa valeur intrinseque. L'établissement d'une autre monnoye que de celle de cuivre est , selon tous les politiques de ce pays , une chose impossible , parce que cela feroit naître une multitude ou pour mieux dire une nation entiere de faux monnoyeurs. Mais ce malheur ne seroit point à craindre , si les Mandarins & les Magistrats étoient des hommes de probité , & sur la foi desquels on pût se reposer : car s'ils ne convoient pas avec

les faux monnoyeurs , on les empêcheroit de devenir assez redoutables pour entraîner la combustion de l'Empire. D'ailleurs il se commet , au moyen de la méthode actuelle , plus de fraudes & de malversations qu'on ne pourroit le dire ; comme cela est assez démontré par l'existence de l'argent , que les Tartares nomment *Marsea Insa* , & que les Chinois ont altéré au point qu'il ne vaut pas à vingt pour cent près l'argent qui sort du trésor impérial : or ceux , qui n'ont point de bonnes pierres de touche , ou qui ne savent pas bien lire , comme les gents de la campagne , prennent ce métal pour plus qu'il ne vaut. Quelques personnes ont cru que les Chinois sont hors d'état de graver des coins d'acier , puisqu'ils coulent même leurs monnoyes de cuivre ; mais si c'étoit là le seul obstacle qui arrêât chez eux l'introduction des especes d'or & d'argent , on pourroit y appeller des graveurs d'Europe , & d'ailleurs ils savent fort bien contremarquer les pieces de fabrique étrangere , qui ont cours dans le commerce de Canton.

Ce qu'on vient de dire des préparations propres à diaprer la Porcelaine , doit s'entendre aussi de celles dont on use pour teindre les étoffes de soie , & même des lames de corne destinées à faire des lanternes , pratique déjà connue des Romains au temps de Plaute. Mais il seroit à souhaiter qu'on pût démontrer , par des monuments historiques , que dans l'antiquité les étoffes de la Chine étoient déjà ce qu'elles sont aujourd'hui.

Les savants disputent beaucoup sur la nature de la soie qu'on recevoit jadis de la Sérique ; & à ne suivre que les notions que les Auteurs nous ont

laissées, ce n'étoit qu'un fil fait par des vers Sauvages, qui travailloient sur les arbres dans l'Igour, & dont les vers apprivoisés ou domestiques descendent indubitablement. Mais loin que cette soie de la Sérique eût reçu une belle teinture avant que d'être apportée dans l'Occident, je trouve au contraire que c'est dans l'Occident qu'on la teignoit, soit avec la pourpre de Tyr, soit avec d'autres couleurs précieuses. (*)

Il est vrai qu'on tire encore maintenant de la Chine beaucoup de soies crues, qui ont cet œil ou ce teint jaunâtre que Claudien appelle *luteus*; mais si les Anciens eussent connu les belles étoffes teintes de ce pays, il est plus que probable qu'ils en auroient parlé dans leurs ouvrages, où l'on ne trouve pas un mot qui y soit relatif, non plus qu'à la Porcelaine, dont on ne voit d'ailleurs aucun fruste, aucun débris dans tout ce qui se déterre à Rome, & dans les autres villes de l'Italie, comme M. Winkelman l'avoit déjà observé en combattant la fausse opinion de Mariette sur les vases Murrins. (**) De tout cela il paroît résulter que, vers le temps dont on parle, les Chinois n'avoient presque aucune communication avec leurs voisins, ou que les Arts n'étoient pas encore portés chez eux à ce degré où on les a vus depuis

(*) *Tribuere colorem*
Phœnicis, Seres subtegmina. Claud. de IV. Conf. Hon.
Ce Poète dit encore ailleurs :
Pars infecta croco velamina lutea Serum
Pandite

Lucain, en décrivant le voile de soie que portoit Cléopâtre, dit qu'il avoit été teint de pourpre de Sidon.

(**) *Descript. des pierres gravées du Baron de Stofsch. Class. V.*

la conquête des Tartares Mongols. Une découverte, qui n'a, à la vérité, aucun rapport direct à la Chymie, mais dont ils se glorifient extrêmement, est celle du papier, qu'ils assurent avoir été faite sous le règne de *Ven-ti*. Quand ensuite on leur demande de quelle matière étoient fabriqués les livres qu'ils disent avoir été brûlés long-temps auparavant & sous le règne de *Schi-chuan-di*, alors ils sont déconcertés & ne savent que répondre: car ils n'oseroient mettre en fait qu'on a connu chez eux l'usage du vélin, ni avouer non plus que les prétendus livres brûlés sous *Schi-chuan-di* n'étoient que des tablettes de Bambou ou des morceaux de bois. Nous ne prétendons pas ici tirer les Lettrés Chinois de leur embarras; mais il est possible qu'anciennement ils ont eu des livres faits d'étoffes de soie. Et en ce cas on a eu très-grand tort d'y substituer la plus mauvaise espèce de papier qu'on puisse imaginer; puisqu'un volume, dont les feuilles seroient de Tafetas ou de Satin, dureroit cinq ou six fois plus long-temps que le papier sur lequel les Lettrés font imprimer aujourd'hui leurs ouvrages. [*]

(*) Le P. du Halde, (*Descript. de la Chine. T. I. pag. 350.*) dit que dans les temps antérieurs au règne de *Ven-ti*, qui mourut en l'an 157 avant notre ère, les Chinois écrivoient avec des cloux ou des pointes de fer sur des feuilles d'arbres & des écorces. Mais d'où le fait-il?

D'ailleurs quelle idée peut-on se former d'une écriture faite avec des pointes de fer sur des feuilles, quand même ce seroient celles d'Aloë ou de Bananier? Il faut supposer que les écorces de certains arbres ont pu être enduites de cire ou de mastic où l'on gravoit avec des stylets. Ainsi c'est parler improprement, lorsqu'on dit que *Schi-chuan-di* fit brûler des livres; puisqu'il n'en existoit pas encore de son temps.

Nous avons déjà fait remarquer au Lecteur, que les Chinois ont une inclination superstitieuse pour un certain nombre impair ; or tout ce qu'ils ne sauroient diviser par neuf, ils le divisent par cinq ; & c'est en conséquence de ces folles idées qu'ils ont établi qu'il y a cinq vertus morales, cinq livres^s canoniques ou cinq *Kings*; cinq couleurs foncières, cinq sortes de goûts, cinq tons de Musique, cinq graines alimentaires, & pour comble de ridicule cinq Eléments, parmi lesquels ils comptent le bois ; ce qui prouve qu'ils n'ont jamais eu la moindre notion de la Chymie proprement dite : puisqu'il n'y a pas de corps qui soit plus aisé à décomposer, & il n'y en a pas qui soit plus manifestement accumulé de substances hétérogènes.

Ils ont aussi rangé parmi ces Eléments tous les métaux quels qu'ils soient. (*) Et je pense qu'en cela on excusera plutôt leurs prétendus Physiciens, que par rapport aux productions du regne végétal.

Comme il n'y a pas de doute que le penchant de ce peuple pour le nombre neuf, ne lui vienne des Scythes ou des Tartares, il seroit assez inutile d'en rechercher ici l'origine. Mais sa passion pour le nombre cinq dérive, selon nous, de cette mémorable erreur en Cosmographie suivant laquelle il

L'époque de l'invention du papier est extrêmement incertaine à la Chine.

(*) Après le bois & le métal, les Chinois comptent parmi les Eléments l'eau, le feu & la terre. J'ai toujours été étonné qu'ils aient pu se résoudre à partager seulement l'année en quatre saisons ; ce qu'ils ont peut-être adopté de quelque autre nation. L'année des Egyptiens n'étoit divisée qu'en trois saisons, & au lieu d'avoir cinq tons de Musique, comme les Chinois, ils en avoient sept, & autant de notes.

faisoit & fait encore le monde carré ; tellement qu'il s'est imaginé que les quatre coins de la Terre & le Ciel produisoient une somme mystique, par laquelle il falloit regler tout ce qui ne pouvoit l'être par le nombre neuf, qui a eu, dans ce pays-là, plus d'influence qu'on ne seroit incliné à le croire, dans les opérations & les maximes de la guerre ; tandis que les destinées de l'Empire étoient attachées, suivant l'opinion vulgaire, aux neuf vases d'airain que fit faire *Xu* le grand, qui pourroit bien être un personnage imaginaire ; mais l'existence des vases paroît très-réelle. J'insiste sur ces faits, parce que je suis le premier qui en ait découvert les conséquences dans différents points d'Histoire, dont la solution eût été sans cela désespérée. Et on voit par-tout ceci combien les idées des Chinois ont toujours différé de la doctrine des Egyptiens, chez qui la découverte des Planetes accrédita certainement beaucoup le nombre septenaire, dont il existe tant de traces encore dans le Judaïsme. Mais cela n'empêche point que les Egyptiens n'aient surpassé les Chinois dans l'art de faire des Observations & d'étudier la Nature, comme on a pu s'en convaincre par l'analyse de leur Régime diététique, qu'en son genre on doit nommer un chef-d'œuvre ; puisqu'il eût été impossible au plus habile Médecin de rien imaginer de plus propre & de plus convenable à la complexion de ce peuple.

Comme il y a des pays où la conquête a tout détruit, il y en a d'autres où les Conquistadors ont tout vivifié ; & tel a été deux fois le bonheur singulier de la Chine. Quand on y voit entrer les Tartares Mongols, on s'imagine que ces Usurpa-

teurs vont tout dévaster & changer les villes en autant de monceaux de ruines : mais ils firent le contraire. Quand on y voit entrer les Tartares Mandchuis, on s'attend encore à une combustion générale; mais il y a cent & vingt-huit ans que ces Conquéranrs travaillent avec une ardeur inconcevable à policer & à instruire les Chinois : ils n'ont épargné ni soins, ni dépenses pour faire traduire des livres utiles, pour se procurer des machines & des instrumens, pour attirer des artisans d'Europe, & des gens capables au moins de faire un almanach & de dresser une carte, sans le secours de laquelle les anciens Empereurs de la Chine n'ont pas même connu leur propre pays : car, loin de parcourir les Provinces, ils ne se monroient que rarement aux environs de la capitale, & n'avoient point un seul Géographe dans tous leurs Etats. Ce qui choqua le plus l'Empereur *Can-hi*, ce fut de ne pas trouver à la Chine des fabriques de verre, & il en fit d'abord établir une à Pekin, qu'il prenoit plaisir à visiter encore quelques années avant sa mort. Quoique cet établissement n'ait fait que languir comme tous ceux qui appartiennent immédiatement aux Despotés de l'Asie, les Tartares ont néanmoins depuis jugé à propos de défendre l'entrée du verre d'Europe par la voie de *Canton*; & Mr. Osbeck dit que cette loi étoit encore dans sa vigueur en 1752.

Si, malgré tout cela, la Dynastie actuellement regnante étoit demain précipitée du Trône, on verroit les Chinois en dire & en écrire autant de mal qu'ils en ont répandu au sujet de *Koublai-Kan*, qui mettoit, suivant eux, trop de confiance dans

des hommes venus de l'Occident. Mais ce sont des hommes venus de l'Occident, qui ont fait le grand Canal royal, & changé toute la face de la Chine, comme on le verra dans l'instant; car il faut ici terminer ce volume.

Fin du Tome premier.

Die Geschichte der Kaiserin Maria Theresia
von Maria Theresia selbst geschrieben
in 1780
in Wien
in der Hof- und Staatsdruckerei
verlegt

Die Geschichte der Kaiserin Maria Theresia



